

Alain (Émile Chartier) (1927)

Les idées et les âges

Livres I à IX

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron,
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web : http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web : http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier (1927)

Les idées et les âges.

Livres I à IX inclusivement.

Une édition électronique réalisée du livre d'Alain (Émile Chartier)
publié en 1927, **Les idées et les âges**. (Livres I à IX inclusivement.)
Paris : Le Club du meilleur livre. Collection "Essais", 1961, 454 pages.
Ouvrage originalement publié par les Éditions Gallimard, 1927 (2
volumes) et 1948 (1 volume).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition complétée le 2 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Les idées et les âges](#)

[Avant-Propos](#)

Livre premier : [Le sommeil](#)

- I. [La nuit](#)
- II. [Le bonheur de dormir](#)
- III. [Ce que c'est que sommeil](#)
- IV. [De l'insomnie](#)
- V. [De la fatigue](#)
- VI. [La conscience](#)
- VII. [Le grand sommeil](#)

Livre deuxième : [Les songes](#)

- I. [Les perceptions fausses](#)
- II. [L'objet des rêves](#)
- III. [Le corps humain](#)
- IV. [La sibylle](#)
- V. [Des récits](#)
- VI. [L'expérience](#)
- VII. [Le monde](#)

Livre troisième : [Les contes](#)

- I. [Ce qui est propre aux contes](#)
- II. [Idées d'enfance](#)
- III. [Magie](#)
- IV. [Le monde humain](#)
- V. [De la guerre](#)
- VI. [Du romanesque](#)
- VII. [De la métaphore](#)

Livre quatrième : [les jeux](#)

- I. [Les travaux](#)
- II. [Les œuvres](#)
- III. [Le travail enfantin](#)
- IV. [Le jeu](#)
- V. [Le peuple enfant](#)
- VI. [Les jeux virils](#)
- VII. [De la chance](#)

Livre cinquième : [Les signes](#)

- I. [L'aile](#)
- II. [La main](#)
- III. [La voix](#)
- IV. [Entendre](#)
- V. [Les noms](#)
- VI. [Les nourrices](#)
- VII. [Les muses](#)

Livre sixième : [Les amours](#)

- I. [Le premier amour](#)
- II. [Le désir](#)
- III. [L'amour](#)
- IV. [Passions tristes](#)
- V. [Le couple](#)
- VI. [Les amitiés](#)
- VII. [La fidélité](#)

Livre septième : [Les métiers](#)

- I. [L'âge d'or](#)
- II. [Prolétaires](#)
- III. [Paysans et marins](#)
- IV. [Bourgeois](#)
- V. [Marchands](#)
- VI. [Les pouvoirs](#)
- VII. [Ésope](#)

Livre huitième : [Le culte](#)

- I. [Des fêtes](#)
- II. [Les commémorations](#)
- III. [Les signes](#)
- IV. [Les humanités](#)
- V. [Les idées](#)
- VI. [L'entendement](#)
- VII. [Le doute](#)

Livre neuvième : [Les natures](#)

- I. [L'animal humain](#)
- II. [Le caractère](#)
- III. [L'individu](#)
- IV. [L'homme](#)
- V. [Vouloir](#)
- VI. [Un homme libre](#)
- VII. [Gæthe](#)

(Voir le second fichier : [idees_et_ages_dossier.doc](#))

Dossier

Dédicace à M^{me} M. Morre-Lambelin

Une heure avec ALAIN

Histoire de mes pensées

Humanités

De la technique

Balthazar Claes

Pragmatisme

De la scolastique

De l'acquisition des idées

Des idées générales

Des idées universelles

L'esprit juste

L'esprit de finesse

Des idées fausses

Des stoïciens

Discipline de l'imagination

De l'esprit historique

Des poètes

Études pour « les idées et les âges »

La personnalité

Des séries

De l'humeur

Des tempéraments

L'individu

Le moi

Jean-Jacques Rousseau

Gæthe

L'anneau de Gygès

Alain (Émile Chartier) (1927)

Les Idées et les Âges

SUIVIS D'ANNEXES

ET DE DOCUMENTS
RÉUNIS ET PRÉSENTÉS

PAR S. DE SACY

Le Club du meilleur livre

Avant-propos

[Retour à la table des matières](#)

J'ai lu bien des fois, dans Homère, le conte de Protée, aussi ancien que les hommes. Et souvent je me le répétais à moi-même, sur le rivage de la mer sans moissons, ramené sans doute par cette odeur des algues, et par ces rochers qu'on dirait couchés dans le sable comme des phoques. Soutenant le conte par les choses mêmes, comme on fait toujours, mais attentif aussi, selon une règle secrète, à ne rien changer de cet étrange récit, comme si tout y était vrai sans aucune faute. J'imaginais donc le troupeau des phoques, et les héros grecs couchés sous des peaux de phoques et remplis de l'odeur marine. Mais Protée ne paraissait point. Je me racontais comment ils le saisirent, et comment il fit voir toutes ses ruses, devenant lion, panthère, arbre, feu, eau. Je l'avais devant les yeux cette eau qui prend toutes couleurs et toutes formes, et n'en garde aucune, mais qui nous dit aussi toute vérité dès que, par attention vive, nous la percevons comme elle est. Je m'éveillai de ce conte, tenant une grande idée, mais trop riche aussi de ce monde tout changeant et tourbillonnant à l'image de l'eau trop parlante.

Qu'avais-je demandé? Non point, comme le héros grec, le retour au lieu de mon départ, les chemins à suivre, et les malheurs accomplis que j'y trouve-

rais, Égisthe, Clytemnestre, Oreste, et le tombeau d'Agamemnon ; l'avenir vient toujours assez tôt. Mais faisant retour d'un long voyage, et après beaucoup de temps perdu, j'avais demandé, comme ce Pilate qui tua l'esprit et le tue toujours : « Qu'est-ce que la vérité ? » Or, Protée marin avait repris forme, qui est aussi la fausse, et j'entendais bien sa réponse double.

« La vérité, disait-il, est tout ce qui est. Tout ce qui est est vrai, et ce qui n'est pas n'est rien. Tu ne sortiras pas de cette pensée. Tout ce que tu cherches, tu l'as. Ce que tu n'as pas n'est rien. Comme sont vrais les moindres filets de l'eau, tous les courants, tous les balancements que tu vois, chacun d'eux éternel, puisque ce qui est vrai ne cesse jamais d'être vrai, puisque ce qui est vrai a toujours été vrai. »

« La vérité, disait-il, n'est pas ; car tout change sans cesse, et même ce rivage. Ce sable est fait de ces rochers, qui s'écoulent comme de l'eau, quoique plus lentement. Fausse toute pensée qui ne se modèle point sur la chose ; mais fausse absolument toute pensée, puisque ce qui était n'est déjà plus. Tu ne peux penser l'âge vrai que tu as ; cette pensée, parce qu'elle est vraie, est déjà fausse. De même toute pensée se nie et se refuse, à l'image de cette eau mouvante qui est mon être, et qui nie continuellement sa propre forme. »

Ainsi chantait la mer. Et Protée était véritable, dans sa vraie et constante figure qui est toujours autre, et en me trompant ne me trompait point, puisque cette fois, et par ma demande, c'était lui-même qu'il disait.

Livre premier

Le sommeil

[Retour à la table des matières](#)

Livre I : Le sommeil

Chapitre I

La nuit

[Retour à la table des matières](#)

« Il était nuit, et la lune brillait dans le ciel serein parmi les astres mineurs. » Sous cette invocation de la nuit, Horace rappelait les serments de Néère. Petite chose. Mais n'est-ce pas admirable que l'heure des ténèbres, l'heure tragique du chassant et du chassé, soit pour l'homme l'heure des douces rêveries, l'heure où il oublie toutes choses autour pour s'en aller penser aux astres instituteurs, et aux temps passés qu'ils rappellent, pendant que la poésie délie les passions et fait chanson de nos douleurs mêmes ? Chose digne de remarque, l'homme n'a pu voir loin et réellement au delà de sa planète que la nuit ; car le jour est comme une claire coupole sans mystère aucun ; aussi l'homme n'a regardé loin qu'au moment où, les objets proches étant dérobés à sa vue, l'ouïe le devant occuper tout, et le silence même l'émouvoir, juste alors se montraient les objets les plus éloignés et les mieux réglés qu'il puisse connaître. Cette opposition fait le sublime des nuits tranquilles, par cette vue au loin et cet esprit arraché à la terre, mais aussi par cette chasse nocturne de toutes les bêtes, par cette faim et cette terreur mêlées, qui devraient nous mettre en alarme, et ne peuvent. Oui, il nous semble que la nuit

vienne arrêter toutes les affaires en même temps que les nôtres, et que ce temps des alarmes nous laisse à choisir entre dormir et penser. Laisse passer une nuit, dit le proverbe, entre l'injure et la vengeance. C'est donc que, par une énergique négation des mœurs animales, la nuit a le pouvoir miraculeux de suspendre cette vie inquiète, d'apaiser l'imagination, d'imposer trêve à tout ce qui est pressant et proche, d'accorder enfin le repos de l'esprit avec le repos des yeux, et de nous verser comme par son souffle frais cette indifférence qui conduit au sommeil.

Or cette paix des nuits n'est point naturelle. Au contraire, il y a lieu de penser que la nuit fut longtemps l'ennemie et même qu'elle l'est toujours, mais aussi que l'on a fait d'abord provision contre la nuit, plus anciennement que contre la faim. Le sommeil, faites-y attention, est bien plus tyrannique que la faim. On conçoit un état où l'homme se nourrirait sans peine, n'ayant qu'à cueillir. Mais rien ne le dispense (le dormir ; rien n'abrégera le temps de dormir ; c'est le seul besoin peut-être auquel nos machines ne peuvent point pourvoir. Si fort, si audacieux, si ingénieux que soit l'homme, il sera sans perceptions, et par conséquent sans défense, pendant le tiers de sa vie. La société serait donc fille de peur, bien plutôt que de faim. Disons même que le premier effet de la faim est de disperser les hommes bien plutôt que de les rassembler, tous cherchant quelque lieu où l'homme n'ait point passé. D'où un désir de départ et de voyage que chaque matin réveille. Le matin donc, les hommes sentent la faim et agissent chacun selon sa propre loi ; mais le soir ils sentent la fatigue et la peur, disons même la peur de dormir, et ils aiment la loi commune.

Sans doute faudrait-il dire que nos institutions sont plutôt filles de nuit que filles de faim, de soif ou d'amour. Peut-être ceux qui ont voulu expliquer ce monde humain ont-ils ignoré l'ordre naturel de nos besoins quand ils ont décrit premièrement ce travail de cueillir, chasser, pêcher, semer, récolter, oubliant de nommer à son rang cet autre travail de veiller, de garder, de régler les tours de veille, les patrouilles, et enfin les fonctions de chacun, celles-là communes à tous, mais divisées selon le temps. Or, cette division de la vigilance n'est qu'utile pendant le jour ; mais pendant la nuit elle est de nécessité, dès que l'on veut supposer la moindre prévoyance. Si d'après cela on mettait la garde de nuit au premier rang des problèmes humains, on apercevrait que les premières institutions furent politiques, et, parmi les politiques, militaires, enfin, parmi les militaires, de défense et de surveillance. D'où l'on pourrait comprendre pourquoi le courage est plus estimé que l'économie, et la fidélité encore plus que le courage.

Toutefois, si l'on cherche quelle est la vertu de nuit, on ne trouvera point la fidélité d'abord, mais plutôt l'ordre. Car il n'est point de gardien qui puisse demeurer attentif sans dormir. Ainsi le héros de la fidélité ne peut se promettre de ne point dormir ; il le sait par l'expérience peut-être la plus humiliante. La fidélité doit donc s'assurer sur l'ordre ; entendez sur cette relève des gardes et sur ces tours de faction d'avance réglés, choses aussi anciennes que la société elle-même, et qui dessinent aussitôt le droit abstrait, et cette marque d'égalité

qu'il porte toujours. De deux hommes faisant société, il est naturel que l'un soit chasseur et l'autre forgeron, ce qui crée des différences et un certain empire à chacun sur certaines choses et sur certains outils ; mais il ne se peut point que, de deux hommes, un seul soit toujours gardien du sommeil. C'est peu de dire qu'on aurait alors un gardien mécontent ; on aurait premièrement un gardien somnolent. Cette part de repos et de garde éveillée, la même pour tous, est sans doute la plus ancienne loi. Au surplus, il y a égalité pour la garde. Un enfant bien éveillé peut garder Hercule dormant.

Ne perdons pas l'occasion de dire une chose vraie. La force, en cette relation, ne donne aucun avantage. Elle se trouve déçue par cette nécessité de dormir. Le plus fort, le plus brutal, le plus attentif, le plus soupçonneux, le plus redouté des hommes doit pourtant revenir à l'enfance, fermer les yeux, se confier, être gardé, lui qui gardait. C'est encore peu de chose que cette faiblesse qui l'envahit, cet abandon de soi et de tout ce que la nature lui impose non moins impérieusement que la faim et la soif, c'est encore peu cette naturelle abdication, si sensible dans le geste du corps dormant. On peut à peine penser à Louis XIV dormant ; mais cette faiblesse est peu à côté de l'idée qu'il en a et de la crainte qu'il en a. La plus douce chose peut être la plus redoutée. À quoi bon cette attention à ce que tu as dit, ce souvenir de ce que tu as ordonné, cette revue de tes chères pensées ? À quoi bon ce mouvement que tu imprimes et entretiens autour de toi afin que tes pensées soient les pensées de tous ? Tu seras négligent tout à l'heure ; et, à ton image, toute cette tyrannie autour s'assoupira.

D'où cette paix qui vient avec le soir. L'œil du jour se ferme. C'est une invitation à être bon et juste ; et certes la fatigue termine nos soupçons ; mais de toute façon il faut être bon et juste. Non pas demain. Le sommeil nous presse par cette lente approche. Selon la vue platonicienne, qu'on n'épuisera pas, il te faut la paix en toi brigand. D'où peut-être une disposition à se pardonner à soi-même, ce qui suppose qu'on pardonne aux autres. N'est-ce pas prier ? Comment ne pas remarquer que le geste de plier les genoux est aussi de fatigue, ainsi que la tête basse ? Prier, ce serait sentir que la fatigue vient, et la nuit sur toutes les pensées.

*Ma fille, va prier ; vois, la nuit est venue,
Une planète d'or là-bas perce la nue.*

Il faut maintenant que la douceur l'emporte. Il y a assez à dire sur la fureur. Mais n'est-il pas de précaution, si l'on veut juger équitablement ces violentes et difficiles natures qui sont nous, de remarquer que ni la colère, ni l'orgueil, ni la vengeance ne tiendront jamais à aucun homme plus longtemps qu'un tour de soleil ? Oui, par l'excès même de la force, il viendra le consentement, le renoncement, l'oubli de soi-même, l'enfance retrouvée, la confiance retrouvée, enfin cette nuit de la piété filiale, première expérience de tous, expérience quotidienne de tous. Ainsi la commune nuit finit par nous vaincre.

En ces fortes peintures de l'ambition, de l'envie, de l'emportement, de la férocité, qui ne manquent point, il n'y a qu'un trait de faux qui est la durée. La moitié de l'histoire est oubliée. C'est une perfection, dans Homère, que toutes les nuits y sont, aussi celles où l'on dort. D'où certainement une règle de durée pour les tragédies ; car, la nuit divine, il se peut qu'elle roule une fois vainement ses ombres, une fois, mais non pas deux.

Il est à croire que nous tenons ici la plus grande idée concernant l'histoire de nos pensées. Car à oublier la nuit, comme naturellement on fait toujours, on imaginera un développement continu. Mais cela n'est point. Certainement un relâchement, et bien plus d'un ; un renoncement, et bien plus d'un ; un dénouement, et bien plus d'un. J'aperçois même que chacune de nos pensées imite ce rythme de vouloir et de ne plus vouloir, de prétendre et de ne plus prétendre, de tenir ferme et de laisser aller. Et sans doute nos meilleures pensées sont celles qui imitent le mieux cette respiration de nature ; ainsi, dans les pires pensées comme dans les sottes pensées, je retrouverais aisément ce bourreau de soi qui ne veut point dormir, et ce tyran qui n'ose point dormir. Habile par-dessus les habiles celui qui sait dormir en ses pensées de moment en moment, ce qui est rompre l'idée en sa force. Dans ce jeu, Platon n'a point d'égal.

Livre I : Le sommeil

Chapitre II

Le bonheur de dormir

[Retour à la table des matières](#)

Le bonheur de dormir ne se sent qu'aux approches. Il arrive pour ce besoin ce qui arrive pour beaucoup d'autres, c'est que l'homme apprend à le satisfaire avant de l'éprouver trop. On sait que l'appétit n'est pas la même chose que la faim. De même il y a un consentement très actif à dormir, et, bien plus, un énergique jugement par lequel on écarte tout ce qui voudrait audience. L'esprit, en son plus bel équilibre, peut jusque-là qu'il se retire du jeu des apparences ; et je crois que les pensées d'un homme se mesurent d'abord à ceci qu'il peut se rendre indifférent à beaucoup de choses qui l'intéresseraient bien et même violemment s'il voulait. Il y a comme de la grandeur d'âme à ajourner même les plus chères pensées ; mais c'est la santé à proprement parler d'ajourner aisément dans les choses de peu. « Il n'y a point d'affaires pressées, disait quelqu'un, il n'y a que des gens pressés. » Disons pareillement qu'il y a peu de questions pressantes, et qu'il faut même, dans le fond, décréter qu'il n'y en a pas une ; et cette précaution est la première à prendre si l'on a le goût de réfléchir. Ce genre d'indifférence est ce qui fait scandale en Montaigne ; mais ce trait est plus commun qu'on ne croit. C'est laisser dormir

quelque idée ou quelque sentiment, ou même le couler à fond, selon l'expression de Stendhal. Aussi c'est l'heure de puissance si l'on se permet de donner congé à tout, ce qui est appeler le sommeil et en quelque sorte l'étendre sur soi comme une couverture.

Si le régime du corps humain ne s'accordait pas à ce régime de nos pensées, nous serions deux. Nous ne sommes point deux ; aucun bonheur n'est sans lieu ; et c'est dans le corps aussi que je sens le bonheur de dormir. J'invite le lecteur à donner attention, s'il le veut bien, à quelques vérités triviales. On sait que bâiller est une agréable chose, qui n'est point possible dans l'inquiétude. Bâiller est la solution de l'inquiétude. Mais il est clair aussi que par bâiller l'inférieur occupe toute l'âme, comme Pascal a dit de l'éternuement, solution d'un tout autre genre. Par bâiller on s'occupe un moment de vivre. C'est, dans le vrai, un énergique appel du diaphragme, qui aère les poumons profondément, et desserre le cœur, comme on dit si bien. Bâiller est pris comme le signe de l'ennui, mais bien à tort, et par celui qui n'arrive pas à nous plaire ; car c'est un genre d'ennui heureux, si l'on peut dire, ou l'on est bien aise de ne point prendre intérêt à quelque apparence qui veut intérêt. Bâiller c'est se délivrer de penser par se délivrer d'agir ; c'est nier toute attitude, et l'attitude est préparation. Réellement bâiller et se détendre c'est la négation de défense et de guerre ; c'est s'offrir à être coupé ou percé ; c'est ne plus faire armure de soi. Par ce côté, c'est s'affirmer à soi-même sécurité pleine.

Mais il faut faire ici un détour, afin de ramener à l'idée tout ce qui s'y rapporte. En toute action difficile, et que l'on ne sait pas bien faire, il y a une inquiétude des membres et une agitation inutile qui est guerre contre soi. Nous touchons ici à la colère, et il y faudra revenir. Il suffit de nommer cette impatience de ne pas faire comme il faudrait soit pour faucher, soit pour jouer du violon, soit pour danser. Dans tout apprentissage, le difficile est de ne faire que ce qu'on veut. L'action passerait en nous comme l'oiseau dans l'air ; et c'est bien ainsi que nous agissons, quand nous saurons agir. Mais il s'élève d'abord un tumulte, par l'éveil de tous les muscles, et surtout par l'irrésolution en notre pensée, qui ne sait pas d'abord se fier à la nature. Le corps tout entier frappe, et pèse tout sur la main ; une difficile action des doigts fait que l'on serre les dents ; les muscles du thorax s'efforcent en même temps que les jambes, et essoufflent le coureur. De ces actions contrariées naît une peur de soi, et de ce qu'on fera sans l'avoir voulu, qui est timidité, sentiment odieux, promptement suivi de colère. Au contraire l'heureuse habitude rend, comme dit Hegel, le corps fluide et facile. De telles actions, descendent au sommeil. La puissance n'y fait plus attention, si ce n'est qu'elle se sent elle-même en ces actions, difficiles autrefois, faciles maintenant ; elle se sent libre pour d'autres tâches. Or, cette même fluidité est sensible aussi dans l'inaction, parce qu'il s'en faut de beaucoup que l'inaction soit toujours un état agréable. Par l'attente, par les projets commencés et retenus, par l'attention sautant ici et là, le corps aussi saute en lui-même, et s'agite, et se divise, tous ces efforts ayant le double effet d'encrasser tout notre être et de gêner le mouvement d'aération, de lavage et de nutrition. L'irritation nous guette encore par là.

Aussi c'est un mouvement royal de s'abandonner tout et de favoriser l'intérieure et précieuse vie des tissus par ce passage si sensible de l'inaction au repos. Comme le linge du matelot dans le sillage, ainsi s'étend tout notre tissu, étalé et en large contact avec l'air et avec l'eau saline.

Mais il faut considérer la chose sous un autre aspect encore. Tous soucis renvoyés, tous projets ajournés, il reste une inquiétude par cette contraction terrestre ou pesanteur, qui nous tient toujours. Voilà notre ennemie de tout instant, voilà notre constante pensée. Il me suffirait pour le savoir d'observer cette sensibilité au tact, si remarquable sous les pieds du bipède humain. Il ne cesse pas de palper en quelque sorte son propre équilibre et d'interroger son étroite base, afin de se garder de chute, soit dans le mouvement, soit dans le repos. C'est pourquoi vous n'aurez jamais toute l'attention d'un homme debout sur ses jambes. Et le vertige, ou peur de tomber, fait bien voir que notre imagination a toute richesse ici, d'après le moindre avertissement. Sans nous mettre sur la célèbre planche, où toute sagesse périt, sans nous mettre au bord du gouffre, il suffit de penser à cette agitation ridicule qui nous prend lorsque notre pied ne rencontre pas la marche qu'il attendait. Cette espèce de chute étonne le plus résolu ; et, par réaction, il vient encore une sorte de colère, car il y a offense. Il est clair d'après cela que la préparation au sommeil consiste à achever toute chute, et ce n'est pas si facile qu'on croit. La difficulté est au fond la même que si on veut faire une gamme fort vite ; l'obstacle est en nous, seulement en nous. Le corps n'est pas fluide, n'ose pas être fluide. Et cette métaphore est tout près de vérité pour un homme couché. Il n'est point vraiment couché s'il n'est fluide, autant que sa forme le permet. En un fluide équilibré, tous les travaux sont faits ; la pesanteur a produit tous ses effets ; il n'y a plus de montagne. De même dans un homme couché, je dis vraiment couché, il n'y a plus rien qui puisse tomber, pas même une main, pas même un doigt. Celui qui se tient par sa force, si peu que ce soit, si peu debout que ce soit, il lui arrivera ceci que par sommeil il tombera un peu et se réveillera plus ou moins, d'où ces rêves connus, où la chute et le sentiment de la chute, si odieux, sont l'objet principal. Et ces petits drames sont des exemples de cette sédition et division contre soi, que le sommeil apaise, mais qu'il faut apaiser d'abord si l'on veut aller au devant du sommeil ; et ce sentiment de sécurité à l'égard de notre ennemie principale est pour beaucoup aussi dans le bonheur de dormir, ou, pour mieux parler, de sentir que l'on va dormir.

Comprenez que cet heureux état est notre réduit et notre refuge. Il n'y a point d'esprit au monde sans ce court sommeil, sans ce repos d'un moment, et ce renoncement total. Et ces éclairs de l'esprit qui a dormi ne prouvent point que l'esprit travaille en dormant ; une telle supposition est mythologique ; je ne puis le prouver, mais j'espère peu à peu le montrer. Il faut dire plutôt que le vif succès de notre première prise vient de ceci que nous avons d'abord rompu la querelle, et que nous revenons à notre gré, non au gré de l'autre ; et c'est ce que cherche le lutteur. Il se peut bien que le génie du sommeil soit le génie tout simplement. Mais de cela plus tard.

Livre I : Le sommeil

Chapitre III

Ce que c'est que sommeil

[Retour à la table des matières](#)

On a considéré longtemps la chaleur comme un être subtil, comme une vapeur déliée et corrosive qui se promenait d'un corps à l'autre, à peu près comme l'eau pénètre un linge étendu ou au contraire l'abandonne, selon le temps qu'il fait. La nuit fut un être, il reste encore un être pour beaucoup, un être qui vient et qui s'en va. Or Platon annonçait déjà que c'est la relation qui est objet dans nos meilleures pensées, et vraisemblablement dans toutes. Nous savons que la nuit n'est que l'ombre ; et l'être de la nuit n'est que l'être de l'ombre ; c'est une des relations entre la lumière, le corps opaque et nos yeux. La chaleur aussi n'est qu'une relation. Je voudrais qu'on ne considérât point non plus le sommeil comme un être qui vient et qui s'en va, de façon que, de même que la nuit n'est qu'un cas remarquable de l'ombre, de même le sommeil apparaisse comme un cas remarquable par rapport à cette ombre, inséparable de nos pensées, et qui nous fait, d'instant en instant, savants, purs ignorants, puis de nouveau savants des mêmes choses. L'attention et l'inattention vont ensemble comme des sœurs. Puisqu'on ne peut penser sans métaphores, comme nous dirons, que les métaphores soient rabattues au rang de l'apparence, comme font les peintres pour les formes et les couleurs.

Le premier aspect du sommeil est cette immobilité non tendue, ce consentement à la pesanteur dont je parlais. L'expérience fait voir que, lorsque l'on s'est mis dans cette situation et que l'on est en quelque sorte répandu sur une surface bien unie, quand ce serait la terre ou une planche, on ne sait pas longtemps qu'on y est. Aussitôt, par cette immobilité même, par cette indolence, par cette espèce de résolution que nous prenons de ne lever même pas un doigt sans impérieux motif, les choses cessent d'avoir un sens, une position, une forme ; le monde revient au chaos ; d'où souvent des erreurs ridicules, qui marquent un réveil d'un petit moment. Mais la venue du sommeil est surtout sensible par ceci que je ne réfléchis pas sur ces erreurs, et qu'ainsi je ne les élève pas même au niveau de l'erreur. Ce triangle du ciel m'a paru être un chapeau bleu ; mais cette sottise pensée annonce le réveil. Il y a une prétention dans l'erreur, et un commencement de recherche. L'heureuse pensée de l'homme qui va dormir ne s'élève point jusque-là, elle s'en garde. Il y a un appel de l'apparence, que nous connaissons bien. Il n'y a pas de solution de l'apparence si l'on ne bouge ; il n'y en a point non plus si l'on bouge, car les premières apparences font place à d'autres apparences ; j'ai souvent ri des astronomes qui nous conseillent de nous transporter dans le soleil ; car le ciel, vu du soleil, ne serait pas plus clair par la seule apparence que le ciel vu de la terre. Ce serait un autre problème, nullement plus facile ; le passage de la lune sur la terre n'est pas plus aisé à comprendre que l'éclipse de soleil. Nous voilà donc au plus grand travail, mouvement et pensée ensemble. Ou, autrement dit, la première apparence nous éveillera, car, quelque réponse que nous fassions à la question : « Qu'est-ce que c'est ? » ce n'est jamais cela. Ce triangle bleu, donc, me somme d'agir et de penser ; je sais très bien ce que je refuse, et c'est pourquoi je refuse. Et remarquez qu'aucune apparence n'a ici de privilège, car toutes sont fantastiques au premier moment. C'est pourquoi il n'y a que le sursaut du corps qui nous réveille ; des apparences absurdes ne nous éveillent point par elles-mêmes ; elles ne sont absurdes que pour l'homme éveillé. Voilà déjà que nous rêvons. Revenons au seuil.

Je vois trois choses principales à dire si l'on veut décrire convenablement le sommeil. La première, qui est sans doute déjà assez expliquée, c'est que les choses ne sont perçues que par une continuelle investigation, l'apparence étant niée et surmontée. Je ne vois à dire encore que ceci, c'est que l'apparence n'est telle que surmontée, c'est-à-dire par relation avec une opinion qui la corrige ; c'est à ce moment-là que l'apparence se montre. Il ne faut donc point tenter de dresser quelque apparence non surmontée, qui serait encore une pensée. Ce monde, s'il ne se déploie, se replie ; voilà la nuit autour de nous. Secondement, il y a à dire que nous ne connaissons point les choses sans une continuelle action. Ces doutes, ces essais, ces investigations ne vont jamais sans quelque mouvement de notre corps, qui se dispose à tourner autour de l'arbre, à toucher le sceptre, à faire sonner l'armure. Attention, l'idée est difficile ; on la manque aisément. Je veux dire que la nourriture vient à nos perceptions par le sentiment vif de mouvements commencés et retenus. Cette agitation sentie est proprement l'imagination. C'est elle qui creuse le gouffre. Que serait le creux du gouffre sans le mouvement d'y tomber et de se garder d'y tomber ? Cette agitation réalise la distance. Il faut conclure que ce corps

couché et immobile fait que nous ne percevons rien ; autre nuit plus proche, plus intime.

La troisième chose à dire est que hors des objets du monde nous ne pensons rien. Cela demande de plus amples explications. Penser est certainement se retirer du monde, et, en un certain sens, refuser le monde. Cette remarque est juste, pourvu qu'on ne fixe pas le mouvement de la pensée en ce refus plutôt que dans le retour aussitôt après. J'expliquerai dans la sorte autant que je pourrai ces éclairs, je dirais presque ces étincelles de croire et de décroire, par quoi l'apparence est apparence. Mais c'est l'objet qui soutient le doute. Sur l'objet s'appuie la fuite ; contre l'objet se heurte le retour. Je veux dire seulement ici que ceux qui se refusent à l'objet et cherchent pensée en eux-mêmes n'y trouvent rien. J'ai observé que le mouvement de la réflexion est bien de fermer les yeux, et même d'ajouter aux paupières l'écran des mains ; mais aussitôt les yeux comme reposés se rouvrent et se rejettent au monde. Bref, nous ne pensons que nos perceptions. Je sais que le monde des souvenirs fait comme une monnaie qui a cours par la complaisance. Là-dessus on voudra bien remarquer, d'abord, que la voix, haute ou basse, ne cesse de donner un objet réel à nos pensées, réel, mais trop dépendant alors de nos affections, d'où d'étonnantes divagations en tous, par ce renversement de penser ce qu'on dit au lieu de dire ce qu'on pense. Toutefois, il faut remarquer là-dessus et pour y revenir plus d'une fois, qu'un beau langage, c'est-à-dire selon les maîtres, forme un objet encore réglé et résistant, qui a sauvé plus d'un penseur aux yeux fermés. Telle est la première remarque que je propose au lecteur attentif. La seconde est que le commun langage appelle souvenirs non pas principalement des pensées, mais d'abord des objets propres à soutenir celles de nos pensées qui n'ont plus d'objet ; tel est un portrait ; telle est une fleur fanée. Tous ces monuments, car c'est leur nom, sont de puissants signes faute desquels personne n'a jamais pu se recueillir sans se perdre. C'est toujours langage, mais ferme langage. Et remarquez que l'art monumental, le plus ancien de nos maîtres à penser, cherche toujours la plus lourde et la plus résistante matière, afin que cet autre monde soit puissant assez contre le monde. Ces murs épais ne sont point d'abord pour la durée, mais d'abord pour soutenir la pensée présente, et tirer au dehors la vie intérieure, toujours par elle-même au bord du sommeil. Chacun a l'expérience de cette rêverie réglée et à chaque instant sauvée par ce regard des yeux priant. Ici est le culte et les images, car il faut nier l'image, mais conserver l'image présente. On saisit la puissance des ruines, par insuffisance, mais insuffisance perdue. Il est beau de penser ce qui manque à l'objet, et, en toute pensée, c'est le plus beau. Mais il est d'expérience aussi que cette insuffisance n'existe que par l'objet même ; dont le lecteur des œuvres de Tacite, ruines par volonté, achevées encore par le temps, sait quelque chose ; car si ce style n'avait pas, par la vénération, mais encore par autre chose qui est matière et impénétrable, une sorte de masse résistante, nos pensées seraient aussitôt errantes, et légères comme des ombres ; et c'est ainsi, faute d'objet, que l'on s'endort.

Faute de recherche, donc, et c'est la partie délibérée du sommeil, faute de mouvement aussi, et c'est le soutien de la nature, faute d'objet enfin par ces

deux causes, et par la nuit et par le silence, voilà par quoi nous passons au sommeil. Je note ici, comme une vérification assez étonnante, les pratiques des endormeurs et magnétiseurs, ou comme on voudra dire, pratiques qui vont toujours, premièrement à rassembler l'inquiétude sur un point rétréci et par lui-même sans différences, deuxièmement à réduire les mouvements, et troisièmement à réduire l'objet perçu à des paroles, ce qui rend l'opérateur maître de ce délire somnolent qui suit la parole. Ces remarques éclaireront assez, si l'on veut les suivre, tout un ordre de miracles sur lesquels l'attention revient de temps en temps par mode, et qui séduisent soit par la puissance, soit par ce bonheur d'approuver où ce qui nous reste d'enfance retourne aisément comme à un sein maternel. Ainsi revenons-nous chaque jour à ce bonheur de nos premiers ans, bénissant, en dernière pensée, le secourable tissu humain, vrai berceau et seul berceau.

Livre I : Le sommeil

Chapitre IV

De l'insomnie

[Retour à la table des matières](#)

L'innocence se trouve jointe au sommeil d'après un préjugé ancien et vénérable. En joignant de même ensemble les termes opposés, je voudrais traiter de l'insomnie comme d'un genre de méchanceté, je dirais même comme de l'essentielle méchanceté. Mais, sans espérer de comprendre tout à fait l'admirable étymologie du mot méchant, qui est méchéant ou mal tombant, il faut pourtant que je ramène cette idée de méchanceté dans l'être même qui la porte, en considérant, à l'exemple de Platon, que le mal que l'on fait ou que l'on désire aux autres n'est que l'accident secondaire du mal que l'on se fait ou que l'on se désire à soi-même. Et cela seul enferme que la méchanceté ne soit jamais volontaire. Depuis que Platon a pris pour son compte le mot de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement », je vois que cette maxime a été plutôt réfutée que comprise, parce que l'on ne s'est point avisé de ceci, que méchanceté était premièrement colère et sédition dans le méchant, et, dans le fond, simple agitation entretenue d'elle-même, comme le mot irritation, en son double sens, le fait entendre si bien. Nous voilà à l'insomnie, car ce n'est qu'une fureur, comme de se gratter.

Avant de venir à cet état violent, je veux dire quelque chose aussi des fous, qui, dans toute étude des passions, ou violences contre soi, doivent figurer comme des images grossies de nous-mêmes, grossies, mais non point tant déformées. Je remarque d'abord que la méthode de partir des fous, afin d'expliquer le sage, qui est celle des médecins, ne réussit point. On retombe toujours à un mécanisme ; car il est trop clair que c'est l'animal machine qui forme ici les réponses, les invectives, les monotones ou convulsives actions. Mais aussi l'on oublie aisément ce qui est de l'homme en ce tumulte animal, c'est-à-dire un genre de malheur et même d'humiliation qui ne se connaît plus lui-même, mais qui reste marqué de pensée. Sans compter que l'idée fataliste, prise ainsi du fou par une sorte de contagion, est étendue naturellement à toutes nos idées. C'est nier que la difficulté de penser soit au fond de tous nos malheurs et même de nos crimes ; c'est enlever tout sens à ce beau mot de passion, toujours éclairé d'une sorte de justice ; et c'est vivre sans amour que de prendre par système l'homme au plus bas ; l'homme est ainsi fait que, même enfant, il méprise l'indulgence dont il tire pourtant avantage, et estime au contraire la sévérité, comme à lui due. Mais, en dépit de l'universelle prière, il faut de proche en proche refuser à tous cette sévérité de l'estime, que l'on a d'abord refusé au fou. Cette position fait une sorte de sage par indifférence ; non sans colère ; non sans une misanthropie de système, qui corrompt jusqu'à la joie de comprendre ; car la pensée, en ce monde à l'envers, n'est jamais qu'un genre de manie tranquille. Et cette méthode est peut-être la suite d'un métier aigre et mécontent de soi ; car les médecins ne sont guère mieux aimés que les médecines. Or, dans ces pages, et dans toutes celles qui suivront, j'essaie une manière opposée de penser aux fous, et d'abord aux malades, et d'abord aux impatients de toute espèce, qui est de représenter le sage, roi de cette planète, et qui prétend au courage, à la tempérance, à la sagesse, à la justice, de le représenter aux prises avec soi-même, et jouant tous les drames humains en ce monologue, dont le dialogue, comme le poignard et le poison, n'est qu'un épisode ; il suffit que l'on pense à Hamlet ou à Othello pour comprendre ce que j'entends par là. Et c'est d'après ces crises et tempêtes, dont chacun n'a que trop l'expérience, que j'essaie de descendre aussi près qu'il se peut du point où l'homme ne se connaît plus lui-même, c'est-à-dire où le mécanisme le reprend tout. Or, sur les fous, je fus éclairé par un mot de grande portée, jeté à moi par un homme qui sans doute n'y pense plus, et qui, par sa fonction, avait écouté en arbitre les revendications des fous et des folles. « Les fous, me dit-il, sont des méchants. » Seulement écartons l'idée de méchanceté volontaire, qui est elle-même une idée de fou, et concevons le méchant comme un homme qui se nuit à lui-même, par mal se prendre, par mal se gouverner ; comme un homme qui, en quelque sorte, veut vouloir, et ne sait.

De nouveau nous voilà à l'insomnie, en même temps que nous tenons le mot méchant en son vrai sens, qui est maladroit. Maladroit l'homme qui voudrait dormir et ne peut. Je vois bien pourquoi d'après ce qui a été ci-dessus expliqué. On peut désirer le sommeil et même s'appliquer à le vouloir ; le loisir de l'homme est même à ce prix. Il est aisé de dormir lorsque l'on est au bout de ses forces ; mais cette existence est terrassée et animale ; elle exclut la

contemplation, les arts et le culte. L'équilibre humain veut que l'on dorme par décret et préférence, je dirais même par précaution, comme on conte de plusieurs grands capitaines, et comme il est heureusement vrai de presque tout homme. L'expérience de cet état heureux, où l'on touche au sommeil, où l'on y revient, fait qu'on travaille à le retrouver, mais non pas toujours comme il faudrait. Qui ne voudrait terminer ces confuses délibérations, où l'on revient sans cesse au même point, ou rompre ce cercle de pensées amères, auxquelles on ne trouve point de remède ? Mais il n'est pas nécessaire que des incidents nourrissent l'insomnie. Elle se nourrit d'elle-même, et il arrive que le souci de dormir soit le principal souci de celui qui ne peut dormir. De toute façon, l'échec du vouloir vient de ce qu'on ne sait pas vouloir.

Nous n'avons aucun pouvoir directement sur le cours de nos pensées ; c'est cela d'abord qui irrite ; les pensées sont des choses légères et sans corps ; ou plutôt elles nous semblent telles. Chacun connaît cette chasse aux fantômes, où nos coups donnent force à l'adversaire, toute victorieuse raison de ne point penser à une telle pensée nous ramenant et nous fixant à y penser. Il y a donc un art de ne point penser à quelque chose, et un art de ne penser à rien, dont je sommeil serait la récompense. Mais il faudrait, pour y atteindre, connaître un peu mieux que nous n'avons coutume ce mécanisme des idées de traverse, communément décrit sous le nom d'association des idées ; en quoi je ne puis voir rien de solide, si l'on entend qu'une idée par elle-même en amène une autre pourvu qu'elle y soit ordinairement liée ; si cela était, nos pensées n'auraient point de fin. Mais surtout j'attends qu'on me produise une expérience où une idée vienne à la suite d'une autre, sans que les objets autour y soient pour rien. Cette expérience est impossible, il faudrait que nous fussions hors de ce monde. Au contraire, il est ordinaire que le passionné, quand il suit son discours chéri, emprunte continuellement ses renouvellements, qui sont métaphores pour lui, aux choses qui sont devant ses yeux ou sous ses mains. D'après ces remarques, la doctrine de l'association des idées serait entièrement à reprendre. Je conseille de relire là-dessus Hume, mais sans préjugé. Car il dit bien qu'une impression vive, c'est-à-dire provenant d'un objet, réveille aussitôt son compagnon ordinaire, et c'est ainsi qu'une fleur fanée évoque aussitôt un lieu et des circonstances ; mais il ne dit jamais qu'une impression faible ait ce pouvoir. Par la vertu d'une description exacte, il échappe au piège dialectique, selon lequel nous pourrions développer un monde de choses hors de toute perception. À quoi j'oppose cette idée, déjà exposée et qui s'éclairera encore dans la suite, c'est que l'homme qui ne perçoit point dort.

D'où je reviens à une méthode pour conduire indirectement le cours de nos pensées. Dans l'occupation du jour, rien n'est plus simple, et chacun le sait bien. Tourner la tête, cela change tout. La puissance des cartes ou des échecs, que Hume avait remarquée, est d'abord en ceci que des perceptions nettes effacent aussitôt nos pensées errantes ; c'est pourquoi je ne crois point que ces couleurs vives des cartes soient peu de chose dans le jeu. Mais de cela plus loin. Il reste que, si l'on veut ne point penser du tout, il faut d'abord s'appliquer à ne rien percevoir, c'est-à-dire, les sens fermés autant qu'on peut,

ne rien interroger autour, et d'abord ne point remuer, ne point entretenir ce commentaire des muscles s'éveillant un peu, qui donne corps aux moindres impressions. Mais qui ne voit que la pensée la plus contraire au sommeil est de remarquer qu'on ne dort point, et d'en chercher autour de soi les preuves et les causes ?

Il reste à marquer ce que je disais, qui est une fureur de ne rien pouvoir. Il faut regarder avec attention par là, car j'expliquerai plus d'une fois que le principal des passions et même des vices est ce scandale, à savoir qu'on n'y peut rien, et que l'on met le désespoir au comble en jugeant qu'on n'y peut rien. « Cela est indigne de moi » ; d'où vient le mot indignation, qui marque toutes nos peines. Et j'y insiste maintenant parce que, dans l'insomnie, l'indignation est souvent le seul mal, par une condamnation de soi. Et l'esprit tire encore ici de son malheur, comme de tout malheur à soi-même prédit, une sorte de satisfaction dogmatique. D'où ce paradoxe assez comique, qu'il y a une prétention à ne pas dormir, une colère si, ayant dormi, on a manqué en quelque sorte à son malheur, et enfin, au réveil, une application à se prouver à soi, et à prouver aux autres, que l'on n'a point dormi. Il y, a donc un genre d'insomnie imaginaire, comme de maladie imaginaire ; mais soudain une meilleure réflexion nous conduit à cette idée que tout est imaginaire dans l'insomnie, et souvent dans la maladie, par ceci que l'imagination est quelque chose de terriblement réel, si on la conçoit, ainsi qu'il faut, comme consistant en cette agitation du corps humain, qui s'entretient d'elle-même et s'irrite, de façon que la peur de ne point dormir, comme toute peur, nous prive à coup sûr de ce qu'il faut appeler le sommeil libre.

Je reviens au méchant, afin de fermer ce large cercle de l'insomnie. Le méchant est celui qui tombe au mécanisme et qui ne peut s'en consoler. Oh! les bons et nobles méchants ! Comme j'aperçois bien que la méchanceté en eux n'est qu'un désespoir, ou mieux une de ces timidités irritées, comme on voit en ces pianistes, par eux-mêmes condamnés, qui craignent la faute, la prévoient, la regardent et y tombent. Ce regard noir ne me concerne point. Ce n'est pas à moi qu'il en veut ; non. Il me dit : « Écartez-vous ; me voilà à me nuire à moi-même ; il n'en peut rien résulter de bon ni pour vous ni pour personne. Ne voyez-vous pas bien que je suis méchant ? » D'où cette sombre nuance de nos passions, d'après laquelle la confiance même, enfin l'amour plein, est une sorte d'injure, parce qu'elle contredit une opinion abhorrée, mais assurée. Les théologiens disent bien que Lucifer ne veut pas être sauvé. N'entendons pas mal ; ce n'est pas qu'il se perde par volonté ; c'est au contraire parce qu'il est assuré que vouloir ne peut rien, et qu'ainsi son propre et intime mal est sans remède. Au vrai c'est le refus du remède qui est le seul mal ; et cette assurance dans le désespoir est l'orgueil en effet, qui serait donc de penser de soi plus de mal qu'il n'est juste. Bref, il y a bien de la prétention dans nos vices.

Livre I : Le sommeil

Chapitre V

De la fatigue

[Retour à la table des matières](#)

Revenons. Au seuil des âges, où nous étions, cette pensée que j'ai fait paraître est un peu trop lourde. On sait qu'il y a deux fatigues, la première par encrassement, la seconde par épuisement. La nourriture et le médecin peuvent beaucoup, contre la seconde, mais il n'y a que le sommeil qui guérisse la première ; d'abord par l'ampleur du lavage dans le corps étalé et délié, aussi par une évidente disproportion entre l'élimination qui nettoie les tissus et le travail qui les salit. Ce que je vois à remarquer dans ce premier genre de fatigue, c'est qu'il est partout à la fois, par la circulation d'un sang vicié. Et l'expérience fait voir que la marche fatigue aussi les bras ; les différentes parties de l'organisme, si étroitement liées par le contact en ce sac de peau, si subtilement liées quant à leurs moindres mouvements par l'appareil nerveux, sont liées encore par cette continuelle circulation du sang, qui porte promptement aux unes le témoignage que les autres se sont fatiguées. Après cela on peut conjecturer raisonnablement que tous ces poisons, charriés dans tout l'organisme, et plus vite renouvelés qu'ils ne sont éliminés, agissent d'abord principalement sur la cellule nerveuse elle-même, et qu'ainsi le pouvoir d'anticiper, de coordonner, et enfin de penser, s'use plus vite par l'action que le pouvoir même d'agir. La somnolence est donc le premier signe de la fatigue.

Chacun a connu de ces faibles et mourantes pensées, alors que les jambes et les bras peuvent encore beaucoup pour une action machinale ou convulsive. Cet état retombe au sommeil dès que l'objet ne nous menace plus.

On fait communément honneur au cerveau, centre des centres, de toute l'activité pensante qui est avant ou après l'action. En cela on ne se trompe point. Car, puisque penser est considérer toutes choses ensemble, la pensée a naturellement pour condition que chaque mouvement d'une partie du corps communique avec les mouvements de toutes les autres, ce qui ne se peut qu'autant que les ondes nerveuses, ou comme on voudra dire, montent plus ou moins directement jusqu'au centre principal, et en redescendent. Cette liaison des actions proprement dites à ces frémissements qui ne font rien, figure la relation d'une perception particulière au sentiment total et indivisible. Il est donc clair, d'après la structure du corps humain, que les pensées courtes correspondent à des actions courtes, j'entends qui se font par quelque cerveau inférieur, sans que le grand centre, ou pour dire autrement, toutes les parties du corps, y participent. Et même, selon la structure, ces actions courtes doivent toujours aller devant, comme de fermer les paupières à un éclair, ou d'étendre les mains contre une menace, ou de se rattraper d'une glissade. D'où l'on peut tirer cette maxime qui va fort loin, qu'on ne dirige que ce qui est commencé. Mais, revenant sur ces pensées courtes, qui n'embrassent point le tout, il faut se demander si ce sont encore des pensées. Ce problème est résolu négativement, et en toute rigueur, si l'on comprend que le Je est le sujet indivisible de toutes nos pensées sans exception. Toutefois cette solution, qui dépend d'une analyse abstraite de la fonction d'entendre, veut être préparée par des remarques sur ces éclairs de conscience qui toujours illuminent tout le paysage. Je ne sais point si ma pupille se dilate ou non ; mais je ne sais point non plus que j'allonge le bras ; ce qui se passe alors dans les muscles et les os ne m'est nullement connu, sinon par les effets extérieurs. Je perçois que j'allonge le bras, mais je ne le perçois pas dans mon bras seulement ; je rapporte ce mouvement de mon bras à mon corps tout entier. Non point à mon corps seul, mais aux choses dans lesquelles je le juge pris ; par exemple je vois que mon bras s'allonge parce qu'il me cache des choses que je voyais ; cela suppose toute la perspective des choses. Ces avenues du monde, qui sont tout ce que je connais, n'auraient point de sens sans la prévision, sans le souvenir, et sans le mouvement de douter qui oriente tout ce chaos. Dire qu'on pense, ce qui est penser qu'on pense, ce n'est pas peu dire.

Les choses étant ainsi, il est naturel que, hors d'un repos suffisant, et par un retard continuel de l'élimination sur l'action, presque toute l'activité consiste en des actions machinales qui en entraînent d'autres, ce qui est se réveiller à peine pour s'endormir aussitôt. L'action dévore la pensée comme dans ces courses mécaniques où l'action se trouve déjà faite avant qu'on ait loisir de peser ou délibérer, et où, dans le temps qu'on va penser à cette action faite, une autre action la recouvre et ainsi sans fin. On entrevoit ici ce que peut être une existence animale sous une nécessité pressante et sans loisir aucun, ni repos véritable. Toutefois il est à propos de considérer cette idée de plus près.

L'espace est de réflexion, et représente des actions seulement possibles. La distance apparaît à celui qui s'arrête et mesure ; et sans comparaison il n'y a point de distances pour personne. Ce qui étale l'espace et le creuse devant nos yeux, c'est une contemplation sans préférence, et même, si l'on y fait attention, un refus de partir, par la considération d'autres buts et d'autres chemins. Cela ne va pas sans un grand nombre d'actions commencées et retenues, qui creusent l'espace comme le vertige crée soudain le gouffre. Souvent sur un haut rocher au bord de la mer, le contemplateur ne creuse plus assez le gouffre, j'entends qu'il ne se prépare plus à y tomber, qu'il ne se retient plus d'y tomber. Son corps prend peu à peu la position du sommeil, et tout va se brouiller et se replier, comme ces tableaux de nos rêves, qui périssent faute de relations. Mais il arrive qu'un oiseau descendant comme une flèche ou une pierre roulant éveille la prudence par l'effet d'un mouvement d'imitation et de poursuite, vivement retenu, et qui fait sentir aussitôt dans tout le corps la pesanteur ennemie. C'est ce que signifie devant les yeux ce gouffre soudain creusé, et cette tragique représentation d'une chute ; ce qui fait voir encore une fois que, si nous étions tout à fait immobiles, il ne nous servirait pas de garder les yeux ouverts. Cet exemple pris du vertige est seulement plus tragique que d'autres ; il n'en diffère pas radicalement. Nous ne voyons l'horizon bien plus loin que les arbres que par des commencements d'action, par des départs retenus. On observera cette sorte de convulsion musculaire devant le stéréoscope, où il est clair et sensible que les images brouillées n'ont point ce sens tragique d'un relief qui pourrait blesser, tant que le corps ne se met point en défense, et ne dessine point quelque précaution et quelque recul. On ne peut pas mesurer ces frémissements musculaires, sinon peut-être indirectement par la pression du sang et la réplique du cœur, qui représentent aussitôt la moindre contraction musculaire, par ce flot pressé et chassé comme d'une éponge. En revanche, ces mouvements et ces répercussions sont ce que nous sentons le mieux au monde, et sans doute tout ce que nous sentons au monde. La peur est la connaissance immédiate et sans parties de cette alerte non délibérée. Bref, c'est cet intérêt de cœur, au sens propre du mot, qui creuse les perspectives aussi bien que les gouffres. L'attention, comme on l'a souvent remarqué, est toujours frémissante. Mais, pour comprendre tout à fait le guetteur à la proue, il faut joindre à cette préparation de tous les muscles à ce bondissement retenu, la passion qui y correspond, et qui, éclairée par la réflexion, se nomme timidité. Tout cela en mouvement et changement, car la timidité est à chaque instant surmontée, comme l'est le vertige du contemplateur, par un tassement et un équilibre retrouvé. La pensée est dans ces passages. Ceux qui ont dit que penser c'est se retenir d'agir ont fait apercevoir une vérité d'importance, mais qui risque de périr elle-même par l'immobile, car qui n'agit point dort.

Je suis maintenant où je visais. Qui agit dort aussi, en un sens, en ce sens que la distance franchie n'est plus représentée, dans le temps qu'on la franchit ; dans le fait je la supprime ; sauter est autre chose que mesurer. En ce moment de l'action tout l'univers se ramasse en un sentiment sans parties ni distances, car je me jette tout ; ce n'est que la prompte retenue et le court arrêt qui aussitôt renvoient les choses à leurs places. Le souvenir même de l'action

n'est plus possible en cette perspective retournée où l'obstacle est dépassé ; se souvenir c'est revenir, réellement revenir, au point où l'on était, et percevoir mieux, avec plus de confiance, et comme en familiarité avec l'obstacle. Mais qui ne voit aussi que cette réflexion, cette idée de mesurer, enfin de recommencer, est propre au stade, qui est lieu de loisir ? En une fuite on ne mesure point du tout l'obstacle franchi, on ne mesure guère l'obstacle à franchir. La nuit se fait sur nos pensées, par l'action précipitée. Observons aussi, avec le projet de revenir là-dessus, que par cette absence de lumière supérieure, les faibles lumières du sentiment s'éteignent aussi ; il y a un degré de nécessité et un degré de terreur où la terreur elle-même n'est plus sentie. Terreur aussi veut arrêt et mesure ; terreur sentie est terreur surmontée.

Concevons donc une existence en sursauts, où toujours on retombe au sommeil sans pouvoir y rester, parce qu'il n'y a point d'excédent de puissance, et l'on se fera quelque idée de l'existence des animaux. Un oiseau, autant que je puis conjecturer, est action vive ou aussitôt sommeil. Je pense à l'oiseau parce que la dépense m'y semble tout juste égale à la recette, le vol, par la fluidité de l'air, étant prodigalité. Que l'on compare les impétueux battements d'ailes qui rendent l'oiseau maître du papillon, non pas même à tous les essais, que l'on compare cette folle dépense avec cette parcelle d'aliment, on tombera sur cette idée que l'oiseau n'arrive que par chance à récupérer ce que le vol lui coûte ; d'où, principalement chez les insectivores, ces couvées de vingt à quarante neufs par an, sans que la population s'accroisse d'une manière sensible. Quelle est donc la vie des rares survivants, sinon une course éperdue entre le désir et la crainte ? La première idée qui s'offre ici est que ce régime atteint naturellement un point où, le repos et le loisir manquant absolument, toute pensée et tout sentiment périssent absolument. Ce qui ferait dire que ces êtres mobiles n'ont presque plus de désir ni de crainte, par l'excès même du désir et de la crainte. Toutefois cette idée n'est pas encore suffisante, et je crois que, lorsque l'on veut conserver des degrés ici, à imaginer une existence crépusculaire qui serait crainte et désir seulement, on méconnaît ceci, c'est que nos sentiments à nous ne sont quelque chose pour nous que par un loisir que les animaux n'ont jamais et que par une contemplation dont ils n'offrent jamais le moindre signe. Le demi-sommeil n'existe que pour l'homme qui s'en retire. Et bref, je crois que, le plus haut degré du savoir manquant, tout manque de proche en proche, et qu'il n'y a point de degrés du tout. Qui ne pense point ne sent point. Faisons la supposition d'un homme qui dormirait toujours et n'aurait que des rêves ; cette supposition se détruit elle-même ; car ce n'est que si l'on surmonte et si l'on nie le rêve qu'on le connaît. J'indique seulement ici cette idée difficile.

Livre I : Le sommeil

Chapitre VI

La conscience

[Retour à la table des matières](#)

Perdre conscience ou perdre connaissance, comme on dit quelquefois, c'est la même chose que dormir. Je n'en suis pas encore à vouloir épuiser cette riche notion de la conscience. Je prends la conscience au bord du sommeil, et, autant qu'il est possible, sans aucune réflexion. Des degrés m'apparaissent, depuis la claire perception jusqu'à la somnolence qui borde le sommeil plein. Des degrés aussi depuis la lumineuse délibération jusqu'à cet élan de sauter qui est au bord d'un autre gouffre, l'action. Cette description est bien aisée par analogie avec les degrés de l'ombre, de la pénombre et de la lumière, mais je crois que cette analogie est trompeuse aussi, et que toutes ces peintures crépusculaires sont à refaire d'après cette idée qui vient de se montrer en quelque sorte d'elle-même, c'est que les degrés inférieurs supposent les supérieurs. Car ces situations où l'on borde le sommeil ne se soutiennent point ; on n'y peut rester comme on reste dans la pénombre, et à dire vrai on ne sait qu'on y est que lorsque l'on n'y est plus. Si je suis sur le point de m'endormir et si je m'endors, je ne sais rien du passage ; mais si de cet état ou

du sommeil je me réveille et me reprends, alors le passage apparaît comme éclairé par un reflet de cette pleine conscience. Bref, j'aperçois ici des pièges admirables ; car il faut faire grande attention pour saisir ces états crépusculaires ; il faut s'en approcher avec toute précaution, et n'y point tomber. Pour simplifier je dirais que c'est notre pleine liberté qui s'essaie ici et qui joue en quelque sorte à ne rien vouloir, à ne rien préférer, à ne rien affirmer. Enfin, la conscience sans réflexion n'apparaît qu'à la réflexion. C'est dire que la faible conscience n'est un fait que dans la plus haute conscience. Il y a donc une sorte de sophisme, à bien regarder, si l'on suppose qu'un être vive en cet état de demi-conscience, et y reste toujours, et sache néanmoins qu'il y reste. C'est transformer en choses les jeux de la pensée ; c'est vouloir que la demi-conscience existe comme la lumière atténuée de cette cave. Remarquant cette bordure et cette pénombre de vos pensées, vous prétendez, la laissant telle, la séparer, et qu'elle pense pour soi, non pour vous. Pour parler autrement, c'est vouloir que ce qui se définit par ne pas penser soit encore une pensée. Les souvenirs, qui viennent et s'en vont, comme s'ils sortaient de cette ombre et y rentraient, sont ce qui donne appui à cette intime mythologie ; car il faut faire grandement attention pour remarquer que, ce qui est conservé et qui revient, c'est toujours une action, comme réciter. Faute d'avoir bien regardé là, on imagine les souvenirs comme des pensées qui sont ordinairement derrière nous en quelque sorte, et à un moment se montrent. En partant de là on développe aisément une doctrine aussi fantastique que l'ancienne doctrine des ombres et des enfers. Car rien n'empêche qu'une idée soit encore une idée dans cette ombre, qu'elle vive, s'élabore, se fortifie, se transforme, dans cette ombre. Il ne faut pas moins qu'une doctrine des rêves, une doctrine de la personne, et une doctrine de l'idée pour effacer tout à fait cette illusion aimée. Je devais la signaler dès maintenant ici parce que je veux traiter de la conscience comme d'une puissance humaine non divisible, et qui, à son moindre degré, se trouve supposée toute. En d'autres mots, je veux décrire la conscience comme la fonction de réfléchir, fonction de luxe inséparable du loisir et de l'excédent qui sont le propre de la société humaine.

Reprenons l'hypothèse connue des Martiens occupant la terre. L'homme, au regard de ces êtres, n'est qu'un animal comme le rat ou le lapin. Essayons de concevoir l'homme soumis à cette existence difficile, l'homme affamé, menacé, poursuivi, toujours fatigué, toujours inquiet, toujours jeté de la somnolence à l'action. Chacun admettra que les fonctions supérieures de l'esprit seraient aussitôt perdues ; mais on admettra moins aisément que les inférieures disparaîtraient tout aussi vite, et, pour mieux dire, aussitôt. Comte, attentif à nos frères inférieurs, et porté par les signes à leur supposer quelque chose qui ressemblerait à nos plus humbles pensées, mais rejeté aussi de là, par cette vue qu'il a formée mieux qu'homme au monde, à savoir que nos plus humbles pensées sont des pensées, universelles dans le double sens du mot, échangées, enseignées, conservées, cultivées, comme les plus anciennes mythologies le font voir, Comte a aperçu finalement les conditions d'une déchéance au-dessous du concevable. Le fait est, dit-il, que l'humanité règne sur la planète et détruit continuellement toute société animale, jetant ainsi les autres espèces dans un état de lutte, de fatigue, et de terreur, qui exclut tout vrai langage,

toute culture, toute mémoire à proprement parler, faute de cet excédent qui rend le loisir possible. Mais, encore une fois, et afin de ne pas manquer l'idée, concevons un homme qui n'ait absolument pas de temps et que l'événement talonne sans cesse. Il y a de ces peurs paniques où l'individu galope, frappe, écrase, sans avoir conscience de ce qu'il fait. Peut-être voudra-t-on dire qu'il ne sait pas s'il n'a pas eu conscience au moment même, et s'il n'a pas oublié simplement les pensées ou perceptions qu'il avait dans le temps qu'il sauvait ainsi sa vie. Mais il faut savoir de quoi nous parlons et de quoi il parle en supposant un peu de conscience sur ses actes, un peu de conscience séparée de sa propre conscience. Cette séparation va contre le mot ; conscience ajoute à science ceci que les connaissances sont ensemble. La conscience égrenée n'est pas seulement faible ; elle tombe au néant. Ou, pour mieux dire, la bordure de conscience, séparée du centre qui l'éclaire, n'est rien de concevable. Parce que cet homme fuyant n'a pas eu le loisir de s'entretenir avec lui-même, de contempler un moment plusieurs chemins, enfin de douter, pour dire le mot, c'est comme s'il ne savait point du tout. Savoir c'est savoir qu'on sait. La réflexion n'est pas un accident de la pensée, mais toute la pensée. Revenez à l'exemple du gouffre et du vertige. Sans aucune réflexion sur ce que je vois en me penchant, peut-on dire que je vois ? En vain les bêtes ont des yeux, en vain les choses s'y peignent au fond comme en des tableaux ; ces tableaux sont pour nous qui observons comment leur œil est fait, non pour elles, parce qu'elles n'ont point loisir ni repos, ni discussion avec elles-mêmes. Mais qu'est-ce que discuter avec soi, sinon prendre à témoin ses semblables et la commune pensée ? Une pensée qui ne revient pas, qui ne compare pas, qui ne rassemble pas, n'est pas du tout une pensée ; en ce premier sens, on peut dire qu'une telle pensée n'est pas universelle, parce qu'elle ne rassemble pas le loin et le près ; il n'y a que l'univers qui fasse une pensée. Mais il faut dire aussi qu'une pensée qui ne convoque point d'autres pensants et tous les juges possibles n'est pas non plus une pensée. Les formes premières de la pensée seraient donc l'univers autour de l'objet et le faisant objet, et la société autour du sujet et le faisant sujet.

Je vais droit au but, et trop vite sans doute. Mais cette pensée même que je forme est soumise à la condition de toute pensée, qui est que l'on commence par finir. C'est cette totale ambition et cette prétention au delà de toute prétention qui fait qu'une pensée est une pensée. Si vous n'êtes pythagoricien d'un moment, éclairant à la fois le haut et le bas et pour ainsi parler l'anti-terre et l'autre côté de la lune, vous n'êtes rien pour vous-même. Et ce mouvement hardi explique toutes nos erreurs, comme on voit chez les primitifs, où la moindre pensée ferme un cercle immense selon la forme d'une loi universelle. Partout ainsi, toujours ainsi. Ils ont pris une tortue énorme sur la plage le jour même où un missionnaire est venu ; ils ne peuvent point croire qu'un de ces événements ne soit point le signe de l'autre, c'est-à-dire qu'il n'y ait point de liaison réelle de l'un à l'autre. En quoi Ils ne se trompent pas tout à fait, car tout tient à tout ; et si les causes qui ont apporté et retourné cette tortue avaient manqué, si la mer, les vagues, le flux, le vent avaient été autres, ce missionnaire n'aurait peut-être point abordé ce jour-là, ou bien il aurait abordé en un autre lieu, et autrement. Mais, comme ils ne connaissent pas assez les antécé-

dents et toute cette double aventure, ils lient comme ils peuvent ; et cette pensée est plutôt incomplète que fausse ; mais c'est bien une pensée ; d'autant qu'ils s'en déchargent, pour le détail, sur quelque puissance supérieure qui a voulu ensemble ces deux choses de la même manière qu'ils veulent, eux, leurs familières actions. C'est ainsi qu'ils perçoivent toutes choses. Ils ne voient point une tortue qu'ils ne voient Dieu. Mais qu'est-ce que voir une tortue ? Qu'est-ce enfin que voir ? Dire que l'espace est donné avant ses parties, ce qui n'est que décrire, c'est dire que l'univers soutient chaque objet et le fait être. Mais qu'est-ce encore que voir une tortue, sinon appeler les témoins et discuter avec eux en soi-même, de façon que, par le langage, cette tortue les accorde entre eux ? Deux choses sont donc *a priori* et ensemble dans la moindre pensée, l'univers des choses et l'univers des hommes. Et toutes les erreurs de ces primitifs viennent de ce qu'ils visent à ne rompre ni un de ces univers ni l'autre, ne pensant jamais moins que tout et tous, comme chacun fait.

On saisit par là que la conscience ne peut pas être petite ni grande, ni errante, ni séparée, ni subjective, comme on dit trop vite. Ne penser que soi ce serait dormir. Ainsi toute l'idée de Comte apparaît, au delà même de ce qu'il a montré, se bornant à dire que d'un côté il n'y a point de pensée séparable du langage et du monde des hommes, de l'autre que hors du monde des hommes et de cette association continue qui donne loisir en même temps que mémoire, l'homme ne serait qu'un animal pourchassé, agissant ou dormant, sans cette provision de repos qu'assure le sommeil par précaution. Toutefois, en disant d'après cela que c'est l'humanité qui pense, il mythologise encore, d'où l'on vient quelquefois à une conscience sociale qui serait à la société comme notre conscience est à notre corps. C'est passer au monde des choses et perdre les relations. La conscience est bien sociale par cette nuit des villes, qui assure et règle le repos, luxe des luxes, par cette confiance qui affermit chacun en ses pensées, par cette corrélation de l'un à l'autre qui seule permet de dire moi, par ce capital enfin du langage, provision essentielle, qui modère nos sentiments et règle nos pensées, en même temps qu'elle nous les propose comme en un miroir où nous les percevons. Mais c'est notre conscience qui est sociale. Cette métaphysique n'est pas hors de nous ni loin de nous. Nous y participons même en solitude, et encore par la plus secrète de nos pensées en solitude. Ces idées seront développées, mais il fallait les faire paraître dès maintenant, corrélativement à ce sommeil d'institution, voulu, aimé, cherché, qui est proprement humain.

Livre I : Le sommeil

Chapitre VII

Le grand sommeil

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes ainsi faits qu'attendre est la même chose pour nous que craindre. Oui, par un effort déréglé pour essayer ce que nous allons faire, sans savoir ce que c'est, sans faire à proprement parler, nous venons bientôt à un état d'agitation où tous les muscles tirent en tous sens, jusqu'à nous rompre de fatigue, en même temps que ces pressions, exercées par soubresauts sur la masse fluide du sang, dérèglent le cœur, qui s'essaie à répondre et ne peut répondre, et que le sang se trouve ainsi chassé vers les parties molles, intestins, glandes et cerveau, d'où, par les nerfs, des excitations diffuses et contrariées qui entretiennent l'agitation musculaire. Cet état est fort commun ; il suffit d'une tape imprévue sur l'épaule pour jeter en cette inquiétude l'homme le plus tranquille et le mieux gouverné. On ne regardera jamais assez attentivement à cette émotion, qui est l'état naissant de toute émotion, le fond varié, instable et riche de tous nos sentiments sans exception. Il n'est point de courage sans peur, ni d'amour sans peur, ni enfin de sublime sans peur. Il n'y

a ainsi qu'un combat et qu'un drame au monde, qui est de chacun avec soi. Je crois même que le tragique résultant de cette humiliation et fureur mêlées, toujours jointes à la plus petite atteinte de la peur, est le principal de la douleur même, comme le double sens du mot douleur le fait assez entendre. Ainsi par ce chemin je me trouve aussitôt dans le réel de ce sujet redoutable que j'aborde. Chacun descend aux Enfers tout vivant, comme Dante ; car tous nos supplices sont à venir, et l'avenir lui-même est supplice dès qu'on essaie de le contempler au lieu de le faire. Je dirais le principal là-dessus en répétant après Descartes que l'irrésolution est le plus grand des maux ; mais cette grande idée veut être développée selon l'immortel *Traité des Passions de L'Âme*. Et je remarque d'abord, toujours suivant le Maître, que les passions sont dans l'âme, quoiqu'elles soient du corps. Cette agitation et angoisse, que j'ai d'abord sommairement décrite, qu'est-elle dans une fuite panique, où je ne sais seulement pas ce que je fais ? Qu'est-elle dans une action pressante et difficile, où chaque moment efface les autres ? C'est par réflexion et contemplation, toujours ensemble comme il a été expliqué déjà, que le tragique est tragique. Et voilà pourquoi, par une pratique assurée de l'art d'émouvoir, le faiseur des tragédies refuse les actions et compose le drame en des signes dont il nourrit l'indignation, la terreur et la pitié. Le vrai drame est en âme, et non pas dans le roi mort, mais dans le roi humilié.

Un homme qui s'étrangle en buvant est plus inquiet que malade, et plus humilié qu'inquiet. Son supplice est de ne savoir pas le parti à prendre devant cette sédition de lui-même. Il s'y joint une honte honorable, par ces signes animaux qui effacent l'humanité autour. Imaginez Louis XIV ayant une arête dans le gosier. Ces remarques ne sont pas, on en conviendra, pour diminuer cette terreur qui est notre fidèle compagne tout le long de notre vie ; mais elles vont à ramener la terreur à ses véritables causes, par ceci que la peur est toujours le vrai mal et le seul mal. D'où l'on verra peut-être enfin qu'il n'y a point de différence entre le savoir vivre et le savoir mourir. Qui resterait bien tranquille avec une arête dans le gosier, coulant sa respiration sans aucune crainte et sans aucune colère, sans aucun geste d'acteur tragique, conduit à cela par le double sentiment de l'utile et du convenable, celui-là ferait quelque chose de plus difficile que de mourir. Montaigne, qui regarde souvent par là, n'a point regardé d'assez près. La peur d'avoir peur, qui est toute la peur, de même que penser qu'on pense est toute la pensée, la peur d'avoir peur, donc, laissait le problème entier, et derrière le penseur, non devant. Attendre le temps d'avoir peur, c'est presque tout le courage ; et comme dit ingénument le héros de Stendhal, justement dans la condition où la constance est rare par-dessus tout : « Qu'importe que j'aie bien peur maintenant si je n'ai point peur quand le bourreau viendra ? » Qu'importe ? Cela définit toute la sagesse possible ; car la peur qui n'importe pas n'est plus peur. Ce n'est pas l'agitation physique qui est peur, car nous la pouvons sentir après un grand effort sans nous en inquiéter autrement. Ce qui fait peur dans la peur c'est ce qu'elle annonce.

Ici les analyses seraient sans fin et toutes utiles. « Une passion, dit Spinoza, cesse d'être une passion lorsque nous en formons une idée adé-

quate. » Tout soldat a fait ainsi, à un moment ou à un autre, le compte exact, ou, si l'on peut dire ainsi, la revue militaire de ce qu'il éprouve dans le moment. En ces moments sublimes, qui seuls font l'homme, la question est bien précisément celle-ci : « Qu'ai-je à supporter présentement, qui dépende des autres choses et non de moi ? Où est l'insupportable ? Où est l'irréparable ? » Et le mot du héros sera toujours le même : « Pas encore. Ce n'est pas encore le moment d'avoir bien peur. La vie, en tout ce bruit, en ces secousses du sol même, en ces écroulements autour, la vie est possible, et douce, et tranquille comme celle de Tityre à l'ombre, à cela près que je forme des opinions sur ce qui va peut-être m'arriver tout à l'heure. » À ce compte, Tityre pourrait bien trembler aussi. Chacun a connu des hommes qui tremblent partout et de tout, par exemple à la seule idée que ce qu'ils mangent ou respirent pourrait bien enfermer quelque microbe redoutable. Bref, il est aisé d'avoir peur ; et dès qu'on se donne la peur, ou qu'on se permet la peur, les objets ne manquent jamais.

Je porterai mon attention sur un double effet des mouvements de la peur. D'un côté, par l'agitation ci-dessus décrite, les mouvements de la respiration, et ainsi les cris et les paroles, sont profondément troublés. Sans compter que, puisqu'il y a une dépendance réglée par les nerfs entre le cœur et la respiration, il est aisé de comprendre que l'alerte musculaire, si promptement contagieuse, doit mettre en état de contracture et de soubresaut les muscles de la poitrine et de la gorge. Ces effets sont par eux-mêmes effrayants, comme en un homme qui s'étrangle, et c'est assez pour faire comprendre qu'on puisse arriver à avoir très grand-peur sans savoir de quoi ; la peur de s'étrangler suffit à nourrir tout le tragique possible. Mais il s'y joint ces signes rauques de la voix étranglée, ces appels émouvants qui reviennent au cri de l'enfance, et que l'oreille entend très bien ; car l'homme s'entend parler et se parle à lui-même. Et la voix dénaturée, méconnaissable, comme recouverte d'animalité, est parmi les choses humaines qui nous effraient le plus. Aussi n'est-ce pas peu de chose, en les occasions difficiles, si l'on sait se parler à soi-même comme on parle à un enfant pour le rassurer. Un des effets tragiques, au théâtre, est que l'on voit bien que le personnage s'effraie lui-même de sa propre voix.

L'autre effet est moins facile à démêler. Il s'agit du cerveau, qui se trouve, en cet état d'émotion, envahi par des flots de sang chargés en même temps de poisons ou narcotiques, qui sont les résidus de l'agitation même. On peut dire en gros, d'après une sommaire relation entre l'activité cérébrale et le cours de nos pensées, que nos pensées se trouvent ainsi à la fois multipliées et en quelque façon paralysées ou endormies. On se ferait déjà une idée passable de cette agitation pensante remarquable par la vivacité et variété des pensées, comme aussi par une incapacité de les critiquer et mettre en ordre ; ce serait une sorte de délire. Toutefois, je ne considère pas ces vues comme suffisantes. D'après un plus sévère examen, le seul effet de cette circulation sanguine redoublée dans le cerveau doit être une circulation plus active dans tout le réseau des nerfs, c'est-à-dire un redoublement de l'agitation musculaire, et rien de plus. J'aurai peut-être occasion d'expliquer que les images, si aisément et si complaisamment décrites, ne sont rien au delà de l'agitation musculaire

même et des actions esquissées. Tout au plus pourrait-on ajouter que l'agitation générale réagit peut-être sur les sens eux-mêmes et les excite directement, produisant ainsi des fantômes, c'est-à-dire des impressions difficiles souvent à interpréter. Cet effet ne fait pas doute pour le toucher, qui nous fait sentir très bien et connaître très mal nos propres mouvements. De même nos cris frappent nos oreilles, et font des fantômes réels, si l'on peut dire. Il se peut bien que, par des réactions du même genre, la rétine soit à son tour excitée, d'où des apparitions colorées qui seraient matière aux plus folles visions.

Ce qui me paraît surtout à considérer, dans cet état de peur, c'est moins l'objet imaginaire que l'assurance où nous sommes, par l'émotion même, d'une existence indéterminée et d'un monde au contact, quoique informe. Ces perceptions confuses accompagnent toute peur, surtout lorsque les perceptions proprement dites ne sont d'aucun secours pour expliquer la peur. Et c'est ce qui arrive dans la peur toute nue, où l'objet manquant tout à fait, nous écoutons et palpons, nous scrutons les ténèbres, assurés d'une redoutable présence, et ne pouvant en trouver témoignage par nos méthodes d'exploration accoutumées. Cette peur a donc pour objet une sorte de néant, une nuit informe, un autre monde qui n'a d'autre propriété que de nous faire peur. Nous touchons ici à cette autre vie, objet insaisissable, mais réel par notre terreur. Et, puisqu'un tel objet est l'objet même de n'importe quelle peur, je puis dire que la peur de la mort ressemble à toute peur, et se guérit comme toute peur. J'ose même dire que c'est là un effet de timidité qui n'est pas plus étonnant ni plus pénible que tant d'autres. On peut toujours craindre avant une action, même facile, si seulement on y pense avant de la faire. Car, comme nous ne pouvons pas alors l'essayer réellement, puisque le temps et l'occasion n'en sont point venus, nous sommes livrés à la fatigante et irritante irrésolution ; et l'on sait que l'accoutumance ne guérit pas toujours l'orateur ni l'acteur de cette étrange maladie. ; À bien plus forte raison, pensant que nous aurons à mourir, nous tentons d'imaginer ce que nous aurons à faire en ce passage, et bien vainement, puisque rien ne ressemble moins à une action que de mourir. Et c'est la même faute que de tendre son effort à dormir, au lieu qu'il faudrait se fier et s'abandonner. La pensée de la mort est donc toujours hors de lieu, et c'est le cas de dire comme le héros : « Pas encore. » Et, sans oublier que nous sommes tous timides un peu, je dirais qu'il n'y a que les timides qui craignent la mort, comme ils craignent tout. Ne dites pas que j'essaie en vain de faire petite la plus grande et la plus insurmontable de toutes les peurs. Dans le fait, il suffit d'une action à faire ou d'une passion vive, revendication, indignation, humiliation, pour que la crainte de la mort cesse tout à fait d'agir, comme on voit en toutes les actions de guerre, en toutes les tragédies, en tous les martyres. Qu'on n'oublie point aussi que, d'après ces sommaires analyses, il n'est pas absurde qu'on vienne à se tuer par peur de mourir ; cela n'est pas absurde si, comme j'ai voulu le montrer, il n'y a de peur que de la peur.

Livre deuxième

Les songes

[Retour à la table des matières](#)

Livre II : Les songes

Chapitre I

Les perceptions fausses

[Retour à la table des matières](#)

« Vous rêvez », dans le commun langage, cela veut dire : « Vous percevez mal », et c'est très bien dit. Les rêves ont recouvert longtemps toute la vie des hommes, et, aux yeux de beaucoup, comptent encore un peu plus que l'expérience de la veille. Et le prestige des rêves, difficile à surmonter tout à fait, car tout homme craindrait un rêve menaçant et répété, résulte de ce que nous supposons que le rêve nous vient d'un autre monde, soit hors de nous, soit en nous ; et la seconde interprétation, plus raffinée, est peut-être encore plus dangereuse que l'autre ; la mythologie est lourde à porter quand on croit la sentir toute en soi-même, comme si les dieux étaient derrière nous. Nous avons donc à nous purger de nos rêves, et à les renvoyer à cette unique, indivisible et immense existence, seule condition, et suffisante amplement, devant la bonne volonté.

À quoi l'on arrivera par deux chemins, il me semble. D'un côté en tirant nos perceptions vers le rêve, par ce que nous y trouvons de faux, qui n'est jamais imputable à l'objet, mais à notre paresse seulement. L'autre chemin est

en sens opposé, qui nous conduira à tirer nos rêves vers nos perceptions, ce qui encore une fois nous en décharge pour ce qu'ils ont de vrai, et, pour ce qu'ils ont de faux, en charge plutôt le libre jugement que l'imagination, puissance elle-même imaginaire.

Il faut faire attention ici, et ne pas craindre de se jeter dans le difficile, de façon à écarter tout à fait le jeu dialectique. Si vous êtes d'abord dupe de l'imagination et si vous lui donnez corps en des objets non existants, cela dans la veille même, et devant une scrupuleuse attention, que direz-vous aux rêves ? Me voilà donc sur la montagne, et contemplant les villes comme des jouets, les hommes comme des fourmis. Ils me semblent bien petits, en quoi je me trompe. Mais il est clair pourtant que cette apparence des hommes tout petits ne renferme aucune espèce d'erreur. Voici un observateur qui mesure cette apparence, et, rapportant cette grandeur à la grandeur d'un homme moyen situé à dix mètres, évalue la distance où est cet homme si petit. Je me tromperais donc en ne le voyant point si petit. Et l'exemple de Spinoza, du soleil à deux cents pas dans la brume de Hollande, s'analyse de la même manière ; car l'astronome voit le soleil à des milliers de pas, mais ce n'est point qu'il change l'apparence, au contraire, c'est de cette apparence même, mesurée, rapprochée d'autres apparences, qu'il conclut la vraie distance, ou pour mieux dire qu'il l'évalue mieux. Tout est donc vrai en ce spectacle trompeur. Même dans ce cas remarquable où le soleil me paraît plus grand à son lever, il est bien vrai que je me trompe mais il n'est pas vrai que l'apparence me trompe ; car mesurez cette apparence, elle est la même à l'horizon et au zénith ; la même malgré l'apparence ; mais il n'y a point d'apparence ; le soleil apparaît ici et là comme il doit. Qu'y a-t-il donc en cette erreur si frappante où nous tombons tous ? Non point l'apparence d'un soleil plus gros, mais une imagination, qui est un vide d'image, et en revanche une forte affection, une surprise, un saisissement, une déclamation silencieuse, enfin un énorme soleil s'élevant au-dessus des toits. L'objet n'est pas tel ; l'apparence n'est pas telle ; mais l'imagination veut qu'elle soit telle ; et vous-même qui me lisez, vous ne renoncez point à ce pouvoir de grossir le soleil ou la lune ; vous y croyez, comme les magiciennes de Thessalie croyaient qu'elles faisaient descendre la lune. Telles sont ces erreurs passionnées, comme de voir un visage d'homme dans une vieille souche. Regardez bien, éveillez-vous, vous ne voyez jamais qu'une vieille souche ; toute cette peur, qu'elle soit sérieuse ou qu'elle soit de jeu, n'arrive pas à changer l'apparence de cette vieille souche ; elle apparaît comme elle doit. Ainsi rien de ce que vous croyez voir n'apparaît jamais. Toutefois vous êtes assuré du contraire ; vous jurez que vous avez vu. Même devant cette vieille souche vous le jurez. Que sera-ce dans le récit ? Et que verrez-vous en racontant ? Rien ne s'est montré de ce que vous dites. Rien ne se montre de ce que vous dites. Je dis à vous. Vous voulez me faire croire que vous avez vu cela ; et je vous défie de le croire vous-même. Vous rêvez. Approchez-vous, tournez autour, reculez-vous ; je vous laisse juge. Vous rêviez. Et dans ces exemples privilégiés vous retrouvez le rêve. De nouveau vous voyez ce visage d'homme dans les nœuds du bois ; de nouveau vous vous éveillez, et c'est toujours le même monde. « L'esprit rêvait ; le monde était son rêve. » Je me suis répété bien des fois ce mot de

Lagneau, sous cette forme ramassée, qui appartient à la tradition. Rien ne m'a étonné davantage ; mais il restait à comprendre, il reste toujours à comprendre en ce court poème. Il n'y a qu'un monde et toujours se montrant comme il doit. L'imagination n'y ajoute rien.

Voici un autre exemple, où cette fois l'apparence ne semble même pas changer, quoique le dormeur s'éveille. Je rêve que j'entends crier au feu ; je me réveille et j'entends que l'on crie au feu. Tout concorde, le bruit et le mouvement, la fumée, les flammes et, au jour, les ruines calcinées. Ai-je rêvé ? Il est clair que dans cet exemple j'ai perçu comme il fallait. En quel sens donc est-ce que je rêvais ? En ce sens, sans doute, que percevant cela, je croyais percevoir d'autres choses encore, qui, à l'enquête, ont disparu. En ce sens surtout que je ne cherchais point au delà de ce que je croyais. Et qu'est-ce que chercher ? C'est agir. C'est tourner autour de la chose, vouloir toucher et frapper la chose, la faire sonner. Il n'y aurait donc point d'autre investigation sur les rêves que celle qui les transforme en perceptions. Si l'on comprend bien cette idée une des plus cachées qui soient, on rira bien de ces enquêtes sur les rêves, qui ont pour fin de les laisser rêves comme ils paraissent d'abord, ce qui conduit à décrire des apparences qui réellement n'apparaissent pas encore. Et c'est toujours vouloir dire ce que je pense quand je ne pense point. Me voilà donc à vaticiner, c'est-à-dire à me rendre délirant par étude, jusqu'à me tromper maintenant comme je me trompais tout à l'heure. C'est toujours le récit d'un poltron qui a vu le diable, et qui, dit-il, s'est enfui en se couvrant les yeux, de peur d'avoir vu cette terrible face. Qu'a-t-il donc vu ? Il n'avait qu'à s'arrêter et à ouvrir les yeux ; il n'y a point d'autre manière de voir que de savoir ce qu'on voit, et d'abord de s'interroger sur ce qu'on voit. Il n'y a d'autre description d'un rêve que celle que se donne l'homme qui s'éveille et qui fait l'enquête. Je vous laisse l'idée à suivre. Retenez seulement, comme rare fruit de sagesse, cette espèce de maxime, c'est qu'il n'y a point deux objets, l'objet apparent et l'objet réel, mais que tout objet est apparent et réel ensemble, et qu'enfin c'est le réveil qui est juge du rêve.

Il n'y a pas longtemps qu'à la gare Saint-Lazare, un jour de pluie, je vis soudain des voies ferrées brillantes sous la pluie et dirigées de côté, comme si les trains s'en allaient désormais vers la rue. J'eus un mouvement de surprise et même d'inquiétude que j'ai bien retenu ; c'est que j'étais en doute sur la position que j'occupais. Il y a toujours un peu de vertige dans les erreurs de ce genre, c'est-à-dire une précaution de surprise, et convulsive. Dans le fait ce n'était qu'un toit de zinc mouillé qui m'offrait de brillantes parallèles. Je remis tout en ordre, entendez que je m'assurai que rien n'était changé, et que ce court rêve avait bien eu pour objet ce même monde sur lequel j'enquêtai maintenant, mais non plus selon la méthode du poltron, qui commence par s'enfuir.

D'après cela jugez des apparitions, soit vénérées, soit redoutées. Songez qu'on peut toujours se dire que la chose vue a disparu, comme disparaît la biche aux oreilles pendantes que vous voyez un moment entre deux arbres. C'est que je n'ai pas toujours cette chance favorable de faire apparaître de

nouveau ce que j'ai cru voir. Ainsi je verrai tous les dieux possibles, tant que je n'aurai pas appris à douter. Et douter, ce n'est pas douter d'une chose ou d'une autre, mais de toutes et dans tous les cas. C'est ce jugement de refus et de dire non qui les fait paraître. Il ne faut point croire ; et croire est croire qu'on croit.

Livre II : Les songes

Chapitre II

L'objet des rêves

[Retour à la table des matières](#)

L'immense existence nous est continuellement présente ; nous y tenons par l'étoffe de ce corps vivant qui y est collée et adhérente, bien plus, qui s'y mêle indistinctement. Car il faut faire attention à ceci que le loin et le près ne concernent que nos actions. Une étoile est fort loin en ce sens que je ne puis la toucher ; mais autant que je la vois elle n'est pas loin. Même, ces distances étant l'œuvre de la veille, et soutenues et distendues en quelque sorte par nos départs retenus, il faudrait dire qu'à l'heure du sommeil, ce monde autour, bien loin de nous quitter, au contraire revient sur nous et nous serre en quelque façon de plus près. Comme la vague ne cesse point sur la plage, ainsi toutes sortes de vagues s'étalent sans cesse sur nous, agissant sur les sens que l'on ne peut fermer, comme toucher, ouïe, odorat. Il n'est donc point vraisemblable qu'une botte de roses, passant sous les narines du dormeur, ne change point ses rêves, qu'un courant d'air froid ne change pas ses rêves, que le roulement d'un tombereau ne change point ses rêves. Nous aurions chacun beaucoup à dire là-dessus si nous pouvions remarquer ce qui nous réveille, et

la première apparence que prend cette perception ; mais communément cette première apparence est redressée, entendez qu'elle prend le sens d'une perception à proprement parler, en sorte que nous ne disons point alors : « J'ai rêvé », mais seulement : « Je me suis éveillé à la clarté soudaine, au bruit, à la fumée. »

Que les objets du monde soient donc la substance de nos rêves, c'est ce qui est évident. J'irais jusqu'à dire que nos rêves n'ont jamais d'autres objets que les objets. Mais cette remarque suppose, pour être entendue, un grand détour de doctrine. Il faudrait en venir à joindre toujours l'imagination à la perception, sous la forme de l'affection ou de l'émotion, non point sous la forme d'un autre objet qui recouvrirait en partie l'objet. Par exemple, il y a de l'imaginaire dans le vertige de chute en ce sens que je ne tombe pas ; mais cet imaginaire est réel par l'affection, c'est-à-dire par le sentiment de cette défense et de cette peur qui creusent le gouffre. Si l'on suivait assez cette idée, on comprendrait qu'il n'y a pas de perception sans imagination, et aussi, ce qui est un peu plus difficile, qu'il n'y a point du tout d'imagination sans perception. Cela revient à dire encore une fois que ce monde ne cesse pas d'être présent et de modifier sans cesse mes réactions et affections ; en sorte qu'il n'arrive jamais que mes propres agitations ne présentent pas, en même temps qu'elles le cachent, quelque objet à découvrir qui nous donnerait puissance de les faire varier. Que donc je voie un fantôme dans le brouillard ou dans la nuit, ou que je le voie les yeux fermés, il y a toujours quelque chose à découvrir autour qui explique en partie le fantôme, comme une ombre lunaire, ou un rayon sur les paupières, ou un contact léger, ou froid, ou chaud. Je ne compte pas présentement les frissons, fourmillements et mouvements du corps, qui ne cessent pas plus dans le sommeil que dans la veille, et dont aucune perception n'est jamais séparable. Je dis seulement que l'objet autour, qui ne laisse point de nous vêtir, y est toujours pour quelque chose. Par exemple notre corps ne cesse point de peser, et ainsi d'appuyer sur quelque corps résistant ; notre corps ne cesse point de toucher l'air ni de baigner dans cet éther où l'on suppose que voyagent sans cesse des myriades de vibrations. Que nous puissions donc composer quelque objet sans avoir égard au monde, c'est ce qui n'est pas vraisemblable.

Au reste, il ne manque pas d'observations, comme celle du rêveur qui reçoit un léger choc sur la nuque, et se réveille disant qu'il a rêvé de révolution et de guillotine. Le commentaire dépasse de loin l'objet ; mais c'est ce qui arrive aussi dans nos perceptions ; nous ne jugeons le vrai de chaque chose qu'après de folles interprétations, qui sont presque toujours oubliées, mais non pas toujours ; une feuille est prise pour un oiseau, une ombre qui se déplace pour une souris qui court, un coup de tonnerre pour le roulement d'un train sur un pont. En particulier la lecture des caractères, sur les enseignes ou sur les affiches, donne souvent lieu à des méprises risibles. Un jour je lisais en lettres dorées «Salon de confiture », et je construisais déjà des suppositions à demi vraisemblables, lorsque je vis enfin toutes les lettres de l'enseigne, dont quelques-unes m'étaient cachées par des branches. Bref, je devine toujours beaucoup ; on peut même dire qu'une perception où je ne devinerais rien ne

serait plus une perception. Par exemple, c'est percevoir un trou que deviner la chute avant d'y tomber. C'est deviner que voir devant soi un mur impénétrable. Et nous devinons souvent à l'aventure ; ce bruit de moteur, je le rapporte ou à une voiture ou à un avion, ou à un dirigeable, ou à un canot automobile, et je me trompe souvent. Un bruit dans la nuit me trompe souvent. J'appellerai perception vraie la recherche où je me jette soit par prudence, soit par curiosité. La perception vraie est celle de l'homme éveillé.

Par opposition, j'essaie de dire que le rêve est la perception d'un homme endormi. Songez au bonheur de dormir, au refus de se réveiller, à ce congé que nous donnons alors à tous les soucis, à ce préjugé où nous donnons alors que rien de redoutable ne peut approcher de nous. Si nous sommes établis en cette incuriosité et en cette ferme indifférence, il est clair que n'importe quel essai de percevoir sera pris pour bon, comme il nous arrive en toutes les choses auxquelles nous ne voulons pas faire attention. Toutefois cette interprétation n'est elle-même que par quelque commencement de recherche, c'est-à-dire par quelque éveil. Il est même vraisemblable que les rêves que nous racontons se terminent tous par un réveil véritable. On retrouvera ici cette idée qui s'est déjà présentée, c'est que c'est le vrai qui fait paraître l'erreur. Nos rêves seraient donc aisément reconnus comme des perceptions hasardeuses et aussitôt redressées, s'il n'y avait aussi en nous un bonheur de raconter et une fureur de déclamer. Nous y viendrons. Toujours est-il que l'erreur n'est rien, comme nous avons dit, et que les rêves portent toujours ce caractère de n'être rien, ou de n'être plus rien, comme cette ombre qui bouge n'est plus rien de ce que j'avais cru ; mais ce que j'avais cru ne changeait pas l'ombre. Telles sont les images des rêves, si on les regarde en face. Quand nous racontons, ce qui est une méthode immémoriale d'évoquer, nous ne voyons les ombres que du coin de l'œil, informes, sur le point de se montrer. Semblables à Orphée, nous ramenons derrière nous quelque Eurydice ; mais il nous est défendu de la regarder en face. Bref, il n'y a point d'expérience des rêves, ou plutôt cette expérience est le réveil même, la perception même. Attention ici ; car c'est par là que manque le célèbre idéalisme, qui veut voir dans le rêve une constatation, mais fausse. Au rebours je dirais qu'un rêve est ce qui n'est pas constaté et ne peut l'être, comme une perception fausse est ce qui n'est pas constaté et ne peut l'être. Pour parler autrement il n'y a point d'existence apparente, parce que l'immense existence est toujours connue sous quelque apparence. Les deux termes se tiennent.

Nous tenons un des termes. Rêver est un état heureux, un état où l'on veut rester ; cela suppose une confiance qui ne repose nullement sur l'objet, mais sur elle-même, et qui suffit. Le rêve, comme le sommeil, nous rend notre enfance. Les rêves sont donc des pensées d'enfance ; on verra que les pensées d'enfance, qui sont nos pensées, reposent encore sur autre chose que sur les rêves. Le rêve n'est pas lui-même l'état d'enfance à proprement parler. Notre pensée est née du sommeil, elle y retourne, elle y reprend ses forces ; de nouveau, en chacun, elle s'éveille dans les rêves, qui sont la jeunesse de nos pensées, et mûrit dans le réveil, par ce regard en face et par l'action décidée ; toutefois le rêve y est encore, et fait en ce sens, comme dit le poète, l'étoffe du

monde. Car que seraient nos perceptions de position et de distance si ce n'étaient des erreurs en redressement ? Ce qui creuse l'espace, c'est ce voyage imaginaire que je commence et que j'achève sans le payer d'un travail suffisant. Le travail au contraire raccourcit les vues, et, dans l'effort, par ne plus conjecturer, éteint toute lumière sur le monde. Car, dès que le lointain périt, il faut que le proche périsse aussi ; la lune rapproche l'horizon et l'horizon rapproche toutes choses. Nous allons donc, par l'éveil, à cet état qu'il faut appeler technique, et qui ne voit plus ce qu'il fait que par rares éclairs. Autre sommeil, qui est d'habitude ou de coutume, selon le degré, et qui est la vieillesse de nos perceptions. C'est dire : « Je sais », et ainsi ne plus savoir qu'on sait, et aussitôt ne plus savoir. Telle est la nuit de l'âge.

Livre II : Les songes

Chapitre III

Le corps humain

[Retour à la table des matières](#)

J'ai voulu oublier ce corps, toujours en mouvement dans le sommeil, par les fonctions de la vie, qui sont respiration et circulation ; toujours en mouvement, vraisemblablement, en nos rêves, où nos bras et nos jambes, enfin tous nos muscles, commencent continuellement des actions, provoquées elles-mêmes par les objets environnants. Par exemple le dormeur se tourne s'il est incommodé par son propre poids ; il se débat si l'enroulement des couvertures l'enchaîne soudain ; il met ses mains sur ses yeux si quelque lumière vive offense ses yeux à travers les paupières. Ce sont ces mouvements mêmes qui nous réveillent peu ou beaucoup. Maintenant ces mouvements petits et grands sont sentis. Nos plus fantastiques rêves ont d'abord un objet réel qui est notre propre corps. Il s'agit donc de décrire ce que notre corps peut fournir à nos conjectures par ses mouvements propres. Et il est à propos, afin de ne rien oublier, d'examiner l'un après l'autre les cinq sens. Il suffit de nommer l'odorat pour que l'on comprenne que notre corps y puisse fournir une certaine variété. Pour le goût, ce n'est pas moins évident, quoique ici, non plus, l'attention ne se tourne pas aisément à ces impressions d'amertume et à d'autres que

la vie suffit à entretenir et à varier. Il est clair qu'un commencement de nausée peut éveiller des conjectures, et ainsi orienter nos premiers essais de perception, qui sont nos rêves. Pour l'ouïe, on voudrait dire qu'elle ne reçoit que de l'extérieur, mais cela n'est point. Il est clair que nous entendons notre propre voix, et il est d'ailleurs connu que beaucoup parlent en dormant. Ces discours mécaniques, régis par la fatigue et le repos, doivent contribuer beaucoup à faire dévier nos rêves, et d'étrange façon. Un observateur a pu raconter quatre rêves, participant tous d'un même mot enfin prononcé au réveil, mais d'abord déformé selon la prononciation errante. Barreau, ballon, baron, tels furent les essais ; le mot cherché était Baron : c'était le nom d'un homme que le dormeur devait aller voir au matin. Imaginez d'après cela ce que vous voudrez, fête publique, prison, cages à lions, comme il vous plaira ; car le narrateur ne peut savoir, lui non plus, jusqu'où il invente en croyant raconter. Nous rêvons toujours assez, et encore mieux quand nous voulons nous remettre dans l'état du rêve.

Outre la voix, nous entendons aussi le bruit de la respiration, qui souvent fait des râles et quelquefois des musiques. Et nous entendons aussi plus ou moins les battements du sang, principalement ceux qui sont un peu sourds. Voilà donc un monde de sons et de bruit, et une tempête en nous-mêmes, dans le silence des choses.

En ce qui concerne la vue, il faut remarquer que l'observation des images qui résultent de la vie même de l'œil est assez difficile, et récente parmi les hommes. Goethe a décrit de près ces images informes, mais souvent riches de couleur, qui remplissent la nuit des yeux fermés à l'approche du sommeil. Ce sont des houppes mobiles, en transformation continuelle, comme des volutes de vapeur. Souvent un point vivement coloré s'élargit et s'éteint comme un météore. Je suis bien loin de penser que ces confuses images dessinent jamais les derniers objets que l'œil ait vus. Non que les objets ne laissent pas de traces ; chacun a perçu un soleil violet, image du disque jaune qu'il avait regardé un moment par mégarde, à l'approche du couchant. Ici l'image est complémentaire et se forme d'après la loi de fatigue ; mais l'objet laisse sa propre image directe d'après l'excitation continuée. Il est bon d'observer ces suites et ces transformations en regardant soit une fenêtre vivement éclairée, soit une ampoule électrique. Si l'on ferme les yeux après qu'ils ont reçu la touche de la lumière, on remarque d'abord, dans un champ noir, l'objet avec ses couleurs affaiblies ; ce spectre se dissout bientôt mais subit en même temps une transformation remarquable. L'image de l'ampoule de jaune qu'elle était devient violette. L'image de la fenêtre montre les parties claires en foncé et les barreaux éclairés d'une lueur pâle. Par les mêmes causes, le fantôme d'un tuyau de poêle, si l'on détourne les yeux, apparaît en blanc sur un mur gris. C'est un grand moment pour tout homme lorsqu'il reconnaît ces images évanouissantes ; mais, par le changement continu et la faible intensité de ses apparences, il arrive sans doute rarement qu'on les reconnaisse de soi-même et sans être averti ; en revanche on les reconnaît très bien lorsqu'on les attend ; et voilà un exemple qui fait comprendre le prix de la sagesse acquise et transmise. Au temps où on ignorait complètement l'origine de ces images, et la loi

de leurs transformations, je ne m'étonne pas que l'on ait vu souvent les dieux. Ces choses étant rappelées, je crois que l'œil du dormeur est excité en raison d'une foule d'impressions superposées, et en même temps par l'effet des pulsations sanguines et de la circulation dans les tissus de l'œil. Observez maintenant comment des rêves s'esquissent dans cette nuit des yeux fermés. Vous serez bien surpris d'y voir aisément ce qui n'y est point, de la même manière qu'on voit un homme barbu dans un feuillage. Cela est d'autant plus saisissant que le changement continu de ces formes fait que les apparitions sont fugitives. Souvent, par l'élargissement des taches colorées, l'illusion est que quelque chose s'approche. Je renvoie le lecteur à ce que j'ai expliqué des perceptions fausses ; seulement ici l'enquête ne peut être faite, parce que nous n'avons aucun moyen de changer ces fugitives apparences ; nous ne pouvons qu'attendre. Si l'on regardait bien, on verrait que les émotions de l'attente sont communes dans les rêves.

Non sans action, ou plutôt commencement d'action. Venant au toucher, je reconnais que mon propre corps en agitation m'est un monde, soit qu'il subisse principalement, comme dans la pression du poids ou dans la chute, ou par les fourmillements, chaleur, froid, malaises innombrables, faibles douleurs, sourdes ou passagères, soit qu'il se dispose à réagir, se heurtant ainsi aux choses et à lui-même lorsqu'il s'agite, serre et frappe. Le lien des couvertures, qui s'oppose à presque tous les mouvements, ne contribue pas peu à éveiller la représentation, que l'action au contraire dévorerait. Aussi voyons-nous qu'en rêve on croit souvent vouloir courir et ne pouvoir. Par ces causes, et par ce parti pris de dormir quoi qu'il arrive, nous sommes spectateurs énergiquement, et spectateurs de peu. Non pas acteurs, mais plutôt frémissements d'actions commencées et retenues, plus riches de sentiments et d'émotions que d'expérience. Si nous pouvions être ici spectateurs par réflexion, nous saurions ce que penser selon l'ordre des affections de notre corps. Au reste, nous ne rêvons jamais sans penser que nous rêvons, et quelquefois il semble que cette pensée se montre elle-même par un essai de réflexion supérieure. Il faut bien qu'il en soit ainsi, sans quoi le rêve retomberait à l'immédiat. Il faudrait dire peut-être que ce n'est point tant la réflexion qui manque ici que l'objet. Nos pensées sont réglées d'après nos affections et ce sont bien des pensées ; mais elles ne sont point réglées d'après l'ordre des choses. Le spectacle n'y est donc pas plus cohérent ni mieux ordonné que dans nos rêveries parlées, où l'on remarque, dès que l'on y fait attention, des voyages étonnants d'un objet à un autre et des passages inexplicables. Ce cours mécanique a reçu le nom d'association des idées, mais je crois que c'est très mal dit. L'enchaînement fortuit n'est point entre nos idées, mais plutôt entre les mouvements du corps qui commandent nos affections et les perceptions qui les accompagnent. Par exemple, si j'agite mes mains, il peut arriver que je les heurte contre le mur ; voilà un objet nouveau, ici complet, inattendu, d'où je me ferai quelque idée de combat et d'adversaire. Ou bien un muscle quelque temps bandé se relâche par la fatigue ; ainsi l'attitude se trouve soudain changée, d'où un nouveau récit qui ne s'enchaîne à l'ancien que par cette liaison cachée du travail et de la fatigue. Nos discours errants sont encore un bon exemple d'actions qui s'enchaînent très bien, mais qui sont occasion de

pensées absurdes ; car il n'y a pas loin de dire chapeau à dire château, ni de prière à pierre, et nous avons souvent à corriger de telles fautes dans nos discours de la veille ; nous les corrigeons, parce que nous avons alors d'autres objets que nos paroles ; mais dans le rêve les paroles que nous proférons et percevons sont le principal des objets qui sont proposés à nos pensées. Et il est clair que, dans les mouvements de la parole, fatigue et repos se traduisent par des ruptures, des crochets et des raccourcis imprévus. Combinez ces rencontres avec celles qui résultent de nos mouvements et du choc fortuit des objets, vous rendrez déjà compte de cette absurdité des rêves, qui est leur caractère le plus remarquable.

Je crois pourtant que ces inexplicables ruptures dans nos pensées ont encore une autre cause. Nos mouvements, si peu réglés qu'ils soient, ont encore une espèce de suite, d'après nos affections. La peur conduit à essayer de courir, et la colère à essayer de frapper. Il y a évidemment des suites de coutume, soit dans l'agir, soit dans le parler. Ainsi dans ce commencement de réveil, où nous avons affaire principalement à nous-mêmes, nous jouerions encore des drames passables, que le récit ne manquerait pas de redresser encore ; aussi trouvons-nous des fragments dans nos rêves qui offrent une sorte de cohérence. Mais, cependant, les images visuelles, houppes, franges, taches colorées, qui font le décor, se déroulent et se transforment selon la vie des tissus, et nullement selon nos mouvements. D'autant que, dans la veille, presque toute prévision vient de vision, comme le mot l'indique ; mais ce conseiller ordinaire se moque maintenant de nous, effaçant le vert par le rouge selon des lois purement biologiques, en sorte que la prairie, la mer, le couchant, l'incendie se succèdent sans aucun égard à nos luttes, à nos courses, à notre éloquence. Bref les perceptions de la vue sont maintenant bien au-dessous des passions, et les rompent, bien loin de les ordonner et de les régler. Ces étonnantes fantaisies contribuent plutôt à nous rassurer qu'à nous effrayer ; car, si décidés que nous soyons à ne nous étonner de rien, néanmoins la suite de nos passions, de nos actions, de nos discours pourrait bien nous éveiller par l'inquiétude et c'est ce qui arrive assez souvent ; mais souvent aussi le décor en changeant nous détourne, et nous rejette à l'heureux état de l'enfance par l'impossibilité de comprendre. C'est ainsi que l'enfant porté à bras passe d'un paysage à l'autre soudainement, par ce décret d'une puissance supérieure ; et nous sommes accoutumés de bonne heure à nous consoler même par ce moyen. D'où vient que l'on se plaît aux rêves. Mais il est à propos de remarquer ici que l'enfant n'a pas besoin de dormir pour former des idées fantastiques. Son existence dépendante, et ses perceptions, si souvent étrangères à son action propre, y suffisent bien. La mythologie a donc un autre fondement que les rêves, quoique les rêves naturellement la confirment, comme on voit dans Homère.

Livre II : Les songes

Chapitre IV

La Sibylle

[Retour à la table des matières](#)

Que l'homme observe les choses et les bêtes en vue de deviner ce qui approche et ce qui va être, cela n'étonne point. Que l'homme demande conseil à l'homme, c'est encore plus naturel. Mais que l'homme demande conseil à l'homme endormi, qu'il prenne littéralement les signes ainsi produits dans le sommeil, et qu'en même temps il fasse science et art de les interpréter, qu'ainsi la foi la plus naïve se réfléchisse en ruse et en finesse, comme on voit en tant de récits, voilà une situation humaine qui offre plus d'un repli, et l'extrême vieillesse des politiques jointe à la naïveté de l'enfance, et en quelque sorte entée dessus. Le fait même des oracles est encore oracle. Mais il faut démêler ce jeu merveilleux. Socrate s'y abandonnait, découvrant comme dans un songe, (lisait-il, ses meilleures pensées, et s'échappant ainsi de dialectique par une reprise de soi-même plus serrée, plus attentive, mieux défendue, faisant même système, encore comme dans un songe, de ces songes qui sont réminiscences, et qui, devant les réelles figures géométriques du *Ménon*, deviennent aussitôt vérités pour tout l'avenir. Mais qui ne reconnaît en ce

mouvement l'éveil même de tout homme, et la réflexion essentielle ? Ou bien vous voyez ce même Socrate retournant en tous sens les songes des poètes, toujours faisant sonner le texte sacré, plus libre alors qu'il ne fut jamais en cette recherche errante, où les discours naissent et périssent. L'oracle delphique fut le centre de cette pensée hellénique, la première qui fut pensée de la pensée. Ces libres géomètres vécurent selon l'oracle, et tout le monde barbare y venait, cherchant lumière aux plus profondes ténèbres, ce qui dessinait, en ces pèlerinages, d'avance la réflexion socratique et les voyages de Platon méditant. Le miracle grec est en ce corps déjà pensant et disposé par musique et gymnastique, de telle façon que la nature humaine fut suffisante une fois. L'Olympe l'atteste, et la statue, et le temple, et cet Homère aveugle, qui sait encore tout. Nous autres barbares, n'allons-nous pas à l'oracle aussi ?

Nos songes sont nos oracles, et seront toujours nos oracles. Sans doute, par cette position d'attente, qui est celle du dormeur rêvant, avons-nous alors la seule vision d'avenir qui soit de réflexion. Car, pour l'avenir que nous faisons, par exploration, travail, entreprises, intrigues, armées en marche, nous ne pouvons guère le penser ; il n'est pas objet ; il est ambigu par l'action même, inconnaissable par l'action même. Une épée cherche passage vers moi, un chariot roule et va m'écraser ; je perçois, je bondis, j'échappe ; cet avenir se fait ; je suis mort si je le pense fait. Mais, dans nos songes, ce n'est pas ainsi ; la position même du corps fait que nous nous sentons hors d'action, et spectateurs même dans le péril, mahométans par là comme les mahométans ne sont point, et mahométans aussi par cette résignation, ou plutôt cette indifférence heureuse, qui est le seul lit où l'on puisse dormir. Situation privilégiée donc, si nous voulons savoir ce que le monde apportera de lui-même, sans nos téméraires actions. Les visions des songes portent ainsi la marque de ce qui arrivera, non pas quoi que nous fassions, mais si nous ne faisons rien. D'où cette idée, commune à tous les oracles, qu'il y a quelque chose à savoir, faute de quoi on ne pourra agir utilement, mais d'après quoi on pourra agir utilement. L'oracle est, comme le songe, une donnée sur quoi la sagacité s'exerce. Ce ne sont point des prédictions à proprement parler, mais plutôt nos désirs et nos projets y trouvent à la fois obstacle et appui. Comme il arrive pour les situations perçues, on ne peut les négliger ; il serait fou de les négliger ; mais aussi elles offrent plus d'un conseil. De même le songe ou l'oracle sont quelque chose de confus et d'ambigu par nature ; ils orientent la délibération, ils ne la terminent point. Ainsi se traduit la richesse, la variété, l'indétermination du songe ; c'est un chaos ; c'est la première connaissance, d'où sort naturellement toute connaissance ; c'est comme la jeunesse du monde.

Le lecteur aperçoit sans doute déjà de quel côté je le conduis, par des sentiers anciens, loin de ces routes d'ingénieur qui conduisent directement d'ignorance à science. Cette autre marche est abstraite, et n'instruit jamais personne. Il n'y a qu'un passage pour l'esprit, qui est du songe à la perception, toujours au milieu du monde et ne connaissant rien d'autre que le monde, mais aussi le connaissant d'abord tout. Il n'est point vrai que l'homme connaisse d'abord une chose, sans rapport aux autres ; une telle connaissance ne serait point dans son expérience. On ne peut séparer que ce qui est d'abord lié.

Toute notre connaissance s'éveille donc, et chaque jour se réveille, en procédant du tout aux parties, mais plutôt en développant le tout sans jamais pouvoir isoler une partie, comme une vue sommaire du corps humain le fait entendre. Mais d'un autre côté ceux qui croient que l'esprit est une autre chose que le corps et le monde autour sont sujets à vouloir penser qu'il entre dans l'esprit une idée et puis une autre comme des personnages sur un théâtre. Dans le fait, si l'on y regarde attentivement, on verra que l'idée d'une chose est exactement le rapport de cette chose au tout, ce qui revient à reconnaître, dans la perception la plus claire, le songe anciennement et de tout temps proposé. Nous ne pensons point autrement que les Mages, mais seulement mieux, et la science n'est autre chose que la clef des songes. Car c'est un songe, cette lune malade, et puis morte, et puis renaissant, et faisant croître avec elle l'herbe et les cheveux ; or, la lune astronomique est cette même lune, et les marées, qui soulèvent de l'épaule aisément nos navires et nous, nous font lunatiques au delà de ce que le lunatique pouvait croire. Bref, nous savons premièrement tout, par sentiment total, et c'est de là que nous pensons, toujours tenus par nos songes ; ce que Comte a exprimé avec d'autres mots, disant que toute conception est d'abord théologique. J'aime mieux dire que toute connaissance est un éveil. Tel est le mythe des mythes, par quoi la nature répond à la critique, faisant paraître et presque apparaître *l'a priori*, sous cette forme que tous nos songes sont vrais.

Je ne sais comment on est venu à la Sibylle ; toujours est-il qu'on y est venu ; peut-être par cette remarque que le récit d'un songe, parce qu'il ne peut manquer de choisir et de mettre en ordre, enlève à l'esprit ce riche objet d'où il doit naturellement partir. On voudrait retrouver cet objet immédiat et énigmatique ; on ne peut ; il faudrait en même temps veiller et dormir. Nul ne peut prophétiser à soi ; il faudrait être double, et, pendant que l'on traduit en ses songes l'immense présence, la retenir et l'observer. Or l'expérience nous fait voir qu'en pensant, ce qui est prendre parti, nous négligeons souvent quelque circonstance qui semblait de peu, et qui importait beaucoup, comme l'événement le fait connaître ensuite et trop tard. Tels sont les retours, et les regrets souvent, de l'homme qui n'a point su se croire assez. Il faut admettre que la divination fut l'objet de profondes méditations en tous les temps. Peut-être les plus anciens physiologistes eurent-ils l'idée qu'en ce petit monde de l'organisme tout le grand monde s'exprime en raccourci, en sorte que le sentiment total, pourvu qu'on n'y choisisse pas, qu'on n'y divise pas, contient toute la vérité possible.

L'homme qui dort redoit donc tout ensemble, changements alentour et mouvements de la vie mêlés ; l'homme qui s'éveille choisit, retient, rejette, témérairement et sans retour, et ainsi se conseille fort mal lui-même. D'où ces Pythies, ces Sibylles, ces Prophètes, qui rêvent pour nous, non pour eux. Il suffit que la Sibylle parle, et s'agite sans aucun choix, pour que je sois assuré que ce que j'ignore et que je cherche est enfermé dans ce tumulte prophétique. Toujours est-il que les choses présentes s'expriment ici comme en un résonateur, et, rassemblées en ces vociférations, perdent cet aspect de coutume, suffisant pour les actions ordinaires, muet sur les autres. Que peut dire une

ville à celui qui médite de la brûler ? Elle refuse cette pensée. Chacun sait qu'avant d'entreprendre, en ce monde tout occupé et cultivé et arrangé, on voudrait défaire cette apparence qui n'annonce que le recommencement ; revenir aux éléments, comme le chimiste qui veut faire de l'or. Et quand nos songes nous offrent ce prodigieux chaos, c'est comme un trésor que l'on nous montre, aussitôt dérobé. Or la Pythie en convulsion défait ce tissu, mêle les éléments, se mêle aux possibles naissants, mais n'en sait rien. C'est à nous de lire, et toute la prudence humaine se rassemble ici. La raison cherche objet dans la folie, qui est son contraire enfin trouvé. Tout est dit, et tout reste à comprendre. D'où ces admirables ruses, qui n'offensent point le dieu, mais l'honorent au contraire ; car ce qu'il dit nous passe, et ainsi l'oracle a bien plus d'un sens. L'oracle ne nous parle point autrement que le monde ; il nous rend ce monde entier ; il nous offre d'autres choix, auxquels nous ne pensions point, ou plutôt d'autres occasions de choisir ; mais il nous laisse choisir. C'est ainsi que, dans la rêverie du poète, qui est sibylle un peu à lui-même, rien n'est d'abord préféré, mais au contraire tout est remis dans le désordre premier, et tout devient en quelque façon neuf et incompréhensible ; tout est énigme. Et peut-être nous autres, qui vivons sans oracles, manquons-nous dans l'ordinaire de la vie d'avoir quelquefois tout l'être présent, et de n'y plus retrouver nos faibles desseins. Les anciens peuples ont mis en système cet art d'inventer, par le détour de l'oracle, qui portait leur attention sur des objets inattendus et, en apparence, étrangers à la question. C'était occasion non point de croire mais de douter, par la résistance d'une donnée neuve, sacrée, inviolable. C'était rompre la coutume, et par la coutume ; c'était jeter l'esprit dans l'extraordinaire, et ainsi porter au plus haut point le pouvoir de la critique, tout en la préservant d'errer. Ici se montre la sagesse virile, par opposition à cette crédulité puérile qui se voit dans les contes. Dans les contes, tout arrive selon la prédiction, tout est prévu et réglé ; trois pas à droite, un geste, un mot à prononcer, et le rocher s'ouvrira. Je crois que ces naïves idées doivent moins aux rêves qu'à l'expérience enfantine. Le conte est objet pour la raison abstraite, toujours en quête de la loi, et impatiente de servir. Le rêve est plus digne de l'attention virile, car les lois y sont cachées ; la matière y fume et bouillonne ; c'est le chaos avant la création. Tu te connais mal, toi et le monde, par tes maximes, et voilà le conte, où les bons sont toujours bons, et les méchants toujours méchants. Si tu te connaissais tout, tu pourrais te changer ; c'est pourquoi l'ambitieux vient à l'oracle. Et, par le miracle grec, il recevait deux réponses ensemble ; l'une, bien loin de répondre à une question, au contraire les posait toutes, la crédulité éveillant aussitôt ses contraires, l'investigation et le doute. L'autre réponse, écrite au fronton du temple, disait : « Connais-toi. » Nous avons développé cette première harmonie, mais nous ne l'avons pas retrouvée.

Livre II : Les songes

Chapitre V

Des récits

[Retour à la table des matières](#)

Le grand fait de l'histoire humaine est que les hommes ont cru plutôt ce qu'ils entendaient raconter que ce qu'ils voyaient et touchaient. Dès que l'on regarde en face cet étonnant problème, on voit paraître des causes qui ne sont pas petites, parmi lesquelles la passion d'approuver, ou, en d'autres termes, le plaisir de s'accorder, n'est pas des moindres. Mais l'explication véritable de cette créance que l'on donne aux récits bien plus libéralement qu'à l'expérience directe dépend d'une doctrine de la connaissance que je ne veux point développer ici, mais seulement rappeler. Que toute connaissance suppose un objet, c'est ce qui ne peut être ignoré que de ceux qui sont tout à fait neufs en ces matières. Que la connaissance réelle suppose un objet présent, c'est à quoi on pense moins souvent, parce qu'il est revu qu'une expérience conservée est aussi bonne pour y penser qu'une expérience faite ; et cela vient d'une illusion bien commune au sujet des souvenirs, et dont tous les passionnés font leur bonheur ; car toujours ils croient voir, ils croient y être encore, enfin ils

évoquent par incantation, vieille méthode, bien connue, trop peu considérée. Nous voilà au centre, et à demander à celui qui pense au Panthéon par souvenir de vouloir bien compter les colonnes du péristyle. Cette simple question irrite, mais veuillez bien considérer que le doute au sujet de ce qui est raconté irrite le narrateur, et, bien mieux, celui qui écoute, qui lui aussi croit y être et voir, et qui ne peut voir. Regardons bien ici. Il ne peut voir, et c'est cela qui l'irrite.

Traduisons autrement. Vous l'invitez à douter, et il ne peut douter. Je répète une fois de plus que pour douter il faut être sûr; mais cette fois-ci le paradoxe va toucher terre. Il n'est point d'homme qui, en présence du Panthéon, s'en tienne à l'apparence, et qui ne suppose, par exemple, un dedans de l'édifice, des parties cachées, une solidité au delà de ses forces dans ces pierres, un escalier, un effort à faire, et bien d'autres choses qu'il ne voit point, mais qui donnent un sens à ce qu'il voit. Ces suppositions sont aussi bien faites devant une image photographiée ; mais alors elles ne donnent point lieu à une recherche réelle, parce que vous ne pouvez faire ce mouvement si naturel de tourner autour, ni seulement ce déplacement de tête, qui devant l'objet réel, aussitôt dérange les perspectives, et dénonce, par ce petit changement, que l'apparence n'est qu'apparence. En bref il n'y a point de vision réelle qui ne soit investigation, correction d'une apparence par une autre, mais toujours sous la domination de l'apparence, qui s'affermirait, bien loin de céder, à mesure qu'elle est niée. En ce poste, convenable et seul convenable pour penser, ce qui est peser, en ce poste devant l'objet lui-même, il ne peut rester le moindre grain de crédulité en aucun homme ; et de là vient que les hommes sauvages, qui se trompent avec bonheur sur tant de choses, ne se trompent jamais sur la piste, sur le gibier, sur l'orage, ni sur aucune chose, dès qu'ils exercent leurs sens. Et cela suppose qu'ils savent douter alors aussi bien que nous, et, pour mieux dire, qu'ils ne font que douter, chercher et corriger. Pourquoi ? Parce que l'objet présent répond toujours et nous soutient en cet exercice, l'apparence se trouvant changée par le moindre de nos mouvements. En bref, voir c'est douter, continuellement douter, et en même temps continuellement s'assurer. Ne dites point que cela est évident, mais plutôt demandez-vous ce que serait ce paysage devant vos yeux si vous ne le mettiez à la question, si vous le preniez enfin bonnement pour ce qu'il a l'air d'être. Voir c'est découvrir, c'est redresser, c'est dire non à la pensée que l'on vient de former. « Ce n'est pas encore cela », telle est la pensée de l'homme qui voit. L'horizon est cette bande bleuâtre, oui, quand on découvre ce que c'est, et que ce n'est pas une bande bleuâtre. Et, au contraire, dès que vous agissez au milieu d'objets familiers, reconnus, jugés sans appel, vous ne les voyez plus. Telle est une des conditions du connaître, qui est que l'on redresse une erreur en la conservant ; mais n'oubliez pas l'autre condition, qui est que l'objet, en son apparence, ne cède jamais, qu'il pose et maintienne fortement, sous divers aspects, la même question toujours. On saisit ici, une fois de plus, que la nécessité extérieure peut seule porter nos pensées. En ce qui résiste, c'est là que nous découvrons. D'où Comte a tiré cette maxime de raison trop peu connue : régler le dedans sur le dehors. Cette remarque s'applique encore plus aisément à nos autres sens, moins prompts, plus tâtonnants que notre vue.

Écouter, de même, c'est douter et essayer ; palper, de même ; flairer, de même. Vous sentez par exemple une odeur de papier brûlé ; vous voilà en quête et en doute ; armé pour douter parce que vous êtes armé pour chercher, parce que vous ne cessez de trouver. Telle est l'idée ; saisissez-la bien en toute son ampleur. Vous ne comptez et ne mesurez que devant l'objet, parce que l'objet résiste, et ainsi ne promet pas vainement une meilleure connaissance. Vous êtes sûr de lui et de vous, et vous doutez fermement et activement par cela même. Loin de l'objet vous ne pouvez plus chercher ; vous ne rencontrez plus cette solide apparence, cette apparence qui répond. L'imaginaire ne répond pas ; il change sans aucune règle, il fuit. Je ne vois que les mots qui tiennent bon. Et remarquez que les mots qui nient tiennent bon aussi, mais sans aucun moyen non plus de conduire l'investigation. Nous ne pouvons penser, voilà le point. Nous ne sommes pas dans des conditions telles que notre connaissance puisse s'enrichir par le doute. Mais il reste l'injure de ne pas croire, et le scandale de l'accord rompu ; tout le reste est égal. Récit contre récit, l'un et l'autre sans objet. Ne doute point qui veut. Au reste la même chose est à dire de tout vouloir. Ne veut point qui veut. Le vouloir imaginaire fait rire ; il n'y a aucun moyen de vouloir marcher à l'ennemi, s'il n'y a point d'ennemi. De même vouloir examiner est vain, s'il n'y a rien à examiner. Ce doute errant, qui n'est point le doute, n'est qu'un plaisir amer de déplaire ou d'étonner. L'intelligence ne peut jouer si elle se prend à un récit.

« Si vous avez appris à croire, dit un héros de Kipling, vous n'avez pas perdu votre temps. » Après une suffisante méditation là-dessus, je me suis rangé à la règle de l'amitié humaine, et je crois maintenant tout, comme Montaigne savait faire. Exactement je crois en me gardant de penser ; et je me garde de penser, sinon peut-être sur ce visage et ces gestes du narrateur, ou sur la beauté même du récit, comme dans la Bible, ou dans Homère. Mais quant à l'objet raconté, il n'est pas objet, je n'y puis mordre. Je n'ai point d'arme ni d'outil pour l'éprouver. Je reçois donc le récit comme un fait humain présent ; le narrateur croit ; je crois qu'il croit et je crois qu'il raconte, réservant de débrouiller plus tard ce qui est de lui et ce qui est de (objet en ce mélange, lorsque la perception d'un objet réel, ressemblant quelque peu à ce récit qu'il me fait, me mettra dans le cas d'examiner son récit en même temps que celui que je me ferai. J'ai souvent pensé qu'il y a moins de mal à croire un fou qu'à ne point le croire. Car comment serais-je plus raisonnable devant ce qu'il dit que lui-même devant ce qu'il croit ? L'objet nous manque à tous deux. Et qui ne voit aussi qu'il est mieux de se croire soi-même, lorsqu'on n'a pu saisir qu'une fugitive et absurde apparence ? C'est le seul moyen de trouver quelque jour un sens à cette apparence. Car il est vrai que je n'en dois point croire mes yeux ; mais il est vrai aussi que je n'en puis croire finalement que mes yeux, comme fait l'astronome. Et c'est une grande folie souvent de croire qu'on rêve ; disons mieux, c'est toujours une grande folie, comme en ce physicien dont Painlevé racontait qu'il ne voulait point examiner la lumière cendrée de la lune, assuré que c'était une illusion pure. Il y a une grande sagesse, mais rare, à s'ébahir simplement, si l'on ne peut mieux, d'après cette idée que, tout mis en place, la vision d'un fou serait vraie toute. Tel est donc l'usage sain qu'il faut faire de tout récit et de tout rêve. Car les décider vrais lorsqu'on ne

peut est la même faute que les décider faux lorsqu'on ne peut. Il n'y a de douteux, de réellement douteux, que ce que l'on est en train d'éclaircir. Ces idées sont de grande conséquence, mais assez cachées.

Avant de les développer vers le monde, objet unique et suffisant de toutes nos pensées sans exception, il n'est pas inutile de décrire sommairement le récit même d'un songe, qui est un vain effort pour le séparer du monde et, pour se séparer soi-même du monde. Tout récit est incantation, et vise à faire paraître les choses racontées dans le texte même de l'expérience environnante. Car nous n'avons point de visions qui ne soient des perceptions fausses, fausses et vraies à la fois, comme le lecteur l'a compris. Aussi l'incantation jette des paroles parmi le monde, de réelles paroles, et souvent répétées, et jointes selon une loi s'il se peut, afin qu'elles s'incorporent au monde des choses liées. On voit ici paraître la poésie, qui est un édifice sonore, élevé en commémoration. Vrais, dans l'incantation naïve, des gestes aussi sont jetés au monde et incorporés au monde, et qui ont double effet. Le premier effet est de faire passer devant les yeux ces mains, comme des oiseaux, ce qui voudrait créer d'autres formes. Le second effet, par les brusques mouvements du corps, de la tête et surtout des yeux, agitation propre au conteur, est de rompre l'investigation, qui dissoudrait le songe, et de mêler et faire courir les choses, de façon à retrouver chaos et matière vierge : d'où le poète fera comparaison ou métaphore ; mais dans le récit d'un songe la métaphore est substantielle, puisque c'est dans le monde autour que je dois tendre le songe comme cette toile légère de l'araignée. Il faut que les choses portent le songe, car c'est présentement que j'imagine, et que je veux songer de nouveau les yeux ouverts. Ainsi je défais et refais ; ainsi je tends mes affections comme un voile entre le monde et moi, sans savoir jamais distinguer le souvenir, l'invention, la perception, car la perception porte les deux autres. Ainsi Athalie, racontant Jézabel parée, doit fixer ses doigts ornés de bagues et ses ongles peints, et bientôt déchirer de ces ongles ses mains et ses bras, et se couvrir les yeux, enfin mettre le monde en pièces, pendant que l'incantation fait que des chiens hurlent et grondent de nouveau à ses oreilles. On voit paraître ici l'art en son enfance, qui est toujours et profondément une mnémotechnie. C'est parce qu'il faut un objet réel à nos pensées que des conteurs plus résolus plient enfin les choses pliables, les plient à toujours, entassant les pierres, broyant les couleurs, ciselant, gravant, ce que commence le geste de griffer, encore sensible dans le griffonnage de Rembrandt graveur. Celui qui a fixé son geste ne rêve plus ; il perçoit son rêve. Il le perçoit et en même temps l'efface ou s'en purifie. L'art fut le premier remède à la folie et reste peut-être le seul, car nos raisons irritent le fou. Il faudrait lui montrer ce qu'il essaie de nous montrer, et enfin l'éveiller dans son rêve, et non de son rêve.

Livre II : Les songes

Chapitre VI

L'expérience

[Retour à la table des matières](#)

Il ne manque point de sages qui ont dit, et quelques-uns arrogamment, que toutes nos connaissances, sans exception, viennent d'expérience. Bien loin d'aller contre, je veux rendre à cette maxime son sens plein, et en faire honte à ceux qui la donnent comme règle et aussitôt l'oublient. Je veux entendre par expérience la perception d'un objet actuellement soumis à l'investigation des sens. Je dis que c'est alors seulement qu'une connaissance se peut faire, et, en d'autres termes, que je puis former une idée ; alors seulement que je puis douter, chercher, redresser, alors seulement que je puis m'éveiller et penser. Tout le reste est sommeil de coutume et mécanique récitation.

J'ai assez dit que nul ne peut juger sur récit. Mais le dira-t-on jamais assez ? Nous ne faisons que cela. Nos opinions sont des critiques d'opinions. L'objet n'est autre chose alors que le discours, et le discours permet tout, hors la contradiction. C'est par là que l'esprit cherche prise, détruisant toujours au lieu de fonder. Car nul n'oserait dire qu'un discours sans contradiction est vrai par cela seul ; mais chacun prononce qu'un discours qui se contredit ne peut être vrai. D'où ce jeu de réfuter, qui occupe misérablement et inutilement les

heures précieuses de l'adolescence. Cependant le monde nous manque, qui est le seul régulateur de nos pensées. Aussi il est commun que nous passions alors de la perception au rêve, par le mélange des discours et l'incohérence qu'ils font à la fin. Ce genre de travail est ce qui rend sceptique. Il est de métier dans le juge ; car qu'y a-t-il en une salle d'audience ? Principalement des discours, et quelques objets qui sont comme arrachés à l'événement, et qui sont pris maintenant dans d'autres relations. Le poignard de Brutus et la robe de César sont sur la table. Le cadavre est retourné aux éléments ; les discours vont. Un poignard est quelque chose, une robe sanglante est quelque chose, un discours est quelque chose. On peut penser là-dessus. Un discours offre un genre de solidité ou de réalité qui lui est propre. Il tient debout par l'accord, il se dissout par la contradiction reconnue et en quelque sorte éprouvée par l'expérience. Mais dès que l'on essaie de connaître la chose qui n'est plus, qui ne sera plus, la raison s'emploie mal ; elle est toujours dialectique quoi qu'on fasse, et ne peut mieux. Qu'on puisse tout prouver par le seul discours, et encore mieux ruiner tout discours par un autre discours, chacun le dit ; mais il n'y a que le juge qui le sache vraiment, parce qu'il est le seul à entendre de sérieux discours, d'où dépend la fortune ou la vie d'un homme. Les discours d'historien sont un peu plus frivoles, et les discours de philosophe encore plus. De toute façon, l'argument sceptique que l'on tire des contradictions sur tous sujets est bien fort parce que, laissant l'examen impossible de tant de choses présentement éloignées, passées, inaccessibles, il se prend à l'objet présent, à cet univers des discours qui est du moins quelque chose. Et les plus sages sont ceux qui voudraient percevoir ces discours dans l'univers qui les porte, par l'examen des affections du corps humain qui les produit, et de proche en proche, par le soleil, l'air, les eaux, les productions qui nourrissent, excitent, empoisonnent ou endorment le parleur. C'est bien chercher la vérité du discours justement où elle est, et par perception droite ; la raison se prend où elle peut. Mais ce n'est toujours que connaître un témoin simple ou rusé, timide ou effronté, irritable ou enthousiaste, menteur ou crédule. Or, que savoir d'un témoin mort depuis cent ans ? Nécessairement l'on revient au discours, et, en l'absence du parleur, à ce qu'il faut appeler la physique du discours écrit, que l'on nomme logique. Mais on vient souvent à penser, principalement d'après le prestige de l'enseignement, que les choses présentes et passées sont réglées aussi selon la logique. C'est pourquoi je veux appeler logique du prétoire cette physique des discours écrits, qui juge sur pièces. Platon n'a pas ignoré que cet art de réfuter se réfute lui-même, et le *Parménide* offre comme un dessin achevé de la plaiderie toute nue. Aristote le naturaliste a enfin décrit cet objet comme il aurait décrit le chameau ou la girafe, plutôt pour se garder, à ce que je crois, de s'en servir hors de lieu ; mais cela reste obscur, par une erreur des siècles, qui ont pris aussitôt ces lois du discours comme lois des choses, et font comparaître, l'univers en cour plénière. Ainsi, selon un mot d'avocat, tout se plaide.

D'où l'on voudrait conclure contre la raison. Mais bien vainement. Il y a une raison du discours, autant que le discours est objet ; les célèbres catégories sont des faits du discours, et la raison s'exerce à les saisir ; ce sont ses premières armes. Et l'on doit même aller jusqu'à dire qu'autant que nos pensées

sont des discours, les lois du discours régissent toutes nos pensées sans exception. Toute la précaution à prendre ici, et qu'il faut rappeler toujours, parce que notre enfance revient toujours à chaque réveil, est de ne pas conclure, de ce qu'un discours est absurde, que c'est la chose même qui est absurde, et de ce qu'un discours est impossible, que c'est la chose même qui est impossible. Par exemple une même chose est près et loin, grande ou petite, selon la relation ; une même chose est en mouvement et en repos, selon la relation ; chaude et froide, selon la relation. L'or est jaune, vert et rouge, selon la relation ; d'où le sophiste veut conclure que cela ne se peut point, parce que oui et non ensemble ne se peuvent point. On ose à peine rappeler qu'il n'y a point de contradiction dans les choses et qu'enfin les choses ne disent rien : il faut pourtant se le rappeler à soi-même. Au reste on trouvera dans les œuvres illustres de Kant une belle esquisse et même plus qu'une esquisse de cette autre logique qui n'est plus du oui et du non, mais du grand et du petit, du degré, du permanent, du changeant et de la liaison réciproque de toutes choses. Il est seulement imprudent d'appeler encore Logique cette réflexion sur la connaissance sans paroles. Aussi bien ce serait un immense travail, et réellement sans fin, que d'approcher ce beau système encore un peu plus des choses mêmes par une perception ravivée. Mais il faut attendre, en tout cas, d'avoir l'âge canonique ; toujours est-il que cet ouvrage-ci est plutôt physiologique que logique, ou, si l'on veut, plus poétique que grammatical. Laissons donc le système des *catégories*.

J'aurai dit le principal si je dis que la raison épuise son pouvoir à constater, et que ce n'est pas peu. La logique vient ici témoigner, mais elle n'est plus juge. Que fait-elle, sinon constater comment nous parlons, prouvons, et réfutons, devant le juge ? La mathématique vient témoigner aussi, non point par ses discours, que nous renvoyons à la logique, mais par ses objets, qui sont réellement des objets. Même à prendre la mathématique comme on l'enseigne, on sait bien qu'elle ne se passe pas d'objets, réalisés par l'écriture ou le tracé ; en quoi on trouve des simplifications et abrégés ; mais enfin le mathématicien perçoit continuellement quelque chose, qui est souvent fort compliqué, et qui exige une exploration et une révision continue. On sait qu'il serait tout à fait vain de vouloir saisir le raisonnement de l'algébriste, si l'on ne prenait d'abord une exacte et familière connaissance de cette chose qu'il réalise en l'écrivant. Ce n'est même pas assez de lire et de relire ; il faut écrire soi-même, et distinctement. Cette clarté des écritures n'est pas peu de chose ; ceux qui ont tâtonné longtemps pour avoir négligé un indice, ou pour avoir mal placé ou mal terminé un radical, me comprendront assez. Mais j'irai jusqu'à dire qu'en ces difficiles matières, où l'objet est réduit, simplifié, presque uniforme, la seule difficulté est de lire ce qu'il y a à lire, et de s'y tenir. Le calcul, entendu dans tout son sens et dans sa profondeur, est bien exactement une expérience que je fais. Et certes, il y a une vivacité de l'esprit qui anticipe ; mais je crois que la vertu mathématicienne est d'aller selon les règles, et de voir ce qui va arriver. Celui qui anticipe va fort vite au commencement, mais se trouve bientôt arrêté et découragé par une complication supérieure. Il faut donc écrire et lire bien des fois le triangle arithmétique avant d'en parler.

Ces objets algébriques ou arithmétiques sont un peu loin des choses, quoiqu'ils soient toujours rangés ou ordonnés comme des choses, et qu'ils donnent au fond la connaissance de l'ordre et du rangement même. La géométrie est plus près des choses, et c'est toujours là qu'il faut revenir. Je remarque d'abord que les figures ne sont pas essentielles ici, mais tout au plus commodes. Thalès disant : « À l'heure où l'ombre de l'homme est égale à l'homme, l'ombre de la Pyramide est égale à la Pyramide », Thalès percevait en géomètre ; les choses étaient ses figures.

Je me suis promis d'effleurer seulement ce grand sujet. Revenant aux figures les plus simples, je vois bien qu'il faut constater la ligne, et qu'il ne suffirait évidemment pas de la définir pour en donner l'idée. Mais que constate-t-on ici ? Non pas tant la ligne droite que la distance ou séparation de deux choses par la ligne droite. Et les choses ainsi séparées seraient constatées comme telles par des points. Pour parler autrement, les relations, qui sont idées, sont plutôt ici instruments qu'objets ; mais il faut ajouter que sans de telles idées ou relations il n'y attrait plus d'objet du tout. Qu'est-ce que ce monde sans les distances et les positions ? Toutefois les distances et les positions ne sont point des choses. Ainsi, même par ces vues sommaires, on apercevrait qu'on ne peut constater sans former d'idées, et que même ces deux opérations ne sont nullement séparables. Par exemple, c'est bien vainement que je voudrais former l'idée de ligne droite si deux points séparés ne me sont donnés ; mais, au rebours, c'est bien vainement que je voudrais les penser séparés si je ne les joins pas en quelque façon par cette séparation même ; et cette relation, qui n'est rien que séparation, est sans doute l'idée même de la droite, aussi purifiée qu'on voudra. La pure distinction de deux points, sans égard à un troisième, cette pensée qui les joint par ceci seulement qu'ils sont distincts, c'est toute la droite, et le tracé n'y ajoute rien. Le triangle d'étoiles d'*Aldébaran* est parfaitement un triangle et perçu comme tel. On dira qu'on ne peut alors s'empêcher de tracer la droite ; je l'entends ainsi ; seulement je veux dire que ce n'est point ce tracé imaginaire qui imite le dessin, mais que c'est bien plutôt le dessin géométrique qui s'exerce à imiter cette insaisissable et évanouissante pensée.

Cet exemple d'un triangle d'étoiles me conduit à d'autres qui suffiront. Comment constater que les étoiles tournent toutes ensemble, sans penser en même temps, et dans l'objet même, sphère, pôle, et axe du monde ? Comment comparer les hauteurs des astres sans penser des angles et des parties d'angles ? Et réfléchissez à cette mesure de la distance de nous au soleil, si compliquée, si chargée d'idées auxiliaires, et qui est pourtant constatation. Nos idées sont le tissu même du monde perçu ; comme le fait voir la distance, cette âme du monde, qui n'est pourtant qu'un rapport, et qui évidemment n'est rien hors de l'expérience. En voilà assez pour faire entendre ce que je propose ici, c'est que nous ne pensons jamais qu'en percevant, et ne formons d'idées que dans la perception actuelle d'un objet. Mon dessein n'est pas maintenant d'instruire mais seulement d'avertir. Je crois que l'idée qu'il y a des idées

séparées, existant et combinables à l'intérieur de l'esprit, si l'on peut dire, est une de ces erreurs préliminaires qui gâtent à jamais toutes nos pensées.

Livre II : Les songes

Chapitre VII

Le monde

[Retour à la table des matières](#)

On ne peut traiter des songes sans agiter le problème de l'existence des choses extérieures. L'argument du songe est ici le plus ancien et le plus fort. Platon, Descartes, Pascal y ont touché. Or, je ne crois point que la question soit incertaine. Tout est dit dans le célèbre théorème : « La seule conscience de moi-même, pourvu qu'on n'oublie pas qu'elle est empiriquement déterminée, suffit à prouver l'existence des choses hors de moi. » Il ne faut que développer tout ce contenu. À quoi peut servir aussi un mot sublime de Jules Lagneau : « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir. » Et voici le sommaire de ce qui est ici à développer. C'est que, d'abord, l'existence ne se divise point ; c'est que, par suite, je n'existe pour moi-même qu'autant que je connais l'Univers autour ; en d'autres termes, que mon existence séparée est une existence abstraite et fictive. Cette idée est posée dans Spinoza ; c'est là qu'on trouvera l'immense existence et la loi de toute existence. C'est la route royale.

Qu'on me permette de prendre ici de petits chemins. On ne connaît que trop la thèse idéaliste, que l'on trouve dans Berkeley en sa parfaite apparence. Beaucoup y ont mordu, et ne se délivrent pas aisément. Or j'ai aperçu une faute dans cet idéalisme, et je crois utile de la mettre au jour. La faute est dans cette idée impossible de l'apparence seule, et séparée de l'objet. Plus près de nous et plus clairement, je dirais que la faute est de prendre comme réel un monde subjectif, comme on dit, c'est-à-dire dans lequel l'existence extérieure ne figurerait point encore, et devrait s'y ajouter à titre d'hypothèse. Ici les difficultés s'accumulent, et je veux essayer d'y mettre un ordre. Entendons bien. Il ne s'agit pas d'argumenter. Qui argumente contre, il est pour. Car la force de l'idéalisme est en ceci qu'il obtient aisément que l'existence des choses extérieures doit être prouvée ; en quoi il a partie gagnée de toute façon ; car, si bonne que soit la preuve, elle court, comme dit Kant, le risque de toute preuve ; et il reste une différence entre l'indubitable existence de moi-même, et cette autre existence qu'il faut prouver, et qui, par cela seul, fait figure d'ombre, et enfin se trouve seconde et subordonnée. Or, l'embarras où l'on se trouve alors vient de ce que le philosophe ne donne pas ici le monde tel qu'il nous le faut. Il y a disproportion, et même ridicule disproportion, entre cette immense et impérieuse présence, dans laquelle nous sommes pris et engagés, et les légers discours par lesquels nous essayons d'en rendre compte. Et c'est parce que nous sommes assurés premièrement du monde que le philosophe fait rire. C'est pourquoi il faut examiner sévèrement ce départ, cette position initiale où nous croyons pouvoir nous retirer d'abord, laissant le monde et considérant nos pensées.

Quand on aura bien compris qu'il n'y a point du tout de connaissance hors de l'expérience, ni d'idée sans objet actuellement présent, tout sera dit. Quand on aura bien compris que le souvenir ne s'achève que par la perception de l'objet, et enfin que nous ne connaissons que les choses, tout sera dit, et plus près encore de l'illusion qu'il s'agit de surmonter. Mais ces idées veulent un immense développement. Je conseille de les suivre dans l'*Analytique* de Kant, jusqu'au fameux théorème qui affirme, comme en un puissant raccourci, que les choses n'existent pas moins que moi-même. Seulement ce chemin est long et aride. Saisissons plutôt cette prise que nos songes nous offrent. Délivrons-nous d'abord de cette idée que le songe se tient par lui-même ; c'est une idée d'homme éveillé et qui raconte, et qui se plaît à dire que le songe qu'il a eu est comme un autre monde, que l'imagination suffit à porter. Il est clair que si nous sommes capables de faire un monde qui ressemble au monde, à l'existence près, il faudra prouver que nous ne fabriquons pas aussi ce monde de la veille, d'où de fantastiques suppositions, et bien du temps perdu. Or, le récit tient par le monde existant, puisque le conteur est éveillé. Pour prouver le contraire, ou seulement concevoir le contraire, il faudrait s'éveiller à son rêve, et penser sans percevoir. Or, dès qu'on s'éveille, c'est le monde qu'on trouve ; ou, pour mieux dire, percevoir le monde réel et s'éveiller ce n'est qu'un. Pour parler autrement, il n'y a point deux chemins du sommeil à la veille, l'un qui mènerait au songe, et l'autre au monde ; mais, bien plutôt, rêver c'est s'éveiller un peu, et percevoir c'est s'éveiller tout à fait. On demande : « Qu'est-ce que ce rêve ? » Si on se pose réellement la question et si l'on fait l'enquête

selon les règles de l'art de constater, alors bien loin de rêver mieux on cesse de rêver ; on met en jeu les sens, l'essai, l'action ; on se réveille, et l'on découvre la vérité du rêve, qui est la même chose que le rêve, et qui est le monde réel. Il n'y a point d'autre vérité du rêve que le monde réel. Il n'y a point de monde existant qui soit ce monde non existant des songes. L'objet du rêve c'est le monde, de même que l'objet du soleil à deux cents pas c'est le soleil même à vingt-trois mille rayons terrestres.

Il est vrai que ce rapport entre la chose et le rêve n'apparaît point toujours. Il suffit qu'il apparaisse quelquefois. Car il n'est pas dit que toutes les visions seront expliquées, même celles de la veille. Je crois voir un animal qui fuit ; tout me prouve que j'ai mal vu ; mais enfin je n'arrive pas toujours à retrouver l'apparence trompeuse, soit une feuille morte roulée par le vent, qui me fasse dire : « C'est cela même que j'ai vu, et qui n'est qu'une feuille morte roulée par le vent. » Toutefois le plus souvent je retrouve l'apparence, et c'est cela même qui est percevoir. La nuit, et ne dormant pas, j'entends ce pas de loup, si redouté des enfants. Quelqu'un marche ; il n'y a point de doute. Toutefois je doute, j'enquête ; je retrouve un léger battement de porte fermée, par la pression de l'air qui agit comme sur l'ancre, mais plus lentement. Je reviens à mon premier poste, et cette fois, je retrouve mon rêve, mais je l'explique. Je crois voir une biche en arrêt ; je m'approche ; ce n'est qu'une souche d'arbre, où deux feuilles font des oreilles pendantes. Je me recule de nouveau ; de nouveau je crois voir la biche, mais en même temps, je vois ce que c'est que je croyais voir, et que c'est une souche d'arbre. En même temps je connais l'apparence, et l'objet dans l'apparence. À un degré de réflexion de plus, qui ne manque guère en l'homme percevant, et qui fait la joie et la lumière de ce monde, je m'explique l'illusion même par la disposition des objets ; ainsi je ris à ma jeunesse, je la retrouve et je la sauve. « Autrefois ou tout à l'heure je voyais ceci ou cela ; et maintenant je vois encore la même chose et c'est toujours la même chose ; je me trompais et ne me trompais point. » Apprendre se trouve ici, ou bien ne se trouve jamais. Apprendre c'est sauver l'erreur, bien apprendre, c'est la sauver toute. Le vrai astronome se plaît à voir tourner les étoiles, et n'essaie plus de ne point les voir tournant. Il ne sacrifie rien de l'apparence, et retrouve tout le rêve chaldéen. Ce mouvement de surmonter en conservant est dans la moindre de nos perceptions, et c'est ce qui la fait perception. Je sais que je vois un cube, mais en même temps je sais que ce que je vois n'a point six faces ni vingt-quatre angles droits ; en même temps je sais pourquoi. Tout cela ensemble, c'est voir un cube.

Constater n'est donc point un état de sommeil et de repos. Constater c'est refus et recherche devant l'apparence maintenue, comme on voit en clair dans les instruments, microscope, sextant, où l'on s'instruit par la pure apparence. Et toute mesure au vernier refait l'apparence pure, qui superpose l'objet et la règle graduée. L'homme qui sait n'est nullement un homme qui ne voit plus l'apparence, c'est au contraire un homme qui sauve toute l'apparence, et qui pense comme il faut le rêve des anciens sages, et les planètes errantes.

Ce détour n'était pas inutile en vue de montrer qu'on ne constate pas un rêve, ou, si l'on veut, que constater un rêve, c'est s'éveiller et s'expliquer à soi-même le rêve. Tant qu'on n'en est pas venu là, le rêve ne peut être dit existant ; il n'est que le signe d'une existence que l'on n'arrive pas à déterminer. Et le rêve n'aurait même pas d'apparence si l'on ne supposait que l'existence ou la vérité du rêve dépend d'autre chose que l'on ne démêle pas encore, et que l'on ne prend pas la peine de démêler. Mais on saisit maintenant cette instabilité du rêve qui oscille sans cesse entre le plein réveil et le plein sommeil, sans un réel jugement d'existence. On remet l'explication : « À demain les affaires. » Le malheur est que, lorsqu'on en vient au récit et à chercher l'explication, le rêve n'est plus que paroles, la situation du corps et des objets n'étant plus telle qu'on ait chance de trouver l'explication véritable. C'est comme si, ayant cru voir une biche en arrêt, et n'ayant point fait l'enquête, je voulais me rendre compte de cette perception incomplète quand je suis assis au coin de mon feu. Il n'y a plus alors de biche pour moi, ni d'objet qui puisse en tenir lieu ; d'où ces récits d'apparitions, non moins trompeurs que les rêves, et qui passent pour vrais parce que nous ne sommes plus en situation de les penser vrais ou faux, ou mieux vrais et faux, comme toute connaissance le requiert.

Il n'y a donc qu'un monde, tantôt mal connu, tantôt bien. Le monde n'est point un autre rêve, mais la vérité du rêve ; et cette vérité est en acte et en éveil, non en sommeil. En d'autres termes, le rêve n'existe pas encore, parce que le monde réel, dont il est le premier signe, ne paraît pas encore pour lui donner substance. Si peu que je cherche, c'est toujours le monde que je cherche et que je trouve. Pour dire encore autrement, un rêve n'est pas un fait ; mais, dans tout rêve, il y a un fait réel à trouver. Le passage du rêve à la veille ne se fait pas par différence, mais par identité et reconnaissance. Aussi celui qui retombe au sommeil et remet au lendemain perd son rêve. Il ne saisit point la seule occasion de le penser vrai, qui est de s'éveiller aussitôt. Ce que le rêve a l'air d'être, c'est le monde qui l'est. Et enfin, puisqu'il n'y a que l'apparence qui soit vraie, et que c'est cela qui l'achève comme apparence, il ne manque rien au rêve, mais c'est nous qui manquons au rêve.

Ayant ainsi vaincu l'apparence dialectique, je veux ajouter encore autre chose, que Spinoza ne perd jamais de vue, c'est que l'immense existence est une et indivisible. D'où je dirai que reconnaître l'existence comme telle, c'est la retrouver indivisible, c'est-à-dire lier tout ce qui apparaît à tout ce qui apparaît, ce qui fait que constater est toujours lier et n'est rien de plus que lier. La loi de l'existence est qu'une chose particulière n'existe que par toutes les autres, et qu'ainsi un rêve ne peut être dit exister que lorsqu'on peut le lier à l'univers existant. On peut dire encore autrement que l'on ne prouve point l'existence à partir de l'essence, mais que, l'existence indivisible étant donnée, il s'agit toujours de comprendre comment une apparence y tient. Ici se trouve le lien entre constater et démontrer. Ce sujet est infini ; je remarque seulement que les essences les mieux connues consistent en ces liens de voisinage comme entre les angles d'un triangle, par la connaissance desquels liens nous apprenons à découvrir qu'une chose particulière existe et comment.

Mais ici c'est le sévère tableau de l'entendement qui se propose, et cela n'est point directement de mon sujet. Il me suffit de redire le court et beau poème :
« L'esprit rêvait. Le monde était son rêve. »

Livre troisième

Les contes

[Retour à la table des matières](#)

Livre III : Les contes

Chapitre I

Ce qui est propre aux contes

[Retour à la table des matières](#)

Les contes sont des faits humains comme les temples et les tragédies. Les contes comprennent ce qu'ils pourront être ; mais il n'est pas en notre pouvoir de décider qu'ils n'enferment point une profonde vérité. Il n'y a point de doute là-dessus ; l'intérêt esthétique en décide d'abord. Ces fictions existent à la manière d'un objet, et ainsi n'ont pas à nous rendre compte de ce qu'elles sont. Aladin frotte sa lampe lorsqu'il veut quelque miracle ; on ne demande point pourquoi. Comme dans la musique, où on ne demande point pourquoi. Seulement, dans le conte, de même que dans la musique populaire, notre attente est toujours comblée ; le conte achève quelque chose qui s'accorde avec notre nature. En cherchant donc ce qu'il y a d'humain là-dedans, on cherche à coup sûr. Je prononce par sentiment qu'il n'y a rien dans aucun conte populaire qui ne soit vrai. Ceux qui admirent comment la pensée des primitifs est éloignée de la nôtre, méthode faible, qui ne conduit à rien, devraient bien plutôt se demander comment il se fait que les contes nous plaisent. Mais sans doute ils trouveraient les mêmes difficultés aux contes qu'aux mythologies, par ne point se souvenir qu'ils ont été enfants, par ne point savoir qu'ils le sont encore. Mais peut-être en est-il de l'enfance comme du sommeil ; il faut s'en retirer pour en juger, et c'est cela même qui est juger. Vieillesse n'est guère, si ce n'est point jeunesse qui vieillit. Il n'y a presque point d'ancien conte où Platon ne n'arrê-

te. Mais c'est assez de préliminaires. Si altérés que soient les contes par les conteurs et les copistes, ils n'en reviennent pas moins tous, et de tous pays, à une sorte de modèle, qui, par l'abondance des copies, et la concordance de toutes, finit par ressortir. Cette pensée existe et nous défie. Faisons donc nos preuves.

Les contes sont des rêves. Telle est l'idée la plus naturelle, et celle qui s'offre la première. Mais elle ne suffit point. L'idée qu'une chose est une autre chose ne suffit jamais. Ce n'est qu'un moyen de trouver les différences, et de pousser les différences, si on peut, jusqu'à l'opposition. Ici les ressemblances sont ce qui saisit d'abord, par ces voyages aériens, par ces génies ou grands oiseaux ou tapis magiques qui nous transportent d'un lieu à un autre dans le temps d'un éclair, par ce monde changeant aussi et ces métamorphoses, qui d'une citrouille font un carrosse, et d'une fumée font un esclave noir. Je reconnais les paillettes, les tourbillons, les nuées que voit un œil fermé. L'impossible donc est facile aussi bien, l'obstacle, d'abord invincible, cède soudain, sans qu'il y ait jamais de proportion entre le travail et l'effet. Cela va jusqu'à ceci que, dans les contes, le héros ne combat jamais à proprement parler. Il se sert seulement avec confiance d'un sabre magique, d'une baguette ou d'un mot. Bref, comme on dit, les lois naturelles sont comme suspendues, et tout est miracle.

Mais voici une différence, qui va même à l'opposition. Les miracles du conte se font toujours suivant des règles. Qui perd la lampe merveilleuse perd son pouvoir. Qui oublie le mot perd son pouvoir. De même les génies, les enchanteurs et les fées ont des pouvoirs bien définis. Le monde des contes est donc soumis à des lois ; lois arbitraires il est vrai ; mais, du moins, la forme vide de la loi s'y retrouve, car le même moyen réussit toujours et réussit seul. Dans les rêves aussi on trouve bien quelques linéaments de cette logique pure ; mais cela ne dure point longtemps ; l'événement y efface les objets et les règles. L'imprévu est, si l'on peut dire, la loi du rêve, mais non pas du conte ; tout y arrive au contraire, d'après des prévisions formulables, du moment que l'on connaît les propriétés, peut-on dire, de la lampe, de l'anneau et de l'enchanteur. Ce qui me ramène à dire que ce qui manque dans les contes ce n'est point la raison, mais plutôt l'expérience. Remarquez que, dans le rêve, l'expérience ne manque point, puisque tout s'y déroule selon les changements du corps humain et d'après la pression de l'univers ; ce qui manque dans le rêve c'est l'expérience suivie, l'investigation, l'exploration. Le conte est un récit, qui, au contraire, efface tout à fait l'expérience réelle par la puissance des mots. L'auditeur pourrait se mettre à rêver à sa manière et suivant les impressions particulières qu'il reçoit des objets ; mais c'est ce que le conte ne souffre point ; tel est l'effet de cette logique sans exception et de ces formules invariables. L'esprit n'est jamais trompé par ce jeu des causes et des effets ; au contraire il s'y retrouve et goûte ici à plein le bonheur de comprendre, que l'expérience réelle nous vend si cher. Aussi remarque-t-on que les enfants sont très attentifs à la forme du conte et ne supportent point qu'on y change un seul mot. Les contes ne manquent donc point de cohérence. Tout s'y tient. Mais, comme aimait à dire Montaigne en son secret : « Cela n'est pas. » L'opposi-

tion entre les contes et les rêves revient donc à ceci, que dans les contes l'expérience fictive est toujours conforme à des lois, au lieu que, dans le rêve, l'expérience réelle, par exemple le jeu des formes colorées dans le champ visuel noir, dément n'importe quelle formule, et nous jette sans cesse d'une supposition à une autre.

Cette opposition est encore mieux marquée pour les personnes que pour les choses. Car, dans les rêves, les personnes que l'on rencontre ne disent jamais ce qu'on attendait ; tout va à l'absurde en ces discours trébuchants. Au lieu que dans les contes les natures sont durcies et immuables, dans leurs vertus comme dans leurs vices, et chacun y est absolument fidèle à soi. Les sœurs de Cendrillon sont et restent méchantes. Le prince Charmant est fidèle ; même changé en oiseau, il aime encore sa belle, et vient chanter à elle, ne pouvant parler. Cela me conduit à une remarque d'importance, quoique par elle-même obscure, que j'ai trouvée dans Comte, c'est que, dans les anciennes fictions, le miracle, si commun dans l'ordre physique, n'entre jamais dans l'ordre moral, qui est celui de nos affections, de nos passions, de nos caractères. Le fait est qu'on ne trouve point dans les contes un enchanteur qui guérisse d'aimer ou de haïr. Ainsi voyons-nous dans l'Iliade que les dieux, à qui il est aisé de détourner une flèche ou d'envelopper le héros d'un nuage, n'ont point d'autre action sur la colère d'Achille que la contrainte, ni d'autre moyen de changer les résolutions que le conseil, par présage ou songe, que chacun interprète selon sa nature. Et il est bon de remarquer que, dans les contes, plus naïfs encore que les poèmes homériques, les caractères sont non pas plus flexibles que nous les voyons dans l'expérience, mais au contraire moins. Le monde moral, par ses divisions tranchées entre les bons et les méchants, par ses décisions irrévocables et ses règles sans exception, serait donc l'armature des contes.

Les contes se rapprochent par là des fables, monuments non moins anciens et non moins vénérés. Mais la fable s'oppose au conte par ceci d'abord, qu'en dépit de la fiction, tout s'y termine selon les lois naturelles qui sont comme le recours du fabuliste. Le monde extérieur ici nous ramène sévèrement. La tortue tombe ; le fromage tombe. Le chat grimpe à l'arbre, ce que le renard ne peut, et le bouc reste au fond du puits. Dans les contes, au contraire, les lois naturelles ne comptent pas. Les difficultés sont toujours de magie ou d'enchantement, et les triomphes aussi, comme si les distances, les masses, la pesanteur étaient entièrement subordonnées à des décrets favorables ou contraires. Cette opposition entre deux genres si fortement retranchés en leur définition en fait aussitôt paraître une autre. La morale des fables, d'après le poids constant des choses inférieures, est que le fort a raison du faible et que le rusé triomphe du généreux. La morale des contes, lorsqu'on peut l'apercevoir, est plutôt que la foi de jeunesse, l'amour et la vertu finissent par tout surmonter. La chose règne dans la fable, et l'esprit ambitieux y est humilié. L'esprit règne dans le conte.

Livre III : Les contes

Chapitre II

Idées d'enfance

[Retour à la table des matières](#)

Les plus anciennes idées sur le monde furent les plus fausses aussi que l'on puisse imaginer. Cela ne va point du tout avec ces outils admirables que l'on trouve partout, et qui enferment bien plus d'esprit que nos machines, et une entente plus directe et plus proche de l'air, des eaux, des matières et des actions. Certes la barque signifie exactement le flot. La flèche est comme une peinture de la pesanteur et de l'air résistant. L'arc représente parfaitement l'archer, la flèche et le daim ensemble, comme la faux exprime le faucheur et l'herbe ensemble. Tout compte fait on ne trouve pas la plus petite erreur dans ce langage des outils et des armes. Toutefois nous trouvons presque toujours lettre sur lettre. La figure de proue du navire et les signes magiques sur le bois de l'arc ne retracent aucune expérience réelle. Il n'est pas vrai que la navigation dépende d'une forme humaine sculptée à la proue ; il n'est pas vrai que la trajectoire de la flèche dépende de ce cercle gravé dans le bois. Or, chose remarquable, les idées que les anciens peuples ont exprimées par le langage articulé sont toutes prises de ces signes qui n'expriment point la vérité de la nature. Il semble que toutes les idées positives de ces temps-là soient enfermées dans les outils, et que l'on n'ait point su les en tirer. Et, en revanche,

toutes les idées sur les vents, les pluies, l'ombre, la lune, l'éclipse, sont des idées de fou. Comment reconnaître ici le dompteur de chevaux, le dresseur du chien, l'inventeur du blé, du moulin, de la voile, de la roue ? Il est pourtant évident que cette nature des choses les tenait comme elle nous tient, les redressait comme elle nous redresse. On serait donc conduit à supposer un état de l'homme primitif où le jugement serait prompt, prudent, précis comme l'action même, puisque la stricte expérience, qui ne flatte point, qui n'a point d'égards, qui ne hait point, qui n'a point souvenir, détermine les passages, les résistances, le dur et le mou, le possible, le difficile et l'impossible parmi les choses. Pourquoi cela ne s'est-il pas inscrit dans les esprits comme dans les outils ? Rude école, où les esprits se seraient formés d'abord ; mais on n'en trouve point trace, et tous les peuples se ressemblent en cela ; ils se trompent avec enthousiasme, avec bonheur. Ils conservent comme des trésors des notions qui ne sont jamais vérifiées, qui ne le furent jamais, qui ne peuvent l'être. De quoi est fait ce tissu de mythes et de contes qui leur cache si bien l'utile et pesant univers ? Comment ce qui ne se laisse point négliger a-t-il été d'abord négligé partout ? Comment des idées funestes, qui rendent inutilement craintifs ceux qui les ont, furent-elles formées les premières, et enseignées par le fer et par le feu ? Voilà un beau problème pour l'incrédule.

La réponse est sociologique et définit en quelque sorte la sociologie. Elle est toute dans Comte, et elle est belle à développer. L'homme est société. Son empire sur la planète s'explique par là ; et cet empire même explique qu'il ne se soit point formé, dans le monde animal, d'autre société à proprement parler que l'humaine. Cette idée posée, il est naturel de penser que la société même fut pour l'individu le premier objet et de beaucoup le plus important, ou, si l'on veut, le plus puissant outil, auprès duquel les autres étaient méprisables. Il a donc réfléchi d'abord là-dessus, formant ses premières idées non pas du monde des choses, pour l'ordinaire aisément dominé d'après une pratique analogue à l'instinct, mais bien du monde des hommes, bien plus proche, et bien plus redoutable, par le soupçon, par la colère, par les supplices. D'où devait sortir une physique tout à fait déraisonnable. Car, supposons acquise une connaissance passable de cette technique politique, d'après laquelle on prévoit et on persuade ; il est aisé de comprendre, puisque toute connaissance juge de l'inconnu d'après le connu, que le monde des choses fut connu d'abord à travers les idées politiques et par ces idées. D'où cette mythologie universelle et d'abord cette universelle magie, qui veut persuader le vent, la pluie, le fleuve, l'aliment, l'arme. D'où nos idées les plus purifiées, de droit, de force, d'attraction, portent encore la trace, métaphorique et un peu plus que métaphorique.

Cette idée conduit assez loin. Je ne crois pourtant pas qu'elle suffise. Car, dans l'existence humaine ainsi décrite, on ne voit pas de temps où l'expérience réelle fut plutôt conforme à ces idées qu'à d'autres. Il faudrait aller jusqu'à un mythe père de tous les mythes, d'après lequel l'humanité fut un temps comme paralysée et faible, mais servie en revanche par des géants fort puissants qui avaient pour mission de la conserver, qui lui donnaient la nourriture et la transportaient ici et là, de façon que la physique des hommes,

en ces temps étranges, consista dans l'étude attentive de ce qui plaisait ou déplaisait à ces géants, enfin de ce qu'on pouvait dire pour les apaiser et les persuader. En ces temps, la politique n'était pas seulement l'objet principal de la réflexion, elle en était le seul objet. Il fallait prier, et savoir prier, pour avoir le fruit ou l'eau. Tel fut, dirait quelque personnage platonicien, l'état premier de l'homme, et c'est de là qu'il a tiré ces idées mères, vraies en ce temps-là, et maintenant bien difficiles à accorder à notre situation réelle.

J'applique ici la règle même que j'explique. Il s'agit d'intéresser d'abord par un conte. Et le lecteur a déjà compris que je décris ainsi métaphoriquement, mais exactement, notre enfance à tous, et l'état dans lequel nous avons tous commencé à former des pensées. Si l'on décrivait mieux la condition de l'enfance, on saurait de quelles étranges expériences nous avons tous formé nos premières idées. Essayons de dire ici tout ce qui importe. Premièrement, il faut remarquer que l'enfant a touché le tissu maternel avant tout autre objet, et qu'il le touche dans la suite bien plus souvent que tout autre objet. Il faut dire aussi que ce corps extérieur, qui est le corps maternel, est ami, non ennemi, secourable et non point redoutable. Invitation non point au réveil, mais plutôt à l'ancien sommeil, au premier sommeil. Je mets ici cette remarque afin de ne rien oublier, quoique je ne voie pas présentement où elle conduit. Mais, voyez comme ce premier homme de Buffon est loin du naturel, quand le premier obstacle qu'il touche est un arbre. Secondement je remarque que l'enfant est porté avant de se mouvoir, donc selon ses désirs et non selon son propre travail. Souvent à cheval, en voiture, en bateau. Je remarque aussi qu'on le fait sauter ou qu'on le détourne, qu'on le couche et qu'on le relève sans l'avertir et sans avoir égard à ce qu'il désire ; c'est même une méthode de consoler excellente, parce qu'elle change en même temps l'objet connu et les affections du corps. Mais il faut avouer aussi que ces expériences ne peuvent l'instruire, car elles ont plutôt comme effet de rompre toute recherche et de brouiller tout, ce qui a pour résultat de laisser au monde des choses bien peu de consistance, au regard du monde humain et d'abord du corps maternel ou paternel, seules constantes dans ces expériences. La connaissance d'un ordre extérieur se présente d'abord, et même toujours, comme une relation déterminée entre un travail et un résultat. L'enfant n'acquiert des notions vraies sur les choses qu'autant qu'il les explore par ses propres moyens et à ses risques ; et cela est bien connu. On se trompe seulement en ce qu'on oublie trop que les premières notions ne sont jamais acquises par ce moyen, puisque l'enfant reçoit avant de conquérir et est porté avant de marcher. Il est vrai que cet état ne dure pas longtemps ; toujours est-il qu'il ne peut orienter l'enfant vers aucun genre de cosmologie réelle.

Mais considérons l'enfant qui se traîne, l'enfant qui marche, l'enfant qui conquiert enfin le pouvoir d'essayer. Son univers est encore plutôt politique que physique. Il éprouve la défense, la contrainte, enfin la force supérieure de la mère et de la nourrice, bien avant de connaître la limite de ses propres forces devant un obstacle matériel. L'obstacle est presque toujours humain, et invincible, sinon par prière ou politique. De toute façon, c'est presque toujours par des signes, et non par des actions, que l'obstacle sera vaincu, par exemple

une porte fermée. Il se peut que, les choses étant bien au-dessous de leur réelle importance, dans cette expérience enfantine, nous tenions ici la cause principale des jeux, où jamais le résultat n'importe. Toujours est-il que, si la physique de l'enfant n'est qu'un jeu, la politique de l'enfant n'est jamais un jeu, puisqu'il n'y a que le résultat qui compte. Ainsi l'enfant est préparé à compter pour beaucoup l'obstacle humain, et pour peu de chose l'obstacle réel, presque toujours aisément vaincu par la mère ou par la nourrice, si ces hautes puissances le veulent bien.

Voilà littéralement le monde des fées et des enchanteurs. Tout serait facile, sans les décrets incompréhensibles de toutes ces fées Carabosse, et de ces terribles enchanteurs barbus. Tout serait impossible, sans les puissances favorables, ou qui se laissent aisément fléchir. Ici les stratagèmes du cœur et les miracles d'un constant désir ; ici le pouvoir du mot, encore mieux remarqué par ceci, que la mère ou la nourrice, en bonne intention, exigera toujours que l'on dise le mot avant que l'on obtienne la chose. Il est vrai que l'enfant demande la lune et ne l'obtient jamais ; mais cette expérience n'est pas remarquable autant pour lui que pour nous ; car s'il demande quelque fleur du jardin voisin, cela n'est pas moins impossible. D'où cet esprit des contes, qui méprise les distances et les obstacles matériels, mais aperçoit toujours, en travers du moindre désir, un enchanteur qui dit non. Aussi, quand quelque fée plus puissante a dit oui, il n'y a plus de problème, et la distance est franchie n'importe comment. Image fidèle de ce monde humain où l'enfant vit d'abord, et dont il dépend. Image fidèle de ces entreprises enfantines où tout est proposé comme récompense, ou obtenu par prière et obstination. Le monde enfantin est composé de provinces et d'éléments, sur chacun desquels règne une puissance bien déterminée. Cuisinière, jardinier, portier, voisine sont des sorciers et des sorcières dont les attributions sont réglées, et qui sont l'objet d'un culte spécial. C'est pourquoi nos souvenirs les plus anciens sont organisés mythologiquement. Notre destinée est de redresser une mythologie d'abord formée, et non point de former premièrement une physique par nos expériences solitaires. Nous ne naissons pas au monde, nous naissons aux hommes, à leurs lois, à leurs décrets, à leurs passions. D'où cet ordre renversé d'après lequel notre physique est une politique prolongée, adaptée, redressée. Si l'on ajoute ici pour mémoire que l'enfant apprend presque tout des autres, et toujours le mot avant la chose, on comprendra que tous les genres d'erreur soient naturellement notre première pâture, et enfin que tout esprit est religieux et magicien pour commencer. La société a toujours grande prise sur tout homme ; elle a toute prise sur l'enfant. D'où cette difficulté ensuite, de percer la peau de l'œuf. D'où cette vie principalement politique de presque tous. Que d'hommes qui arrivent par plaisir ! Que d'hommes qui creusent pour plaisir, et non pour faire le trou !

Livre III : Les contes

Chapitre III

Magie

[Retour à la table des matières](#)

La Magie consiste toujours à agir par des signes en des choses où le signe ne peut rien. Par exemple les faiseurs de pluie, dont Frazer, en son Rameau d'or, nous rapporte les pratiques, sont des hommes qui signifient pluie par une mimique énergique, soit qu'ils lancent ici et là des gouttelettes d'eau, soit qu'ils courent en élevant des masses de plumes qui figurent des nuages. En quoi ils ne font autre chose que parler et demander, choisissant seulement de tous les langages le plus clair et le plus pressant. Tel est le plus ancien mouvement de l'homme, par la situation de l'enfance, qui n'obtient d'abord qu'en demandant, qu'en nommant et montrant la chose désirée. Aussi il est tout à fait inutile de supposer, en la croyance du magicien, quelque relation mystique entre l'image et la chose ; il suffit de considérer les effets constants du langage dans le monde humain, puisque c'est de ce monde que nous prenons nos premières idées. Ces sorciers, donc, signifient énergiquement ce qu'ils désirent, à la manière des enfants. Comme, d'après une constante expérience, ils savent que, dans le monde humain, il faut répéter le signe sans se lasser, ainsi ils se gardent de douter de leur puissance, se croyant tout près du dernier quart d'heure ; et l'événement leur donne raison, puisque la pluie finit toujours par

arriver. Cela nous fait rire ; mais celui qui, dans le monde des hommes, affirme guerre sans se lasser, ne nous fait pas rire ; c'est que les hommes comprennent les signes et sont toujours changés par les signes plus qu'ils ne croient. Quel homme ne serait changé s'il recevait constamment les signes du mépris ? Je ne ris point du signe dès qu'il arrive du menaçant au menacé. Certes on ne peut point me nuire en soumettant au feu ou au poison un petit morceau de mon vêtement, ni en perçant au cœur une petite image faite à ma ressemblance. Mais ces actions, prises comme signes de haine, si je les connais, ces actions pourront bien me nuire, et même me nuiront certainement en excitant en moi colère ou peur ou les deux ensemble. C'est par les mêmes causes qu'une prédiction funeste nuit toujours, même si je n'y crois point. Au reste, qu'est-ce que croire et ne pas croire ? Que la prédiction reste piquée dans ma mémoire comme une mauvaise flèche, n'est-ce pas déjà opinion ou croyance ? Si l'on me prédit que quelqu'un me tuera, puis-je faire, quand je le rencontre, que mon sentiment n'en soit point changé ? Je me défends de croire ; mais ni le vertige ni aucun genre de peur ne demandent permission. Celui qui a le vertige ne croit-il pas déjà qu'il tombe ? Eh bien, supposons qu'on prédise à un alpiniste qu'il tombera à un certain passage difficile ; cette pensée ne peut que lui nuire, si elle lui vient, comme il est naturel, en ce passage même. C'est parce que l'imagination consiste en des mouvements du corps humain qu'elle est redoutable.

Mon père m'a conté comment un de ses camarades mourut du choléra par persuasion. Il avait parié qu'il coucherait dans les draps d'un cholérique ; il le fit, prit le choléra, et mourut presque sur l'heure. Or ses camarades, dont mon père était, avaient bien pris soin de purifier tout, ne conservant que des apparences. Ces apparences suffirent à tuer le malheureux. Il se trompait en ceci qu'il croyait que le courage guérit de la peur. Nous n'avons directement aucune action sur ces mouvements intérieurs du ventre, si sensibles dans les moindres peurs. Et mon exemple est bon en ceci que le microbe visait justement là.

Il me semble que je trouve ici rassemblés tous les éléments de ce que les magiciens appelaient une conjuration. Les signes tuèrent parce que l'homme y croyait ; et l'on croit toujours un peu aux signes, dès qu'on les comprend. Il est clair qu'une conjuration tout à fait secrète ne peut nuire. Toutefois c'est encore trop dire ; les signes nourrissent les passions et les passions se plaisent aux signes. S'il est déjà naturel, par mécanisme physiologique, qu'un homme irrité se plaise à détruire les choses sans aucun profit, il l'est plus encore qu'il se plaise à détruire l'image de son ennemi ou les objets qui le lui rappellent. Cette mimique redouble la colère, ranime la haine, et est ainsi directement propre à nuire. Sans doute une longue expérience a fait voir que les passions les plus violentes tombent dans l'oubli, et bien plus vite qu'on ne croirait, si l'on ne les ranime par des signes. Si ces signes sont réputés sacrilèges, criminels, punissables, comme c'est souvent le cas, les passions y trouvent encore mieux leur compte, car c'est quelque chose d'oser. Si les conjurés jurent de tuer César, cela importe à la sûreté de César. S'ils percent tous une image de César, cela importe encore plus, parce qu'un tel signe se grave plus fortement

dans les mémoires. S'ils croient s'engager ainsi par une sorte de crime déjà, cela importe un peu plus. La magie a donc toujours place dans le monde humain, où l'on sait bien qu'une opinion finit toujours par blesser celui qu'elle vise, peu ou beaucoup. Au reste, quand on ne le comprendrait point, quand on n'aurait même aucune raison de l'espérer, on se plairait encore à maudire, et non sans gestes imitatifs. La passion montre le poing, même en solitude.

On peut montrer le poing au ciel ; on peut maudire la mer. Ces mouvements sont naturels. Maintenant comment peut-on croire, sérieusement, systématiquement, par réflexion croire, que les choses de la nature sont sensibles aux signes ? D'après ce que je comprends de l'enfance, et des idées de l'enfance, il faudrait plutôt demander comment l'homme est arrivé à connaître que certains objets échappent à la puissance des signes. Remarquez que l'homme levait être trompé ici par une des plus anciennes industries, qui est le dressage des animaux ; car les animaux connaissent les signes et ont changés par les signes. L'agriculture, à son tour, dépend de tant de conditions qu'il est fort difficile d'y conduire une expérience où tout ce qui importe soit connu. Ajoutons qu'en toutes nos actions nous mêlons l'homme aux choses, l'homme, qui connaît les signes. Si j'ai un mauvais pressentiment concernant les chenilles ou les vers blancs, je renonce à les détruire, ou bien je les détruis mollement. La prière est réellement cause, les Rogations sont réellement cause, par l'homme qui y croit. Toute entreprise veut confiance. C'est ce qu'on voit dans l'exemple, comme grossi à la loupe, de ce chasseur naïf, qui, parce qu'il a laissé échapper une parole contraire, rentre aussitôt à sa hutte.

La nécessité extérieure, qui ne sait rien, qui ne veut rien, est une idée bien cachée. Je ne crois pas que l'expérience par laquelle nous entrons dans l'événement soit propre à nous éclairer. Dès qu'on se jette sur pouvoir, on manque savoir. Et c'est ce qui rend souvent indéchiffrable l'expérience la plus familière et la plus proche. Quel est le cuisinier qui sait la cuisine ? Ce que nous appelons chimie, et qui nous donne aussitôt puissance, devait d'abord fortifier les espérances les plus chimériques. Car, à force de tout mêler et de tout cuire, on obtenait des transformations inattendues ; et l'on n'en sut pas le pourquoi, tant que la main impatiente troubla les faits sans précaution. C'est pourquoi la fin du Balthazar de Balzac est symbolique et belle. Après tant d'essais et tant de grimoires, l'or s'est fait tout seul, on ne sait comment, dans le laboratoire abandonné. Ce genre de recherches, où l'aveugle action marche la première, explique le pas de Balthazar dans l'escalier. Cette page de la *Recherche de l'Absolu* instruit plus que Broussais, et ce n'est pas peu dire.

Où donc l'ordre, où donc les moyens, où donc la source de l'espérance raisonnable ? Il fallait regarder le ciel, parce que notre action ne va pas jusque-là. Les sorcières de Thessalie, dont Platon nous parle, ne faisaient point descendre la lune. Aussi la superstition ici, bien loin d'aller à changer l'objet par des signes, en fut promptement réduite au contraire à transporter l'immuable et l'irrévocable de là-haut jusqu'ici, ce qui, non seulement entretenait l'esprit de ces mouvements célestes que rien d'humain ne change, mais encore

faisait descendre cette idée d'un ordre sur la terre et parmi nous, sous le nom de destin. Le penseur s'est donc affermi en regardant le ciel. Ce geste est resté.

Livre III : Les contes

Chapitre IV

Le monde humain

[Retour à la table des matières](#)

Il est bon d'expliquer les erreurs. Mais l'erreur n'est rien. La magie, dès que nous en formons une idée adéquate, n'est plus magie, de même que l'image du soleil à deux cents pas ne trompe pas l'astronome, mais le confirme au contraire ; il retrouve avec bonheur cette boule rouge qui fut souvent l'objet de Spinoza, en son brumeux pays. Ce monde des choses se montre comme il doit, et nous finissons par le comprendre.

Il faut considérer maintenant l'autre monde, le monde humain, qui change par nos erreurs. C'est ici le lieu de la magie vraie. Il est vrai que l'enfant obtient d'abord par des signes tout ce qu'il obtient, de façon que son bonheur ou malheur dépend de l'usage qu'il fait des signes. Cet enfant boudeur, à qui l'on expliquait qu'il aurait aussi des enfants à gouverner, et qui répondit : « Oh! mais, je les battrai », employait mal les signes ; mais plutôt ces mots étaient les signes d'une colère, non d'une pensée. Toutefois, bien ou mal pris, les signes ont des effets réels. L'erreur est événement. Que de drames enfantins pour un mot mal pris ! Maintenant, il faut dire que l'homme fait, en notre temps, parmi nous, ne dépend guère moins des signes. La plupart vivent, bien

ou mal, de parler bien ou mal. Presque tous vivent de conseiller ou persuader. C'est pourquoi l'étude des signes, qui est politesse et culture, est presque le tout de l'éducation et de l'instruction. C'est de là que vient ce mépris des arts mécaniques que nous trouvons dans Platon. C'est travail servile. De nos jours, l'art du chaudronnier se relève jusqu'à la science des choses ; mais il faut convenir qu'il n'y reste pas longtemps. L'esprit se pose là, mais bientôt s'envole et laisse la machine à l'ignorant, qui a bien plus vite appris à conduire une voiture à moteur, ou à distribuer le courant électrique, que l'ancien potier n'apprenait les secrets de son art. Si l'on y faisait attention, on verrait que la pensée, quand elle s'applique aux métiers, bien loin de les relever, les rabaisse au contraire, par des comptes faits et des manettes. Les métiers manuels sont plus que jamais sans esprit. L'ancien terrassier étudiait les eaux et la pente, en vue d'assainir le sol. Le nouveau terrassier découvre le tuyau d'égout et le recouvre, d'après un plan qui ne lui est point soumis. Mais il faut dire que le plan n'est soumis à personne. Il est dans les travaux mêmes, dans les travaux faits qui partout guident et barrent les travaux à faire. À quoi bon penser au meilleur tracé puisque la conduite principale des eaux passe ici et non là ? Au reste ce n'est jamais le penseur qui commande, mais bien plutôt l'avidé banquier, qui va toujours, lui aussi, au plus court. D'où les plus savants sont bientôt réduits à un métier d'esclave. Cette situation paraît en des discours amers, où l'on voit que l'homme savant se défait bien vite de cette partie du savoir qui est contemplation, enviant aussitôt la dextérité du maçon ou du cimentier, mais ne pouvant non plus se satisfaire et se grandir de ce qu'il sait à demi ce que l'homme en bourgeois fait très bien. Ces remarques relèvent promptement l'art politique, qui apparaît profond, mystérieux, magique enfin, comme il fut toujours. Il n'est point d'homme qui ne soit fier de l'autorité qu'il a sur des hommes. En quoi il y a deux parties ; dont une est de puissance réelle, mais ce n'est pas celle-là qui plaît. Elle est force, seulement force, si on la creuse. Et nul n'est fier de force, par cette raison, qui suffit, que la force décroît bientôt avec les années ; un boxeur de trente ans est un homme fini. Ce qui plaît donc, et dont chacun fait provision déjà pour l'âge mûr, c'est de pouvoir par des signes.

Le pouvoir militaire est le modèle de tous, et le but caché ou non de tous les ambitieux sans exception. Il se réduit à force, mais à force de beaucoup. Le chef n'est donc jamais le plus fort. Le chef ne peut que persuader. César ne peut que persuader les trognes armées qui le gardent. Les armes, il est vrai, ne sont point signes ; les armes sont choses efficaces ; mais l'usage des armes dépend des signes ; et c'est par d'autres signes que César quelquefois est massacré. Ce pouvoir militaire se cache toujours derrière ses œuvres, victoire, transport, ravitaillement ; mais cette manœuvre même appartient à l'art des signes. Dans le fait le pouvoir militaire méprise ces moyens d'industries serviles et s'emploie seulement à choisir, essayer, enseigner les signes. À quoi servirait l'organisation si les signes n'obtenaient obéissance ? Aussi la réorganisation consiste toujours réellement à relever les signes. Il y a de la profondeur dans ce colonel qui, administrant au repos une troupe très éprouvée, ne fit attention qu'à supprimer les cache-nez, mains dans les poches, et choses de ce genre. Dans une revue de harnachement j'ai toujours aperçu deux fins, l'une

qui est d'avoir des cuirs brillants, et l'autre d'obtenir une soumission sans pensée. D'où ces folles exigences qui provoquent d'abord l'indignation, mais qui vont à prouver aussi que l'indignation est hors de place et tout à fait inutile. J'ai observé que le chef exigeant vient enfin, et sans qu'on puisse savoir pourquoi, à trouver tout bien, d'où une joie sans mesure, et qui se trouve ainsi détachée de l'œuvre, et liée seulement à un signe du chef. Cet art approche de la perfection quelquefois, par un mélange de sévérité sans apparence de raison, et d'une bonhomie soudain indifférente, qui fait miracle. L'humeur y sert ; mais c'est un art profond aussi de savoir user de son humeur. Bref, il y a un naturel étudié que j'ai observé en tous ceux qui ont pouvoir, et qui est la ruse suprême. En regardant par là, on comprend Turenne, et ses soldats en larmes lorsqu'il fut tué. On le comprend, comme un spectateur peut comprendre ; mais toujours est-il que, pour celui qui est dans le jeu, le chef est inexplicable.

Tibère est inexplicable. Il faisait croire à tous qu'il pouvait tout, et après tant d'expériences où l'on voyait que chacun peut selon sa force. On voit à peu près dans Tacite comment il gelait les sénateurs jusqu'au ventre par ses discours réticents. Je crois que ces ruses agissaient surtout par le spectacle d'un homme assez tranquille pour inventer et conduire de telles ruses, dans le lieu même où Jules César avait été poignardé. Ce chef qui, tant de fois dans l'histoire, désigna un homme sur dix parmi des mutins ou des fuyards, pour le faire tuer sur l'heure par les neuf autres, ce chef n'était pas le plus fort ; mais il avait l'air et le regard d'un homme invulnérable. Nul ne tente rien contre ces signes-là. Le cours ordinaire des affaires ne demande point de si grands effets. On saisit donc, d'après cette vue, ce que peut un homme assuré, et qui ne fait jamais voir les signes de l'hésitation ni de la peur. Il est remarquable qu'un homme bien élevé, comme on dit si bien, se reconnaît aussitôt à ceci qu'il gouverne les signes, ce qui se voit aussitôt aux gestes rares, au visage tranquille. « Vous voulez être compté, dit à peu près le fat dans Stendhal ; faites toujours le contraire de ce qu'on attend. » Par où l'on vient à cette règle, de ne point laisser voir des signes de ce qu'on va faire, et enfin à la règle vraie, qu'il faut gouverner ses propres signes.

Le jeune homme sait après cela de qui il dépend, mais il le sait d'abord et l'a toujours su. D'où je conjecture que ce monde humain est livré aux enchanteurs. Car il est vrai que nous tirons toute subsistance et puissance de ce monde environnant ; d'où il suivrait que ceux qui savent extraire et fabriquer seraient les maîtres de l'heure. Ils le sont, au sens où les soldats sont les maîtres de la guerre ; ce n'est pas beaucoup. Or, cela même est magique comme dans les contes ; toutefois par une raison qui est assez claire, quoique assez cachée, c'est que ce n'est jamais la possession qui fait difficulté, mais la propriété, qui dépasse de loin la force, même chez le plus pauvre. Ainsi il reste une pesante équivoque dans le mot puissance. Les puissants sont des hommes qui persuadent. Il est vrai que toutes les affaires humaines supposent consentement ; et c'est ce qui donne force aux extracteurs et fabricateurs, par le refus ; mais cette force négative ne fait rien. Tout travail, dès qu'il n'a pas pour fin la conquête de la subsistance immédiate, est strictement subordonné aux échan-

ges, aux promesses, au crédit. Donc les persuasifs mènent tout, et l'économie dépend de la politique. Ce qui est représenté en image grossie dans les contes, où les travaux réels ne comptent jamais à côté du travail de persuader et de fléchir les enchanteurs barbus. Il y a plus d'une chose à apprendre à ces décrets qui barrent tout, et qui ne peuvent être surmontés que par un autre décret. C'est l'image presque sensible au toucher de cette résistance absolue que trouve la force, dans ce monde humain aussitôt hérissé et impénétrable. On pense surtout au refus de concours qui est aux mains des travailleurs ; on y pense parce qu'il s'exerce peu et est toujours explicite. On ne compte pas assez ce refus de concours qui fait que les boutiques se ferment, que les marchés sont ajournés, les entreprises lentes, les vivres amassés, l'argent caché. On ne peut forcer la confiance ; mais, bien plutôt, dès qu'il y a apparence qu'on va la forcer, cela même la fait tomber au zéro. Faites attention que même les supplices, qui obtiennent tant, n'obtiennent jamais cette porte ouverte, cette bourse ouverte, cette facilité d'acheter, de vendre et d'inventer, qui mettent aussitôt les métiers en marche. On dit communément que la politique ne peut rien devant l'économie, par exemple si le papier-monnaie s'en va tombant. Cette relation est obscure par ceci qu'on ne distingue pas assez le travail qui produit et le travail qui organise, persuade, rassure. Et puisque ce dernier est réellement politique, il faudrait réduire l'économie, en dépit du sens ancien de ce mot, à l'art de produire, d'acheter, de vendre, de transporter, autant qu'il dépend des choses et de la connaissance qu'on en a, par exemple qu'une locomotive veut tant de charbon par tonne et par kilomètre, ou qu'un tunnel usera tant de marteaux et de pelles. Cette organisation est sans persuasion, parce qu'on ne persuade pas l'échafaudage, ni la pioche, ni la digue, ni le torrent. L'homme n'est pas magicien ici, mais physicien. En revanche, il faudrait renvoyer à la politique toute l'organisation, autant qu'elle dépend des hommes et de la connaissance qu'on en a. Ces idées étant ainsi nettoyées, il faudrait dire, devant une crise de la monnaie et du crédit, que c'est au contraire l'économie qui est sans puissance devant la politique, en d'autres termes qu'on ne peut point passer tant que l'enchanteur étend sa baguette. L'enchanteur, entendez l'enchanté, car c'est la passion qui barre, c'est-à-dire la peur puisque toutes viennent là. Charger à poings fermés contre la peur en vue de rassurer, n'est-ce pas bien sot ? La première chose, je pense, que l'homme ait comprise, ou plutôt sentie, est que la force ne sert jamais pour le principal, ce qui arrête net le premier mouvement. Or, il n'y a point de réflexion tant que l'on pioche ; et il est vraisemblable que si l'homme n'avait eu affaire qu'aux choses, il aurait percé au lieu de penser. Mais l'homme est un étrange objet pour l'homme, outre que c'est le premier, et toujours le plus important et le plus proche. Et parce qu'on n'a rien fait de ce qui importe si on l'effraie, et encore moins si on le tue, voilà Hercule arrêté et réfléchissant. De quelque côté que l'on prenne la question, on arrive toujours à apercevoir que la première pensée fut la pensée du semblable ; non pas d'abord pensée de la pensée, mais pensée du pensant. Logos fut le premier nom de la raison.

Livre III : Les contes

Chapitre V

De la guerre

[Retour à la table des matières](#)

On conçoit à peine un état d'isolement où tous les maux et tous les biens viendraient des choses. Dans l'état de société, qui est l'état normal de l'homme, et aussi ancien qu'on voudra, les plus grands biens et les plus grands maux viennent de l'homme à l'homme. Querelles, rivalités, passions ; tyrannie, supplices, vengeances ; superstitions, malédictions, rumeurs, fanatisme. Ces maux ont reculé un peu, mais la guerre nous reste, et c'est l'exemple le plus fort de la subordination de l'économique à la politique. Seulement il faut vaincre ici des lieux communs directement contraires à cette idée. Ce long détour, par les contes, les rêves, et le sommeil, y servira, en rappelant d'abord que le premier besoin est de sécurité, pour un être qui prévoit sa propre peur, et qu'ainsi la première organisation est la militaire ; ou bien, en d'autres mots, que la lutte contre les dangers imaginaires est ce qui occupe principalement les hommes. Mais on peut considérer la chose encore autrement.

Les échanges, comme les entreprises, supposent la paix. Le bonheur de posséder et d'entreprendre ramène à la conservation de soi et se trouve ainsi directement opposé, en chacun, à cette fureur qui met la vie en jeu, et qui sou-

met le droit à la force. Cela semble d'abord faux, parce qu'il est plus vite fait de prendre la richesse acquise que de la produire à grande patience. Les pauvres se jetteraient sur les riches, et les peuples misérables sur les nations prospères. La loi des naissances, qui fait varier la population à l'inverse de la richesse, exigerait ce transfert des biens qui n'est pas échange, et qui se ferait des riches aux pauvres par la seule puissance du nombre, mais non pas sans une résistance des riches, ainsi naturellement par guerre. Toutefois les choses ne sont pas si simples, et l'on a vu assez souvent, on voit surtout aujourd'hui, le peuple riche, au contraire, se jeter sur le pauvre. Et dans ce cas-là, il est remarquable que le riche impose ici non pas son bon plaisir, d'après une force supérieure, mais plutôt le droit des échanges, qui lui suffit, et qui est, en quelque sorte, l'instrument propre du riche. C'est ainsi que nous colonisons, et que, vraisemblablement, on a toujours colonisé. Et il faudrait voir si la résistance des peuples pauvres vient de ce qu'ils se sentent encore plus pauvres sous ce régime nouveau, ou si cette résistance n'est pas principalement politique. Au sujet du Maroc, il faut dire si les rebelles défendent leurs biens propres et leur propre travail, ou si ce ne sont pas plutôt les politiques qui défendent par les armes le pouvoir qu'ils avaient sur les biens et le travail d'autrui. Il est à propos de rappeler ici que de meilleurs moyens de faire servir les choses à notre usage ont pour effet d'enrichir tous ceux qui s'en servent, par le seul jeu des échanges.

Nous voilà ainsi ramenés à l'idée principale, qui est que l'économie se définit par une action sur les choses, d'après la connaissance qu'on en a. Ce genre d'exploitation n'est nullement guerre, mais au contraire paix, par la division des travaux, et les échanges qui en sont la condition, par le crédit enfin sans lequel le moindre travail productif, comme de creuser un port, est tout à fait impossible, puisqu'on ne vit pas directement de creuser. Considérez bien ici le salaire, et ce qu'il signifie, la monnaie, et ce qu'elle suppose, et ce guichet de l'entrepreneur, précieux seulement si chacun le respecte, de nulle valeur s'il est pillé. Or, encore une fois, cette sécurité des échanges est politique. On n'a pas à la conquérir sur les choses, par travail, industrie, connaissance des choses ; il faut la conquérir sur les hommes par un enchantement de l'imagination. Une panique est politique, non économique. Regardons de près la Bourse. Une catastrophe de Bourse est économique autant que ce sont les choses qui trompent l'attente, par exemple si des mines s'épuisent ou si des éboulements anéantissent des années de travail. Mais ce qu'il peut y avoir ici de panique, et qui n'est pas peu, vient d'émeute ou de rumeur, enfin de ce que l'homme craint l'homme. Cette partie des mouvements de Bourse est donc politique. Et ce n'est pas la moindre, ce qui fait voir encore que l'économie dépend de la politique.

Sautons donc au centre, à présent, afin de ne pas manquer l'idée. La possession est économique. Après une année de travaux, il existe un port, qui n'existait pas auparavant ; aussitôt des bateaux y viennent, au lieu d'aborder péniblement à quelque plage défendue par des rochers. Les hommes sont réellement plus puissants ; ils possèdent quelque chose qu'ils n'avaient pas. Maintenant à qui appartient ce port ? Non pas nécessairement à ces bateliers

qui s'en servent, mais plutôt à ceux qui l'ont creusé, ou à ceux qui ont nourri ceux qui l'ont creusé. Autre question ; et cette autre question est politique. La propriété est politique, non économique. L'homme qui cache des provisions, parmi d'autres hommes qui les prendraient s'ils les connaissaient, les possède, mais n'en est pas encore le propriétaire. La propriété est publique, déclarée, reconnue, protégée par cette même organisation de guet qui garde notre sommeil. Ce n'est pas par accident, et dans l'intérêt du fisc, que la propriété est connue. Son essence est d'être connue, comme l'essence du vol est d'être furtif, c'est-à-dire de faire croire que ce qu'on a volé, on l'avait déjà à soi de notoriété. Tant que le voleur n'a pas franchi ce passage, il est possesseur, il n'est pas propriétaire. Aucun voleur ne dirait d'une montre : « Elle est à moi, puisque je la tiens. » Au contraire il voudra prouver qu'il l'a achetée, ou reçue en héritage, c'est-à-dire qu'il invoquera publiquement les lois mêmes qu'il a violées secrètement.

Ces lois sont politiques. Dès que l'on cherche à en comprendre le sens, on découvre qu'elles ont pour fin première la sécurité et le bon ordre, et que le fond de la justice est de fixer publiquement le domaine de chacun. Le droit est dit. Le droit qu'aurait chacun à toutes les parties des fortunes n'est contesté que parce qu'il n'est pas formulable. Les procès n'ont pas pour fin de produire, mais plutôt de régler les querelles. Les procès sont politiques, non économiques.

C'est ce que n'admet point aisément celui qui revendique. Sans moi, dit l'inventeur, pas une parcelle de cette richesse ne serait. Cela est vrai de la richesse à venir, et il peut, en effet, l'anéantir par refus de concours. Ici il a pouvoir. Mais sur la richesse produite déjà par son invention il n'a nullement ce genre de pouvoir. Il ne peut la garder tout seul, et ce mot garder est plein de sens. Il faut donc qu'il persuade. Son pouvoir économique ne lui sert plus de rien. Le droit ne s'extrait point comme d'une carrière, à force de bras ; ce précieux produit s'extrait du monde humain, et seulement par persuader. Par ce chemin on viendrait sans doute à considérer sous un jour nouveau l'opposition du droit et de la force. Mais je n'essaie point ici de circonscrire la guerre ; je veux seulement en expliquer quelque chose d'après cette sagesse des contes, autre Sphinx.

Si la guerre est supposée géographique et économique, si elle est prise comme une suite naturelle de la distribution des produits et du mouvement de la population sur la surface de la terre, il faut ou bien subir la force, ou bien dresser force contre force. Mais la sagesse des contes nous invite à considérer plutôt la politique et les passions que la nécessité extérieure, nous rappelant ici à propos, par un mythe universel, que les jeunes sont naturellement le jouet de puissances vieilles, tracassières, jalouses, impitoyables. En somme transporter, échanger, produire, comme assainir, drainer, défricher, c'est bientôt fait, en chantant et riant ; mais les plus grands maux viennent de la Fée Carabosse, et autres monstres aigres. Ces fureurs d'institution, cette infatigable colère, ces redoutables sacs de bile, qui sont enchanteurs et sorcières, et qui contrarient tout projet joyeux, sain et juste, offrent une image grossière de la condition

humaine telle qu'elle est par les âges. Car il est vrai que le pouvoir des méchants est incompréhensible dans les contes. À peine le bonheur est-il en vue qu'apparaît sur la route un vieil homme ou une vieille femme qui étend sa baguette, interdit le passage, et impose des épreuves arbitraires. La parole règle tout; il faut céder. Or, cela est fantastique tant qu'on en juge par l'imagination ; mais, si l'entendement familial regarde, il reconnaît un genre d'obstacle familier et directement invincible, que les anciens ont représenté à faire frémir par la tête de Méduse ; et ce n'est que le visage humain durci par l'humeur aigre, la jalousie, la colère, visage qui arrête tout net le jeune héros par les invisibles liens du respect et de la coutume ; car le visage humain peut beaucoup par le regard muet, surtout quand l'espérance d'un changement, d'un fléchissement, d'une pitié, d'un regret, doit être abandonnée par la dureté de cette enveloppe ; c'est alors qu'il faut revenir dans les chemins de l'enfance, et subir la volonté de la sorcière. Il faut que je sois bien enfant ; encore aujourd'hui, et déjà si loin de cette guerre, je ne vois rien de redoutable comme ces invincibles visages qui disent une seule chose. Mais il faut rompre l'enchantement.

Livre III : Les contes

Chapitre VI

Du romanesque

[Retour à la table des matières](#)

Le romanesque est déjà tout dans les contes, mais enveloppé. J'y vois une mythologie, mais dépassée et comme réfléchie. L'idée romanesque n'enferme plus que les choses se plient à des sortilèges ; tout le merveilleux est rassemblé dans le monde humain, et, par opposition, tout le facile est renvoyé à l'autre monde, à l'égard duquel le romanesque enferme un peu trop de mépris ; c'est encore une idée des contes, c'est-à-dire une idée d'enfance, que les obstacles extérieurs sont de peu, s'il n'y a point de décret contraire. Idée à demi juste, et peut-être plus qu'à demi, qui répond au sentiment d'une force jeune, elle-même parente de ce monde, et si intimement engagée en lui qu'elle ne peut se développer sans le changer. Dans les actions qui dépendent des choses comme telles, il reste ainsi quelque chose du jeu enfantin. Il faut remarquer que la guerre, à ce romanesque jugement, compte comme une sorte de chasse ; car l'ennemi n'a nullement un pouvoir de charme, il ne compte que comme une chose ; de là vient un étonnant contraste entre les délicatesses du sentiment et l'impétuosité guerrière, qui se trouvent souvent dans le même homme. Le romanesque est guerrier comme il est cavalier. Encore moins

pense-t-il au temps qui est nécessaire pour changer les choses. Ainsi, formant aisément de grands desseins, il les manquerait toujours sans l'alliance de quelque esprit positif, qui prépare une action après l'autre.

L'enfant est d'abord romanesque, parce qu'il ignore d'abord tout à fait comment la nécessité extérieure est dominée, comment la vie est assurée, comment les choses utiles sont conquises ; il ignore cela, parce que tout lui est donné ; et, pendant longtemps encore, son grand travail est de demander. Ce pli reste longtemps, et même toujours. C'est une idée romanesque de vouloir plaire, et de compter sur plaire. L'idée positive, qui est qu'il faut faire et servir, est longtemps cachée ; à beaucoup elle l'est toujours. Il y a de vieux enfants qui reviennent toujours à expliquer l'avancement d'un homme par faveurs et grâces ; et là-dessus les apparences nous trompent toujours un peu. Ce qui est le plus caché à l'enfant, c'est que la nécessité extérieure tient les hommes fort serrés, et qu'il n'est au pouvoir de personne de faire durer la faveur, disons même l'amitié, si la nécessité y met obstacle, surtout par cette suite inflexible et cette obstination qui est propre aux plus humbles nécessités. Par exemple il faut qu'un homme dorme, il faut qu'il mange. Croire que les sentiments vifs fassent oublier l'un et l'autre, cela est romanesque ; et c'est vrai d'abord, mais ce n'est pas vrai longtemps. Descartes remarquait que la tristesse lui donnait faim. De telles idées ne plaisent point. À plus forte raison est-il malaisé d'apercevoir que les touches de la nécessité, parce qu'elles reviennent toujours comme des vagues, finissent par communiquer aux choses humaines un mouvement irrésistible. C'est là-dessus que le politique parie, mais il y a peu de politiques.

Il y a des amoureux, il y a des courtisans ; c'est le même homme, qui ne sait point vieillir. Héros par ceci que, comme c'est la crainte de déplaire qui est son supplice propre, il se jette avec bonheur dans les aventures où il ne s'agit nullement de plaire ou de ne pas plaire ; mais au retour se montre la difficulté de faire un seul pas dans le cercle des puissances vénérées. La timidité est le mal des héros ; l'entreprise de guerre ne la guérit nullement. Elle est suite d'enfance ; elle vient de vouloir persuader et de renoncer tout à fait à l'idée même de forcer. C'est alors que les signes humains tendent leurs fils fragiles et infranchissables. On aperçoit ici les perplexités de l'amour ; mais le jeu de toute coquette est déjà dans toute politesse, comme dans toute politique qui imagine que plaire est le tout. Dès qu'il est reconnu des deux côtés que l'on veut persuader et non forcer, la force tombe dans le vide. Il n'y a point de refus plus exaspérant qu'un consentement qui se donne comme forcé. D'où cet arrêt à mi-chemin, qui est un sévère rappel de politesse, de soi à soi. L'idée de Dieu tel qu'on l'adore est presque impossible à comprendre si l'on n'a d'abord mesuré les liens de société, dans lesquels il n'entre point de contrainte qui ne soit voulue et même cherchée par celui-là qui la subit. Sachez que ce n'est point Célimène qui veut conduire Alceste à faire sa cour comme il est convenable ; Célimène ne peut rien ; tous ses signes sont pour le faire entendre ; elle se joue à ne point consentir. Or tous les amours viennent buter là. L'idée d'un Dieu est faite pour presque tous de cette puissance qui ne peut rien, et qui est invincible. Dieu a besoin de nous ; mais cela ne veut pas dire

que nous n'ayons pas besoin de lui. Il n'est rien de plus simple que de le vaincre ; mais il n'est rien d'impossible comme de le vaincre. Il n'approuve pas comme on voudrait. Toute la piété vise à persuader Dieu, avec l'idée qu'il n'y a pas un moyen assuré de le persuader, hors de nous persuader nous-mêmes et de faire sa volonté, et avant même qu'elle nous soit connue. Cela jette à l'offrande de soi, sans plus de pensée. Or cette idée du culte et du sacrifice est tirée de nos proches et de l'obstacle humain. Tous les drames sont de religion. Dès que je sens l'obstacle humain, je sens aussi que le moindre effort le durcit. La ruse de l'enchanteur est en ceci qu'il se dit : « Voilà un gaillard qui a besoin de mon consentement et qui pense l'enlever comme une redoute. » Cette force de l'extrême faiblesse, et encore jouée, est toute la coquetterie. On voit, dans la Duchesse de Langeais, que Montriveau, l'homme fort, se blesse lui-même à coup sûr, en toutes ses démarches de conquérant. Finalement il possède un cadavre, et cela fait un beau symbole.

Représentez-vous donc un homme qui a peur de sa propre force, parce qu'il sait qu'elle est non seulement inutile, mais directement contraire à ses desseins. N'est-ce pas bien l'enchantement ? Je ne veux pas forcer le prince, quand je le pourrais. Cette seule contrainte m'aliénera son bon vouloir à jamais, son bon vouloir, qui est ce pouvoir que je convoite. De là ces invisibles traits et infranchissables, qui sont sur le parquet autour du trône, et en toute société. « Je veux bien sourire, dit Célimène, si vous y tenez. » Mais, traîtresse, il faut sourire et que cela vous plaise, et non point parce que j'y tiens ; il faut être heureuse de me voir. Il faut. Mais par cela seul qu'il faut, cela ne peut être. C'est par de telles expériences que celui qui fait sa cour vient à se défier de son désir même, et interroge les signes afin de savoir ce qu'il veut. Ces milles face du visage, du geste, du discours jettent souvent le courtisan dans une irrésolution et même une fureur contre soi qui le tient attaché au parquet, tout comme l'était le prince Charmant. D'où finalement un renoncement, un dévouement, une soumission ailée dans les choses de peu ; et j'y compte un voyage de cent lieues, ou une folie qui fait manquer un héritage. Tel est le merveilleux dans lequel se meut le héros, tantôt aisément, rapidement, sans peur aucune dans un bonheur plein, tantôt péniblement et comme serré dans d'invisibles bandelettes qui l'arrêtent même de respirer. Les amoureux connaissent cet étrange état, mais ils n'en ont point le privilège. Tout pouvoir s'exerce ainsi, dès qu'on y croit. Et il n'y a point d'autre pouvoir que ce magique pouvoir ; chacun sait bien que la force n'est pas le pouvoir. Dans l'ordinaire de ce monde humain qui est le lieu des miracles, ce n'est point le héros qui tient le pouvoir, mais plutôt quelque vieille carcasse pleine de ruses. Toutes les espérances et toutes les craintes du héros s'agitent dans un cercle d'enchantements. L'épreuve, alors, est une action, difficile, périlleuse, mais permise, et encore mieux que permise, ordonnée. La force délivrée s'y précipite toute. Les autres peurs ne comptent point à côté de la peur de déplaire.

Communément on se guérit du romanesque par une vue positive des intérêts et des services, et l'on fait reposer tout l'art de gouverner, et tout l'art d'obéir, sur l'art d'accumuler et de transformer les choses. L'ouvrier et le chef

d'entreprise, par les fins qu'ils poursuivent, arrivent aussitôt à nier le romanesque. Mais ce n'est encore qu'une demi-vérité. Car le besoin de fidélité, qui répond au besoin de confiance, est plus ancien et plus fort que le besoin de gagner sa vie ; l'enfance le fait bien voir ; nul n'a commencé par l'échange des services ; tous ont commencé par la vénération, la crainte et l'espérance. Ainsi l'état économique pur est sans racines par trop de raison. L'homme vit premièrement d'amour et de gloire ; et il n'est point vrai qu'on obtienne amour et gloire par argent et services ; on n'en obtient que de faibles signes et chacun le sait bien. Chacun sait même bien plus ; c'est que de tels signes payés rendent impossibles les précieuses choses dont ils sont les signes. C'est par là que l'avare en arrive à n'aimer plus que ses richesses, sans songer au vain usage qu'il en pourrait faire. En disant que la richesse est la seule possession qui ne trompe point, il dit quelque chose de profond. Mais cette raison désespérée convient seulement à l'extrême de l'âge.

Il y a une vue supérieure sur le monde humain et qui est physiologique. Je trouve un trait de ce genre dans le *Mémorial*. Il me fallait, dit Napoléon, une société et des salons. Or les femmes qui pouvaient soutenir l'ordre nouveau étaient jeunes et toujours courant ; elles n'avaient pas ce poids qui fait immobilité et centre ; mais, ajoute-t-il, elles auraient vieilli. Nature aurait donc fait tout doucement ce qu'intrigue ni conseil ne pouvaient. De ce mot étonnant : « Elles auraient vieilli », on est renvoyé à mille autres remarques, de plus prompt effet. Il arrive souvent que nature fait sourire et consentement, comme elle fait colère et résistance, par de petites causes ; et la nourrice est la plus sage, qui fait sauter le nourrisson pleurant, ou bien qui tout simplement le retourne. On ne peut retourner un homme comme un paquet ; mais on peut offrir à propos un siège, un cheval, un peu de vin. On peut attendre, et guetter le jeu compensateur, plus fort que tout homme. Car par les lois de la vie, fatigue, sommeil, faim, il est assuré que rien ne durera, et que l'enchantement est aussi variable et faible que l'enchanté. De là vient que la position des valets intérieurs, comme Saint-Simon les appelle, est toujours la plus forte dans n'importe quelle cour. Mais ils usent de ce pouvoir sans le bien comprendre. Je crois que les vrais politiques, peut-être sans y réfléchir beaucoup plus, se meuvent ainsi sans grande peine, d'échec en échec toujours, cherchant passage et tournant autour, guettant la faim, l'ennui ou la fatigue, au lieu de fatiguer eux-mêmes inutilement un cheval, loin de la changeante Mathilde, comme ce fou de Julien Sorel. Toutefois, selon mon opinion, il reste souvent dans ces politiques plus de romanesque qu'on ne croit ; ils pensent encore trop à persuader et à plaire, au lieu de laisser l'état présent s'user de lui-même. Ainsi abandonnant à un demi-mépris les affaires autant qu'elles sont choses, ce qui est une partie de la sagesse, peut-être en revanche croient-ils trop à la constance dans les passions, et prennent-ils pour réel obstacle ce qui n'a de consistance souvent que par notre peur. Plus d'une fois les signes de l' amoureux ont rappelé Célimène à son rôle, dont elle était fatiguée peut-être. Et il suffit souvent en politique d'avoir vaincu la timidité. C'est encore un autre genre d'enchantement que de ne point répondre aux signes. D'où cet œil puissant que les statuaire ont copié et achevé, qui ne voit plus les signes. Autour de quoi de nouveau gravite le romanesque né d'hier, et toujours aisément gouverné.

Livre III : Les contes

Chapitre VII

De la métaphore

[Retour à la table des matières](#)

Il faut toucher à cet immense sujet. Nous parlons par images souvent. La parabole fait entendre autre chose que ce qu'elle dit, mais qui est inséparable de ce qu'elle dit. Déjà on aperçoit comment l'absurde dans l'apparence nous sommes quelquefois de comprendre ; par exemple l'ouvrier de la onzième heure, autant récompensé que les autres, ou bien le figuier maudit parce qu'il n'a point de figues hors de saison. Ce dernier passage est corrigé maintenant presque partout ; on efface les mots : « Et ce n'était pas la saison des figues », de façon à obtenir un sens bien plat. Il n'y a pourtant pas de vraisemblance que l'on ait ajouté une phrase absurde à première vue. Et quand on l'aurait ajoutée, cela même s'accorderait au jeu libre de l'imagination. L'invention est toujours fortuite par un côté, et il faut dire que le raisonnable dans l'image fait une médiocre nourriture. Les poètes qui visent là sont de plats poètes.

Je n'approuve point non plus ceux qui corrigent la pantoufle de verre, en *Cendrillon*, disant que c'est pantoufle de vair, et que le vair est fourrure souple et chaude. Nous n'avons pas gagné beaucoup, et bien imprudemment, nous

avons changé la lettre. Beaucoup croient que penser est cela même, c'est-à-dire former des images convenables, et qui ne posent point de question. Mais l'imagination selon la raison n'est ni imagination ni raison ; c'est la coutume dormeuse. Celui qui ne commence pas par ne pas comprendre ne sait pas ce que c'est que penser. « Ne sois point droit, disaient les Stoïciens ; non pas droit, mais redressé. » Si les détourneurs avaient pu trouver ici quelque correction bien plate, nous manquerions aussi la doctrine stoïcienne. C'est bientôt fait. Je retourne à mes contes, où il y a certainement quelque chose à comprendre, ce qui ne veut point dire qu'il y ait quelque chose à y changer. On pourrait bien aussi corriger les figures de géomètre, avec cet espoir qu'à force d'amincir et de nettoyer le tracé, on finira par comprendre ce que c'est qu'une droite. Mais l'esprit du vrai géomètre ne cherche nullement par là. Et Platon raisonnant sur les quatre osselets, dont aucun n'est quatre, ou sur Socrate plus grand que Théodore et plus petit que Théétète, n'est point gêné par ces hommes, ni par ces osselets. Le nombre quatre, en ces osselets, n'est pas moins pur qu'en quatre points. Et c'est déjà d'un esprit juste de prendre l'imagination pour ce qu'elle est. Pareillement, il n'y a rien à comprendre en ces amours raisonnables. Amour et raison s'y corrompent par le mélange. Les exemples abondent.

Je traitais au chapitre précédent sommairement des épreuves imposées à l'amoureux ; on voit bien qu'il n'y a rien à comprendre à une épreuve raisonnable ; mais au contraire c'est dans l'épreuve absurde que je saisis l'idée, et ce n'est pas un petit avantage, si l'on est mis en demeure de saisir l'idée ou de ne rien saisir du tout. Stendhal cite le *Sunt Lacrimae rerum* en pensant au cercueil de son ami Lambert. A-t-il compris ? Mais qui a compris ? L'esprit est beau lorsqu'il se mire en de tels miroirs ; il est assuré au moins de ne pas s'y voir assez pour se prendre à une ombre. Un esprit cultivé est rempli de ces problèmes insolubles, auxquels il revient toujours. C'est un peu le même plaisir que l'on trouve aux tours de passe-passe. On soupçonne qu'il y a une explication ; on se pique de ne la point trouver, et puis l'on ne se pique plus. Savoir attendre est beaucoup ; savoir ignorer est beaucoup. La Rochefoucauld a dit : « L'honnête homme ne se pique de rien », et ce mot va fort loin.

J'ai dit que les contes sont vrais. Mais ce n'est pas assez dire. La profonde sagesse populaire est plus rusée que nos philosophes, lesquels se font souvent de petites machines à penser, qui donnent la réponse. Les contes ne se donnent point l'air d'être vrais. Au rebours du détourneur, qui dit toujours : « C'est bien simple », l'antique sagesse nous met en garde contre cette fausse raison, qui n'est qu'imagination selon la coutume. Piquant moyen, aussi ancien que l'espèce humaine, qui est de nous jeter l'absurde aux yeux, de grossir et de redoubler l'impossible, par quoi l'imagination est définie, et rappelée à son rôle de folle. À quoi servent aussi ces comparaisons étranges, que le génie poétique nous jette comme un défi. Mais allons doucement. J'admire d'abord la grandeur des enfants, qui ne discutent jamais sur la lettre, et même ne veulent point qu'on la change. Ce n'est pas qu'ils saisissent déjà l'esprit ; mais ils savent toujours bien que l'esprit n'est pas ce maigre gibier. Ainsi en s'amusant de l'absurde ils ne déshonorent pas l'esprit, mais au contraire ils l'honorent. Montaigne et Pascal, avec Platon le maître de tous, jouent ici dans leur

berceau. L'enfance voit grand par cette croissance qu'elle sent en elle. Elle attend quelque chose de mieux que des fictions cohérentes. Certes, il y a majesté, et santé aussi peut-être, à laisser jouer l'imagination en même temps que le corps, et par les mêmes lois. Le comique se délivre aussi de folie par contemplation de folie pure ; l'homme se reconnaît jeune et souverain en ce corps séparé, qui ne fait point la bête, mais qui est la bête. De même je vois quelque chose d'impérial à conserver l'absurde tel qu'il est ; c'est refuser les petites raisons. Ainsi sont les décors de Shakespeare. Parce que cette apparence ne peut contenter, il faut voir au delà. Et c'est sur l'absurde même que l'esprit rebondit, car il n'y peut rester. Ces signes nous délivrent des signes. Au contraire par des signes de raisonnable apparence, nous venons à penser les signes, et la coutume nous tient. Telle est la vieillesse de l'esprit.

La fable n'espère point nous faire croire que les animaux parlent, ni qu'une tortue voyage entre deux canards, serrant un bâton dans sa mâchoire. Cette société de lion et de chèvre, de loup et de bouc, de renard et de cigogne, n'a point non plus de vraisemblance. Quelqu'un a-t-il jamais cru que l'image de la lune dans l'eau puisse être prise pour un fromage ? Seulement ce trait, que la lune est déjà à demi mangée par le renard, nous plaît à tous, grands et petits, par un retour soudain de l'ordre extérieur, qui prête consistance aux images un petit moment. Mais toujours est-il que nous sommes détournés de penser ici à la lune, ou au renard, ou au loup, quoique ce moyen des deux seaux et de la poulie soit encore pour nous rappeler l'inflexible ordre des choses. Qui débrouillera tous ces fils ? À chaque instant la fiction se montre comme telle ; à chaque instant la nécessité des choses se montre comme telle. Le corbeau écoute le renard ; le corbeau tient un fromage en son bec ; cela ne trompe point. Il ouvre un large bec, et le fromage tombe ; cela ne trompe point non plus. C'est tenir l'attention par le corps, et de deux manières, par le corps percevant et par le corps rêvant. Tout est donc rassemblé, et rien ne se montre. Cet art semble écarter à plaisir et retarder le moment où sera dite enfin une chose bien connue et trop connue. Dans les temps anciens déjà on remarquait que comprendre tout à fait n'est plus comprendre.

La parabole est comme une fable sans la morale. L'énigme est du même genre ; et il faut la tenir aussi comme une des formes les plus anciennes de la pensée. « Le matin sur quatre pieds, à midi sur deux, le soir sur trois. » Il est clair que ce n'est qu'un jeu ; mais aussi ce plaisir de trouver un sens à l'absurde ne s'use point. Il faut que l'esprit se mette d'abord dans le cas de renoncer ; c'est de là qu'il renaît ; c'est sur le point de ce réveil qu'il se connaît pensant.

Toutes ces figures enferment des comparaisons. Le vaniteux ressemble à un corbeau qui, par le bonheur d'être loué, oublierait de se garder des voleurs. La vie humaine ressemble à une journée dont l'enfance serait le matin. La lune ressemble à un fromage. Le loup ressemble à un roi qui ferait marcher ses juristes avec ses armées. Une citrouille ressemble à un carrosse. Le méchant ressemble à un homme qui vomit, d'où cette énergique image de la sorcière qui crache crapauds et serpents. Ce dernier exemple montre bien comment le corps se trouve disposé selon la pensée ; et l'on comprend en quel sens une

image forte vaut mieux qu'une image juste, et pourquoi la description qui nous touche le plus n'est pas toujours la plus exacte. Mais sans doute faut-il se livrer avec suite et tout ingénument à cette répugnante image si l'on veut comprendre où visent les images. Je crois qu'elles visent toujours à produire quelque changement d'attitude et d'affection dans le corps humain, ce qui est la seule manière de faire connaître comme présent un objet absent. Un récit exact et sans aucune métaphore ne fera jamais l'effet de l'objet même, et les détails n'y ajouteront rien. Mais en revanche un mouvement vif et réel de notre corps fera l'affaire, comme en ces peurs, rêves d'un moment, où l'on croit si bien, même sans savoir ce que l'on croit. Ainsi nous passerions de la métaphore à l'idée comme du songe à la chose. La poésie serait donc un jeu d'énigmes qui rendrait vie à nos faibles idées, comme ferait une continuelle fable.

Livre quatrième

Les jeux

[Retour à la table des matières](#)

Livre IV : Les jeux

Chapitre I

Les travaux

[Retour à la table des matières](#)

Destruction, conquête, extraction, fabrication, transports, négoce, voilà les travaux. Notre affaire n'est pas maintenant de développer ces différences, ni la suite merveilleuse des instruments, animaux, outils, machines. Il s'agit de déterminer la notion du jeu, par opposition, non sans toucher aux beaux-arts, qui semblent entre deux. Il me paraît même qu'il faut tenir ces trois notions ensemble sous le regard. Il s'agit, dans tous les cas, d'actions. Tout ce mouvement des hommes sur la terre, ces changements des eaux, des bois, des plaines, ces marques de l'homme partout, ces vestiges étonnants, représentent des jeux, des travaux ou des œuvres. Toutefois, il est clair que le jeu est ce qui laisse le moins l'empreinte de l'homme sur la terre, et qu'au contraire l'art laisse des signes puissants, qui suffisent, et auxquels on ne touche plus, comme les Pyramides. Le travail ne laisse pas de signes à proprement parler, mais ce sont plutôt des moyens ou instruments, usés continuellement par le travail même, et continuellement réparés en vue de cette consommation ou destruction qui ne cesse point et qui entretient notre vie. Il y a quelque chose de pressant, d'ininterrompu, de suivi dans le travail, qu'on ne trouve point dans le jeu, ni dans les œuvres de loisir. Et cette sévère loi du travail nous fait sentir

une double contrainte. La nécessité extérieure nous tient. Les choses nous usent, nous détruisent et même nous conservent sans nous demander permission et sans le moindre égard. Soleil, pluie, vent, inondation, donnent perpétuellement assaut. Le blé pousse selon la saison, non selon nos désirs. Ainsi nous courons toujours, et nous ne cessons jamais d'obéir. Tous les hommes vont à une tâche, prévue ou non, mais qui n'attend jamais. Nul ne peut dire, au commencement de la journée, ce qui sera le plus pressant avant le soir, moisson, éboulement, incendie ou cyclone. Mais autre chose encore nous presse, et gouverne tous nos mouvements, c'est que le jeu des échanges et de la coopération fait que tout travail dépend d'un travail, et que l'homme attend l'homme. Faute de cueillir mes fruits lorsqu'ils sont mûrs, je les perds. Faute de livrer au jour convenu cet habit que j'ai promis, je ne puis plus compter sur le pain, sur la viande, sur le charbon qu'on m'a promis. Telle est donc la double nécessité qui règle tout travail.

L'homme est ainsi tenu de deux manières. Au regard des choses, il est clair que l'intention ne compte pas, ni l'effort, mais seulement le résultat, et que le travail du lendemain dépend de celui de la veille. La sagesse des proverbes ne tarit point là-dessus, disant qu'il faut faire chaque chose en son temps, qu'heureux commencement est la moitié de l'œuvre, qu'on ne bâtit pas sur le sable, et qu'enfin l'on récolte ce que l'on a semé. Mais j'ai trouvé dans une pensée de Franklin la plus forte expression de cette nécessité toujours menaçante, et qui exige un continuel travail. « La faim, dit-il, regarde par la fenêtre du travailleur, mais elle n'ose pas entrer. » C'est le privilège de l'enfance de ne point former d'abord cette idée-là. Autant que l'enfant l'éprouve, il n'est plus enfant. Il est clair aussi que le travail de l'artiste est réglé par d'autres lois ; car nul ne compte les essais, si l'œuvre est belle.

Les hommes savent bien attendre que l'enfant ait grandi, pourvu qu'ils le puissent. Ils savent bien attendre que l'artiste ait essayé assez, pourvu qu'ils le puissent. Mais ils sont tous dominés par cette sévère condition des travaux réels, qui est qu'il faut un résultat à temps fixé. D'où une autre manière de récolter encore ce que l'on a semé, si l'on se montre maladroit, négligent, inexact. C'est en quoi l'apprentissage diffère du travail scolaire et même s'y oppose. L'apprenti qui gâte une belle planche détruit un travail fait et arrête un travail en train. D'où ces jugements humains, plus sévères que l'homme, et qui refusent secours à celui qui ne réussit point. En ce sérieux de l'existence réelle, sur laquelle la nature extérieure pèse toujours inexorablement, se déterminent les carrières, les situations, enfin la valeur marchande de l'homme, toujours d'après les résultats passés, et au mépris des excuses et promesses. Le milieu humain est inhumain en ce sens, parce qu'il ne fait que traduire la nécessité extérieure, et l'obéissance de gré ou de force qui est notre lot à tous. D'où ces imprécations contre le négligent, qui arrête soudain le cours entier des actions. Communément rumeur sourde, mouvement et bruit du travail même, qui fait que l'homme court où il a promis d'être. Le paresseux, à ce que je crois, n'est qu'un homme qui n'a point encore de poste, ou qui croit n'en pas avoir. Chose remarquable, c'est toujours parce qu'il sait ou croit qu'on ne compte point sur lui, qu'il ne se presse point. Supposez au contraire dans cet homme l'idée,

vraie ou fausse, que nul ne saura le remplacer, vous le verrez aller. C'est donc trop peu dire que de dire que l'homme aime son travail. La prise du travail est bien plus sûre. Comme ces courroies et engrenages, qui vous happent par la manche, ainsi la grande machine ne demande point permission. C'est un fait remarquable, et que je crois sans exception, que l'homme qui règle lui-même son travail est celui qui travaille le plus, pourvu qu'il coopère, et que d'autres lui poussent sans cesse des pièces à finir. Aussi je crois que sous les noms de cupidité, d'avarice, ou d'ambition, on décrit souvent assez mal un sentiment vif d'un travail à continuer, d'une réputation à soutenir, enfin d'une certaine action que les autres ne feront pas aussi bien. Il est clair que l'écolier ne trouve pas de ces raisons d'agir ; pour une version mal faite rien ne manquera au monde. Voilà sans doute pourquoi c'est dans la partie la plus active, la plus remuante, la plus infatigable, qui est l'enfance, que l'on trouve le plus de paresseux.

Livre IV : Les jeux

Chapitre II

Les œuvres

[Retour à la table des matières](#)

Je crois utile de distinguer les travaux et les œuvres. La loi du travail semble être en même temps l'usage et l'oubli. Qui pense à la récolte de l'autre année ? La charrue trace les sillons ; le blé les recouvre ; le chaume offre encore un autre visage ; mais cet aspect même est effacé par d'autres travaux et par d'autres cultures. Le chariot, la machine, l'usine sont en usure ; on en jette les débris, sans aucun respect ; on reprend ces débris pour d'autres travaux. Rien n'est plus laid qu'un outil brisé et jeté sur un tas ; rien n'est plus laid qu'une machine rouillée, une roue brisée au bord de la route. Les choses du travail n'ont de sens que dans le mouvement qui les emporte ou les entoure, ou bien dans leur court repos, quand tout marque que l'homme va revenir. C'est pourquoi les signes de l'abandon, les herbes non foulées, les arbustes se mêlant aux outils et aux constructions industrielles, font tout autre chose que des ruines vénérables. Le silence aussi étonne et choque en ces chantiers désolés. Une voie ferrée plaît par le luisant du métal, la végétation abolie ou nivelée, les traces du feu, toutes choses qui signifient le passage et l'usage.

Par opposition on comprend que l'œuvre est une chose qui reste étrangère à ce mouvement. Cette résistance, et encore signifiée, est sans doute le propre des œuvres d'art, et passe même bien avant l'expression, car un tas de débris

exprime beaucoup. Aussi voyons-nous qu'un aqueduc ou un rempart, par la seule masse, sont monuments. Et l'on peut décider qu'il n'y a point de forme belle, si elle ne résiste. Même le désordre peut avoir quelque beauté par la masse, comme on voit aux montagnes et aux précipices. Si différentes des monuments que soient la poésie et la musique, mobiles en apparence comme nos pensées, on y reconnaît pourtant l'art de construire, plus sensible encore peut-être par une facilité de les changer, qui fait paraître aussitôt l'impossibilité de les changer. Il n'y manque même pas la résistance et le heurt de la matière. Les sons assemblés ont à leur manière le solide du monument ou du bijou ; nous en suivons le contour, fidèles ici par choix, mais n'ayant pourtant point le choix entre une manière d'être et une autre, puisque l'œuvre périt par le moindre changement. Et sans doute la plus pure beauté de la musique est dans ces formes qui ne fléchissent point, et sans aucun genre de caresse ou de flatterie. En voilà assez pour faire comprendre, ce qui est ici notre fin, que l'art n'est pas un jeu. Il y a du sérieux dans l'art, et un résultat à jamais, ce que toutes les espèces de jeux repoussent énergiquement.

L'art tient de plus près au travail. Il s'en distingue pourtant par ceci que les formes du travail en appellent d'autres, par d'autres actions ; le sillon annonce la moisson. On attend que la moisson soit mûre. L'homme ici se prépare et s'élance déjà pour briser la forme ; il voit déjà les gerbes, la paille, la farine, le pain. Un jardin, au contraire, offre en chacune des saisons quelque chose de fini et repousse, en quelque sorte, la main de l'homme. Encore faut-il dire que la beauté d'un jardin ne consiste pas principalement dans ces fragiles apparences de couleurs ou de feuillages, sans durée et sans solidité, mais plutôt en ces assises architecturales, comme terrasses, escaliers, et lignes de grands arbres, toutes choses qui signifient durée au delà d'une saison. Toutefois un jardin d'agrément est encore à peine une œuvre. Au lieu qu'on voit bien qu'une œuvre d'art est finie et en quelque sorte retranchée, formant îlot dans le travail. Dans les choses façonnées par le travail, tout raconte qu'elles servent, qu'elles serviront, qu'elles ont servi. Leur honneur est de s'user en produisant, comme on voit pour l'outil. Leur fin est hors d'elles ; au lieu que les œuvres sont elles-mêmes leur propre fin ; par exemple un poignard damasquiné est mis comme hors d'usage par l'ornement, qui évidemment ne sert à rien. Modèle peut-être, mais non point matière à son tour. Modèle, signe, témoin, telle est l'œuvre. Ce que l'ancienne église, inviolable au bord du trafic et détournant le flot des machines et machinistes, représente bien.

Toute opposition suppose un passage insensible de nature et des degrés. Le tombeau est sans usage ; l'homme n'y imprime plus d'autres vestiges. La vieille église s'use encore, mais non point comme un instrument de travail. Il arrive qu'une maison ne soit qu'un instrument comme gare, usine, hôtel. Au contraire une demeure familiale a toujours quelque chose d'une œuvre, car elle n'est pas marquée par le travail seulement. Les marques du travail gardent quelque chose de l'action qui passe. Les chasseurs traînent un cerf jusqu'à la grotte ; les bois entaillent la roche friable ; voilà un signe d'une chasse heureuse, et un souvenir en un sens. Mais le dessin de la bête sur le mur est un signe d'un autre genre. Un siège poli par l'usage offre un signe d'un autre genre

encore. Par l'un et par l'autre, un cycle d'actions se trouve fermé. Le trait le plus frappant d'un dessin est que l'action y revient sur elle-même, mouvement que la contemplation imitera. Au contraire, ce cerf traîné allait à d'autres actions ; c'était une partie de ce travail finalement destructeur qui soumet la chose à l'homme. On pourrait dire que celui qui dessine ne possède point, mais plutôt est possédé, et ce caractère se retrouve dans la demeure, où la trace humaine réagit continuellement sur l'homme ; on ne fait pas autre chose d'un fauteuil ou d'un lit que de s'y conformer. L'opposition entre la chose et l'homme se trouve effacée. La chose n'est plus alors comme une matière à transformer, dont on fera nourriture, vêtement, abri, outil ; elle représente, au contraire, par sa forme, un rapport de l'homme à lui-même, enfin une invitation à penser. Telle est la différence entre un escalier et une échelle ; l'échelle n'est qu'un moyen ; l'escalier, surtout monumental, règle aussitôt l'action de l'homme selon la forme humaine, on dirait presque selon la majesté. Toute la demeure, voilà un beau mot, nous retient et nous dispose selon notre nature seulement. Un fauteuil est de cérémonie ; il n'invite point à ces mouvements de force et sans égards, par lesquels l'homme conquiert et broie. Les ornements, qui ajoutent d'autres formes à ces formes consacrées, ont certainement aussi pour effet de retenir et de composer l'homme. Il faut qu'il y ait un rapport caché entre la forme des meubles et le dessin, puisque partout nous voyons que le dessin s'ajoute à la forme comme pour avertir qu'il n'est pas question maintenant de détruire ni de transformer, mais au contraire, de se régler sur la chose. Toutefois je ne puis dire d'où vient cet impérieux avertissement du dessin. Ou peut-être faut-il considérer ici la ligne du dessin, naturellement continue, mais qui aussi ramène à la chose, je dirais presque à l'intérieur de la chose, par cette obstination à en circonscrire l'extérieur. Et c'est pourquoi, sans doute, il n'est pas nécessaire que l'intérieur de la chose soit décrit par d'autres traits ; le contour suffit, et cette grande surface nue du papier exprime beaucoup par cette ligne sinueuse qui y ramène et y emprisonne l'attention. C'est dire que le dessin est un énergique appel à la fonction de contempler ; et cela n'est pas également vrai de tous les dessins, car l'Océan bien dessiné, ou le fleuve, nous emmènent en voyage ; mais il semble que le dessin d'ornement, qui est ce qui nous occupe ici, ait pour loi de fermer le passage à toute action, et de ramener à un objet qui, alors, n'a d'autre sens que cet avertissement même. Ce qui invite à considérer le monument, la maison ou le meuble non point comme des instruments, mais comme des choses qui ont en elles-mêmes leur fin. Toujours est-il que la demeure, par ces signes concordants, passe insensiblement au rang de l'œuvre. Vous apercevez aisément cette différence entre l'atelier secoué et marqué de travail, souillé de débris et de poussière, et la chambre à coucher où toutes les formes, au contraire, sont finies et consacrées, rappelant l'homme lui-même à sa forme naturelle.

Livre IV : Les jeux

Chapitre III

Le travail enfantin

[Retour à la table des matières](#)

De ces travaux virils et de ces arts virils, il faut revenir au peuple enfant et à l'heureuse école. Au premier danger, le petit revient à ce tissu maternel dont il est à peine sorti. Si vous rassemblez des enfants sans avoir fait un puissant barrage contre les choses de nature, vous aurez des peurs folles. L'école est ainsi par nécessité hors de la nature, protégée et nourrie par le tissu humain environnant. Je ne vois donc point que le travail réel y soit possible. Les outils réels, et qui vraiment mordraient, sont hors de lieu dans cette foule mobile, violente et faible, qui doit au contraire se mouvoir dans des choses soumises et façonnées. Si l'enfant travaille, il ne le peut faire que sous la surveillance constante et la protection efficace d'un groupe d'hommes, et c'est une proportion que l'atelier d'apprentissage a trouvée et gardée. Il faut apercevoir que l'école d'apprentissage mélange deux institutions fort différentes. Et l'enfant, pris ainsi entre deux tâches qui ne se ressemblent point, risque de manquer à la fois l'instruction et l'apprentissage.

L'apprenti n'essaie pas, car la sévère loi des travaux le tient, et la nécessité n'a point d'égards. Une pièce préparée ou dégrossie se trouve gâtée par la moindre improvisation, surtout ingénieuse ; l'ordre des travaux réels est troublé ; le temps et la matière sont perdus. Scandale, et il faut que ce soit scandale, tout autant que si un enfant s'amusait à un pansement téméraire. La sagesse virile commande ici comme elle obéit, c'est-à-dire de rude et forte manière. Si l'apprenti ne se heurte pas, à son dommage, contre l'ordre extérieur et l'ordre humain ensemble, il n'est pas apprenti. Il n'acquiert point cette prudence et cette patience ouvrière, qui étonne aussitôt l'ingénieux amateur, et si promptement le dépasse, mais sans l'instruire. Par ces sévères leçons, l'apprenti est ramené d'abord à d'humbles travaux, comme balayer et ranger, où il apprend la première précaution, et puis au rôle de l'aide qui tient les outils, ce qui le dispose à observer longtemps, et à n'essayer jamais que l'action la plus simple, en se conformant d'abord au modèle humain. L'attitude imitée, qui est la politesse propre à l'apprenti, le prépare à se défier de ses propres inventions d'abord. Le voilà donc obéissant à la chose, à l'outil, à l'homme, éclairé principalement par la crainte de mal faire. Ce long temps, et qui semble perdu, ne l'est pourtant point. Ce n'est pas une condition aisée que de s'instruire sans jamais se tromper. Il faut s'y disposer. Mais aussi ce n'est point s'instruire ; c'est tout à fait autre chose. Celui qui, à défaut de l'atelier, n'a pas été formé au métier de conducteur de chevaux, de téléphoniste ou de signaleur, sous la nécessité militaire, ne comprendra jamais bien ce genre d'essais, sous la seule loi de l'obéissance, par lesquels la turbulente curiosité et le zèle puéril sont coulés à fond d'abord, l'intelligence étant servie, et comme ligotée étroitement à la pointe de l'outil. Toute fonction est métier, et il manque quelque chose à celui qui n'a pas été apprenti, soit dans la politique, soit dans la chicane. Les avocats reconnaissent aussitôt celui qui fut d'abord clerc d'avoué. C'est de la même manière que l'ouvrier reconnaît aussitôt l'amateur. On ne conçoit pas un général qui n'ait pas fait le métier de capitaine. La pensée est une belle et grande chose, en tout souveraine ; mais on ne pense jamais à tout.

Par cette vue de l'apprentissage, qui est chose technique, on comprend mieux ce qu'est le travail scolaire et qu'il n'est point chose technique. Ici l'on n'attend point de savoir pour essayer. Ici on ne s'étonne point de la faute, ni du papier gâté. Le maître de violon ne s'étonne point des fausses notes ; mais peut-être y a-t-il, dans ces familles de musiciens errants, un apprentissage qui ne redoit point la fausse note. L'idée du châtiment corporel, si étrangère à l'enseignement, est naturelle dans le métier, où la chose elle-même punit, ou bien le froid et la faim ; et l'on doit seulement ce ménagement à l'enfant qui gagne sa vie, de mesurer la punition à ses forces, mais en conservant le mordant de l'univers qui attaque sans cérémonie ni respect ce sac de peau. Si c'est travail de jouer du violon, il faut que la fausse note blesse le doigt, comme un outil maladroitement poussé blesse ; à quoi pourvoit la règle de bois qui meurtrit les doigts de Jean-Christophe apprenti. Et ce genre d'avertissement donne une attention admirable, qui est au-dessous de l'esprit. L'enseignement militaire qui est, au vrai, apprentissage, ne reçoit point non plus la fausse note. Toujours est-il que l'enseignement la reçoit, et même instruit par

la faute. Aussi la fin du travail scolaire n'est-elle point de produire quelque chose ; et il y a beaucoup de différence entre l'apprenti comptable et l'enfant qui apprend à compter. Ce sont deux méthodes, et même directement opposées. La réflexion périt dans l'apprentissage comme dans le travail viril ; car nécessairement elle s'égare sur les conséquences, toujours emportée par le regret et la colère, toujours aux dépens de l'espérance. Ce n'est qu'à l'école, et dans le travail proprement scolaire, que l'on s'instruit par ses fautes. Cet heureux état, où l'on aperçoit dans la faute même le moyen de la réparer, est propre à l'enfance et fait durer l'enfance. Mais aussi cela n'est possible que par cette clôture environnante qui écarte la nécessité extérieure. Si l'enfant comptait pour manger, je ne dis pas qu'il compterait plus mal, mais il compterait autrement ; comme un marchand de journaux, comme un ministre. Ce ravissement de s'être trompé, de savoir comment et pourquoi, ce chiffon de papier oublié, ce recommencement, cette virginité de l'esprit sans repentir, qui les trouvera dans ce monde viril où les fautes courent, et où la hâte de réparer exclut le retour de l'esprit qui se corrige et se redresse ? Comment penser quand l'avion glisse sur l'aile ? La faute est faite, irréparable, présente tout au plus par la peur, couverte par d'autres faits qui n'attendent point. Cette pensée, courante, précipitée, exclut la pensée de la pensée.

Peut-être aperçoit-on ici la force et la faiblesse de cette habileté technique, tour à tour louée et méprisée. L'action dévore la pensée, il faut le dire et le redire, par ceci qu'il est toujours trop tard pour penser à ce que l'on a pensé ; parce que ce retour, qui est conscience, est réduit par l'emportement du travail, sous la double impulsion du concert humain et de la nécessité extérieure, à un faible désir, à un projet d'examiner aussitôt recouvert par un nouvel objet qui veut examen. Ainsi se suivent les audiences d'un ministre ; et sans doute souhaite-t-il, dans le temps d'une sortie ou d'une entrée, d'avoir loisir de comprendre ce qu'il fait. Mais le métier y pourvoit, en ce sens que, quand le loisir vient, la chose qui voulait loisir est passée et oubliée. Hors de lieu. Nos pensées se perdent dans l'action comme l'eau dans le sable. Heureuse enfance ! Heureux temps de l'école où ce que l'on fait n'a point tant d'importance, où l'on refait, où la même action revient, toujours sans rides, toujours neuve, toujours apportant un espoir entier. Où la punition ne mutile point. Où le succès efface pour toujours les longs tâtonnements. Où l'on s'assure qu'on sait, par une sorte de jeu devant la faute. Je lis cette heureuse frivolité dans le mouvement de l'écolier qui remonte son sac à livres ; j'entends le bon écolier, qui possède en propre cette attention légère, et ce rire à lui-même. Pour le mauvais, j'y soupçonne souvent plus de sérieux, et une vieillesse imitée, par ceci qu'il porte son passé comme une charge de manœuvre, et qu'il n'ose pas plus qu'un plombier ou qu'un caissier. Cette erreur est plus commune qu'on ne croit, de conduire le travail scolaire comme un réel travail, et ainsi de vouloir réussir au premier coup. C'est comme une avarice de pensée, qui croit se ruiner aux solécismes. Socrate est peut-être le premier homme qui ait pensé, par cette attention à rester dans l'erreur, et à n'en point sortir comme le renard d'un piège. Laissez-moi, semble-t-il dire, me tromper d'abord tout mon saoul.

Livre IV : Les jeux

Chapitre IV

Le jeu

[Retour à la table des matières](#)

Ce long détour nous conduit enfin à la notion même du jeu, qui consiste en ceci, quel que soit l'âge, et quel que soit le genre, que la partie suivante ne dépend pas de la précédente. Ce caractère se montre assez clairement dans les jeux de hasard ; mais il faut y apercevoir la négation même des lois du travail réel ; on retrouve alors ce caractère dans tous les jeux sans exception. Dans tout jeu il arrive un moment où le terrain est déblayé, de façon qu'il n'y reste plus aucune trace de la défaite ou de la victoire ; et tout recommence à neuf. Le jeu est donc oublieux et sans monuments, c'est par quoi il se distingue de l'art. Le jeu nie énergiquement toute situation acquise, tout antécédent, tout avantage rappelant des services passés, et c'est en quoi il se distingue du travail. Le jeu rejette tout capital accumulé, toute chose gagnée et qui servirait de départ, enfin ce lourd passé qui est l'appui du travail, et qui fait le sérieux, le souci, l'attention au loin, le droit, le pouvoir. Tout travail enferme des préparations, une patience, et une longue suite. Quand on recommence, il faut recommencer de loin. Cette loi est ce qui mûrit l'homme, par une continuelle méditation sur le temps. Le jeu est ce qui rajeunit ; c'est l'action d'enfance ; on le voit au jeu de croquet, où tout est rétabli en l'état initial, tout effacé, où les

pièces enfin sont remises en boîte, le vainqueur perdant aussitôt les positions qu'il a gagnées, et se retrouvant sur un terrain net et dans des conditions égales, comme si chaque partie était la première. De même chaque coup de la roulette est comme un premier coup. Chaque partie de cartes commence par une distribution que l'on veut rendre indépendante des luttes et des victoires qui ont précédé, jusqu'à prendre souvent un jeu neuf. Cette idée de recommencer, et d'espérer mieux et de faire mieux, en se lavant des erreurs et des fautes, vient souvent dans le travail malheureux ; mais elle est sans lieu et vaine. Les effets occupent le terrain, et il faut trébucher sur les œuvres manquées.

Le jeu n'échappe point à la nécessité extérieure. Les jeux de ballon et de toupie dépendent de la pesanteur et de la forme. Le jeu de dés aussi et le jeu de roulette. Toutefois c'est une nécessité qui n'a point cette suite sans fin qui rend l'homme soucieux comme elle le charge aussi de vains regrets. Le jeu n'échappe point non plus aux lois de l'ordre humain ni aux rivalités. Mais, premièrement, tout avantage finit par être rendu, et l'égalité est toujours à un moment rétablie. Secondement le jeu se fait comme en vase clos. Il n'est point pris, comme est le travail, dans un cycle qui couvre la planète. Il ne dépend point d'une multitude innombrable d'hommes chassant, cultivant, creusant, transportant, fabriquant. Il se joue à chaque fois dans une société fermée et dénombrée comme on voit en ces parties d'échecs, de cartes ou de tennis, souvent voisines, et qui pourtant n'ont rien de commun. L'homme qui travaille au contraire est attelé à l'univers des hommes ; un navire qui sombre à mille lieues de là change tout. L'homme qui joue sait ce qu'il traîne.

Venons aux jeux de l'enfance. Ce n'est pas les expliquer que d'y voir les effets d'un surcroît de puissance disponible. L'art suppose aussi un excédent, et le travail de même ; bien évidemment en nos sociétés riches, mais non moins en un animal réduit à ses seules ressources, car il lui faut toujours une force de trop pour conquérir l'aliment. Si un repas ne faisait que réparer sans accumuler, il serait le dernier repas. Le défrichement, par exemple, est un travail qui suppose un excédent ; et, puisqu'on sait que les besoins s'accroissent à mesure que les travaux et les profits s'étendent, et puisque enfin l'utile n'a point de limites, il n'y aurait point de raison de jouer à la rigueur, hors de l'idée d'échapper en quelque façon à la loi de nécessité.

On dit que l'enfant joue naturellement, par un excès de puissance. Mais si l'enfant avait à conquérir sa nourriture, il est vraisemblable qu'il jouerait moins qu'aucun autre, par cette loi de croissance qui le met dans le cas de recevoir plus qu'il ne donne. Dans le fait, l'enfant est nourri par le travail d'autrui. Il est même longtemps écarté du cercle des travaux réels. Si l'homme était ramené à la condition misérable du rat ou du lapin, on verrait d'abord disparaître les jeux. Le jeune chat qui joue n'est pas seulement nourri par sa mère, mais aussi par l'homme. Quant aux jeux des animaux sauvages, on n'y peut faire la part de la peur et de l'emportement. Le jeu serait donc d'institution plutôt que de nature.

Ce qui est dans la nature, c'est l'emportement, dont on voit promptement les effets dans un enfant isolé et qui ne sait point jouer. Et à vrai dire le jeu est plutôt remède à l'emportement qu'à l'ennui. Il faut donc circonscrire cette notion de l'emportement, en la tenant au niveau de la nature, et en la nettoyant de tous les motifs supposés qui font croire souvent à une méchanceté première. Platon a bien décrit son homme en trois parties, tête, poitrine et ventre. Par ces images assez simples, que nos docteurs méprisent, j'ai souvent assez compris ces grosses têtes presque sans poitrine, ces gros ventres à petites têtes, et surtout l'homme tambour, qui est tout poitrine. Nos petits auteurs ne décrivent que tête et ventre. Quand ils ont décrit les idées et les besoins, ils croient avoir tout dit. Or ils oublient la colère, qui est la source principale des maux humains. Et c'est une grande lumière sur l'homme si l'on distingue, dans ce qu'il doit gouverner, ce qui est besoin et appétit, qui vient de pauvreté, de ce qui est emportement, qui vient de richesse.

Tout muscle et toute parcelle de muscle est comme un accumulateur chargé, ou bien un explosif qui attend l'étincelle. Et l'étincelle, autant qu'on sait, vient par les nerfs. Le tissu des nerfs n'est pas moins mêlé à toutes les parties que le tissu des vaisseaux. Ce qu'il a en propre ce sont ces carrefours ou centres innombrables, différents par le nombre des conduits qui s'y rencontrent, jusqu'au carrefour commun, d'ailleurs composé, que l'on appelle cerveau. Sans supposer autre chose en ces canaux qu'un changement de pression qui circule en ondes, et que chaque carrefour renvoie dans toutes les directions, on saisit déjà passablement la loi de ce frémissement animal, qui, pour une mouche, parcourt la masse musculaire, agite les membres les plus légers d'abord, oreilles et queue, et enfin met l'animal en folie. On peut appeler irradiation cette transmission progressive qui va de la partie au tout selon les nerfs et les carrefours, selon la charge de chaque muscle et selon la masse à remuer. La première irradiation est ce que les médecins décrivent sous le nom d'irritation, mot admirable par son double sens. Autour de la pointe du chirurgien on observe, à ce qu'ils disent, cette réaction de défense qui s'étend peu à peu. Or, si l'irradiation ne dépendait que d'une excitation extérieure, il n'y aurait point d'emportement, mais seulement une lutte plus ou moins vigoureuse menée. Mais il est clair que le plus petit mouvement dans l'organisme est par lui-même excitation, chaque partie agissant sur les autres comme un corps extérieur, ainsi qu'on voit clairement par l'action des griffes et des dents sur l'animal lui-même. Tout vivant peut se blesser beaucoup, et se blesse toujours un peu par son propre mouvement. Les ondes de transmission sont ainsi entretenues et amplifiées par leur effet même. L'agitation grossit comme l'avalanche. Chaque partie tire, frappe, déchire, mord, selon sa force et selon les obstacles. On s'emporte à frapper un corps dur. La colère n'a jamais d'autres causes que celles-là ; elle se mesure aux forces accumulées et se termine par la fatigue. La réflexion n'y ajoute peut-être que le souvenir de la colère, la crainte d'en être de nouveau saisi, et la prévision ou le pressentiment de cette courte maladie, ce qui suffit bien à rendre compte des antipathies, des aversions et des haines. On s'étonnera de trouver, en toute disposition hostile, seulement le souvenir de s'être irrité, qui n'est pas peu. Toutes les inventions qu'on y ajoute, pour se laver de honte, sont d'une légèreté à faire frémir, mais

qui doit pourtant consoler. Si peu que l'on fasse attention aux discours d'un homme irrité, on les croit encore trop ; ce ne sont point des pensées. Le mieux est de les oublier ; le pire est de mettre l'homme en demeure de penser ce qu'il a dit ; telle est la substance des drames. Un esprit juste remonte aux causes au lieu de rechercher les fins. C'est l'action, l'action même, qui fouette l'homme, comme le bruit de son propre galop fait peur au cheval. Ainsi galopent les passions conquérantes. On ne voudrait point du lièvre, comme dit Pascal, s'il était donné. Ce genre d'ambition ne cède qu'à la fatigue. Ainsi va l'amour conquérant, qui se pique à l'obstacle. Ainsi va la guerre, fille d'ennui et de puissance, nullement fille de besoin et de désir.

L'enfant s'explique tout par là ou presque tout. Il est connu que l'enfant le mieux nourri n'est pas le plus tranquille ; et l'on observera comment, dans les jeux sans règle, comme jeux de mains, le mouvement va de lui-même à la violence, de même que la parole et les cris vont à l'extravagance. Rousseau nous conte la guerre pénible qu'il eut à mener contre un enfant en vérité indomptable. Ce sont des monstres, à première vue ; mais il ne faudrait pas prononcer là-dessus tant que l'enfant n'a pas participé aux jeux du collège, qui sont le vrai remède. Comptez ce qui se dépense en courses et en cris. L'imitation et les rivalités réglées tirent l'action hors du corps par un massage que rien ne peut remplacer ; et en même temps l'esprit est purgé de honte et de fureur par le travail propre que le jeu lui impose. Ainsi l'action ne fermente point, ni l'idée.

Il faut que le précepteur subisse l'équivalent de tout ce bruit et de tout ce mouvement. Et je ne vois pas une grande différence entre l'enfant qui court et l'enfant qui donne des coups de pied dans une porte. La différence principale viendra de ce que le précepteur fera voir des passions haineuses, que naturellement l'enfant imite. Finalement, il se peut bien que l'enfant, d'après ce qu'on lui dit, se juge méchant et même reste tel. Malheur à celui qui, à la première vue de son semblable, craint d'abord de s'irriter. Toutefois il faudrait savoir si tous les enfants méchants deviennent des hommes méchants ; car le travail bien fait est un remède aussi ; et je ne m'étonne pas que Rousseau cherche des travaux pour son Émile. Dans cette situation difficile d'un enfant séparé des enfants, il ne pouvait pas trouver mieux.

J'ai vécu en étroite amitié, vers mes sept ans, avec un enfant qui, tous les jours, jetait son père dans la colère et le désespoir. Or je n'eus jamais rien à souffrir de ce terrible enfant ; et, autant que je sais, il est devenu un homme paisible et estimé. Cela peut se comprendre si l'on explique l'irritation par ses causes réelles, au lieu de supposer et de grossir des idées inhumaines, qui, autant qu'elles existent, sont plutôt conséquences que causes. Il n'est donc point raisonnable de supposer quelque méchanceté, et surtout il n'est point permis de le dire, car les mots marquent, et toujours changent en idée ce qui n'était que mouvement. On voit que le coup de pied au ballon est de raison encore plus que de santé. En bref, il faut considérer les jeux comme la religion de l'enfance, ou, ce qui revient au même, comme les arts de ce peuple enfant

qui ne travaille point. Et, comme l'enfance suit longtemps l'homme et peut-être toujours, de même aussi les jeux, transformés seulement par le voisinage des travaux réels.

Livre IV : Les jeux

Chapitre V

Le peuple enfant

[Retour à la table des matières](#)

L'éléphant, dans Kipling, tire sur la corde, arrache ses piquets, et, répondant aux appels nocturnes, court à cette danse des éléphants, cérémonie que nul homme n'a vue. Ainsi l'enfant exilé de son peuple se tient derrière la fenêtre fermée, écoutant l'appel des enfants. Dès qu'il peut ronger sa corde, il court au jeu, qui est la cérémonie et le culte du peuple enfant. Il y trouve enfin ses semblables, et jouit du bonheur plein de se mouvoir comme eux, et de percevoir en leurs mouvements l'image de ses propres mouvements, qui en est en même temps la règle.

Dans la famille, l'enfant n'est point lui-même; il emprunte tout ; il imite ce qui n'est point de son âge. L'enfant y est comme étranger, parce qu'il n'éprouve ni les sentiments qu'on lui prête, ni ceux qu'il exprime. Alors la règle lui est extérieure ; et, quoiqu'il la vénère, il ne peut s'empêcher d'y manquer à tout instant. Par la force oisive, ces mouvements vont à l'emportement ; contre quoi il n'a d'autres ressources que la timidité et la honte, autres maladies. D'où un ennui agité, trop peu compris. Ce que l'on veut appeler méchanceté n'est sans doute qu'impatience de ne pouvoir rompre la corde et aller retrouver le

peuple enfant. Ce peuple méconnu est athée à la fois et religieux. Il y a des rites et des prières dans tous les jeux, mais sans aucun dieu extérieur. Ce peuple immuable et qui ne peut vieillir est à lui-même son dieu ; il adore ses propres cérémonies et n'adore rien d'autre. C'est le bel âge des religions. L'enfant est un dieu pour l'enfant.

Les profanes font scandale s'ils sont spectateurs ; encore plus s'ils se mêlent au jeu ; l'hypocrite ne peut tromper ceux qui ont la foi. De là des mouvements d'humeur incompréhensibles. J'ai souvenir d'un père indiscret qui voulait jouer aux soldats de plomb avec nous, enfants ; je voyais clairement qu'il n'y comprenait rien ; son propre fils bientôt renversait tout. Les grandes personnes ne doivent jamais jouer avec les enfants. Qui fait l'enfant ne trompe point l'enfant. Il me semble que le parti le plus sage est d'être poli et réservé à l'égard de ce peuple comme on doit être devant des rites étrangers. Quand un enfant se trouve séparé des enfants de son âge, l'esprit, du jeu le sépare encore bien plus de ses aînés et de ses parents. Il ne joue bien que seul.

Les jeux d'adresse sont ceux où la mystique a le moins de part. Ils ressemblent aux travaux en ceci qu'il s'agit d'obtenir un certain effet contre des forces naturelles, et presque toujours contre la pesanteur. Mais ils sont jeux en ceci qu'il n'en reste rien. Ainsi en un sens le jeu prépare aux travaux, en un sens non. Le jeu ne produit rien et ne change rien dans le monde des choses. Vingt parties de ballon ne font qu'user le ballon et la prairie ; le résultat est tout entier dans le joueur, qui est après cela plus leste, plus fort, plus maître de lui-même.

Et ce n'est point l'utile qui fait la différence ; car il est utile d'être fort et leste ; et d'autre part un travail est encore travail quand il ne serait point strictement utile, comme de tout disposer pour une fête, mâts, drapeaux, estrade. Un jardin peut être de luxe ; mais le jardinage n'est jamais un jeu, si ce n'est pour le petit enfant qui plante des brindilles dans le sable selon un certain ordre, cherchant la symétrie et l'alignement. Encore ce chef-d'œuvre est-il périssable ; les choses ne sont alors qu'une occasion d'agir selon une règle ; au lieu que, dans le jardinage véritable, c'est la chose qui donne la règle. Et voilà une raison décisive, que je rappelle seulement ici, pour prononcer que l'art n'est nullement un jeu. La chasse non plus n'est pas un jeu, car c'est l'objet, lièvre, perdrix ou cerf, qui donne la règle. Mais si des enfants jouent à la chasse, ils conviennent entre eux de certaines règles, et l'un d'eux fera la bête, d'autres, les chiens et les chasseurs. Suivre la bête d'après les vestiges ou l'odeur, ou d'après la voix des chiens, ce n'est pas un jeu ; mais suivre un coureur et l'atteindre d'après les petits papiers qu'il sème, c'est jeu.

Cette différence importe beaucoup, parce que l'idée d'une chose étrangère et ennemie manque tout à fait dans le jeu, qui ainsi revient sur lui-même et se prend lui-même comme objet. D'où il suit que la règle du jeu est respectée, tandis que la règle du travail ne l'est jamais. L'homme qui travaille suit la règle qu'il connaît, faute de mieux ; mais s'il aperçoit un moyen raccourci, il le prend ; au lieu que, dans le jeu, tous les moyens ne sont pas permis, comme on

sait. Ainsi celui qui joue n'est nullement tenu par la chose, il n'est tenu que par sa promesse, ou pour mieux dire par sa religion. Si le jeu de cartes est pris comme un travail, il est absurde de vouloir deviner les cartes de l'adversaire quand on peut les voir dans une glace. C'est pourquoi je ne dirai point que des enfants jouent à construire une maison s'ils construisent véritablement une maison ; car il manque alors ce qui définit le jeu, c'est à savoir quelque chose à quoi l'on est tenu, non par l'obstacle, mais par sa propre volonté. Qui joue a juré. Si des enfants construisent véritablement une maison, alors il n'y a rien dans leurs actions qui soit permis ou défendu, mais seulement de l'utile, de l'inutile et du nuisible. Si c'est bien ou mal agi, c'est la maison qui en décidera, à l'usage, et par la durée. Au contraire, dans le jeu, l'objet n'est que simulacre. Par ce côté, le jeu est quelque chose de moins que le travail. Mais quant au régime intérieur il est quelque chose de plus, puisque l'homme ou l'enfant s'y étudie à n'obéir qu'à lui-même. Toutes les difficultés d'une partie de ballon, et surtout solitaire, résultent de la volonté même de celui qui joue. Il est beau de voir une petite fille en ces essais de plus en plus difficiles, et qui, pour une seule faute, et sans la moindre contrainte, même d'opinion, recommence tout. Ainsi, déjà dans les jeux d'adresse, on aperçoit que l'homme est ici en difficulté avec lui-même, et occupé seulement à se vaincre. Que l'homme, au cours des âges, se porte d'abord au problème moral et politique, cela est digne de remarque. Certes il manque au jeu cette idée d'importance que la nécessité extérieure règne toujours sur nos projets, et enfin ne nous donne pouvoir que contre obéissance. Mais, en revanche, il manque au travail cette autre idée que le plus pressant besoin de l'homme est de se gouverner lui-même, et qu'enfin il y a des actions utiles que, par principe, on ne doit point faire. Au jeu l'on éprouve la puissance des serments et la résistance propre de l'institution. La politique s'apprend donc par le jeu, non moins que par le travail, et peut-être mieux.

Dans les jeux de cérémonie, la danse, la poésie et le chant se trouvent presque toujours réunis, ou tout au moins l'imitation des égards et de la politesse. L'obligation envers soi-même s'offre donc ici à l'état de pureté, en même temps qu'apparaît, comme un pressentiment essentiel, le souci de purger les passions à leur naissance. Rien n'est plus propre à faire entendre que l'espèce est raisonnable et belle, mais aussi faible et tumultueuse. Il faut arrêter encore et plus d'une fois l'attention sur cette agitation et ces cris des enfants en liberté, ce qui finit en batailles. Par contraste, il est clair que tous les jeux, et plus évidemment les jeux de cérémonie, ont pour fin non pas tant de libérer l'énergie musculaire que de la régler, en la nettoyant de brutalité, de contracture et de fureur. Telle est la fin des chants et des rondes, où l'on reconnaît presque toujours les anciens éléments de la danse et du théâtre, à savoir le chœur et les récitants. Mais on a rarement occasion d'observer des exemples complets, et réglés seulement par les traditions du peuple enfant. J'en citerai deux.

« La tour, prends garde » est une sorte de ballet, avec chants alternés, que je n'ai pu observer qu'une fois et du coin de l'œil, ce qui m'a donné à penser que les mœurs réelles de l'espèce humaine ne nous sont guère mieux connues que celles des oiseaux. Le jeu se jouait sur un escalier de jardin ; c'était

comme un assaut réglé et rythmé, symbole de tous les désirs et de tous les refus, sous l'empire des Muses. Ce jour-là je vis ces immortelles. Ce spectacle était pour guérir un misanthrope. Une grâce, une pudeur admirable ; une religieuse attention à la loi ; l'œil au loin fixé ; l'oreille suivant l'écho humain. Par cela même, le naturel, l'innocence, non sans une certaine hardiesse de sentiment, quoique sans contenu encore ; enfin une attente, et l'aurore du cœur.

Ce qu'il faut remarquer, si l'on veut saisir la perfection propre à notre espèce, c'est que le naturel n'est tel que composé. Libre, il se corrompt aussitôt sous le regard, par l'instabilité, par l'égarement, par l'emportement. La honte qui suit ces désordres les porte au comble. Il n'est pas rare d'observer ce genre d'agitation, qui fait rougir, dans l'enfant isolé et donné en quelque sorte en spectacle. L'âge fait que l'on retient ces mouvements, mais cette compression fait pressentir, et enfin paraître, des signes involontaires. La crainte de ces signes, qui cachent si bien le naturel, est le mal des timides ; et le pire, qui écarte tout remède, est que ces signaux désespérés n'ont point de sens. C'est pourquoi le naturel est difficile à montrer. Mais aussi ces jeux chantés, de même que la danse villageoise, rendent à chacun la possession de lui-même, et donnent enfin assurance à cet orageux cœur humain. C'est par là que l'émotion est élevée au niveau du sentiment. Par ce juste pressentiment, ces fillettes étaient délivrées et belles.

J'ai entendu décrire une danse plus sauvage. Le jeu des « Aiguilles de bois », où l'on voit que la chaîne des danseurs se resserre et se noue par des retours et passages, nous découvre un peu plus « cette folle qui se plaît à faire la folle ». Ce jeu d'entrelacements est joint à une poésie absurde. « Les aiguilles sont enfilées. Il faut les faire cuire. » Observons ici que ces absurdes paroles sont de tradition. En même temps il s'y joint un rythme impérieux et ferme. Sans doute l'esprit se plaît alors à enchaîner cette imagination errante, et à la ramener du moins dans les mêmes chemins, sous l'empire d'une musique inflexible. Ici la raison reconnaît la folie, s'en rend maîtresse, et en supporte la vue. Ce jeu serait donc plus profond que l'autre ; il approcherait plus de la sauvage nature ; il oserait représenter au vif l'improvisation délirante, sans que la loi du rythme fléchisse pourtant un seul moment. Dans l'autre jeu, le monstre était plutôt oublié que dompté. Décemment vêtu. C'est ainsi qu'il y a toujours de l'hypocrisie dans le tragique ; mais dans le comique, point du tout.

D'après ces deux exemples, il est permis de penser que les jeux de cérémonie essaient d'avance, et non sans précaution, les principaux mouvements et les crises les plus communes d'une vie humaine, nouant et dénouant d'après la loi humaine seulement, et avant l'épreuve des forces extérieures, qui instruit toujours mal. C'est un travail de vivre, et les âges se séparent de plus d'un sentiment comme on change d'outil. Le jeu est une sorte d'anticipation, étroitement analogue à la formation des idées. Le contour est fermé d'abord, et la forme attend le contenu, comme un espace géométrique. Ce sont des idées de sentiments, à proprement parler, que tend et tisse le chœur des fillettes en ses passages, et chacune par de telles idées saisira sa propre vie, mais d'abord

l'interroge et en quelque façon l'appelle. Il en serait de ces idées comme de toutes les idées. L'enfance les forme ; l'adolescence les essaie ; l'âge mûr les maintient à grand-peine; la vieillesse les laisse aller devant l'action des forces humaines.

Livre IV : Les jeux

Chapitre VI

Les jeux virils

[Retour à la table des matières](#)

Dans tous les jeux virils on découvre à la fin le jeu de hasard, qui est l'âme de tous les jeux. Mais rien n'est plus caché que le joueur. Découvert, simplifié, cynique d'apparence, et presque impénétrable. J'ai souvent observé l'homme, juste au bord de ce risque, le plus nu qui soit, celui qui demande le moins et qui demande le plus. J'ai reçu ce froid regard terni par l'attente, et ce mépris immobile. J'ai senti l'orgueilleux défi, aux hommes, au monde, à tout. C'est peut-être le courage qui a jeté les armes. Il est bon de dire que ce jeu absolu n'est point de l'enfance. L'enfance ne renonce point à faire, et change aussitôt l'événement ; mais c'est par grâce d'état. La toupie est un univers clos et obéissant. L'action se mire en cette force dormante. L'haltère, le palet et la bille rendent témoignage de l'industrie humaine seulement. La nécessité y est mesurée à nos moyens ; l'imprévisible n'y entre point. Mais le temps de ces jeux est déjà passé. Les travaux nous tiennent. Les choses résistent ; l'homme résiste. Le temps marque les œuvres. Égard, précaution, patience, prière. Le vieil homme, qui a rusé beaucoup, attend ici sa revanche, et elle ne manque jamais. Un bouillant jeune homme, qui n'était que sous-préfet, dit un jour au commissaire, qui lui faisait son rapport, de faire vite ; mais il connut aussitôt

qu'on ne fait point tourner les hommes comme des toupies. Qu'est-ce à dire ? Qu'il faut traîner cette masse d'hommes, tous collés à la terre, et la terre elle-même mère des travaux. Le grain mûrit ; il faut attendre, jusqu'au moment où l'on ne peut plus attendre. Tel est le mors que l'on passe aux jeunes chevaux ; ils s'y usent les dents. L'ambitieux use ses meilleures années dans les caves et fondations. On admire l'occasion, et l'heureux homme qui l'a prise aux cheveux ; mais il l'a prise au corps depuis son âge d'homme ; il l'a tenue, bercée, caressée, léchée. Ainsi il n'a jamais cessé de gagner sur la chose et sur l'homme, en cette partie qu'il joue, où il n'y a qu'un coup, qui dure toute une vie. Cette loi de continuer, d'accepter, de suivre, de faire gain de perte, succès d'échec et de ruine maison, c'est le travail viril, dont l'agriculture est le modèle. En ces vies sérieuses et appliquées, nul ne peut jamais dire si c'est gagné ou perdu ; bien plutôt c'est toujours perdu par la pression de la nature et des hommes, qui n'a point de cesse, et c'est toujours gagné par l'effort qui s'agrippe et se hisse. Le sort gouverne ces existences, car de partout il arrive des coups de pied imprévisibles ; mais finalement la pierre qui roule est incorporée aussi à la maison. Le sort donne gagné au laborieux et donne perdu au paresseux.

Le joueur ne veut point mûrir au soleil, lui et sa fortune. Il s'irrite d'attendre. Il ne supporte point cette audace qui n'est jamais récompensée ni même punie à sa mesure. Tel est le premier moment de la réflexion ; c'est un refus de jouer selon la nature, et une obstination à jouer selon l'homme, tout bien clair, l'obstacle défini et l'action de même. Et puisque tant de forces inconnues tirent avec chacun, du moins qu'elles soient inconnues et inhumaines, sans fausses promesses. Au loin cette sagesse louche qui trompe toujours, faisant de perte gain et de gain perte. L'enrichi a bien ce visage d'un homme qui perd toujours. Le travail est figuré fortement par ces héritiers qui creusent, cherchant un trésor et trouvant ce qu'ils ne cherchent point. Cette fortune muette ou ambiguë exaspère ; on la veut forcer. Tenter Dieu et qu'enfin il réponde, comme dit Coûfontaine. Mais l'oracle delphique savait déjà répondre.

Le jeu répond toujours. Il n'y a point ici de délai, ni aucune ambiguïté. Puisqu'il faut dépendre du sort, sachons du moins ce qu'il veut. Ce genre d'essai, qui appelle le malheur en champ clos, est au fond de tous les jeux virils. La guerre les rassemble tous, par cette volonté de tout résoudre en une journée. Par un bonheur des mots, négocié s'oppose à combattre. Or cet esprit de provocation cède bientôt à la prudence, même dans le guerrier. La guerre finit, et même promptement, par être un travail, une ruse, une patience. Pareillement l'explorateur devient agriculteur et diplomate. Il faut donc que l'esprit du jeu périsse ou se purifie.

Il y a de l'ambiguïté dans les jeux de combinaison. Le jeu d'échecs, qui élimine si bien le sort, ne reste un jeu que par l'imprudent décret qui n'attend point de savoir. Mais celui qui s'y donne n'en reste point là, et tombe dans le travail à proprement parler ; toute partie bien jouée de part et d'autre est nulle. Le tric-trac supprime cette condition par les dés, qui mettent un terme à l'esprit de prévision. Les cartes aussi, par d'autres moyens. Ces jeux ressemblent

encore au travail par cette attention à tirer le meilleur parti d'une mauvaise chance. Tous ces jeux sont encore jeux, et nous délivrent de la nécessité réelle, par ceci qu'une partie ne dépend pas de la précédente. Mais ils ne font qu'amuser les passions. Dans le fait, comme je l'ai souvent remarqué, les vrais amateurs de cartes et de dés attendent toujours l'occasion d'interroger le destin, en laissant les vaines précautions. Le plaisir de combiner, ou plaisir propre à l'intelligence, qui s'exerce en d'étroites limites, mais alors sans coup de traverse, est soudain comme nul devant le plaisir de décider aveuglément en une chose d'importance, enfin d'oser. Ceux qui ont éprouvé le jeu des passions, au lieu de prendre comme règle une sagesse à mi-chemin, sont les seuls peut-être qui sachent bien que la fonction royale, en l'homme, n'est point de comprendre, mais de vouloir. D'où ces jeux mécaniques, monotones, sans aucune pensée, auxquels se développe une étonnante passion qui efface toutes les autres. Si l'homme n'est pas tout là, qui donc joue ?

Ici, il me semble, la nécessité toute seule d'un côté, et devant elle la liberté pure. Tout est disposé de façon qu'il n'y ait rien à deviner ni à prévoir. En revanche la nécessité est aussitôt privée de sa victoire, car elle ne peut pas plus après qu'avant. Le pouvoir de choisir est toujours le même ; l'espoir toujours le même ; la crainte toujours la même. Et cette incertitude invincible est ce qui écarte du jeu ceux qui aiment l'argent. Non que cet argent qui va et vient n'éveille pas de vifs désirs. Mais ces désirs sont en quelque façon maniés, repris et déposés. L'avarice est tentée à chaque instant, et convaincue de ne rien pouvoir. L'homme fouette sa passion et la méprise. Les téméraires savent bien qu'il est plus aisé d'aller chercher la peur que de l'attendre. On dit quelquefois que l'homme qui s'ennuie a besoin d'émotion. Cette remarque ne suffit pas ici, car les travaux donnent des émotions vives quelquefois, mais à l'improviste ; au lieu que les émotions du jeu commencent et se terminent à point nommé. On les trouve, on les quitte, on les dose. Mais il y a bien plus ; on les domine, et l'on se prouve qu'on les domine. La prudence est vaincue, et le courage s'exerce seul. C'est donc toujours une demi-virtu qui joue. Le beau joueur, qui est le joueur, s'élève à chaque instant du désir et de la crainte à l'indifférence, c'est-à-dire qu'il fait naître de violentes émotions, mais se montre plus fort qu'elles. En sorte que, derrière cette ombre de liberté, qui consiste à choisir, se montre aussitôt la liberté véritable, qui consiste à se dominer. Le jeu participe donc du plus haut courage. La force d'âme y trouve son épreuve, quand elle veut et comme elle veut, sans se soumettre aux conditions réelles du travail, qui veulent soumission et patience. Même dans les affaires, dans la politique, dans la guerre, une âme hautaine viendra à tenter ce qu'elle craint, non pas tant, pour vaincre que pour se vaincre. C'est sans doute un premier mouvement de recul, et une lèse-majesté de soi à soi, qui fit qu'Alexandre vida la coupe. C'est ainsi qu'on joue, et la fermeté console déjà de perdre. Qu'est-ce alors que la joie de gagner, quand toute la nature se soumet à l'âme indomptable, en cette roulette qui n'est que nature ?

Livre IV : Les jeux

Chapitre VII

De la chance

[Retour à la table des matières](#)

Je tombe maintenant sur une idée profondément cachée, pourtant réelle et émouvante pour chacun. Je n'y veux toucher qu'avec précaution. Il m'est arrivé de dire, au sujet d'un homme ambitieux et considérable, qu'il ne se maintiendrait point parce qu'il n'avait pas de chance ; j'aurais pu dire aussi qu'il n'avait pas de bonheur ; retenez cette autre manière de dire ; il se peut bien qu'elle nous offre le véritable visage de la chance. Mais n'allons point si vite. Je remarque d'abord que la chance n'est pas une idée d'enfance, ni même de jeunesse, mais plutôt un fruit de l'expérience. J'en dirais autant des superstitions, qui sont toutes comme les marques de l'âge et nos étrivières. Au reste il se peut que la chance rassemble toutes les superstitions en une seule idée. Mais d'abord disons que l'idée commune de la chance est celle d'une suite d'essais constamment favorables ou défavorables, et sans qu'on puisse apercevoir comment un essai dépend de l'autre. Et il me semble que les jeux ne peuvent guère donner cette idée-là, et qu'au contraire ils la reçoivent. Toutefois je vois bien par où ils la reçoivent ; c'est par cette condition, qui se retrouve en tous les jeux, qu'après chaque partie on remet tout en place, de façon qu'un essai ne dépende jamais du précédent. Toutefois il faut distinguer

les jeux de hasard, où cette condition est essentielle, des jeux d'adresse, où elle n'est réalisée que dans les choses et non dans celui qui essaie. Nul n'appelle chance alors les merveilleux effets de l'entraînement qui font que, tout étant remis en place, ce qui était difficile devient peu à peu facile. Personne non plus n'appelle mauvaise chance cette maladresse qui vient de ce que l'entraînement a été longtemps abandonné. Mais il y a une autre suite dans les jeux d'adresse, et qui vient d'une imagination malheureuse ; car celui qui croit qu'il tombera tombe souvent. L'idée du malheur appelle ainsi le malheur, et cette prédiction à soi se peint en caractères assez clairs sur le visage. D'où l'on dit indifféremment n'avoir point de bonheur ou n'avoir point de chance. Ce qu'il faut remarquer ici, et qui est de nature à étonner, c'est que ce visage malheureux, qui annonce si bien l'action manquée, et qui même physiologiquement l'explique, ne fait rien aux jeux de hasard. Ici la mécanique du jeu est réglée de façon que la disposition des muscles du joueur n'entre point dans l'événement et n'y puisse point entrer. Même si ce n'est point une main indifférente qui pousse la roulette ou qui donne les cartes, tout est réglé de façon que les passions, quoiqu'elles changent alors quelque chose, ne puissent expliquer la différence entre rouge et noir, ou pair et impair. Par ce côté encore, le jeu de hasard est le dernier refuge contre la mauvaise chance. Cette idée y est donc importée ; elle n'est pas ici à sa place ; elle y est étrangère.

Qu'elle vienne des jeux d'adresse et des travaux, cela n'est point non plus vraisemblable. Car l'imagination ne trouble que les premières actions ; et il est d'expérience que ces difficultés sont bientôt vaincues par l'entraînement. Toutefois il en pourrait bien rester quelque trace en ceux qui ont perdu courage, et qui n'ont point suivi leurs premiers essais. C'est certainement une partie de la mauvaise chance que cette condamnation de soi qui se lit sur le visage. Mais observons ce signe puissant ; il se reflète sur le visage d'autrui ; il est renvoyé sans qu'on y pense, et porte condamnation dans toutes les affaires où le principal est de persuader. C'est ici, dans ce monde humain, que court la chance impalpable, la chance bonne ou mauvaise. Dès qu'il s'agit de plaire, c'est un obstacle invincible si l'on fait signe qu'on est assuré de n'y pas réussir, car cela seul déplaît. Et, comme l'autre renvoie le signe, et d'avance condamne le malheureux, il résulte de là que le regard humain a trop de puissance, et souvent en use sans ménagements, par ce signe du mépris assuré qui paralyse. Et certes, celui qui, par ses propres signes, fait naître ce signe sur les visages, peut bien dire qu'il n'a pas de chance. La beauté aussi donne chance ; mais l'on est amené à dire que l'on peut plaire sans beauté, et, en toutes actions, forcer le jugement par les signes de la confiance en soi, de l'espérance et du courage. Voilà l'essentiel et le premier moment de la chance. Maintenant voici comment les effets s'en développent d'un essai à l'autre, dans toutes les actions où il s'agit de persuader et enfin d'avoir crédit, et même dans le cas où un essai ne dépend point du précédent par l'enchaînement matériel. C'est déjà beaucoup que les autres nous jugent naturellement sur les effets et attendent de nous quelque chose qui ressemble à ce que nous leur avons déjà montré. Les affaires humaines dépendent de tant de causes dont beaucoup ne se voient jamais, que la pratique conduit à juger des moyens de l'homme d'après le succès. C'est ce qui donne déjà un immense avantage pour le second coup, si l'on a gagné le

premier. L'effet inverse est encore plus puissant, parce que les hommes d'âge, de qui tout dépend, sont plus sujets à se défier qu'à se fier. C'est pourquoi l'ambitieux marche naturellement de succès en succès ou de revers en revers. Il se sent porté, ou bien il se sent glisser. Mais surtout l'ambitieux sait cela. Il prend confiance par la confiance d'autrui, et défiance par la défiance. Le moindre succès le rend plus décidé, et en même temps plus agréable à voir. Au contraire les échecs aigrissent, rendent maladroit et hésitant, et en même temps odieux à voir, ou tout au moins importun, non par réflexion, car les hommes ont aussi pitié et secourent volontiers les faibles, mais par un effet immédiat, qui fait que l'observateur doute de lui-même en même temps que du solliciteur triste. En sorte que l'effet du triste visage n'est souvent que du premier moment, mais suffit aussi à mettre en fuite l'homme aigri. On pourrait dire qu'une certaine expérience de ne point trop plaire est ce qui fait qu'on persiste ou qu'on revient, ce qui, par les services réels, finit par vaincre la chance. Au rebours, la certitude de plaire rend quelquefois un échec trop amer, et en général rend faible contre les gens tristes ou fatigués ; on renonce alors trop vite. De toute façon les signes de l'antipathie, réelle ou supposée, nous arrêtent net. Nous cherchons tous chance et bonheur dans les signes. La superstition du mauvais œil est des plus puissantes, des plus anciennes, et des plus résistantes. On se détourne de ces visages dont on croit qu'ils portent malheur, et cela est vrai du solliciteur comme du sollicité. Heureusement il y a plus d'un chemin. Toujours est-il que, les causes de l'ordre extérieur, et même de l'ordre humain pris en masse, étant indifférentes par leurs variétés et leurs inépuisables combinaisons, l'imagination, qui joue de visage à visage, règle seule ou presque les démarches de l'ambition. Cela n'est plus un jeu, c'est même le contraire d'un jeu, puisque alors le coup suivant dépend du précédent, quoique par d'invisibles liens. La jeunesse mûrit toujours trop vite, et souvent mal, aux yeux de la gloire, de l'envie et de la pitié. Vient alors l'idée d'attendre sa chance, de la suivre, d'en profiter, ou bien de l'accuser au lieu de s'y résigner. On remarquera la puissance de la politesse, qui a pour fin notamment de réduire ces messages favorables ou funestes que portent les visages et les accueils. Mais aussi les moindres signes prennent un sens effrayant par cette économie des signes et il arrive souvent que l'absence de signes met encore plus promptement en fuite l'homme timide, qui est le même que l'homme ambitieux. Ces jeux du visage humain disposent assez à penser qu'une suite de succès annonce d'autres succès, comme une suite de revers annonce d'autres revers. Telle est l'origine de cette idée paradoxale que les coups heureux et malheureux forment des séries. Idée qui n'est nullement fondée dans le jeu du hasard. Car cette expression de hasard veut dire, il me semble, uniquement que de telles séries de biens et de maux sont tout à fait écartées, par cette loi que le coup suivant ne dépend nulle ment du précédent, ni des passions du joueur. Mais comme justement le joueur vient chercher ici le remède à ces sottises du cœur, à cette crainte des signes, et enfin à cette maladie de l'ambition, il n'est pas étonnant qu'il apporte avec lui cette idée de la bonne et de la mauvaise chance, et qu'il croie la retrouver d'après les moindres indices. Ce mauvais mélange des notions se fait donc ici, à la table de jeu, d'où se forme cette vue de sentiment qu'un seul coup, pris en lui-même, est plus ou moins probable qu'un autre. La théorie des jeux de hasard nie

énergiquement cette idée ; mais elle s'y frotte, et je ne jurerais pas qu'elle n'en ait gardé quelque trace, voulant par exemple définir des probabilités égales, et conservant ainsi ce qu'elle nie, qui est le probable même, et qui n'est qu'en notre cœur défiant. Toute la force de cette notion perfide, enlaçante, irritante, est sans doute en ceci que, dans les affaires humaines, qui sont les grandes affaires, le calcul du probable change le probable. Mais le mathématicien m'arrête ici, autre tête de Méduse.

Livre cinquième

Les signes

[Retour à la table des matières](#)

Livre V : Les signes

Chapitre I

L'aile

[Retour à la table des matières](#)

Chacun, vers la fin du printemps, a eu occasion d'observer des oiseaux qui nourrissent leurs petits. Non seulement à la ferme et aux champs, mais dans le jardin public et jusque sur le pavé des rues, on voit les petits, et on les reconnaît à leurs ailes entr'ouvertes et tremblantes. Ce signe est moins clair pour nous que le bec ouvert ; parce que le bec ouvert est le commencement de l'action ; mais c'est éminemment un signe, parce que nous ne voyons pas d'abord à quoi il sert. Aussi faut-il le comprendre d'après la cause, et non d'après la fin. Remarquons d'abord que le tremblement, mouvement commencé et retenu, est toujours un signe de misère, aussi bien dans notre espèce. C'est pourquoi ce tremblement des ailes nous fait distinguer à première vue l'affamé du nourricier, dont les mouvements, au contraire, sont nets et prompts, sans aucun signe. Et l'action, sans aucun signe, est elle-même signe de puissance en tout être.

Mais voyons les causes. Il est naturel, par l'irradiation, dont il a été rendu compte précédemment, que le désir mette en mouvement le corps tout entier. Ou, pour mieux parler, c'est le besoin qui, par cette irradiation, se transforme

en désir. Il n'est pas étonnant non plus que, par la faiblesse et l'inexpérience, les mouvements du désir soient retenus, ce qui veut dire qu'ils sont contrariés. On peut aussi comprendre que le premier désir, comme la première crainte, mette en mouvement d'abord et surtout les parties les plus mobiles, les plus légères et les plus libres. La première onde de l'émotion ne fait pas toujours sauter le cheval, mais agite aussitôt les oreilles et la queue du puissant animal, comme Darwin l'a remarqué. Par quoi je comprends le tremblement de l'aile ; car qu'y a-t-il de plus mobile que l'aile ? La physiologie des signes doit, il me semble, considérer d'abord la structure et la situation. Ce paquet de muscles est agité tout et de toutes les manières par la circulation en tous les filets nerveux, onde, fluide, ou comme on voudra dire. Si l'on veut comprendre les premiers effets de cette agitation non dirigée, il faut voir comment le paquet de muscles est fait, sur quelles articulations rigides il est monté, sur quelles parties il pèse, à quoi il se heurte, s'appuie ou s'accroche. L'aile de l'oiseau doit donc signifier éminemment, parce qu'elle est forte et libre. Au reste approchez-vous ; vous verrez le nourrisson s'envoler lestement ; tel est le signe de la peur, et c'est la fuite même. Signifier, c'est d'abord agir ; et comprendre le signe, c'est d'abord imiter l'action. Sur le pont tous les hommes regardent en bas ; je regarde aussi ; j'ai compris le signe. Tous les hommes fuient et je fuis ; je comprends ce signe avant l'avoir vu, avant de savoir que je le comprends, avant de savoir qu'il signifie. Et il est assez clair que l'imitation s'explique assez, en partie par une même structure, en partie par une même situation, et enfin par ceci que percevoir une forme c'est toujours l'imiter par quelque mouvement. Je fais la flèche afin de suivre la flèche ; mais je ne suis point flèche. Je fuis avec l'homme que je vois fuir, parce que je suis homme. C'est ici qu'il faut toujours revenir. Toute lumière sur les signes vient des actions.

En ce frémissement de l'aile il faudrait donc retrouver une action liée au besoin de manger par la coutume, et qui se serait changée en un geste rituel. C'est ainsi que Darwin a observé des canards du Labrador piétinant sur le pavé de la cuisine et signifiant par là qu'ils avaient faim ; c'est ce même mouvement qu'ils font sur la vase, et qui fait sortir les vers dont ils se nourrissent. Vous trouverez d'autres exemples en Darwin encore. Le plus remarquable, peut-être, des signes humains, celui de la tête qui dit oui, est le mouvement même de prendre par les mâchoires, de prendre pour soi, pour convenable à soi. Et, au rebours, le non de la tête refuse la nourriture, comme non convenable, non assimilable. Ainsi le merle pique droit et plonge du bec sur la chose désirée, et au contraire rejette d'un tout autre mouvement, non moins vif, à droite et à gauche, les choses inutiles. C'est dire oui et c'est dire non. Suivant donc ce chemin, je cherche quel est le mouvement de l'oisillon dans son nid. À l'approche du nourricier chacun s'agite et se pousse, surtout par de petits mouvements des ailes, qui agissent alors comme des bras. Ces mouvements sont de peu d'ampleur et continuellement recommencés, parce que les voisins ne cessent de se pousser et de se soulever aussi. Ne cessons jamais de considérer la structure et la situation. La forme du nid fait de toute la couvée un seul être que la pesanteur rassemble continuellement. D'où ce frémissement, lié au plus ancien désir.

Or nul vivant n'oublie les premiers mouvements qui ont conquis nourriture. C'est par ces mouvements toujours qu'il désire et qu'il aime. Aussi voit-on que le baiser de l'homme imite le mouvement de téter, comme il est vraisemblable que les gestes de la prière imitent ce corps du nourrisson penché et appliqué, et jusqu'au geste des mains qui pressent la mamelle. Or l'oiseau tète si l'on peut dire, non seulement de son bec ouvert, mais de ses ailes cherchant appui. Tout désir, dès qu'il ne dépend pas de sa seule action, le remettra donc au nid en quelque sorte, et dans sa première enfance.

Les petites espèces, tout au moins, comme moineau, pinson, mésange, vérifient admirablement ce que je dis là. Car l'amour est signifié par ce même tremblement de l'aile. En quoi j'aperçois un riche mélange ; car il est naturel que la plus puissante partie, et la plus libre, se meuve la première dans l'agitation de tout l'être ; mais il ne l'est pas moins que l'action de force soit toujours retenue et de nouveau essayée, en un désir qui cherche consentement. Et il se peut bien que le brillant de l'esprit, souvent remarquable dans l'homme qui aime, soit aussi un essai de force, promptement réprimé par une profonde crainte, en cette conquête où il ne sert point de prendre. Toujours est-il que l'amour remet l'homme au berceau comme l'oiseau au nid. Cupidon, l'amour enfant, signifie donc bien plus qu'on ne croit. Il faut comprendre comment et quand nous apprenons à désirer ; cela donne quelque lumière sur nos idées, si étroitement liées à nos signes. Tout désir ainsi nous ramènerait à l'enfance. Et il se peut bien que la timidité, outre qu'elle s'explique déjà par une agitation communiquée d'une partie à toutes, sort principalement un retour d'enfance, odieux à l'homme dès qu'il cherche à mettre en avant, au contraire, les signes de la maturité et de la puissance. On se trouverait donc, devant un ministre, et quant aux signes, tout à fait dans la situation d'Alceste devant Célimène ; et Alceste lui-même serait enfant et nourrisson, dans le moment qu'il voudrait être maître et juge. Je crois assez que la grandeur d'âme consiste souvent à ne point se défendre d'enfance, soit dans le désir, soit même dans la moindre des pensées. C'est de cette première ignorance que nous perçons toujours ; tout ce qui vivra doit sortir de l'œuf.

Toujours est-il que l'homme qui désire se fait enfant et ramassé, contre son désir même, qui le porterait à s'étendre. Et, même hors de l'amour, il y aurait un peu d'étonnement dans le désir, par ce besoin de recueillement et cette comédie de faiblesse. Ce n'est donc pas toujours par une ruse méditée que l'homme se retire d'abord de la chose désirée comme pour couvrir son propre désir. La pudeur serait donc naturelle, par la nécessité de laisser éclore nos sentiments sous l'abri des signes contradictoires. Nos signes naturels seraient donc énigmatiques. La rougeur serait ainsi l'exemple de l'effet et en même temps de la cause, puisqu'elle est le signe de l'innocence, et le signe aussi du mensonge. Parler clair est donc comme une violence, et comme une tromperie de bonne foi. D'où les ruses du poète, qui paraissent dans le plus ancien langage ; et, pour tous, cette loi du style qui condamne à ne rien dire celui qui ne dit que ce qu'il dit.

Livre V : Les signes

Chapitre II

La main

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on vise à connaître l'homme, il n'y a qu'une langue pour toute l'espèce. La difficulté ne vient pas de la diversité des langues, mais plutôt de ce qu'elles sont toutes obscures, profondes, réticentes, oraculaires, par les mêmes causes. En voulant pénétrer dans Tacite, je pénètre dans ma propre langue aussi bien, je veux dire aussi péniblement, et aux mêmes points de sondage. Une langue étrangère, et surtout si elle n'est plus parlée, a seulement ceci de remarquable, et qui remue l'esprit, c'est qu'elle ne semble point claire comme semble la langue natale. Les langues vivantes sont claires au premier abord, par ceci qu'elles désignent premièrement les choses, et bien aisément. Mais si vous poussez un Anglais jusqu'à l'impatience, son visage nous sera aussi familier ensemble et aussi obscur que les sonnets de Shakespeare. Qui traduirait le chant de l'oiseau ? Mais la main comme l'aile, parle plus clairement et universellement, par les commencements d'action.

Le mouvement naturel de la main est de prendre et de garder, comme on voit aux toutes petites mains des nourrissons, qui s'accrochent au doigt comme la patte de l'oiseau sur le perchoir. Toutes les passions nous ferment les

mains ; ainsi les poings sont tout prêts. C'est pourquoi, en revanche, la main qui s'ouvre est toujours le signe d'une pensée contemplative ; d'où ce geste d'adoration, qui ouvre les mains en même temps qu'il les sépare et les élève ; c'est laisser tomber les biens de la terre ; c'est se fier au monde. Ce geste est théologique. Le geste pratique qui y correspond, et qui en est souvent la suite, nous fait joindre les mains, et même les serrer et entrelacer. C'est le retour à soi, c'est le mouvement de passion, mais avec la précaution aussi de ne rien prendre, et de ne nuire à personne. C'est comme une fureur enchaînée par soi. Les gestes intermédiaires, comme d'appliquer les mains l'une contre l'autre, sans les lier l'une par l'autre, indiquent toujours un genre de contemplation plus près de l'homme, et une prière pour tous.

Donner la main c'est se lier à l'autre ; c'est sentir à la fois notre propre contrainte et la sienne. Cela fait une sorte d'assurance contre l'attaque et la prise. Le voleur et le rusé ne savent pas bien donner la main. Leur jeu est de prendre sans être pris. Au rebours les civilisés se donnent la main en toute rencontre ; ils la donnent toute, et même cette manière de donner la main signifie que l'on ne pense nullement qu'on la donne. :Mais ce vide du signe est lui-même le signe d'une profonde paix. Gobseck tendait un doigt ; confiance bornée, mais qui donnait pourtant ce qu'elle promettait. Il y a des paumes qui se retirent, et des mains qui s'enfuient comme des animaux. En ce langage nul n'a rien à apprendre ; nul n'y trouve d'autre difficulté que de spéculation, et cette difficulté est la même pour tous. Chacun sait qu'il y a bien plus d'une manière de refuser la main, comme de la donner. J'ai remarqué que ces effets restent en l'homme le plus simple et y font des pensées, au lieu que la politesse s'étudie à effacer les différences, en réglant ces gestes selon une commune grammaire. La poignée de main sauvage est donc comme un poème ; c'est un réveil des signes.

J'ai observé des variétés étonnantes dans le geste de payer. On y saisit ou la vanité, ou l'insouciance, ou l'avarice, ou le secret. Il y a des mains qui sont comme des bourses ; on ne sait point ce qu'elles donnent. D'autres prennent l'univers à témoin. Les unes donnent en une fois, pour n'y plus revenir, et s'en vont tout ouvertes ; d'autres s'attardent et s'en vont fermées ; on ne sait si elles ont tout donné. Il est vrai aussi que l'usage du papier a changé tous ces gestes, et, sans doute, par une réaction naturelle, les sentiments de celui qui paie. Le poids de l'argent, et surtout de l'or, était comme un avertissement pour la main. On se plaisait à soulever l'or, à le tenir loin de soi comme au fléau d'une longue balance. Le papier est aimé autrement et interrogé autrement ; on étale, on essaie, on éprouve par l'épaisseur ce tissu fin et résistant. Sans doute y sent-on moins de puissance que dans l'or, et plus de témoignage. Le sentiment de la richesse s'étend alors au lieu de se concentrer. L'avare est moins disposé à garder, et plus à entreprendre. La main en forme de bourse n'a plus ici de sens ; sans doute cette forme est oubliée maintenant comme la bourse elle-même ; et la main ouverte donne passage à d'autres pensées.

Il est admirable comme le langage parlé est sec et réduit, comme tout y est rabattu. C'est que chacun craint son propre cri. C'est pourquoi le ton est une

sorte de chanson. L'homme craint aussi son propre visage, et le compose. Toutefois la coutume de manger en compagnie permet de deviner plus d'un secret. Les mâchoires sont comme d'autres mains, condamnées à la fonction de détruire, qui est la plus ancienne ; et, quoiqu'il y ait un art diplomatique de manger, néanmoins la puissante fonction des dents et des mâchoires ne reçoit guère l'hypocrisie. En cette partie du visage sont rassemblés tous les signes de violence ; et le rire est une détente, mais encore violente ; c'est, quant au visage, le signe d'un homme repu. Or, ce signe ne cesse point d'apparaître et de disparaître en l'homme qui mange ; et c'est en, mouvement aine je connais son véritable sourire. L'homme ne pense pas à tout ; mais je crois bien que l'avare a pensé à cela ; d'où, par cette cause et par d'autres, cette bouche serrée et coulissée comme une bourse. En revanche l'homme se défie peu de ses mains ; elles comptent, elles persuadent, elles s'irritent sans permission. Il m'est arrivé de surprendre une vive impatience, et très bien dissimulée, dans les mouvements d'une main, pourtant épiscopale, encore amplifiés par un coupe-papier révélateur. D'où le personnage de Stendhal dit : « Regardez ses mains. » Mais il faut être déjà vieux pour se repaître des signes involontaires. L'amour jeune plaide, et veut consentement.

L'idée de connaître un homme par ses mains n'est donc point folle. Non plus l'idée de connaître un homme par l'écriture ; car l'écriture, parce qu'elle se conforme au modèle, fait peser en même temps sur la plume tous les gestes et tout l'homme. D'autant qu'on n'écrit jamais sans penser à mille autres choses qu'à ces signes-là. Je crois qu'on ne peut changer son écriture sans se changer soi-même. Il est donc vrai qu'il y a beaucoup à deviner d'après une écriture, et encore plus que d'après une main. Ce qui n'empêche pas que les arts correspondants, qui existent et qui même nourrissent leur homme, sont fantastiques en presque tout. L'art chiromantique l'est en ceci qu'il se détourne de l'avenir humain pour annoncer l'avenir extérieur. L'autre, l'art graphologique, l'est aussi, quoique moins visiblement, par un souci de décrire selon le langage poli, au lieu de pénétrer sans paroles ce qui dit plus que toute parole. Comme s'il importait beaucoup de savoir qu'un homme est avare, jaloux, ou emporté ; mais ce n'est qu'un jeu, et qui ne mord point. Quand on a dit qu'Othello est jaloux, on ne connaît pas encore Othello. Car, dans le fond, tout homme est jaloux, avare, emporté, et ces idées sont universelles, et non générales. Exactement, ce ne sont point des idées, entre lesquelles il faudrait choisir, mais ce sont des formes, qu'il faut composer jusqu'à approcher de l'individu, comme le mathématicien approche d'une chute réelle, en combinant solidité, attraction, surface, frottement ; mais j'anticipe. Il nous faut demeurer quelque temps dans le royaume des signes, où le signe répond au signe. Si ce travail de signe pour signe ne se faisait pas bien au-dessous de la pensée, la pensée elle-même n'aurait point d'objet. La réflexion reçoit le langage et ne le fait jamais ; c'est pourquoi la réflexion est réflexion.

Livre V : Les signes

Chapitre III

La voix

[Retour à la table des matières](#)

L'ouïe est le sens de la nuit, toujours ouvert, même dans le sommeil. Toutefois il n'y a sous ce rapport, entre ce sens et les autres, qu'une différence de degré. L'odorat a seulement moins de portée que l'ouïe ; le toucher encore moins que l'odorat. Pour la vue, elle n'est jamais si bien fermée qu'une vive et soudaine lumière ne la puisse toucher. Ce qui fait que l'ouïe nous met promptement en alerte, c'est une incertitude sur la distance et la direction ; c'est l'habitude aussi de se fier à l'ouïe, non sans précaution, lorsque la vue nous manque, qui est notre gardien le plus sûr. Par ces remarques on comprend l'attaque du son ; mais on ne la comprend pas encore assez. Le son se trouve joint à toutes nos pensées ; l'histoire du langage humain dépend principalement de cette remarque. Un auteur a dit que le son est frère de l'âme, et cette parole sonne bien ; mais il est utile de rechercher quelques-unes des causes qui font que le signe vocal est par excellence le signe, et pourquoi l'oreille est ainsi la vraie porte par où entrent nos pensées. Tout autre sens nous réveille par nos mouvements. Par exemple le froid me réveille par ces mouvements de plus en plus étendus par lesquels je cherche à me couvrir. Un contact me réveille par ceci que je le fuis et qu'il me poursuit. Une vive lumière, par ceci que je veux

m'en garder. Il me semble que le bruit ne m'éveille pas ainsi en surface, mais qu'il me saisit en mon centre et en quelque sorte par l'esprit. Un bruit connu, comme du vent, de la pluie, de la mer, du moulin, n'éveille pas. Peut-être faudrait-il dire que mes mouvements ne changent pas le bruit comme ils changent la lumière et les autres contacts, plus rudes. Aussi voit-on qu'un appel ne met pas en mouvement, mais au contraire suspend les mouvements. Écouter c'est attendre, au lieu que regarder c'est déjà agir ; et palper est agir. Voilà une différence qui a du prix. Au bruit je m'éveille immobile ; au bruit je fais silence. L'extrême attention est jointe à l'extrême immobilité. D'où la surprise, qui est l'éveil sans riposte, par la nécessité d'écouter. Et, comme la respiration fait encore un léger bruit, celui qui écoute dans la nuit retient son souffle. D'où ce choc musculaire qui suspend le corps en éveil, et, par une réaction qui est de physiologie, renvoie le sang au cœur et excite follement ce muscle creux. D'où vient que l'homme surpris par le bruit entend aussitôt son cœur et ses artères et porte là son attention, discernant ce qui est de lui et ce qui est du dehors. Ce qu'éveille donc le bruit, c'est plutôt l'émotion que l'action. D'où l'on voit qu'un bruit continué, ou revenant, et dans les deux cas reconnu, est aussi ce qui détend d'abord et rassure. Le bruit continuant, et continuant le même, recouvre en quelque sorte l'émotion, et nous rend le souffle. Le bruit revenant, le bruit attendu et prévu donne relâche, et sans doute nous invite à régler d'abord sur ses retours les mouvements de la respiration et par suite tous les mouvements du cœur. C'est par une merveille du langage que le silence en musique est appelé soupir. Le soupir est une détente de l'émotion, une reprise du souffle. On aperçoit pourquoi les silences de la musique, surtout mesurés, expriment autant que les sons. Nous pouvons dire, sans aucune métaphore, que le cœur est saisi d'abord par le bruit, calmé déjà et comme enchanté, encore un mot admirable, par le bruit constant qui est le son, et enfin réglé par une suite convenable de silence et de bruit, qui discipline l'attente, qui apaise par l'attente comblée, et qui est le rythme. Les bruits qui n'éveillent point sont des bruits continus, ou des bruits préparés, comme le crescendo du vent, ou les bruits rythmés, comme de la vague ou du moulin. Cette analyse, si on la suivait assez, expliquerait à la fois la musique et cette partie de la poésie qui est musique, et dont il y a trace encore et plus que trace dans l'éloquence. Mais je veux considérer maintenant l'alerte, qui est de prose pure.

Par opposition donc aux atteintes mesurées de la musique, aux préparations et gradations de la poésie et de l'éloquence, je comprends cette attaque du bruit soudain et de l'appel. La voix naturelle a quelque chose de désagréable par ce qu'elle a de heurté et de précipité. On a de grandes vues sur les passions si l'on sait seulement que la voix comme elle va irrite toujours, et que la partie irritante, en tout discours comme en tout signal, n'est pas aisément effacée. C'est une des causes qui font que le timide, dans le moment qu'il rassemble son courage, produit souvent l'effet qu'il craint. Bien dire et bien prononcer, c'est principalement préparer et avertir, enfin graduer le son. Les orateurs et les comédiens arrivent à cette fin par une mélodie qui étonne toujours dès qu'on la remarque. Et, au rebours, il est bien rare que le cri de l'improvisation ou de la découverte, même entre amis, n'irrite pas un peu. Il

est clair aussi qu'un silence sans fin, après le cri, est ce qui trouble le plus ; tout silence veut être préparé, mesuré. Ceux qui ont seulement abordé l'art oratoire ont senti que le silence, dès qu'il dépasse si peu que ce soit la mesure convenable, la mesure attendue, fait catastrophe en quelque façon. Comprenez d'après cela le bavardage rituel, et comment il a la vertu de remplir le temps sans étonner. Toutefois il faut se garder encore ici de ces attaques rauques qui viennent de fatigue et d'irritation. Il y a souvent de la brutalité ou une violence suivie dans le bavardage, d'où les plus aigres passions se trouvent si aisément éveillées. Les hommes d'écurie disent qu'il ne faut point toucher au cheval avant de lui parler. Les hommes de salon savent qu'il ne faut pas parler à l'homme avant de l'avoir effleuré, en quelque sorte, et en même temps préparé et rassuré, par des paroles connues, sur un ton connu et convenu. Une proposition non annoncée est toujours rejetée ; chacun devrait le savoir. Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'un accent non annoncé, comme l'huissier annonce d'abord celui qui entre, alarme et raidit aussitôt l'homme à qui l'on parle, et que cette attitude est déjà refus et bien pis que refus.

C'en est assez pour faire comprendre que la voix est naturellement de tous les signaux le plus mal reçu, le plus ambigu, le plus émouvant, le plus irritant, le plus trompeur, le pire pour l'amitié, le pire pour l'action. Il est prodigieux que l'homme se fasse comprendre par cris réglés. Il est naturel qu'en dépit des conventions, de l'usage et de la coutume, le discours libre soit ordinairement la source des querelles. Mais les arts les plus anciens, poésie, musique, éloquence, s'expliquent aussi par là ; car les hommes n'ont pu s'entendre, encore un beau mot à double sens, que par une attention constante à la manière de dire, enfin par des précautions dont le discours écrit tire encore aujourd'hui toute sa puissance. Les sentiments, les scrupules, les progrès, l'esprit de doute, enfin toute la civilisation humaine, dépendent de ce fait étonnant que le langage vocal a remplacé tous les autres, jusqu'à ce point que le dessin, qui n'est que le geste fixé, a été déchu de son rang parmi les signes, pour devenir une simple écriture.

Comment expliquer un si grand changement, une si grande discipline imposée au cri, à l'appel, à la plainte ? Comment expliquer une telle déchéance de la mimique, par elle-même si claire, si explicite, puisqu'il suffit alors d'imiter pour avoir compris ? Darwin a dit là-dessus le principal par cette remarque que le langage vocal est le seul qui puisse servir la nuit. La nuit est le temps des alarmes, mais aussi de la confiance et du repos, dès que l'on pose seulement que la société humaine est aussi ancienne que l'homme. D'où une composition naturelle des signes de nuit, et des différences soigneusement observées, selon qu'il s'agit de rassurer, ou d'avertir, ou d'alarmer. L'état de guerre entre les sociétés d'hommes explique aussi comment ces signes furent secrets ; ils pouvaient l'être, étant naturellement ambigus. D'où la confusion des langues, qui étonne encore aujourd'hui par opposition à la mimique qui est un signe universel, et enfin à tous les arts, qui parlent à tout homme. Encore une fois, d'après cette immense idée, on comprendra que la nuit est la mère des institutions, et qu'un jour d'autre nature éclaire nos nuits, depuis que

l'homme sait entendre ce que les bêtes voient. Toutefois la remarque de Darwin est bien loin d'épuiser ce grand sujet.

On approche un peu plus de saisir la puissance du langage parlé si l'on considère la musique, si puissante pour régler les actions. La faiblesse du geste est en ceci qu'il présuppose attention ; c'est dire qu'il est naturellement précédé du cri ; et c'est par là qu'il faut comprendre que le cri et le geste soient si naturellement liés. Mais il faut dire aussi que l'attention au geste détourne de faire attention à l'objet, ce qui arrête l'action réelle, et y substitue l'imitation du geste même ; c'est temps perdu. Dans les exercices militaires, on peut bien, au commencement, imiter le geste de l'instructeur ; mais, dans l'action réelle, c'est au terrain et c'est à l'ennemi qu'il faut regarder. En toute action la vue est occupée toute. Obéir, fonction ancienne et de tous les temps, c'est traduire les sons dans les actions, comme font les rameurs, comme font ceux qui tirent ensemble sur une corde.

Aussi, chose digne de remarque, l'attention au geste, est arrivée à se refermer sur elle-même et à ramener l'homme à l'homme, comme on voit dans la danse, où l'échange des gestes imités est sans fin, le geste tenant lieu d'objet. Cette méthode de se comprendre les uns les autres se borne à elle-même, par ceci que ce que je comprends c'est seulement que je suis compris. C'est la forme du langage, sans contenu. Et telle est la connaissance de soi dans l'autre, qui oriente tous les arts plastiques, en éliminant l'événement, et enfin toute la nature extérieure. La frise, ou danse fixée, efface le monde, comme on voit par ce vide sculptural, qui est de tradition, et caractéristique du style ancien. Au contraire le signe vocal, si naturellement propre à régler l'action sans l'interrompre, se trouve lié aux perceptions vives de la vue et du toucher, et de façon même qu'il les règle en réglant l'action. D'où cette aptitude du cri, qui est le mot, à exprimer toujours autre chose que lui-même. Il n'est de signe que rabaisé.

Comte a dit encore là-dessus quelque chose de plus profond ; et peut-être a-t-il saisi l'idée principale en voulant attacher au signe vocal le sens d'une méditation avec soi. Je ne vois point mon geste comme je vois le geste d'autrui. Je le sens, je l'éprouve en moi-même, mais par des effets du toucher intime, que les autres ignorent ; l'apparence de mon geste, ce qu'il serait pour les autres, m'est donc tout à fait inconnue quand je suis seul, c'est-à-dire quand les autres ne me renvoient pas mon image par des mouvements imités. Au contraire ma propre voix sonne à mes oreilles comme ferait une voix étrangère. Ainsi l'homme se parle à lui-même, et se connaît parlant comme il connaît les autres parlant. D'où le voilà deux en solitude, et formant et percevant l'écho de ses propres pensées. D'où ce monologue, qui est la pensée. Cette idée veut d'amples développements. Encore une attention, avant cela, au cri sauvage, et aux sauvages émotions qui le suivent toujours, en nos chansons, en nos poèmes, en nos prières, et jusque dans nos plus abstraites méditations.

Livre V : Les signes

Chapitre IV

Entendre

[Retour à la table des matières](#)

Comprendre dit plus que voir ; cela n'étonne point. Mais entendre dit plus que comprendre. Entendement a vaincu compréhension. Voilà une des révélations du langage commun ; il y en a d'autres, comme on verra. Toutes font rêver. Celle-là doit nous retenir maintenant. Ce n'est pas que j'espère retrouver par ce chemin le sévère entendement. J'ai déjà dit que je ne veux point l'aborder par détour. Il faut le prendre dans l'objet éclairé par la preuve, et tirer la preuve au clair. La difficulté n'est pas petite ; mais ce n'est point celle que nous rencontrons maintenant. En cette physiologie, où nous sommes aventurés, il est à prévoir que nous découvrirons quelques racines de l'entendement ; car l'entendement est en nous, et à nous incorporé. Mais, comme aucune preuve n'est soumise à l'enfance, de même le chemin de nature qui mène à l'entendement ne change point la preuve, et ne peut l'éclairer. Notre objet est maintenant l'imagination. Toutefois, si, dans la description des mouvements de la nature, nous n'arrivons pas à découvrir et à reconnaître l'entendement comme on découvre un organe, et à deviner au moins ce qu'il est, il manquerait quelque chose à l'homme de chair. Descartes disait que l'union de

l'âme et du corps s'éprouve et se connaît dans la société et les conversations. Que faisons-nous en cette revue des signes, qu'appliquer l'entendement même à ce monde humain, lieu des signes, et à tenir en quelque sorte avec le genre humain toute la conversation possible ? Or, très justement, le mot entendre nous arrête, et fait périr d'abord ces développements faciles, d'après lesquels entendre est des passions seulement, au lieu que voir nous règle selon l'objet. Ne voit-on pas les nombres et les figures ? Et, quand on a vu, tout n'est-il pas dit ? Qui n'a pas conçu une géométrie à la muette, qui nous ferait faire la visite des formes comme on visite un château historique ? J'ai donné assez de temps à ces jeux d'imagination pour qu'on ne me soupçonne pas de les mépriser. Pour détourner l'homme ingénieux de prendre l'imagination pour l'entendement, il ne faut pas moins que la preuve même, qui est un discours. Ainsi s'éclaire aussitôt, dès qu'on y pense, cette puissante métaphore d'après laquelle le signe vocal se trouve lié à la pensée même. Tout au moins nous sommes avertis. Avertis aussi par cet axiome de la sagesse populaire, d'après lequel ne point savoir ce qu'on dit est ce qu'il y a de pire. Savoir serait donc savoir ce qu'on dit.

Que nos objets soient nos pensées, cela finira par être vrai. C'est le ciel, objet inaccessible, le seul que nos téméraires essais ne peuvent changer, c'est le ciel qui nous a sauvés de déraisonner. Mais, de cet état supérieur de Thalès contemplant, il faut dire que nous n'y sommes point d'abord, et que Thalès y arriva, y revint, mais n'y put rester. C'est notre point de fuite, qui donnera sens à toute folle ; mais la folie d'imagination est notre état premier et ordinaire. Le sommeil et les songes nous le rappellent assez. Les Grecs, nos instituteurs, ont appelé logos, qui est discours, l'entendement de l'entendement. Cela est abstrait et presque violent. Mais les mêmes Grecs nous instruisent mieux quand, par le nom sacré des Muses, ils joignent la musique à toute sagesse, et Polymnie à Uranie en ce beau cortège, que la piété nous détourne de rompre. Il faut donc comprendre, au moins par éclairs, comment la poésie fut notre maître à penser.

Entendre nous ramène à nous, par un tumulte physiologique d'abord sans direction. Entendre des mots nous rassure, par la présence humaine. C'est le signe du semblable, et c'est le lieu de la société. Par l'imitation des mouvements, nous nous faisons semblables aux autres, mais sans le savoir. La moindre action réelle fait sentir les différences, qui sont toutes de lieu. Je ne puis me voir comme je vois l'autre. Une danse de sourds n'arriverait pas à être une danse. Mais, dans le chant des rameurs, tous sont ensemble d'une certaine manière. Chacun arrive à s'entendre lui-même comme il entend l'autre. Les rameurs sont distincts ; le chant est un. Les sons se joignent et s'épousent comme rien au monde ne se joint ni ne s'épouse. Des hommes marchant font un même bruit. Il n'y a point d'autre témoin d'une action commune que le bruit. Chaque homme a toujours sa place dans une foule, et il y a une perspective sur la foule aux yeux de chacun, variable selon la place de chacun ; mais les bruits ne font qu'un bruit. La discorde, de même que l'accord, est un fait de l'ouïe. Aussi toute imitation grimace, et sans être avertie ; mais l'imitation des sons ne grimace point. Je touche donc la société par l'ouïe. On

dira que je puis bien aussi la voir. Il est vrai que je la vois dans un cortège, ou dans ces rameurs si bien accordés en leurs mouvements ; mais alors je n'y suis point. On comprend mieux ces effets par les extrêmes. Le sourd est exilé et retranché ; mais l'aveugle, de même que tout le monde dans la nuit, se trouve plongé au contraire dans le milieu humain. Il semble que le sentiment humain ait les yeux fermés. Et l'amour aveugle signifie autre chose qu'une pauvre satire. Peut-être pourra-t-on comprendre, d'après ces obscures remarques, que le premier objet de la pensée, c'est le son. Penser, c'est bien s'accorder aux objets ; finalement c'est bien cela ; mais si ce n'était que cela, ce serait agir, non penser. L'action a ceci de bon et de sain qu'elle est ce qu'elle est, et qu'elle se borne à elle. Une action manquée est une autre action. L'adaptation toute seule n'est point pensée ; car qui ne s'adapte point du tout meurt ; tout ce qui vit a réussi et réussit sans cesse. Il faut sans doute porter son attention de ce côté-là pour comprendre l'activité technique et cette nuit de pensée, impénétrable, qui la recouvre, par ceci que le succès vient tout d'un coup, comme il arrive à celui qui essaie d'ouvrir une serrure difficile. La pensée ne peut naître en ces essais ; mais plutôt elle naît de cet autre essai de s'accorder par la voix avec son semblable. J'aperçois qu'il n'y a pas de pensée en ces actions de l'oiseau si bien réglées. J'en verrais plutôt quelque trace en ses chants ; mais une remarque m'arrête, que je n'avais encore jamais faite, c'est que les oiseaux ne chantent point ensemble. Ce n'est jamais que tumulte ; chacun chante comme il agit. Cela revient à dire que les chants des oiseaux sont profondément étrangers à toute musique. La mélodie est de société, et essentiellement harmonie. Elle est modèle ; elle est faite pour être imitée. Ici trouve sa place la pensée de la faute, ou de l'erreur, qui est la pensée même.

Qu'on me pardonne d'insister ici. L'entendement est quelque chose par soi de clair et de solide ; mais l'homme d'entendement se cache. Parce que la science est quelque chose de plus, évidemment, qu'un discours bien fait, l'homme d'entendement méprise la logique et cherche l'objet. Mais la science n'est pas dans l'objet non plus, ce n'est que le succès, ou l'industrie, qui est dans l'objet. Il faut refaire, autant que l'on peut, ce mouvement de parler à penser, qui est l'universel rudiment, si l'on veut faire honneur aux Muses des progrès de la physique. Mais l'ingratitude est le premier état de tout pouvoir ; ainsi c'est une erreur naturelle de prendre l'action pour la pensée. Il faut redire que celui qui débrouille un peloton de ficelle ne se trompe jamais, pas plus que l'oiseau qui pique des grains et les manque. On dira que l'homme prévoit, devine, suit la ficelle des yeux en ses replis. Mais examiner ainsi, c'est toujours agir ; c'est pencher la tête, tourner autour ; le problème change à chaque instant. Peut-être pourrait-on dire que la pensée suppose un problème qui ne change pas par les essais. Or cela n'a de sens qu'en des choses chantées et de nouveau chantées, ou en des discours dits et de nouveau redits.

Platon est le seul écrivain que je sache qui ait donné à la mémoire mécanique, celle qui répète sans changer, et qu'il faudrait appeler scolaire, son vrai rang. Remarquez ce que signifient apprendre et savoir, dans le commun langage. Je croirais assez qu'il y a plus de pensée dans l'application à répéter comme il faut un vers ou une chanson, que dans toute l'invention des outils et

des machines. L'action ne résout point de problèmes ; elle passe ; elle fait son trou. Celui qui secoue le téléphone ne recommence point ; il cherche passage au son comme celui qui traverse un hallier cherche passage pour lui-même. L'enfant qui récite des vers ne cherche point passage ainsi ; car il ne peut changer l'objet, et il ne le veut point ; au contraire il veut premièrement s'accorder à l'humain, qui lui est annoncé ici énergiquement par le sentiment du beau. Il veut donc parler humainement. Ce premier respect est vraisemblablement la première pensée qui portera toutes les autres. Comprendre ne se peut que par vénérer ; faute de vénérer on changera. La science doit premièrement vaincre des discours, et ensuite vaincre la chose par une préparation de discours. Vaincre premièrement, ce n'est point savoir. Peut-être est-ce un trait du pur ouvrier, et trop peu remarqué, que d'être toujours content de lui. Il ne voit le mieux que lorsqu'il le fait ; seulement comme l'essai moins heureux est profondément oublié, jamais il ne voit le mieux ; mais plutôt il fait ce qu'il fait. J'ai déjà dit et je dirai encore ce que chacun sait, c'est que l'expérience ne donne pas de leçon à proprement parler. Ce sont les Muses qui donnent leçon.

Rassemblons. L'ordre de nature semble être celui-ci. D'abord parler, ce qui est reproduire un modèle fixé, et se plaire là, ce qui n'est pas comprendre, mais plutôt d'abord se faire comprendre. L'enfant dit avant de savoir ce qu'il dit. Ici se montre la magie originelle, qui consiste clans cette opinion, tant de fois vérifiée, que le sens des mots va bien au delà de ce que l'on en comprend soi-même.

Or, telle est la vertu de la poésie, qui plaît d'abord par l'accord, par le modèle immuable, par la faute sensible et aussitôt corrigée. Le sens ne se découvre qu'ensuite, par un développement sans fin, qui ne change point l'objet, mais qui, au contraire y ramène. Il est très vrai qu'on ne peut chercher que ce que l'on sait déjà en un sens. Mais aussi il faut dire qu'il n'y a de méditation réelle que sur le langage commun. Regardez bien ici ; observez l'enfant ; remarquez comme vous parlez et écrivez. Peut-être saisirez-vous ceci, que l'on ne commence pas par dire ce qu'on pense, mais que toute la pensée d'un homme au contraire est occupée à savoir ce qu'il dit. Cette conclusion, péniblement conquise, nous élève comme d'un bond jusqu'à la méthode de Socrate, qui consiste à dire d'abord, et à s'accorder sur ce qu'on dit, objet premier d'une réflexion sans fin. C'est ainsi que la géométrie commence, se continue et se termine en discours. Non qu'elle se réduise à des discours ; les objets, qui sont les figures, y importent au contraire beaucoup. Toutefois, alors que le praticien ne fait attention qu'aux objets, le propre de l'esprit géomètre est socratique au contraire, en ce qu'il est surtout occupé d'accorder ce qu'il dit à ce qu'il a dit. Le fait est qu'un maçon est, en un sens, un parfait géomètre, puisqu'il agit selon les formes, les volumes, les poids, les directions ; mais le maçon n'est point du tout géomètre, attendu qu'il n'est nullement le grammairien de ces choses. Il touche la géométrie, il la voit ; mais il ne l'entend point.

Livre V : Les signes

Chapitre V

Les noms

[Retour à la table des matières](#)

L'apparence c'est que l'on peut imposer des noms comme l'on veut. Le vrai, c'est ce qui est entrevu dans le *Cratyle*, qu'il y a une vérité des noms et du langage. Là-dessus on ne peut que suivre Comte ; c'est le seul auteur qui éclaire la question comme il faut. Toutefois, selon une constante pratique, j'y renvoie le lecteur, n'ayant point l'intention de le résumer ici, mais plutôt de reprendre les mêmes idées d'une autre manière. Et cette remarque appartient à notre sujet ; car les auteurs participent à cette vérité du langage, et en même temps l'assurent ; aussi les reconnaît-on à ceci qu'un résumé de leur doctrine ne peut jamais remplacer leur doctrine, laquelle n'est nullement séparable de l'expression qu'ils lui ont donnée. Mais, poussant plus avant cette exploration, je dirais non seulement qu'un auteur que l'on peut résumer n'est pas un auteur, mais, encore bien plus, qu'une idée résumée et sans ornement, autrement dit sans cette parure du langage, n'est plus une idée. Cela s'accorde assez avec ce qui a été dit précédemment, mais se trouve aussi plus aisé à expliquer.

La pensée ne vit que par un signe qui renvoie à autre chose, et encore à autre chose. Mais comprenons bien la vertu du signe. La lune n'est pas un signe de la marée, ni la marée de la lune ; car ce sont deux choses, et l'une n'enferme point l'autre, mais au contraire l'exclut. Le monde ainsi nous emmène en voyage ; mais ce n'est toujours qu'action ; au lieu que, à interroger le vrai signe, la pensée mûrit, revenant toujours là, et rassemblée par le privilège de cet objet, qui est son miroir en quelque sorte. Toutes les œuvres d'art sont des signes, j'entends qu'elles signifient sans fin, mais en elles-mêmes. Or, le langage est quelquefois œuvre d'art, quelquefois non. Il ne l'est point lorsqu'il signifie une autre chose, comme fait le poteau indicateur. Mais la croix du carrefour est véritablement un signe, signe de beaucoup de choses et même sans fin, seulement en elle-même. Or, autant que tout son sens nous ramène à elle, elle est belle ; et c'est ainsi qu'un beau vers est beau. Le commun langage appelle énergiquement pensée une manière de dire fixée et suffisante, et telle que sa signification nous ramène à elle. L'algèbre est tout à l'opposé, car les termes voudraient n'y signifier qu'une chose, et toujours ne conduire à d'autres idées que par d'autres signes. Toutefois l'algèbre n'arrive jamais à ce sens dépouillé, et elle participe du langage réel en un sens, comme Comte l'a montré, parce qu'elle est un produit de nature aussi. L'homme n'a point inventé cette exacte écriture en vue d'exprimer quelque chose qu'il pensait d'abord ; mais au contraire cette écriture, peu à peu formée et enrichie, s'est trouvée aussitôt exprimer bien plus qu'on ne croyait ; et l'on y a fait des découvertes, comme dans un monde ; Fermat et Euler en témoignent. Toutefois il faut laisser ce grand et beau sujet ; car la poésie qu'il enferme, par le merveilleux et inépuisable sens des termes les plus dépouillés, est profondément cachée, et sensible seulement à un petit nombre d'hommes dont je ne suis point.

Le commun langage est un meilleur objet, plus familier, qui sonne mieux, qui répond mieux. Je veux dire quelque chose maintenant de la poésie qui lui est propre. Suivons Comte encore, mais en un libre commentaire. Il ne se lasse point d'admirer la profonde ambiguïté du mot cœur. Développons quelque chose de cette richesse qui est à tous. Laissant même les parentés d'étymologie, qui sont belles et instructives, ne considérons que ce qu'y voient les bonnes femmes. Le mot cœur désigne à la fois l'amour et le courage, en même temps que, par son sens physiologique il les relève tous deux au niveau du thorax, lieu de richesse et de distribution, non lieu d'appétit et de besoin. Par quoi le courage est éclairé, et encore mieux l'amour. Le physiologiste est détourné par là de confondre les passions avec les intérêts ; et cette distinction se fait d'elle-même et en quelque sorte au bout de sa plume, pourvu qu'il pense et écrive selon le commun langage. On peut méditer là-dessus autant qu'on voudra ; mais personne n'aura l'idée de redresser le langage, car il s'agit de le comprendre. La sagesse populaire ne conseille pas ici, mais décide. Nous voilà avertis, et, si nous méprisons l'avertissement, punis de style plat. C'est la peine capitale. Et l'on devine ce que c'est qu'être auteur et ne l'être point. On n'écrit pas comme on veut, et heureux celui qui écrit comme il faut. Mais

aussi, dès que l'on écrit comme il faut, on n'a pas fini de savoir ce qu'on a écrit. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cette question a de la résonance.

Faisons donc sonner encore notre beau mot. Il a deux genres, comme dit le philosophe. C'est le cœur masculin qui est surtout courage ; c'est le cœur féminin qui est surtout amour. Mais encore une fois le mot rassemble l'idée, et il faut entendre les deux ensemble. Cela développe une suite de pensées infinie. Car, s'il n'y a point de vrai courage sans amour, la haine ne va donc point avec la guerre dans le même homme ; l'esprit chevaleresque se montre ainsi dans une manière de dire que nous avons reçue et non inventée. Chacun parle ainsi, disant bien plus qu'il ne croit. De même il arrive que les mots se heurtent autrement qu'on ne voulait. Les sens explicites s'accordent, mais les sens cachés se battent ; la phrase n'a plus de consistance ; encore moins de pointe. C'est ainsi que le style plat avertit. Mais suivons. S'il n'y a point non plus d'amour sans courage, voilà que la fidélité se montre, et le serment, et enfin, sous n'importe quel amour, l'amour purement voulu que l'on nomme charité. Enfin il est enfermé dans le mot cœur que c'est un triste amour que celui qui tient ses comptes et qui n'ose pas espérer. Le sentiment avare habite au-dessous du diaphragme et ne jure jamais de rien. Ces développements sont bien faciles à suivre dès que l'on est dans le bon chemin. Mais c'est trop peu ici de regarder les êtres ; il faut encore aimer les mots et même les vénérer. Il faut entendre l'homme ; cela porte plus loin que de le voir. Et l'on aperçoit aussitôt que ceux qui ont bien écrit sont nos vrais guides. La science est donc aveugle, si la culture ne va devant.

Il suffit maintenant de rappeler d'autres exemples, et d'inviter ainsi le lecteur à en chercher lui-même. Presque tout le dictionnaire s'éclairera alors de cette lumière poétique, qui fait voir qu'on ignore, et qui donne à chercher. Le mot nécessaire a un sens abstrait qui échappe à beaucoup ; mais le sens usuel du mot nous rappelle aussitôt comment la nécessité nous tient. Comte méditait avec ravissement sur ce double sens. On dit un esprit juste, et l'on ne peut le dire sans mettre la justice dans le jeu, qu'elle paraisse ou non, la justice qui semble bien loin. Et aussitôt se montre, par le jeu des contraires, l'injustice comme source de nos principales erreurs, et peut-être de toutes. Ainsi la plus simple expression dépasse aussitôt nos faibles pensées. On dit aussi un esprit droit et le droit. Imprudent qui voudrait écarter la droite des géomètres, que ce discours enferme en dépit de l'écrivain. Mais j'y veux encore la main droite ; je la veux parce qu'elle y est ; et comprenne qui pourra, mais d'abord le langage nous tient, et tout ce que nous disons veut développement. Tel est l'intérieur du style, et c'est le style ; et la chose décrite n'est donc pas la seule règle du bien dire. Ici, et par cette loi même, il faut que les exemples m'accablent. On dit que l'on aime passionnément ; prophétie à soi ; mais qui donc pense assez qu'il s'annonce à lui-même esclavage et souffrance ? Bien plus, qui donc pense ici la passion du Christ, et le calice choisi et repoussé ? Je veux insister encore, comme fait Comte, sur le double sens du mot peuple, qui veut que la partie qui travaille soit prise aussitôt pour le tout. Je citerai seulement des mots comme affection, charité, culte et culture, génie, grâce, noblesse, faveur, courtesane, esprit, fortune, épreuve, irritation, foi et bonne foi, sentiment, juge-

ment, ordre. Chacun de ces mots pose un problème qu'on ne peut changer. Chacun de ces mots veut être compris, non selon la définition qu'on en voudra donner, mais selon ce qu'il est. Maintenant j'ai sans doute éclairé assez cette idée qui choque d'abord, c'est que chacun a premièrement à savoir ce qu'il dit, et que ce n'est pas un petit travail.

Livre V : Les signes

Chapitre VI

Les nourrices

[Retour à la table des matières](#)

On se fait une idée maintenant de ce que c'est que l'enseignement des nourrices, et l'on comprend que, par respecter l'usage, il va bien plus loin qu'on ne croit. Mais il est à propos de dire comment les choses se passent ; car tous le voient, et peu le savent. Que l'enfant parle d'abord selon la structure de son corps, cela ne peut étonner personne. Qu'il parle ainsi son propre langage, par mouvement, cris variés ou gazouillements, sans savoir le moins du monde ce qu'il dit, cela n'est pas moins évident. Comment le saurait-il, tant qu'il n'est pas compris ? Comment comprendrait-il son propre langage tant que personne ne le lui parle ? C'est pourquoi les très prudentes nourrices essaient d'abord d'apprendre ce langage, afin de l'apprendre au nourrisson. Quand on remarque que l'enfant applique d'abord aux objets familiers certains mots qu'il invente, on oublie que la nourrice ne cesse pas de chercher un sens à ces mots d'une langue inconnue, et qu'elle en trouve un. Ainsi l'enfant apprend sa propre langue ; il apprend ce qu'il demande d'après la chose qui lui est donnée. On devine que par cet échange continu, les mots du langage enfantin sont inclinés vers les mots véritables et y ressemblent de plus en plus, par une lente transformation. Il y a des articulations difficiles ; et puisque l'enfant ne peut

prononcer comme la nourrice, la nourrice prononce comme l'enfant. L remplace R, Z remplace J, et ainsi du reste, et les grammairiens retrouveraient ici quelque chose de ce qu'ils observent dans le changement des mots. L'enfant représente l'usage, qui va au plus court ; et la nourrice représente la grammaire. On peut supposer, et on a remarqué souvent, que la manière enfantine de parler, qui est un peu de tous, changerait bien vite une langue sans la nécessité de comprendre ce qui est écrit, qui conserve l'ancienne coutume. Les poètes sont bien forts ici, parce qu'ils ne supportent pas que la moindre syllabe soit négligée ; d'où l'on voit que les études classiques continuent le combat que les nourrices ont commencé. Mais c'est par l'autorité des choses écrites que l'enfant est soumis plus ou moins à cette condition de renoncer à sa propre langue et de prendre celle qu'on nomme si bien maternelle. Toutefois, il y a une exception à cela et peut-être plusieurs. Le nom de maman est reçu de l'enfant et règne sur les hommes. C'est le premier nom que font les lèvres lorsqu'elles se séparent selon leur plus ancien mouvement, qui est de téter. Mais remarquons que l'enfant ne dit point maman ; il dit quelque chose qui en approche, que l'on lui répète en le changeant un peu. Il est clair que ce premier mot, si bien attendu, n'est pas choisi arbitrairement ; il est ce qu'il peut être par la structure de la bouche enfantine.

La langue naturelle, l'unique langue humaine, celle qui dépend seulement de la structure, naîtrait ainsi, à supposer que des enfants grandissent ensemble sans jamais avoir à parler qu'entre eux. Et j'ai cru remarquer qu'entre deux jumeaux que j'ai observés, il a subsisté longtemps quelque trace d'un langage propre à eux deux. Mais la règle est que les premiers discours sont entre l'enfant et la mère, sous l'autorité de la mère ; la mère elle-même a égard au père et à d'autres ; aussi la nourrice. Le langage des poètes et surtout l'écriture règnent sur eux tous. Le premier effet de la lecture est de subordonner le langage enfantin à un certain objet que l'on ne peut fléchir. Si vous écoutez le langage abrégé, simplifié, rabattu, qui a cours dans les métiers et même dans la conversation familière, vous comprendrez comment se multiplient les dialectes et les patois, et comment tout langage se perdrait bientôt, en un peuple qui ne lirait point. Toutefois la simplification ne serait jamais la seule loi. Il y aura toujours des mots d'importance, et des passions qui donneront importance à des mots. La violence même y conserve le rauque et le grondant, comme on voit dans les jurons.

En un peuple qui a des prières, des conjurations, des serments, des chansons et des livres, la situation de l'enfant est qu'il apprend fort vite une langue qui le dépasse et le dépassera toujours. Et, comme il dit maman sans savoir d'abord qu'il le dit, de même il parle toujours sans savoir d'abord ce qu'il dit, attentif aux articulations comme à une chanson. Le sens sera connu d'après les effets. Mais je ne veux point imaginer cet enfant pensif allant à la recherche des idées ; un tel enfant n'existe pas et ne peut exister. Les premières expériences de l'enfant ne sont point faites par lui. Il est porté avant de marcher ; on lui présente des objets avant qu'il les remarque ; on l'instruit avant qu'il puisse s'instruire. Il est dans l'ordre que l'enfant ait peur du feu avant de savoir qu'il brûle, et peur de la porte de la cave avant de savoir qu'il y peut tomber.

L'expérience enfantine a d'abord pour objet des signes ; la première connaissance d'un objet est l'imitation d'un signe et d'une suite de signes. La première connexion entre feu et brûlure est entre le mot feu et le mouvement de se retirer, détourner ou protéger. Le feu lui-même n'y est d'abord pour rien. Un chien méchant est perçu par les signes que fait voir la nourrice. Au reste remarquez que l'expérience qui expliquerait que nous nous garons si bien des voitures n'a été faite presque par personne. C'est le geste et le cri de l'homme qui sont ici notre objet. Il est clair que l'enfant périrait par l'expérience avant de s'instruire par l'expérience ; et cela est vrai de nous tous. C'est pourquoi la plupart des dangers nous effraient peu au premier moment ; au lieu que la peur sur un visage effraie le plus brave ; et presque personne ne résiste à un mouvement de terreur panique.

On trouve d'abord à dire, quand on étudie les idées des peuples arriérés, qu'il est étonnant que les choses ne les aient pas instruits. Mais sommes-nous tant instruits par les choses ? Même nos paysans, qui tirent tout de la nature inhumaine, balancent encore à préférer leur propre expérience à la tradition. Une grande part de nos connaissances à tous porte seulement sur les signes. Il est clair que c'est la chose enfin qui décidera ; mais, parce que nous avons été enfants avant d'être hommes, chose que Descartes n'a point dédaigné de dire, il est dans l'ordre que nous ne commençons point par interroger la chose toute nue, mais au contraire, que nous allions à la chose déjà tout pourvus de signes, on dirait presque armés de signes. Tout notre travail de recherche est à vérifier des signes ; et c'est l'inflexion imprimée au signe par la chose, c'est cela que nous appelons idée. On remarque que celui qui manie les choses seulement, et en quelque sorte sans leur parler, n'a pas d'idées. C'est sans doute que les souvenirs des choses ne sont point des idées ; et cela se comprend. Un souvenir ne peut être faux, ni donc vrai ; il peut seulement être mutilé, incomplet, confus, comme dit l'autre. Au lieu que ce qui fait l'idée, c'est qu'elle est préconçue, essayée, violente et violentée. Comment s'en étonner, puisque l'homme a connu les signes avant de connaître les choses, et, bien plus, a usé des signes avant de les comprendre ? Un signe est magique en son enfance ; il l'est par ceci que je sais qu'il signifie avant de savoir ce qu'il signifie. Un signe, par sa nature, revêt d'abord toute l'expérience possible. « L'enfant, disait le sagace Aristote, appelle d'abord tous les hommes papa. » Je dirais encore plus ; je dirais que le signe papa, dès qu'il est reconnu comme signe, dès qu'il a pris ce sens admirable d'être un signe, c'est-à-dire de faire échange entre les hommes, et d'abord de les arrêter en admiration, que ce signe donc est toujours présupposé universel, et que l'enfant d'abord l'essaie à tout. La plus ancienne magie étonne par l'indétermination. L'expérience prend alors un sens, car tantôt elle répond et tantôt non. Elle mord sur une erreur présupposée. Penser se définit sans doute par là, par cette lutte entre les signes et la nature des choses. Et c'est sans doute une idée profonde que celle du Créateur qui fait naître les choses en les nommant. Car, que les choses soient senties en nous par leurs effets, cela n'explique pas assez ce monde en spectacle. Ce monde ne cesse pas d'être et de nous tenir, mais il y a des moments où cela même se montre à quelqu'un. Il y a plus d'une manière de perdre ce visage du monde, par sommeil, par coutume, par action précipitée. Et il ne faut pas oublier que c'est le

poète qui le retrouve en le nommant d'un nom étranger. Les vieilles pratiques des incantations sont ainsi justes dans le fond. Le monde paraît à travers les signes. L'apparence toujours nous trompe, et c'est par ce mouvement de dépasser l'apparence que quelque chose apparaît. Que serait le soleil sans cette opposition de l'idée et de son contenu ? Où percerait le jugement, si la chose était nue et sans ce vêtement de signes ? N'est-ce pas toujours l'Atlas métaphorique qui porte le monde ? Se heurter n'est que douleur. Mais c'est ce heurt des pensées impossibles qui fait l'étendu et le solide. D'où il semble que nous avons à reprendre élan de nos signes d'enfance pour ressusciter la suffisante et immense présence, qui n'est signe de rien. C'est ce qu'exprime le poète aveugle.

Livre V : Les signes

Chapitre VII

Les muses

[Retour à la table des matières](#)

Puisque le commun langage enferme toute sagesse et s'offre comme le seul objet qui puisse régler nos pensées, naturellement errantes et folles, on comprend qu'un livre soit quelque chose, et comment l'imprimerie a achevé le livre, en lui donnant, par ces copies nombreuses, dispersées, indestructibles, le caractère du monument. Ce n'est pas peu de chose que de méditer sur un livre ; cela dépasse de bien loin la conversation la plus étudiée, où l'objet change aussitôt par la réflexion. Le livre ne change point, et ramène toujours. Il faut que la pensée creuse là.

Certes c'est un beau moment, comme Comte l'a remarqué, que celui où l'homme, seul avec lui-même, se trouve à la fois avocat et juge. C'est le moment de la conscience, et ce beau mot aussi rassemble tous ses sens en un. Sans doute ne fait-on paraître le soi qu'en parlant à soi. Au reste beaucoup ont aperçu, en suivant Platon, que notre pensée n'est autre chose qu'un monologue qui commence et finit avec nous. Mais aussi qui n'a rencontré de ces parleurs égarés, qui parlent à eux-mêmes en suivant leurs passions ? Le mécanisme alors est le plus fort, et la physiologie, par ses lois de fatigue et de compensation, composées avec la loi de coutume, tantôt nous égare et tantôt nous

ramène ; ainsi tout redescend à l'humeur, faute d'un modèle. De moi à moi, il faut que je me fie à ma parole, car délibérer sur sa parole, c'est toujours parler ; il faut donc que je me fie à ma parole et que je l'écoute comme un oracle ; cet état sibyllin est de l'enfance et de tous les âges. Or la déception, qui est l'effet ordinaire, irrite bientôt. On saisit ici le prix d'une mémoire ornée, et qui ramène en leur forme immuable les discours qui méritent attention. Chacun se redresse aux maximes et aux proverbes ; chacun en sent le prix. Penser sur des maximes c'est se reconnaître et reprendre le gouvernement de soi. Mais l'agitation biologique brouille encore les mots. Le miroir grimace comme moi-même. C'est pourquoi les maximes et les proverbes plaisent par l'allitération, qui ramène au vrai texte, et encore mieux par un certain art de marier et d'accorder les paroles, par une certaine mesure réglée sur les mouvements de l'homme sain, enfin par une variété jointe à des retours qui occupent la fantaisie sans l'égarer. C'est pourquoi l'on pardonne beaucoup au naïf poète, d'après cette idée, où sont cachées toutes les ruses de la sagesse, qu'il est plus important et plus difficile de régler que d'instruire. La danse de mes pensées est la plus instable de toutes, et qui va le plus vite au convulsif ; car mon vis-à-vis c'est mon discours, et c'est encore moi. Quelle sécurité donc quand mon discours prend corps et me résiste, quand je suis sûr de ne pouvoir l'altérer, quand la folle imagination elle-même m'y ramène par le sang et la chair ! Ici la vénération trouve enfin son objet. Car l'oracle delphien lui-même, qui me prouve que je le répète comme il faut ?

Le poète est mon maître. Le poète m'attend. Vieux de deux mille ans, immortel par cette forme que je ne puis faire autre, il m'ouvre ce chemin qu'il faut que je prenne ; il sait que j'y viendrai ; il sait que mes faibles improvisations seront alors effacées. Il frappe obstinément de son rythme vide ; il le fait sonner devant moi. Les mots qu'il faut dire viendront s'encaster là ; ces mots mêmes et non point d'autres. Ici je me retrouve ; et d'avance je sais que je vais me retrouver ; telle est la première mémoire et peut-être la seule. Muses, filles de mémoire. Auguste Comte, ici encore, nous conduit comme il faut, puisqu'il veut appeler prière cet entretien avec le poète. L'incantation trouve ici sa preuve. J'évoque, et le beau vers se montre. À ce modèle mes sentiments reprennent forme ; je les reconnais ; c'est dire qu'enfin je sais que je les sens. Je retrouve amour, courage et même fureur en cet objet fidèle, qui contente mes plus secrets mouvements en même temps qu'il les règle et les apaise. La danse de mes pensées se trouve fixée en cette frise mobile, en ce cortège qui bouge et ne cède point. Tous les pas de l'amour, de la vengeance, du désespoir même, y sont marqués d'avance. Me voilà sauvé de la convulsion animale par ce divin secours. Mes pensées se recueillent en cette conquête si bien faite pour les tenir assemblées. Me voilà donc, voilà le vrai visage de mon âme, en ce poème vieux de vingt siècles. Me voilà, en cet examen de conscience, plus vrai que moi-même, mieux composé que moi-même ; voilà mon vrai visage, car j'y trouve encore le modèle de mes fautes qui est aussi pardon. Faites sonner ici ce beau mot d'Humanités ; tous ses sens s'y montrent en un. Comme les bras maternels, le tissu humain se referme encore sur moi. L'antique bercement encore une fois me rassure. La grimace est effacée, le cri est parole.

Aussi cette surprise ne s'use point, de recevoir à mon port ce grand vaisseau, toutes voiles dehors, et tout chargé des richesses du monde.

Toute chose belle nous remet ainsi debout, par ce modèle humain qu'elle nous impose, par cette autorité souveraine, et encore reconnue, et, bien mieux, adorée. Mais souvent l'œuvre éteint la pensée ; c'est ce que l'on voit dans la danse ou dans la musique, qui ne disent mot. Les œuvres d'art font des allées de sphinx. Le corps y prend forme, mais non les pensées. Aussi je ne crois point que l'enfance puisse grandir et mûrir assez par les arts ; je crois même que cette discipline détournerait de penser. Nous serions égyptiens par ces sphinx. Ce remède puissant convient à l'âge mûr, lorsque, par l'usure aussi bien que par la perfide expérience, le corps ne sait plus marcher du même pas que l'esprit. Ces fortes œuvres, et muettes, répondent à la poésie ; mais c'est la poésie qui doit parler d'abord. Il faut que l'esprit, tremblant sous ce poids du langage, qui n'est d'abord qu'énigmes, sache d'avance qu'il sait ce qu'il dit. Quelle joie à dire des suites humaines, comme un, deux, trois... Lundi, mardi... Janvier, février... ! Toute la société humaine les renvoie en écho. Qui n'aimerait cette loi extérieure, ce chemin abstrait pour nos pensées ? Qui ne se plaît à faire concorder les dix nombres et les dix doigts ? C'est déjà raison. Mais le poète bâtit en ce vide des nombres ; il y coule nos passions vivantes. Ce qu'il y a de mobile, d'insaisissable, cette fuite en nous de nos pensées à l'aventure, il en fait la plus belle fuite et la plus belle aventure ; et l'imprévu même il le ramène, il l'annonce ensemble et le cache, comme un oracle ami. L'attente, le périlleux passage, l'oubli aussitôt, et le souvenir de loin ramené, tout est mis en ordre selon le nombre ; et c'est bien autre chose que de mesurer la terre. Plus avant, qui mesurera la terre s'il ne s'est d'abord mesuré lui-même ? Et que sert de retrouver le mètre constant si l'on se perd soi ? Par cette vue l'on retrouve l'ordre vrai selon lequel il n'y a point de géomètre s'il n'est poète premièrement. Car il est vrai que l'homme est l'objet le plus trompeur pour l'homme et que ce monde humain est le lieu de toutes nos erreurs ; mais enfin c'est notre premier objet. Et c'est de là, partant de cet univers politique où les faits sont des passions et nos passions mêmes, c'est de là et comme à travers ce voile d'Isis qu'il faut découvrir le monde des choses, maître enfin de sagesse. Mais, encore une fois, céder n'est point savoir ; tomber n'est point savoir. Il y a trop loin des contes de nourrice à la libre aventure de Thalès, cherchant un puits dont le soleil éclairerait quelquefois le fond. Il y a bien des discours à soi avant celui-là. Et cet amour même de toutes choses, il faut que ce soit un amour consolé. Après tout le spectacle humain, les choses enfin nous attendent. Mais c'est aussi une très vieille idée, et de bon conseil, qu'il ne faut point aller aux choses sans une suffisante provision de signes. La légende de la forêt enchantée, dans le Tasse, enseigne que la force humaine ne peut rien contre les forces démesurées du monde. Non ; mais la faible baguette d'or, le signe. Une vieille légende encore veut que la première épreuve de la sagesse soit une énigme à deviner. Sur son chemin donc, l'homme trouve des monstres qui sont des mots. Il faut ici la lyre d'Orphée, comme il faut la lyre d'Amphion pour bâtir les villes. Ce qui veut dire qu'il faut vaincre d'abord la difficulté de penser, qui jamais ne vient de l'objet, qui toujours vient des passions. Cet enfant, qui copie et récite de belles choses, que d'abord il ne comprend point,

direz-vous qu'il perd son temps ? C'est comme si vous disiez qu'il grandit mal par la danse, et qu'il grandirait mieux par le travail. Pauvre apprenti, petit bossu. Il est vrai que l'autre perd temps, croyez-vous, à faire le roi de tragédie. « Oui, c'est Agamemnon... » Mais que fera-t-il au monde s'il n'est roi ?

Livre sixième

Les amours

[Retour à la table des matières](#)

Livre VI : Les amours

Chapitre I

Le premier amour

[Retour à la table des matières](#)

La piété filiale est première dans le temps. L'amour d'une mère est premier en perfection. De ces deux rassemblés nous devons faire notre premier modèle. C'est un moyen de ne jamais oublier ce tissu humain, de sang et de chair, que le plus pur amour traîne encore à l'autel, ce que l'agneau du sacrifice a toujours exprimé. Pressant aussi cette autre image vénérée de la Vierge Mère, par l'intercession de laquelle tout amour doit parvenir à sa plus haute fin, nous avons chance de penser humainement là-dessus, sans refuser de penser physiologiquement. Précaution d'importance en ce périlleux voyage, périlleux de plus d'une façon.

On cherche comment l'on passerait bien de l'amour de soi à l'amour d'autrui. Ce problème est abstrait. Nés comme nous sommes nés du tissu humain, d'abord bercés et nourris en lui, et toujours en lui, puisque l'homme ne se délivre point de l'homme, il est vraisemblable que nous ne savons pas nous aimer nous-mêmes sans aimer quelque autre. On voit assez que le misanthrope

n'est pas content de lui ni heureux de lui, et qu'enfin aimer c'est toujours pardonner à soi. Mais ce sont de petites raisons. L'amour maternel, partout célébré, vénéré et protégé en toute foule humaine, adoré enfin jusque sur les autels, nous éclaire mieux. Car il est réel que la mère et l'enfant sont longtemps un seul et même être. L'enfant est modèle de toute grâce lorsqu'il revient là, et ce mouvement n'a point lassé les peintres. Mais la mère, qui a le privilège de réfléchir sur ce double amour, pourrait-elle dire ce qu'elle aime, et si c'est elle ou l'autre ? Comment choisirait-elle entre la vieille enveloppe pour toujours déchirée, et le jeune être qui s'en délivre ? Ce lien passe nos raisons ; mais enfin il est de nature, et nous est commun avec les plus humbles animaux. Il faut que la pensée s'en arrange. Ce cercle est fermé d'abord. Toutes les religions humaines reposent sur le culte familial. Toutes y reviennent, comme en témoignent la Crèche, la Vierge Mère et cette métaphore du Père Éternel, plus résistante peut-être qu'aucune de nos pensées. Or c'est une chose digne de remarque que l'amour paternel soit toujours à l'imitation de la mère, de façon que le sauvage amour se purifie et déjà se civilise en cette amitié gouvernante. Cet échange est beau, et ne cesse point de se faire à mesure que les enfants grandissent. Car la mère aussi invoque le père et l'imité, faisant passer, en sa propre œuvre de nourrir et de couvrir, quelque chose de ce pouvoir qui n'est que la nécessité environnante, venant s'asseoir au foyer avec le faucheur ou le bûcheron. Ainsi l'enfant apprend à respecter en même temps qu'à vénérer ; un peu de crainte se mêle à ses premiers sentiments. Lui-même, comme aîné, commande au nom du père. Et les parents eux-mêmes sont gouvernés par cette obéissance. Tous ensemble rendent grâce à la fois au travail masculin et à l'intercession féminine, unis à ne point les rompre, et bien visiblement en cet enfant, sensibles dans ses moindres gestes, texte de ses premières pensées, objets de ses premières réflexions et de toutes. La fraternité tiendra longtemps par la vénération commune, et cet amour qui ne choisit point sera encore, par une métaphore universellement comprise, le meilleur modèle de la justice.

L'amour maternel est donc le modèle de tous les amours. Et l'amour sauvage lui-même, terreur des mères, n'échappe point à cet auguste gouvernement. Il est beau de voir que les amants imitent à la fois et tous deux la maternité et l'enfance, et souvent dans le même geste de protéger et de s'abriter. Mais on peut traiter sobrement de ce que tous savent. Au contraire, il faut tirer au jour l'idée que presque tous oublient. L'amour veut choisir et croit choisir. La mère ne choisit point, éprouvant, en ce petit qui sort à peine d'elle, qu'il y a des conditions de nature qui se passent de permission, et dont il faut s'arranger, mais bien mieux qu'il s'agit d'aimer. Cette arrivée, cette naissance de choses à aimer, non toutes aimables, cette naissance d'après la naissance, la mère ne guette que cela, non pour savoir si cela lui plaît, mais en vue de faire au plus tôt, et de tout son courage, que cela lui plaise. Double travail, car les deux sont ensemble redressés. Mais l'idée de choisir et de refuser ne peut venir en cet amour modèle. D'où l'amoureux a quelque chose à apprendre, c'est qu'il y a choisir et choisir. Car on peut choisir ce qui plaît ; mais cela n'est pas aimer ; bien plus, cela n'est pas choisir, car la rencontre fait tout. Au contraire celui qui choisit d'aimer, que cela plaise ou non, choisit du fond de lui-même

et à l'abri de tout destin. Grande idée, et trop peu connue, qui est que l'esprit n'est point libre en choisissant ceci ou cela, mais au contraire du fait de nature fera liberté, par ne vouloir point d'autre sort. Par quoi n'importe quel sort devient le meilleur qu'il peut être ; au lieu que tout sort devient le pire par le regret. Ainsi l'enfant deviendrait le pire par le refus ; mais, par l'amour, il devient aussi bon qu'il peut être. L'enfant pourrait-il jamais parler s'il ne trouvait ce crédit sans borne, qui donne un sens à tout ? Ainsi la perfection de l'amour est de préférer ce qu'il a.

Cette règle est pour l'esprit. Mais il faut voir comment le corps aime en ce premier amour, et c'est Descartes qui l'a dit, premier encore aujourd'hui en beaucoup de choses, assurément premier là. Je trouve en son *Traité des Passions de l'Âme* que la passion de l'amour est bonne pour la santé, et la haine, au contraire, mauvaise. Idée peu connue, et qui risque même d'être méprisée, par prendre l'homme trop près de terre. Qui donc penserait être bon médecin de soi en conservant l'amour, en repoussant la haine ? Le propre des hommes passionnés est de ne point croire un mot de ce qui est écrit sur les passions ; et l'expérience directe n'instruit ici que celui qui croit. Il faut donc savoir par les causes, ce que l'on trouvera en Descartes aussi. Car, dit-il, quel est notre premier amour, notre plus ancien amour, sinon de ce sang enrichi de bonne nourriture, de cet air pur, de cette douce chaleur, enfin de tout ce qui fait croître le nourrisson ? Le plus ancien langage de l'amour, d'abord de lui-même, consiste en ce mouvement, en cette flexion, en cet accueil intime, en ce délicieux accord des organes vitaux aspirant le bon lait. Tout à fait de la même manière la première approbation fut ce mouvement de tête qui dit oui à la bonne soupe ; notre oui y ressemble encore ; et encore mieux notre non ressemble à ce mouvement de la tête et de tout le corps de l'enfant quand il dit non à la soupe trop chaude. Ces signes extérieurs font un chemin vers des signes plus intimes ; car l'estomac, le cœur, le corps entier disent non à tout aliment qui commence à nuire, et jusqu'à les rejeter par cette nausée qui reste la plus énergique et la plus ancienne expression du mépris, du blâme et de l'aversion. D'où Descartes dit, avec la force et la brièveté homérique, que la haine en tout homme est contraire à la bonne digestion.

C'est que tout nos signes viennent du fond de notre corps, et y retournent. Même si la coutume n'attachait pas étroitement le langage de l'homme aux premiers gestes de l'enfant, la structure expliquerait déjà que tout geste soit des entrailles. Même le sourire de société délivre les poumons et le cœur, et la grimace du dédain est répétée en l'estomac. On peut donc agrandir, on peut enfler cette admirable idée de Descartes ; on ne la fatiguera point, on n'en trouvera point les limites. Le premier hymne d'amour fut cet hymne au lait maternel, chanté par tout le corps de l'enfant, accueillant, embrassant, écrémant de tous ses moyens la précieuse nourriture. Cet enthousiasme à téter est physiologiquement le premier modèle et le vrai modèle de tout enthousiasme au monde. Les mains jointes sont encore le signe de l'adoration et de l'applaudissement. Et qui ne voit que le premier exemple du baiser est dans le nourrisson ? L'homme n'oublie jamais rien de cette piété première ; il baise encore la croix. Éros enfant est donc un grand signe.

Je ne l'épuiserai point ; mais je veux m'en instruire encore. Car l'enfant aimé rend plus encore qu'il ne reçoit ; je dirais que, d'une certaine manière, il aime encore mieux. Je le vois infaillible en sa reconnaissance, car c'est sa croissance même qui dit merci. Qui lui demanderait autre chose que de croître et d'être heureux ? Cela promet beaucoup et cela peut mener fort loin. Cela est mieux qu'une promesse de perfection, comme est le serment chevaleresque ; c'est un effet de l'amour reçu. La foi pleine, qui est la fidélité, car ces deux mots sont parents, la foi, donc, de celui qui aime ne cesse de faire éclore en l'autre tout ce qui attend développement. Si l'on n'y comprend point cet héroïsme à mille formes qui purifie l'amour et qui va naturellement au sentiment céleste auquel le nom de Platon est attaché, on veut couper le haut de l'homme de sa nature ; et il est pourtant clair que c'est du mouvement du sang, des humeurs et des muscles que le héros fait courage et entreprise. Ainsi ce n'est point du tout par le bas que l'amour filial ressemble à tout amour. Ceux qui veulent penser, à la manière de Freud, qu'il y a quelque chose du désir sexuel dans le premier et le plus pur amour semblent penser à l'envers. Car, que le corps tout entier soit intéressé en tout amour, c'est ce qui est évident ; c'est ce qu'il faut redire, et ne jamais oublier. Mais puisque notre objet est présentement de débrouiller quelque chose dans ces étonnants mélanges, n'est-il pas raisonnable de suivre l'ordre de nature, d'après lequel l'amour de pure grâce est le premier modèle et comme l'instituteur de tous les autres ? Je sais assez, et j'expliquerai amplement, que rien n'est plus violent, plus irritant, plus brutal, plus oublieux que l'attrait sexuel, et qu'en l'homme, par le redoutable travail de la pensée attachée à ce cuisant aiguillon, cet instinct est bientôt perturbateur, craintif, triste, honteux et méchant. Mais aussi faut-il que cet amour sauvage se sauve en retrouvant la grâce première et la fidélité du plus ancien amour.

La plus constante, la plus droite, la plus humaine culture en témoignant. Les mots piété et culte sont liés ; c'est de quoi il faut rendre compte. Et les sentiments ne sont ce qu'ils sont que par ce mouvement de se reconquérir et de se sauver tout. Il y a une mystique de l'amour. Et, puisque tout est naturel, la structure en doit finalement rendre compte. Or, on ne trouverait point ici d'obscurité insurmontable, si l'on pensait comme il faut à l'amour maternel et à la piété filiale, qui sont les modèles premiers. Ce n'est point refuser la nature ; bien au contraire c'est l'accepter toute. Et la gratitude du nourrisson enferme déjà tout le généreux et tout l'héroïque du plus pur amour et s'étendra jusqu'au miracle humain, par la merveilleuse ambition de combler l'espérance maternelle. Faire toute sa croissance, ce n'est pas peu, dès que l'on est homme. Et payer l'amour de perfection, c'est toujours croissance, offrande de force, et grâce vraie, comme dans le modèle enfant. C'est parce que tout amour est tout l'amour que le passage de la passion au sentiment se fera par la subordination de l'amour sexuel au modèle supérieur, dont l'image de la maternité offre toujours le symbole vénérable. C'est bien ce que la mère attend ; c'est bien ce que le nourrisson promet quand il puise de tout son corps à la source de lait, en vue de faire une belle vie.

Livre VI : Les amours

Chapitre II

Le désir

[Retour à la table des matières](#)

L'honneur est partout le même, en tous le même ; c'est une prétention à se gouverner et une résolution de ne point céder. Tout esclavage fait honte en tous pays. Tout homme s'établit roi, et toute femme, reine, attentifs l'un et l'autre à exercer tout le pouvoir possible comme à repousser l'invasion étrangère. Les jeux en témoignent, qui sont des essais de pouvoir. Seulement, comme il a été expliqué, le jeu s'use en prenant de l'âge, se ramassant à consentir, et bientôt à supporter, devant les hommes et les choses, qui font sentir leur irrésistible pression. L'on se plaît d'abord à vaincre dans un univers clos où la victoire est possible ; et puis à vaincre en champ ouvert, ce qui fait paraître des forces supérieures ; et bientôt à se vaincre. Il ne faut point dire que se vaincre est le jeu du sage, homme rare. C'est le jeu de tous. On forme à peine l'idée d'un homme en qui les mouvements de la peur seraient aussitôt naïvement suivis, sans aucun genre de pudeur, sans aucune retenue. Un tel animal ne serait point debout et roi sur la planète, comme il est. Le modèle du héros est naturel et reconnu de tous. Le lâche est méprisé en tous pays ; mais le plus lâche des hommes est encore bien au-dessus d'une vie qui suivrait absolument toutes les impulsions de la peur. C'est pourquoi nul ne se laisse

soupçonner d'être tout à fait sans courage. L'insulte est la même pour tous et cuisante à tous, et c'est toujours l'attaque ouverte et sans précaution, dont le soufflet, coup de poing négligent, fut toujours le symbole. La vengeance vise toujours à produire la preuve du pouvoir et de l'audace. Ces principes rappelés, l'histoire se lit assez bien, et l'on découvre que les intérêts y sont de peu.

Mais je ne vais point par là. Notre affaire est de considérer ces conflits par le dedans ; et l'on y est conduit aussitôt par cette remarque qu'une force extérieure n'humilie point, pourvu qu'on n'en ait point peur. Aussi je crois que celui qui est maître de la peur n'est pas aisément insulté. Mais cet homme-là est-il quelque part ? La peur est ce qui gronde clans le courage ; la peur est ce qui pousse le courage au delà du but. Car l'homme ne pense qu'à cette victoire sur soi poltron, et ne la voit jamais gagnée, puisque l'homme peut avoir peur de ses propres actions, à seulement y penser, et même de son propre courage. C'est pourquoi il n'écoute point conseil. Je le vois plutôt qui tient conseil entre les parties de lui-même, méditant contre les conspirateurs et les traîtres, qui lui sont intimes et quelquefois impudemment. Qui n'a pas palpé sa propre peur, en vue de la démasquer, de la traîner nue, de l'injurier ?

Je descends pas à pas vers mon périlleux sujet, ayant passé, comme dirait Platon, le diaphragme. Toutefois je veux encore mettre en son jour une remarque que j'ai trouvée dans Platon seul. La colère, par où le cœur entre en jeu, et fort vite, en toutes ces séditions, est une sorte de sédition aussi, par l'emportement. Toutefois, en son commencement comme dans ses suites réglées, elle porte la marque de la puissance. D'elle plus tard. Toujours est-il qu'elle prête d'abord secours contre le ventre peureux. Contre la peur il faut courir aux armes. Mais je doute que le lecteur soit assez familier avec ces manières de dire s'il n'a pas bien lu *La République* de Platon. J'y renvoie. Ce philosophe est peut-être le seul qui ait assez mesuré les passions dont je traite maintenant. Voilà comment l'homme, à la première morsure de la peur, d'abord s'irrite, et prend sa colère pour alliée, parlant, comme dit Homère, à son propre cœur. Or, contre le plus humiliant des désirs, ce même mouvement n'est pas moins prompt. Je veux nommer amour sauvage cet amour armé. Nous avons donc fait maintenant provision et recensement de toutes nos forces, de cet esprit qui ne veut point servir et de cette vengeance en espoir, qui est comme la garde prétorienne du César soupçonneux.

Allons au désir, en observant premièrement qu'une certaine peur s'y mêle toujours, quand ce ne serait que par le voisinage de ce ventre vulnérable. La même parenté se retrouve entre croissance et reproduction. C'est une loi animale à laquelle nous sommes tous soumis, que la croissance achevée s'emploie aussitôt à une autre croissance qui produira de nous notre semblable. Et, par la séparation des sexes, cette fonction requiert un autre être, juste au même point de jeunesse, le plus fort en tous genres, le plus riche d'avenir, le plus parfait enfin qu'il se pourra. D'où naît, dès qu'on croit le reconnaître, une émotion non moins puissante que la peur, et peut-être encore plus scandaleuse aux yeux du souverain. Car par l'admiration, mêlée au mouvement de conquérir, et par le respect, qui veut consentement heureux, il est annoncé, sans

ambiguïté aucune, que tout bonheur dépend aussitôt du bonheur de l'autre. Mais cette annonce de bonheur et de malheur, sous un gouvernement étranger, n'est point abstraite à la manière d'une proclamation ; elle se fait au centre même de la vie, par des mouvements aussi involontaires que ceux de la peur ou de la faim, et qui changent, en même temps que nos pensées, la saveur même de la vie. Il s'élève de tout le corps une anxiété insupportable, par le seul fait d'une présence, par un souvenir qui toujours revient. Cette puissance aperçue en l'autre, avant même qu'il la connaisse, explique un mouvement de fuite vers le malheur. Redisons que, par réflexion, chacun a peur de la peur, non parce qu'elle est mauvaise à sentir, mais parce qu'elle est étrangère. Tout mouvement étranger nous fait peur. Il y a offense au souverain, en cette sédition qui bien clairement vise à rendre impossible ce qui était d'abord voulu. Toute la vie en est changée ; tout l'avenir en est humilié ; car il y a une promesse d'humiliation dans la peur. Encore bien mieux dans les premiers mouvements de l'amour, qui effacent naturellement les chers projets de l'adolescence, et qui en apportent d'autres d'après les décrets d'une volonté extérieure, aussitôt soupçonnée, qu'on voudrait vaincre, qu'on ne peut vaincre. Ainsi l'amour fait peur. L'esprit de vengeance n'est pas loin.

Je ne veux point trop suivre l'amoureux craintif en sa solitude. Ici naissent tous les vices, et principalement ceux du mâle, par la volonté de se rendre maître du désir dès que l'on croit l'avoir reconnu. C'est vouloir s'en délivrer au commandement. C'est le provoquer, le mesurer, s'y essayer, comme pour la peur. C'est user le plaisir et l'asservir. C'est l'orner, et en imagination si on ne peut mieux, de cette parure de jeunesse, de beauté et de grâce, mais le rabaisser en même temps par tous les signes qui peuvent humilier l'orgueilleux pouvoir, de si loin reconnus. En ces formules, si l'on y fait attention, tiennent tous les vices, et même ceux qui semblent le moins explicables. Et chacun fera cette remarque que si le plaisir nous occupe alors, c'est moins par besoin d'en jouir que par l'orgueil d'en être maître. Aussi y a-t-il du mépris en ce culte, et finalement, par mille causes, un désespoir qui ne trouve paix que dans tous les genres de l'ivresse. Et il faut noter que l'ivresse de l'alcool a ce pouvoir de vaincre toutes les autres, ou plutôt de les rendre inutiles, par le silence de la partie orgueilleuse.

De toute façon ces victoires sont empoisonnées, car la nature nous punit. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut toujours compter, et non point seulement chez les pires, sur quelque tentative ruineuse pour éluder la fonction reproductrice. Il faut donner grande attention en ce dangereux passage, où la pudeur, la culture, et même une assez haute idée des devoirs, ne sont pas toujours de suffisants secours. Je suppose que les filles sont moins armées contre l'amour, ce qui fait que leurs erreurs, quoique plus visibles, sont pourtant moins redoutables qu'un mauvais départ des garçons. Et, quoique je veuille me borner ici à décrire par les causes, laissant à chacun la morale qu'il en pourra tirer, j'écris néanmoins ces quelques lignes pour les mères, qui sont là-dessus fort ignorantes, afin qu'elles ne se croient pas quittes si elles veillent assez sur leurs filles.

Livre VI : Les amours

Chapitre III

L'amour

[Retour à la table des matières](#)

Laissons les fuyards. Quand on dit qu'un homme a du cœur, cela fait un sens plein et riche. Et, même pris en son sens féminin, le mot cœur nous élève aussitôt au-dessus du sentir, et jusqu'à la générosité qui ose et se risque ; d'où l'épreuve reçoit tout son sens ; car c'est l'épreuve voulue, choisie, cherchée, qui est vraiment l'épreuve. Mais, en serrant les notions de plus près, peut-être faudrait-il dire qu'on ne sent vraiment que par ce mouvement qui domine, reprend et met en forme. Il est connu que l'émotion qui emporte n'est plus émotion pour personne, comme l'extrême fureur et encore plus l'extrême peur le font voir. Qui dira « j'ai peur » si tout fuit ? Il faut un recueillement, une retenue, un rappel, un ralliement de soi pour que l'on sache que l'on a peur, ou que l'on frappe, ou qu'on hait, ou qu'on aime. Le crime, le viol, la terreur panique, tous ces paroxysmes effacent la conscience ; et le commun langage nous redresse encore ici par le sens qu'il donne au mot inconscient ; ce sens ne fléchit point, quoique les demi-savants exercent ici leur pression à l'étourdie, et j'ose dire sans respect. Que gagne-t-on à décrire mal ? Polyeucte est un homme ; un homme qui peut-être a couru trop vite à l'assaut ; mais ce mouvement de dépasser toujours l'amour subi, ce qui n'est qu'y penser, ce mouvement est juste, et tout homme est Polyeucte. Outre que le théâtre est un

des meilleurs témoignages, par une éclatante publicité, chacun sentira que Polyeucte est homme et seulement homme, par une fureur d'insulter et de détruire les dieux inférieurs qu'il n'a pu déposer par le décret seul. Ce cœur est bien le muscle creux, téméraire contre la peur et contre le désir. Tout amour est au travail contre lui-même, et, puisqu'il a juré de ne désirer qu'autant qu'il veut, il faut donc mourir. C'est la condition du héros qu'il ne se prouve que par la mort, puisque, de toute vie, peur et désir renaissent ensemble. On dira que Polyeucte est surhumain ; mais à ce compte le héros guerrier est surhumain aussi. Humain seulement l'un, à ce que je crois, et l'autre aussi. L'homme ne se pardonne point aisément d'avoir cédé à la peur. Mais Alceste non plus ne se pardonne point aisément d'aimer comme Célimène veut, et non comme lui-même veut. La tunique de Déjanire est une forte image. Le monde trembla des cris d'Hercule. Ou bien, alors, effacez les drames de l'amour, ces menaces, ces fureurs, ces crimes. L'homme n'a jamais peur que de lui-même. Et pourquoi aurait-il plus peur de lui-même fuyant que de lui-même tuant et se tuant ? C'est pourquoi la première touche de l'amour annonce tous les drames. C'est comme le premier coup de canon. Si l'on ne se laisse pas fuir, il faut à ce moment-là se promettre quelque chose à soi-même. Juliette, ayant vu Roméo, dit à sa nourrice : « Si je n'épouse pas celui-là, je mourrai vierge. »

Ce mot est sublime. Mais il y a du sublime dans le sentir seulement, comme les poètes nous le font éprouver. Et pourquoi ? C'est que savoir qu'on sent c'est oser sentir. C'est prendre le gouvernement de cet être qui, des pieds à la tête, tremble et se défait, qui va fuir et se perdre lui-même. Ce tremblement est dans la strophe, mais elle ne se termine pas moins selon le décret. Ainsi Juliette assure d'abord la règle de son poème. Tout viendra s'y ranger. Un cœur humain n'hésite point là ; et c'est un signe aussi de cette émotion transperçante qui va aux sources de la vie. La flèche de l'amour n'est pas une image de rencontre.

Tel est donc le jeu royal. Mais supposons un être moins neuf, moins sensible aux signes par l'usage même des signes, ainsi qui prend temps et ne veut point se jeter. C'est l'ordinaire. Toujours est-il que dès que l'on se risque et qu'on pense le risque, il faudra payer en menue monnaie, et durer de soi en détail. Cette irrésolution est le plus grand des maux, comme Descartes l'a vu. La passion, si bien nommée, commence avec cette peur d'aimer et cette garde armée. Je crains ce pouvoir, dont j'ai vu les signes ; ou plutôt je me crains, d'après les premiers effets. Je veux me donner et je veux me garder. La première précaution est de m'assurer sur l'autre un pouvoir égal à celui qu'il prend. Et, puisque je suis en doute, et que delà vient sa puissance, je veux le mettre en doute, et de là prendre puissance. D'où des signes trompeurs des deux côtés. Mais, autre risque, ne va-t-elle point trop m'en croire ? D'où ces mouvements d'avancer et de reculer, de nouer et de dénouer, qui sont le texte des danses. Et, par ma propre duplicité, qui feint d'enlever l'espoir, je garde toujours espoir tant que les lumières du bal sont allumées. Le supplice commence en solitude, par ceci qu'il n'y a pas une seule des perfidies de l'autre dont on ne puisse s'accuser soi. D'où vient enfin ce parti de se déclarer et de

juré. C'est offrir justement ce qu'on veut recevoir. C'est donner tout pouvoir sous condition d'avoir tout pouvoir.

Toutefois, si les amitiés, le métier, les enfants n'occupent point assez pour civiliser l'amour sauvage, tout n'est point fini par le trouble serment. Car il peut rester le soupçon d'une contrainte, ou d'un calcul étranger à l'amour. Il reste un regret d'avoir trop donné, donné trop vite, imprudemment donné. On n'a donc pas fini d'interpréter les signes et de faire les comptes du cœur. On veut plaire, mais on veut aussi n'avoir point besoin de plaire. La vue juste, en ces drames auxquels on n'échappe jamais tout à fait, c'est qu'il faut craindre que, par un retour de l'inférieur, la grande affaire étant de se nourrir, de nourrir, de laver, d'élever, les forces cosmiques ne reviennent. L'humeur est donc un signe redoutable. D'autant que chacun ne peut ici compter que sur la partie la plus haute de l'autre, ce qui fait rechercher la liberté et les différences, et les aimer, bien plutôt que l'accord, dans les entretiens. C'est par là que l'amour participe à l'amitié et doit s'achever dans la plus parfaite amitié qui soit. Ainsi se fait l'union des âmes et le salut commun que Polyeucte cherchait hors de ce monde, et sans doute avant le temps, et que Platon cherchait en ce monde même, trop tôt aussi. L'un par mépris des plaisirs permis, tous les deux par une juste défiance à l'égard des aberrations toujours redoutables, et dont Platon, par la corruption des mœurs en son temps, voyait l'exemple cru. L'un et l'autre n'ont voulu voir dans la beauté qu'un reflet de l'esprit. Or, cela est profondément vrai, puisque l'homme le plus épris cherche aussitôt le libre, l'intime consentement, et le plus haut consentement, ne se reposant que là. Mais ce détour même, qui fait reposer sur les plus vives et les plus animales émotions la quête et le guet de l'esprit par l'esprit, mérite aussi attention. Il est sûr qu'en beaucoup, et presque en tous, comme Comte a osé le dire, l'esprit ne cherche guère, et que l'attrait du vrai, hors du métier et des rivalités, n'agit guère sur notre épaisse et terrestre nature. Aussi dans les élites, établies sur le succès politique, on ne trouve guère de respect, et même on trouve peu de vraie attention. Ce n'est souvent que travail servile et sans amour ; mais il faut entendre ces derniers mots dans le sens le plus positif. Le génie de la langue appelle aussi attentions les politesses du cœur et ses grâces. Et le proverbe dit une grande chose en se jouant, c'est que l'amour donne de l'esprit aux filles. Penser est le premier effet de l'amour, mais peut-être est-ce l'effet de l'amour seul ; car c'est peut-être le seul cas où penser n'ait point pour fin de réfuter ni de vaincre ; c'est peut-être le seul cas où la pensée s'orne de l'approbation en son travail intime, et cherche un accord sans ruse. Il y a toujours un peu de violence dans les preuves, enfin une pensée d'ordre et de domination. L'esprit juridique, tout chargé de choses jugées, corrompt peut-être tous ceux qui n'ont pas appris de l'amour la véritable méthode de penser. Comte a découvert trop tard le prix de la réelle persuasion, mais du moins il ne l'a pas méconnu. Il faut appeler persuasion un art de prouver plus délié, soucieux de n'enchaîner point et de ne diminuer point l'autre, mais au contraire de le grandir. La précaution de l'autre sexe, sa structure peut-être, qui le tient plus près de la nature commune, enfin cette borne du refus muet sans essai de preuve, donnent sans doute au sophiste masculin le plus énergique avertissement. Qui méprisera, s'il aime, ce non sibyllin ? Et qui donc, hors de l'amour, fera sienne la pensée d'un

autre, étrangère, et justement parce qu'elle est étrangère ? C'est remuer toute sa pensée. Peu font tout ce chemin jusqu'à cette sagesse sans ruse qui est la plus douce chose en ce monde. Mais il nous manquerait le pain et le sel des pensées moyennes sans cette affectueuse réaction du conseil sur le commandement, que Comte a si bien aperçue, et qui fait du couple humain le seul penseur au monde, peut-être.

Livre VI : Les amours

Chapitre IV

Passions tristes

[Retour à la table des matières](#)

Il est connu que la mauvaise santé développe les passions tristes. D'où une première sagesse qui conduit à se demander, d'un homme qui tourne tout à mal, si c'est l'estomac ou le foie qui ne va point, ou s'il est fatigué d'être debout. Ce maniement de l'homme est connu des nourrices, qui ont trouvé ce remède aux pleurs, de tourner le nourrisson de toutes les manières, afin de découvrir celle qui présentement lui convient. Maniez donc vous aussi le nourrisson, quoique avec prudence, lui offrant le siège convenable, ou, au rebours, un peu de promenade, fraîcheur ou chaleur selon le cas, et des pantoufles si vous pouvez. Que si la cérémonie vous condamne à écouter des plaintes amères, prenez-les du moins comme grincements d'une machine fatiguée, ou mal disposée, ou gênée par quelque corps étranger. Mais gardez qu'il ne devine ce genre de jugement ou ce genre de soins ; car cet être triste veut faire son malheur ; il ne le veut point tout fait. Il cherche de quoi le faire, ajustant les raisons à son humeur selon une éloquence admirable. Ici paraît la sophistique, qui semble être d'esprit abstrait, et qui réellement est d'estomac.

Les si et les mais, et tous les genres d'objections, sont des raisons que l'on veut trouver de n'être pas content. Interprétez ce regard noir, selon lequel rien ne va et rien n'ira. Esprit de construire contre manie de critiquer, c'est jeune ingénieur contre vieux, sang rouge contre sang noir. Il y a une profonde parenté entre l'objection et le refus de nourriture ; cela paraît dans les gestes. Nous voilà renvoyés des raisons aux remèdes, et de l'épuration aux sels de Vichy. Tout le monde sait cela, et la langue commune en témoigne, qui dit cholérique et atrabilaire. Toutefois les choses vont presque toujours comme si personne ne le savait. Car chacun est toujours atrabilaire un peu ; tous aiment mieux supposer les hommes méchants, ignorants ou sots, que gastralgiques ou hypochondriaques, car c'est trouver d'honorables raisons de s'irriter. Ainsi la grammaire est souvent lacérée entre deux bilieux pendant que la jeunesse s'instruit comme elle peut. Qu'elle sache que ce n'est pas la grammaire qui lui est alors enseignée, mais quelque chose qui importe bien plus que la grammaire.

La nature se défend ici par le rire, et fort bien. Car le rire est directement contraire à cette forcenée attention à soi, qui est le fond du sérieux. Le rire secoue tout le corps comme un vêtement, laissant chaque partie s'ébattre à sa guise. Par essence le rire est un abandon de gouvernement, et le premier remède contre cet absurde gouvernement qui noue et paralyse. Le rire rétablit les échanges en déliant ; il aère, nettoie et repose. Quoi de mieux ? Mais le rire a ceci de mauvais qu'il attaque le sérieux en son centre et menace de le détrôner. Et c'est un scandale, pour celui qui s'est fait de belles raisons d'être triste, que toutes ces raisons se perdent soudain par cette négation de toute attitude qu'est le rire. « Ne prétendez point » se ramène à ceci : « Ne tendez point. » Mais on veut prétendre. Ainsi le rire est comme une violence, et une tentative de vous faire sauter comme un nourrisson. Il faut toutes les précautions de l'art comique pour que le rire soit vainqueur. Mais aussi ce triomphe est beau.

J'aperçois une autre manière de détendre, par raison. Bien puissante ; c'est cette idée, un peu plus cachée que l'autre, que la tristesse est contraire à la santé. Je renvoie ici à Descartes, et à ce qu'il a écrit de la joie et de l'amour, que j'ai ci-dessus rappelé. Puisque nous ne pouvons exprimer notre tristesse que par les mouvements de refuser l'air, la nourriture et jusqu'à ces voyages du sang qui à la fois apportent nourriture et emportent détritiques et scories, il est clair que celui qui s'applique à être triste et en repasse et polit les raisons s'applique en même temps à se rendre malade. Nous sommes donc pris dans ce cercle qu'être malade nous rend plus malade encore, par le jeu des naïfs jugements et des mouvements expressifs qui les soutiennent. « Penser fait souffrir », a dit quelqu'un. Cette idée nous apparaît ici non point en l'air, mais juste au niveau de la souffrance. Et c'est pourquoi la maladie est le propre de l'homme. Personne n'osera faire la part de la maladie pensée dans la maladie réelle. On ne veut point suivre cette idée ; elle est trop effrayante. L'idée seule de la maladie serait une annonce, un présage certain. Car qu'y puis-je ? Et, en effet, je ne puis chasser l'idée par la méthode d'y penser. Mais penser par les causes nous jette aussitôt d'une idée à mille autres, et ce remède est le meilleur. Hors de cela il y a mille moyens de changer d'idée, par changer le

corps, changer les objets, changer de lieu, aller aux affaires, au commerce, aux cérémonies, aux fêtes ; et c'est ainsi que les hommes se sauvent d'eux-mêmes. Mais, comme Diderot le rappelait à Rousseau, malheur au solitaire !

Une chose encore est à dire, plus subtile, et qui approche mieux du présent sujet ; c'est que l'humeur est toujours triste. Ici le langage nous instruit assez. Dire qu'on a de l'humeur, c'est assez dire. Mais il faut comprendre pourquoi. Supposez un homme qui s'observe lui-même, sans aucune idée de se changer, attentif seulement à savoir s'il est heureux. À la rigueur cela ne peut être ; ce serait dormir. Mais si l'on se tient éveillé et attentif seulement à la couleur de sa propre vie, autant que faire se peut, il est inévitable que l'on soit mis en doute et en inquiétude, par le perpétuel changement, par l'incohérence, par l'ambiguïté de ce spectacle. Il naît des ombres de pensées, par des discours à soi inachevés ; des passages inattendus, des vues qui occupent tout, aussitôt oubliées ; au fond ce n'est que l'effet du monde autour, battant nos frontières ; mais nous ne le reconnaissons point ; et toutes les choses en nous confondues font énigme. Nous savons bien que tout y est, mais nous ne savons pas ce qui y est. C'est toujours un scandale pour l'homme, quand il veut penser à soi, de ne savoir point comment il est ni ce qu'il est. Et, de vrai, nul ne se connaît que par ce qu'il fait, et encore mieux en ses œuvres. Il ne faudrait point dire : « Que suis-je ? » mais plutôt : « Que fais-je ? » ce qui suppose l'action en train. Heureux celui qui est pour soi l'homme d'une œuvre, d'une entreprise ou d'un chantier. Mais aussi il ne l'est qu'en éclair. Malheureux celui qui veut se juger lui-même devant les possibles, toujours équivalents, et bientôt impossibles par la loi cachée de l'imagination, toujours portée, par les mouvements compensateurs, à effacer ce qu'elle esquisse. Dans ce vain travail, par lequel l'homme veut se décrire lui-même, il arrive inévitablement que lâcheté recouvre courage, et tristesse joie, et délibération résolution, jusqu'à une grisaille où tout est égal. Ainsi l'homme se perd dans le moment qu'il croit se trouver. Il ne se peut donc point que le spectateur soit content du spectacle, même si toutes les raisons font qu'il doive l'être, ce qui est rare. Et, pis, le spectateur trouble le spectacle et le gêne ; car il n'est point deux, et l'impatience de s'interroger vainement passe aussitôt dans la réponse, mais diffuse. Telle est la toile de fond de l'ennui. L'homme ne s'en tient jamais là ; il pense ; il arrête ses pensées, il les suit, ou bien il les redresse ; mais mollement, autant qu'il attend de soi au lieu de payer de soi, de prononcer, de se reprendre. C'est toujours, comme il a été dit, quelque serment qui sauve. Ce que j'ai voulu, ce que je veux encore, voilà ce que je suis. Telle est l'aurore en nos pensées. Mais au contraire la rêverie qui ne jure de rien ressemble à un crépuscule ; tout s'y assombrit et s'y confond d'instant en instant.

Nous rapprochant de notre sujet, suivons la rêverie de l'homme qui se demande : « Est-ce que j'aime ? » Tout est remis en question. Toute manière d'être est ambiguë. Tout dépend des souvenirs qui se montrent ; et faute de garde, les plus incohérents souvenirs viennent à la traverse. Cet ennui de penser n'est pas pour orner l'autre ; cette lumière fausse trahit à la fois les deux amours. Ce n'est qu'un parti inébranlable qui fait paraître l'inébranlable, et il n'y a point de foi qui ne commence et ne tienne par la foi d'abord en soi-

même ; et l'on dit très bien foi jurée. Faute de cet éclatant courage, qui fait que l'on compte sur l'autre aussi, ornant son amour en lui de l'amour qu'on a pour lui, la jalousie paraît, sentiment perfide, dont beaucoup ont remarqué qu'il peut aller fort loin sans beaucoup d'amour. Mais c'est trop peu dire. C'est l'incertitude de soi qui donne incertitude de l'autre ; et la mauvaise foi que nous supposons en l'autre est toujours d'abord en nous, par ce changement et cette ambiguïté de la rêverie non dirigée. Tel est donc, sur le fond gris de l'ennui, le décor le plus éloigné en quelque sorte, qui est comme la trame des pensées jalouses. On ne peut être fort que de son propre serment. Car, comme on choisit et comme on décrète alors dans ses pensées, ainsi dans l'image chérie et dans les souvenirs qui s'y rapportent, on choisit, on décrète, on compose. C'est ce que l'on appelle embellir ce qu'on aime. Mais si le premier effet de l'amour plein n'était pas d'aider l'autre à en être digne, et d'abord de le supposer digne, mieux, de le vouloir digne, l'amour serait traître toujours. Le soupçon est lui-même perfide, par ceci qu'il ouvre, par l'opinion, un crédit et un avenir à des sentiments assoupis ; c'est un avant-goût d'infidélité, un ennui d'aimer. Et parce que le soupçon est à lui-même son excuse, il vit de lui-même et fait des preuves de sa propre substance. Toute la puissance des pressentiments vient de ce qu'ils sont des sentiments. C'est en ce sens surtout que le soupçon est injurieux. De toute nécessité, si l'on veut être content de quelqu'un, il faut d'abord que l'on soit content de soi. Le jaloux Alceste, c'est un trait de génie de l'avoir nommé le misanthrope. C'est mettre l'accent sur cette humeur première, qui arme l'amour de sévérité. Et comment veut-on que le soupçon ne reçoive point perfidie, en un échange où la foi de l'autre est le trésor de chacun ? L'ironie alors joue de l'un à l'autre. « Voilà de vos soupçons. » « Voilà de vos singeries. » « Est-ce là cet amour généreux ? » « Voilà donc le secours que je trouve en vous ? Mon pire ennemi ne serait pas pire. » Ainsi Alceste ne sait pas aimer, et c'est Célimène qui a raison. Alceste le sait. Le pire de la jalousie est à elle-même une raison de désespérer. Ces remarques, où chacun reconnaîtra ses propres passions aussi sûrement, comme dit Balzac, que le minéralogiste reconnaît le fer de Suède, ces remarques sont pour

229

faire entendre que les drames de l'amour, en l'animal pensant, sont bien plus compliqués et bien plus haut placés que les combats des cerfs devant la femelle. Et j'ai pu décrire assez avant la jalousie sans parler du tout du rival. Le rival est inventé ; il vient à point ; il est le mot de cette énigme. Il plairait presque. J'ai remarqué qu'on l'embellit. Et la fureur que l'on prend contre lui, quand enfin on le connaît, vient de ce qu'il ne soutient pas assez son rôle, et de ce que, étant indigne, il conduit à mépriser trop Célimène et soi. Encore une fois le refuge du jaloux serait de mettre Célimène assez haut, par un crédit magnifique, pour que le rival soit écarté des pensées. Et tel est bien le grand amour, grossi en don Quichotte, mais non défiguré. Il donne et ne demande pas.

Livre VI : Les amours

Chapitre V

Le couple

[Retour à la table des matières](#)

L'union des corps est une belle preuve. Mais toute preuve de fait est ambiguë devant les idées. Le couple n'échappe donc point aux querelles. Toutefois, il n'est pas non plus sans secours. Dans l'enfant, comme dit Hegel, l'union des époux, d'abord idéale, passe à l'existence ; et cette nature mêlée réagit aussitôt sur les deux, renvoyant à chacun sa propre image, inséparable maintenant de celle de l'autre. Les sentiments trouvent ici un objet à leur mesure ; il ne se peut donc point que la croissance de l'enfant ne développe à l'abri des téméraires suppositions, toutes les promesses de l'amour. Le divorce ne peut pas se faire dans l'enfant. En lui les époux se voient unis et entrelacés au-delà même de leur vie ; et cette autre vie ramène tout à soi, par la faiblesse d'abord, et aussitôt par la force de croissance, source d'impérieux sentiments. L'enfant ne choisit pas et ne peut pas choisir. Quels que soient les effets d'une guerre privée, la réconciliation est toujours faite, présente et vivante, en cet enfant. Qui voudra développer ce grand sujet, de l'éducation des parents par les enfants ? Cela commence par les cris de l'enfant témoin, qui aggravent les querelles de façon à les apaiser aussitôt ; par les besoins de cette tendre nature,

qui détournent des vaines pensées ; par une discipline nécessaire, qui règle toute la maison ; enfin par une politesse d'exemple, qui est de grande ressource contre les improvisations de l'humeur. Bien plus, il est beau de voir que le peuple enfant importe dans la famille, par cet envoyé de tous les jours, une autre discipline encore, et une humanité plus libre de chair. En son petit sac de cuir, l'enfant ramène des choses qui ne sont pas de peu. Les Humanités reviennent. Les cahiers et les livres font entrer à la maison un autre genre de sérieux, et d'abord le précieux silence. Sans compter qu'il n'est pas rare que les parents se remettent à l'école, et, revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé, trouvent justement ce qui leur convient. Tels sont les cours d'adultes, selon la nature. Mais il est vrai aussi, et il faut toujours redire, que la nature ne suffit à rien en notre difficile existence. Aristote, le prince des philosophes, dit comme en passant que tout amour promptement tyrannise. Parole à méditer. Partout où est logé quelque grand amour, il faut attendre quelque grande colère. C'est ainsi que, par trop espérer, le père, et même la mère, sont souvent de violents instituteurs, et aussitôt impatients et divisés, devant cette puérile nature qui veut patience ; d'où quelquefois un silence sur les études, mais non sans pensées. C'est pourquoi une famille sans travaux, sans coopérateurs, sans amis, sans les mille liens de politesse qui disciplinent l'humeur, est toujours livrée aux aventures. Et même il arrive que la société environnante, si puissante pour régler par le dessous, dérègle par le dessus, j'entends par les exemples, par de frivoles jugements, enfin par les idées qu'elle communique, et qui sont ici, chose remarquable, bien au-dessous du sujet, comme le font voir tant de malicieux dictons sur les hommes et les femmes.

Comte a dit là-dessus l'essentiel ; mais il est seul. Hors ce deuxième volume de la *Politique positive*, qui est la Bible des ménages, je n'ai lu là-dessus que des pauvretés. Je crois donc à propos d'éclairer à ma mode ce que cet auteur a dit du sexe actif et du sexe affectif, ainsi que des règles de leur société.

Il n'est pas mauvais de suivre d'abord cette idée que l'homme est naturellement fait pour conquérir les choses, les transformer, et se les approprier. Il y a de la destruction dans ce travail, de l'invention aussi, toujours violence et soumission mêlées, sans égards ni respect ; ce qui paraît au coup de pioche et au coup de fouet. À quoi il prend des idées précises, et une rude sagesse. Rude et courte ; car, se prenant ici lui-même comme instrument, telle est la dure loi du travail, il oublie, si l'on peut dire, sa propre forme, ou sa loi intérieure. Nécessité, dit-on, n'a point de loi. C'est pourquoi principes et maximes se déforment et s'usent encore plus vite que les outils, dans ce travail de guerre, de conquête, et de police. Tous les métiers masculins, y compris la politique, sont au dehors, dans le lieu du changement et des surprises. L'esprit masculin ne cesse pas de composer. Par quoi il redescend bien vite à la technique muette. Ainsi se forme l'exécutif, soit dans l'État, soit dans la famille, toujours opérant et coopérant, toujours obéissant afin de réaliser. Ce genre de pensée se fatigue et se repose en même temps que le corps ; et l'habitude de penser en agissant et, en quelque sorte, dans les jours et passages que l'action découvre,

fait que la pensée masculine s'ennuie d'elle-même dans l'oisiveté. Voyez le bûcheron tourner autour de l'arbre; voyez-le aussi jouer aux cartes.

Ces remarques mises au jour, et illustrées par des milliers d'exemples que chacun trouvera aisément, font déjà moins ridicule l'idée que la femme pense naturellement plus que l'homme. J'accorde que les femmes tombent aisément dans un bavardage vide ou faible ; d'abord parce qu'elles vivent d'égards et de politesses, qui sont des formes sans contenu ; aussi parce que le souci de l'inférieur, nourriture, propreté, repos, qui est leur lot, ramène souvent leurs pensées au niveau de l'animal. Mais il faut comprendre aussi qu'un certain genre de rêves ou de chimères accompagne naturellement le travail féminin, toujours recommençant et machinal. Je dis chimères en ce sens que ces pensées n'expriment point le monde en ses sévères exigences. Mais elles ne peuvent être étrangères à cette fonction féminine de conserver la forme humaine, de la protéger, comme aussi, ce qui en est la suite, de remettre toujours en forme cet intérieur de la maison, ce lieu des égards, de la sécurité, du sommeil. L'escalier, le lit, le fauteuil, la chaise, la table sont comme la forme humaine en creux. Les méditations errantes sont donc toujours ramenées à l'homme et à la forme de l'homme, au mépris des circonstances extérieures, où cette forme est toujours en péril. Au reste, il faut bien que l'enfant soit d'abord élevé selon le modèle humain, et non selon la nécessité extérieure. Cette pratique du gouvernement domestique, toujours réglé d'après des maximes, dispose au jugement moral, et à la contemplation de ce qui devrait être. Il ne faut pas oublier non plus que le pouvoir moral, toujours respectueux de la forme humaine, suppose un art de persuader et de deviner, d'où un genre de pénétration et de ruse qui ne ressemble nullement aux précautions et à la dextérité de l'artisan. Couper un arbre, scier une planche, creuser la roche, sont de l'homme ; risquer la forme humaine à cela, c'est maxime d'homme. C'est pourquoi la guerre est tellement étrangère à la femme que peut-être elle n'arrive jamais à en rien penser. Encore une fois disons que toutes les idées d'une femme sont réglées sur ce que la forme humaine exige ; et ce n'est pas peu dire. Les idées féminines seraient des idées dans le sens plein du mot. Et l'on comprend que Comte ait eu raison de dire qu'en ce genre de pensée, qui est éminemment pensée, c'est l'affection qui prédomine, au lieu qu'il est clair que, dans la lutte contre les nécessités extérieures, le sentiment ne peut qu'égarer.

L'humain donc étant la province féminine, et l'inhumain la masculine, je veux que l'on apprécie équitablement ce droit de commander et cette nécessité d'obéir qui étonnent et bientôt scandalisent la femme et même l'homme, dès qu'ils s'abandonnent à des conceptions abstraites et sans différences. Ce pouvoir masculin est temporel, comme on dit, et toujours appuyé sur les nécessités extérieures. C'est la nécessité qui commande et non point lui. On reconnaît ici le langage de tout pouvoir exécutif. Ce sont les choses qui parlent net et fort, et non pas lui. Ce qu'il rapporte à la maison, c'est l'inflexible arrêt de l'ordre extérieur, soit cosmique, soit politique. Ce que l'homme exprime impérativement, c'est la nécessité d'obéir, parce qu'il est le premier à l'éprouver. Ce pouvoir semble tyrannique, parce qu'en effet il ne fléchit jamais. Et

dès que la femme s'affranchit de l'homme, dès qu'elle travaille et conquiert au dehors, elle retrouve aussitôt cette même puissance invincible dont l'homme était seulement l'ambassadeur.

La puissance féminine est moins connue, quoique tous l'éprouvent ; elle est moins redoutée, parce qu'elle est flexible d'abord, par la nécessité d'obéir commune à tous. Mais elle revient toujours aussi, et en un sens ne cède jamais, parce que, d'après ce qui a été dit ci-dessus, elle ne peut pas céder. La revendication au nom de l'humain reste toujours entière, et reconquiert le pouvoir masculin dès que la nécessité extérieure lâche un peu sa prise. Il faut obéir au pouvoir masculin, mais il faudrait écouter le conseil féminin. Tel est le thème de toutes les querelles de ménage ; et l'on voit que tous les deux ont toujours raison ; ce qui fait durer les querelles, tant qu'on l'éprouve seulement, mais ce qui les terminerait toutes, si l'on le comprenait bien.

Livre VI : Les amours

Chapitre VI

Les amitiés

[Retour à la table des matières](#)

« Qu'il est difficile, dit La Bruyère, d'être content de quelqu'un! » C'est pourquoi il n'y a point d'amour ni d'amitié qui tienne devant le regard du juge ou du marchand. Au reste, puisque examiner suppose que l'on se défie, le seul regard de l'observateur suffit à tuer l'amour ou l'amitié. On représente l'amour avec un bandeau sur les yeux ; celui qui là-dessus blâme l'amoureux n'a pas encore compris tout à fait cet antique avertissement. Certes on sait quelque chose de la politesse quand on a appris à ne pas faire voir que l'on voit ; ce n'est pourtant que le commencement. La politesse pleine est certainement à ne point voir ; c'est pourquoi aucune contemplation des personnes n'est polie ; et, en ce sens, l'admiration n'est certainement pas parfaitement polie. Au surplus, parce que l'œil cherche l'œil alors et le surveille, comme pour le détourner de voir, cet ordre muet, qui est propre aux rois et aux reines de société, est promptement compris ; ou bien c'est querelle sans paroles, et bientôt insolence. Je sais que l'amitié veut se passer de politesse ; je ne crois pourtant pas qu'elle s'en passe tout à fait. Il y a seulement une politesse propre à l'amitié, dont on peut dire qu'elle est moins stricte que l'autre, mais non pas qu'elle est

moins attentive et fine ; tout au contraire. Ce qu'on appelle esprit est sans doute une vivacité à comprendre les signes de ce genre, qui sont comme les signaux de l'amitié en péril, et même à les devancer. Il n'y a qu'à observer l'homme d'esprit en des circonstances difficiles, soit parce que le terrain lui est mal connu, soit parce qu'il connaît trop, au contraire, une chose dont on ne doit point parler, soit parce que quelqu'un dans le cercle a manqué à la politesse, pour entendre assez ce que je veux dire. Les nuances sont dans Stendhal, ou dans Balzac, ou dans quelque autre historien des mœurs. C'est là qu'il faut apprendre ces choses, si l'on a le malheur d'avoir à les apprendre.

L'amour n'est point poli ; il interroge trop ; il est perturbateur. La politesse veut qu'on le laisse seul devant son objet. Cette condition, qui rompt beaucoup d'amitiés, n'est pas favorable, comme on l'a dit. Et voilà sans doute la principale des raisons qui font que le passage de l'amitié à l'amour est difficile, et le retour plus difficile encore. Mais faites attention que c'est par la même raison qu'on ne revient pas d'un degré d'amitié à un degré moindre. Nul ne se laisse exiler de la confiance qui lui appartenait ; on aime mieux laisser tout. Cependant il est évident que l'amour n'est pas un degré de l'amitié. La touche du désir est dans l'un, et n'est jamais dans l'autre. Même l'amour aberrant est encore l'amour, et n'est nullement une amitié. En l'amour on ne voit point de choix possible ; la nature ayant tout décidé par son énergique impulsion, il ne reste qu'à sauver le haut de l'homme. Et, d'autant que dans l'amour on découvre et on se découvre, d'autant plus l'amour est héroïque à ne point voir, jusqu'à ne jamais penser à ne point voir. On ne voit point vieillir ce qu'on aime ; mais on voit vieillir son ami.

Comment ne le verrait-on pas fatigué, triste, aigri, fantasque, faible, répétant ? Mais il y a ici des degrés, et il reste que l'amour est un bon maître d'amitié, par cette grâce qu'il inspire. On sait gré à l'être aimé d'être tout ce qu'il est ; on fait grâce d'avance à tout ce qu'il sera. Le serment est d'enthousiasme d'abord, et comme de luxe. N'y a-t-il point dans l'amitié un serment aussi, mais en quelque sorte diffus ? Ou bien un serment après coup, qui n'empêche pas de voir ou de juger, mais qui fait aussi que l'on oublie d'avoir vu et jugé ? Pardonner, dit le proverbe, n'est pas oublier. Si cela est, il y a plus que le pardon dans l'amitié. L'amitié efface. C'est un regard neuf que trouve l'ami. Un regard nettoyé. Un regard enfant. Ceux qui ne font grâce de rien peuvent aimer d'amour, la défiance se trouvant vaincue par l'impulsion de nature ; mais en amitié ils sont pesants et difficiles. La disposition à l'amitié est ainsi d'enfance, et en tout âge elle est marque d'enfance. Au reste cet oubli, et de bonne grâce, est ce qui délivre l'intelligence ; ceux qui retiennent tout ont trop à penser pour inventer jamais. C'est par cette voie indirecte, peut-être, que l'amitié cherche l'esprit ; ce n'est pas qu'elle l'estime tant, mais c'est qu'elle en a besoin. Les sots veulent tout éclaircir. Et, selon l'usage commun du mot, l'explication demandée est une espèce d'injure. Il faut dire aussi que l'expérience des grandes affaires aiguise encore l'esprit là-dessus ; car la récrimination n'a jamais de lieu dans le mouvement des choses humaines. Ainsi avec l'âge on apprend encore mieux, si d'abord on l'a seulement senti, à ne point penser à ce qui est de peu.

Par ces remarques on voit que l'amitié se fortifie par la durée ; mais on voit aussi qu'elle est difficile en ses commencements, si elle est choisie. Car, comme il n'y a point du tout ici cette injonction de l'amour, ou cette sommation, on est toujours porté à attendre et à ajourner. Et quelquefois la haute idée que l'on se fait de l'amitié fait que l'on pense trop à juger ; il se peut bien aussi qu'un choix qui n'est point forcé ne se fasse jamais par des scrupules qui n'ont point de fin. Ainsi on voit que l'occasion de l'amitié est souvent manquée justement par ceux qui méritent le mieux de faire amitié. Qui sait continuer ne sait pas toujours commencer. Bien mieux, on a vu des amitiés toujours fortes, toujours vivantes, et comme rompues pendant des années par l'éloignement ou par le silence. J'ai entendu conter une histoire triste de deux amis qui vivaient comme deux frères par élection et par merveilleuse convenance, et qui, frappés en même temps, chacun en sa famille, d'un malheur pareil, n'eurent point le courage d'accroître le malheur de l'autre par le choc de la présence ; ou peut-être refusèrent-ils l'espoir même de la consolation ; cette sympathie redoutée fut ce qui les sépara ; et elle les sépare encore. On saisit ici le prix des commerces de tout genre, et des obligations de société, qui, parmi tant de rencontres de hasard, assurent du moins les rencontres d'amitié. La nature sociale, qui fait par force des voisins, des camarades d'école, des compagnons d'armes, des coopérateurs, des associés, se trouve donc être à l'amitié ce que la nature biologique est à l'amour. Peut-être ne choisirait-on jamais d'aimer sans cette bienfaisante contrainte qui termine les délibérations. L'école et l'armée surtout font des compagnons, non fardés, non flatteurs, et qu'il faut supporter. Cette nécessité ne fait pas les sentiments, mais elle les fortifie. Les anciens n'oublient point les mutuels services lorsqu'ils traitent de l'amitié. Cela choque d'abord, car chacun sent bien qu'une chaîne commune ne peut faire l'amitié, mais seulement une accoutumance où l'esprit n'est point. Mais, en revanche, on ne peut pas appeler amitié un sentiment qui se passe de présence. On pourrait bien dire que le sentiment se développe alors dans sa pureté, mais aussi qu'il périt faute d'obstacles. L'amitié se grossit aux obstacles, et la présence est un obstacle qui ne cesse pas de rabattre les hasards et de fortifier le serment. Tout homme sage voudra donc des coutumes, et des liens de société. L'amitié se trompe sur sa propre nature, si elle compte sur le désir. Supposons même une présence toujours plaisante et toujours recherchée ; cela même, par réflexion, enlève le courage dans les moments où il en faudrait. Ce n'est pas, comme on sait, un grand compliment que de dire à quelqu'un qu'il est amusant. On veut bien amuser, mais on veut aussi être sûr de plaire sans amuser. Dans le fond, toute amitié, comme tout amour, veut vaincre encore sans plaire. D'où l'on va quelquefois jusqu'à un essai de déplaire. Cela est généreux, car c'est faire entendre que l'autre non plus n'a pas besoin de plaire. Enfin, pour tout dire, l'art des caresses, car il y en a de toute espèce, est toujours méprisé. Au reste, il est proverbial que c'est dans le malheur qu'on apprend à connaître ses amis. Ce n'est point qu'un malheureux éloigne par les services qu'il attend ; les hommes aiment à rendre service ; seulement ils n'aiment point les visages malheureux. C'est en ces passages que l'amuseur connaît les amertumes de son métier. L'amitié peut périr par des réflexions sur ce thème-là. De toute façon l'espèce qui pense a besoin de serments pour confirmer ses plaisirs ; et c'est

ainsi que je comprends l'aphorisme de Clotilde de Vaux : « Il faut, à notre espèce, des devoirs pour faire des sentiments. »

Livre VI : Les amours

Chapitre VII

La fidélité

[Retour à la table des matières](#)

L'instinct populaire blâme ceux qui changent de métier, de condition, d'opinion, d'amour. Il faudrait plutôt les plaindre. Par l'appât d'un bonheur tout fait, qui toujours trompe, ils manquent le bonheur qu'ils auraient pu se faire par courage et constance. Car le bonheur de faire un métier n'est connu que de celui qui le fait bien ; et, au contraire, n'importe quel métier est sévère d'abord à celui qui l'essaie. Ce qui promettait coule de nos doigts ; les difficultés seules se montrent, exigeant, selon une loi universelle, que l'on donne avant de recevoir. Le peintre, le musicien, le poète, et tous les genres d'apprentis connaissent un désespoir qui vient de ce que le travail jette aussitôt dans l'oubli cette facilité du premier moment qui a fait d'abord le choix. C'est ainsi que l'on apprend à aimer de soi. Le violon est un rude maître. Il plaît de loin, par ce pouvoir sur les sons et par la gloire ; mais il trompe l'impatient, qui cherche ailleurs, et bien vainement, un plaisir tout mûri et que l'on cueillerait comme un fruit. La même erreur se remarque dans cette ardeur de penser, qui va d'une opinion à l'autre, cherchant celle qui plaira. Mais ce qui plaît c'est de faire d'opinion vérité, de n'importe quelle opinion vérité. Par exemple l'apparence

du soleil à deux cents pas nous trompe ; mais ce n'est pas une raison pour s'en détourner ; car en cette opinion est la vraie distance, seulement il faut l'en tirer. Toute la puissance d'un Thalès est de se tenir à cette opinion décevante, et enfin d'espérer de soi seulement, et de payer de soi. En n'importe quel amour, donc, se retrouve l'épreuve, que les chevaliers avaient si bien comprise d'après l'expérience de l'amour charnel. Au lieu donc de goûter l'objet, en quelque sorte, comme on goûte du sucre, ils essayaient et assuraient au contraire leur propre fidélité par l'épreuve. Ainsi, sur le point même de subir et de recevoir, ils surmontaient, se reprenaient, et donnaient d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils découvraient le bonheur d'aimer. Ce détour fait d'abord rire, car on craint d'être dupe. On ne veut point croire ce que disait énigmatiquement Diogène, que c'est la peine qui est bonne. On ne veut point croire. Tout le problème humain se trouve ici rassemblé. Par divers chemins chacun en vient là. Quoi que l'on se promette, de jouer du violon, ou de conduire un avion, ou seulement de jouer aux cartes, il faut jurer, qui est littéralement promettre à soi ; et ne point céder. L'épreuve nous instruit comme il faut et sans aucune ambiguïté ; mais il faut se mettre à l'épreuve, et faire provision de courage. Car en tout travail, de chevaucher ou de penser, il y a un point de difficulté où périclité l'espérance qui est devant nous, et qu'on ne passe que par l'espérance qui est derrière nous en quelque sorte, et qui est foi jurée. Or l'expérience fait voir aux courageux que le point de difficulté annonçait une victoire, et un bonheur propre. Mais c'est ce que ne peut point du tout comprendre celui qui n'a pas essayé, réellement essayé. Aristote nous a jeté au nez ce précieux secret, en des formules serrées, disant que la géométrie est agréable au géomètre, la musique au musicien, le combat à l'athlète, la tempérance au tempérant, et le courage au courageux. Et l'exemple se trouve ici avec la règle ; car on ne tirera rien d'Aristote, si l'on ne jure par Aristote. Et ce rustique maître est plus difficile à aimer que Platon ; mais ce n'est encore qu'une apparence, car Platon a bien vite fait de déplaire, et renvoie ses courtisans aussi vite qu'il les attire. Mais l'amour vrai se fortifie là. Fermant donc, par pieuse imitation, le cercle de ce difficile sujet, je dirais bien que la fidélité est agréable au fidèle.

Tenant donc toute l'idée, comme en un filet, je n'ai pas fini d'étaler les richesses dues à une longue, patiente, confiante chasse. Je puis du moins en donner le sommaire. Platon, Aristote et les Pères de l'Église y seront ensemble, et ce sera une preuve qu'on avance plus à affirmer qu'à nier.

Quand un homme doute au sujet de ses propres entreprises, il craint toujours trois choses ensemble, les autres hommes, la nécessité extérieure, et lui-même. Or c'est de lui-même qu'il doit s'assurer d'abord ; car, qui doute s'il sautera le fossé, par ce seul doute il y tombe. Vouloir sans croire que l'on saura vouloir, sans se faire à soi-même un grand serment, sans prendre, comme dit Descartes, la résolution de ne jamais manquer de libre arbitre, ce n'est point vouloir. Qui se prévoit lui-même faible et inconstant, il l'est déjà. C'est se battre en vaincu. Quand on voit qu'un homme qui entreprend quelque chose doute déjà de réussir avant d'avoir essayé, on dit qu'il n'a pas la foi. Ainsi l'usage commun nous rappelle que la foi habite aussi cette terre, et que le plus humble travail l'enferme toute. Encore plus sublime sans promesse ; au fond,

toujours sans promesse. Car le parti de croire en soi n'enferme pas que tous les chemins s'ouvrirent par la foi ; mais il est sûr seulement que tous les chemins seront fermés et tous les bonheurs retranchés si vous n'avez pas d'abord la foi. C'est peu de dire qu'il faut se voir libre malgré les preuves ; mais plutôt c'est ce monde, qui n'en promet rien, qui n'en peut rien dire, c'est ce monde sans secours qui nous ramène là. Ainsi la première vertu est foi.

La foi ne peut aller sans l'espérance. Quand les grimpeurs observent de loin la montagne, tout est obstacle ; c'est en avançant qu'ils trouvent des passages. Mais ils n'avanceraient point s'ils n'espéraient pas de leur propre foi. En revanche, qui romprait sa propre espérance, toute de foi, romprait sa foi aussi. Essayer avec l'idée que la route est barrée, ce n'est pas essayer. Décider d'avance que les choses feront obstacle au vouloir, ce n'est pas vouloir. Aussi voit-on que les inventeurs, explorateurs, réformateurs sont des hommes qui ne croient pas à ce barrage imaginaire que fait la montagne de loin ; mais plutôt ils ont le sentiment juste, et finalement vérifié, mais seulement pour ceux qui osent, que la variété des choses, qui est indifférente, n'est ni pour nous ni contre nous, d'où vient que l'on trouve toujours occasion et place pour le pied. Et cette vertu, d'essayer aussitôt et devant soi, est bien l'espérance.

Les hommes sont toujours dans le jeu. Que peut-on au monde sans la foi et l'espérance des autres ? Or souvent les hommes sont presque tout l'obstacle, et même tout. Par exemple la paix et la justice dépendent des hommes seulement. Mais aussi la misanthropie tue l'espérance et même la foi. Si je crois que les hommes sont ignorants, paresseux, malveillants, et sans remède, que puis-je tenter ? Tenterai-je seulement d'instruire un enfant si je le crois stupide ou frivole ? Mais ici notre immense idée parle haut. La haine est clairvoyante en ce sens qu'elle fait être ce qu'elle suppose, car ignorance, injustice, haine lui répondent aussitôt. L'amour trouvera toujours moins de preuves ; car il n'est point promis qu'il suffise de vouloir l'autre attentif, bienveillant, généreux, pour qu'il le soit. Toutefois, par cela même, il est clair qu'il faut choisir d'aimer, et de jurer, et de ne jamais céder là, étant évident que la plus forte résistance ici ne peut être vaincue que par la promesse la plus généreuse. Il y a ainsi un certain genre d'espérance qui concerne nos semblables, qui dérive aussi de la foi, et dont le vrai nom est charité. Cette puissante idée, élaborée, comme les deux autres, par la révolution chrétienne, n'est pas encore entrée avec tout son sens dans le langage populaire, qui s'en tient ici aux effets extérieurs ; signe que le devoir d'aimer ses semblables est encore faible et abstrait, faute d'avoir été ramené dans la sphère des devoirs envers soi-même. La pitié est laissée à l'estomac. Toutefois, par la force de la commune pensée, conservée par le commun langage, le mot charité se maintient dans le domaine des choses qu'il faut vouloir, et c'est ce qui importe. La charité, selon la puissante intuition de Polyeucte, éclairera l'amour. Alors la commune pensée apprendra aux philosophes étonnés que la foi, l'espérance et la charité sont des vertus. Mais la seule fidélité, toujours honorée, développera toujours à partir du serment d'aimer, ce triple contenu. On aperçoit aisément qu'il y a un amour sans charité, qui ne donne point secours assez à l'autre dans ce rôle pesant d'être aimable. Cet amour ne cesse de choisir, et par là effraie, et à chaque

instant abandonne. C'est l'avenir humain, ici, qui fait peur aux deux. C'est l'avenir inhumain qui fait peur à l'autre amour triste, qui est l'amour sans espérance. Cet amour craint tout, croit tous oracles, et ose à peine vivre. Les souhaits, qui sont de politesse, réagissent sagement contre un genre d'inquiétude dont l'amour ne sait pas toujours se guérir. Si je nomme amour défiant l'amour sans charité, je dois nommer amour tremblant l'amour sans espérance. Quant à l'amour sans foi, il n'a pas besoin d'autre nom ; il descend de lui-même au-dessous de tout nom. Faites sonner, par contraste, la belle expression de foi jurée. J'attends que cette dernière manière de dire relève l'amour de soi, lui donnant, par un double sens, son plein sens.

Livre septième

Les métiers

[Retour à la table des matières](#)

Livre VII : Les métiers

Chapitre I

L'âge d'or

[Retour à la table des matières](#)

Que l'inférieur porte le supérieur, c'est une forte idée et qui toujours retentit. Comme disait Socrate, on n'entend que cela. « Sous peine de mort », ce refrain des règlements militaires, cela remonte dans toutes nos pensées comme un avertissement. Les solitaires de Port-Royal mangeaient plus d'une fois par jour. Et il me semble que j'entends M. de Sacy qui éternue sous les arbres, alors soudainement, et impérieusement, et ridiculement ramené des plus sublimes pensées à des pensées de mouchoir. D'où Pascal a écrit que l'éternuement occupe toute l'âme. Sans parler même de la fatigue, et de ce sommeil qu'il faut prier et supplier dès qu'on a tenté seulement de le mépriser, il est bon de mesurer ce que le héros mange en une journée, et cet amas de détritits qu'il laisse, ce que les écuries d'Augias représentent naïvement. Voilà le monstre qu'on ne tue point. Quand on prendrait l'hydre de Lerne au sens le plus relevé, ce qui se peut, puisque la dangereuse chasse aux monstres purge l'âme de plus d'un monstre en même temps, encore est-il évident, encore est-il, signifié par l'expérience de chaque heure, qu'il n'y a ni savoir, ni pouvoir, ni sagesse, ni courage, ni résignation sur un tas d'ordures. Ainsi les purifications ou libations ne sont jamais métaphoriques tout à fait. Le geste de laver et de

brûler se trouve dans tous les cultes, et la fumée qui monte représente toutes les victoires ensemble. Le balai serait donc dans les attributs d'Hercule.

Or cette situation humaine, et ces pieds dans l'argile originale, tout nous l'apprend, tout nous le rappelle. Mais, chose digne de remarque, nous devons l'apprendre de nous-mêmes ; nous devons l'apprendre par le haut ; c'est à cette condition que cette sévère idée peut entrer dans nos idées. Il faut que nous l'ayons d'abord oubliée. L'enfance qui l'éprouve trop n'est point une enfance. Encore est-il vrai que le nourrisson vit joyeusement de la substance d'autrui ; il est donc dieu pour commencer. L'extrême faiblesse se connaît d'abord comme extrême puissance. Cette idée est sauvée et fortifiée par les jeux. Ici les sentiments et les passions, l'amitié, la colère, l'admiration et même le désespoir se développent comme si la nature des choses était notre fidèle servante. Ainsi nous commençons tous par l'idée la plus fausse, ou, si l'on aime mieux, la plus chimérique. Tous les chercheurs, par un détour ou par un autre, sont enfin arrivés à dire que nos idées vraies sont des erreurs redressées. Les uns par dialectique abstraite, comme Hegel ou Hamelin, montrant que la première idée, la plus naturelle, la plus simple, la plus évidente, est de soi insuffisante aussi, essentiellement insuffisante, d'où la pensée commence sa course boiteuse, attentive à dépasser en conservant, ou, si l'on veut, à faire tenir tous ses trésors en sa première bourse. D'autres, plus près de terre, et Comte au premier rang, ont aperçu le mythe à l'origine de nos pensées, forme abstraite aussi, et insuffisante, mais, d'un autre côté, suffisante et plus que suffisante, par le contenu, qui dépasse d'abord le monde et toutes ses richesses, par un ordre aussi, miraculeux, en cette variété ; ce qui fait que le poème est le premier livre, et que la beauté est institutrice de tout savoir. Seulement, comme ici tout est donné ensemble premièrement, ce n'est plus la dialectique ailée, mais la lente politique qui développe le trésor humain.

Entre aller si vite et toujours attendre, l'enfant ne choisit point. Il est pris autrement, plus près de lui-même, plus familièrement, par ceci qu'on le laisse jouer longtemps, et se tromper avec bonheur, je dis même en jouant au sable devant l'Océan suspendu aux astres. Tous ses travaux le trompent, et même ceux qu'il invente. Étant vrai et évident qu'il faut d'abord vivre et ensuite philosopher, selon une maxime de carrefour, il est vrai et évident aussi que l'enfant ignore cela. Il ne peut donc que philosopher. Il se peut que toute sagesse soit un souvenir de cette sagesse, ou, pour mieux dire, il n'en peut être autrement. L'homme a toujours cherché ses meilleures pensées derrière lui, non devant lui. L'âge d'or est dans toutes les légendes, comme un réel et sensible souvenir d'un état meilleur où les idées gouvernaient le monde, où le modèle humain pliait toutes les choses à sa ressemblance, je ne dis même pas à ses besoins, car les besoins naissent par la blessure, et au point de résistance. Le paradis terrestre n'est sans doute autre chose que cet état d'enfance, multiplié par les rêves de cet âge, qui ne sont même point rêves ; c'est quand la vie n'est plus un jeu que le rêve est rêve. Ainsi s'étend derrière nous tous une immense enfance qui n'est de personne, où les sources sont de lait, où les fruits attendent qu'on les cueille, où les bêtes sont domptées, obéissantes et même affectueuses. Or, puisque cela est strictement vrai, puisque cette expé-

rience de l'âge d'or est la première de toutes, il faut qu'elle donne forme à toutes les autres, et que le mendiant se souvienne toujours du temps où il était roi. Mais aussi toutes ces légendes, si bien fondées, viennent à conclure, puisque nous sommes exilés de ce monde ami, que nous sommes punis pour quelque faute, à quoi l'innocence enfantine, qui baigne comme un air nos plus anciens souvenirs, donne encore une couleur de vérité. C'est ici qu'il nous faut rompre quelque chose, et reconnaître en ces deux états si éloignés la même nécessité toujours et le même monde. Nous passons dans l'enfance ; nous n'y pouvons rester. Toutefois nous y voudrions rester. Beaucoup portent devant eux, et souvent bien au delà de l'adolescence, cette idée puérile que le succès dépend d'une bonne chance ; et c'est presque toujours ainsi, par un retour d'enfance, que l'on juge ceux avec qui on a grandi. Ici se montre l'envie, qui jamais ne tient compte des travaux ; c'est juger des autres selon l'âge d'or, alors que l'on vit déjà soi-même selon l'âge de fer. C'est que la nécessité nous tient bien avant que nous sachions la regarder au visage. Pendant que l'adolescence choisit encore en ses pensées, et fait ses projets à la manière de Dieu, devant les possibles indifférents, l'amour vient comme un fait, choisit sans savoir, et a garde aussitôt d'une autre enfance hors de lui. Les idées alors prennent terre. Et la nécessité de se nourrir soi paraît sans masque par la nécessité de nourrir l'autre. C'est le temps où le romanesque promptement périt, par une mise en demeure de penser ce qui est, et non ce qui plaît. Dans le fait, il est aisé de vivre tant que l'on est seul ; et c'est un jeu de gagner de quoi dormir au soleil ; les vagabonds le savent bien. Mais, dès que l'on aime, et encore mieux par les suites, le métier a cessé d'être un jeu, ou plutôt le travail devient métier, soumis lui aussi à la loi sévère de ne point refaire choix sans cesse, et, au lieu de faire ce qui plaît, de se plaire à ce qu'on fait. Et comme l'enfant pousse vite, il faut que l'homme aussi mûrisse vite. De là vient cette allure pressée et qui a pris parti. Maintenant il faut faire tout trop vite, et manquer à chaque minute l'occasion de faire mieux. Maintenant il faut réussir avant de savoir, et de tout faire outil, et de tout outil faire idée. Maintenant manque le temps d'accorder l'idée au fait, en la gardant idée ; bientôt manquera l'idée même qu'on aurait pu sauver l'idée ; bientôt manquera l'idée même de l'idée. Car l'ironie peut bien un moment, et au premier contact, sauver encore le trésor d'enfance par le contraste, et même par l'injure. Mais l'injure ne nourrit point. C'est ainsi que le métier entre sans être invité, rude compagnon, et dispose toutes les choses selon un ordre nouveau, comme on voit entrer le chirurgien, ou le menuisier, ou le plâtrier.

L'opposition qu'on trouve dans la femme, qui de toute façon garde enfance, vient de ce qu'elle repousse cet autre ordre, qui fait désordre en ses pensées. On peut croire que l'opposition entre les pères et les enfants, si bien connue, et scandaleuse aux uns et aux autres, vient de ce long retard de nature entre naissance et maturité, encore plus irréparable par ceci que le métier est riche d'exemples et avare de paroles. Bref, il est assez clair que l'expérience ne s'enseigne point. Et c'est parce que Périclès fut promptement formé à la réelle politique qu'il se trouva moins capable qu'aucun autre de former son fils à sa propre image et ressemblance. Dont Socrate ne cesse point de s'étonner.

L'enfant était laissé aux nourrices en ce temps-là, et l'idée de l'enfance aussi.
L'enfant-Dieu n'était pas né.

Livre VII : Les métiers

Chapitre II

Prolétaires

[Retour à la table des matières](#)

L'ordonnateur des Pompes Funèbres est un ministre des signes. Devant la mort, qui suspend l'action et même la pensée, cet homme qui ne fait qu'ordonner, et qui ne sait qu'ordonner, prend tout pouvoir par un morne consentement. Des choses il n'a point charge, ni des hommes ; il ignore les uns et les autres ; mais il a charge des signes, et du cortège, et de son visage, et des visages, et de son costume, et des costumes. Costume, coutume. Il vit métaphoriquement, et sa pensée se borne là. Cette image de l'extrême bourgeoisie vaut idée, et, par opposition, dessine le prolétaire pur, en sa marche insouciant. Qui fait l'allure du marchand de robinets, sinon la boîte qu'il porte ? Voilà un homme qui se moque de l'opinion ; il reste en lui du bourgeois qu'il parle à l'opinion et pour dire qu'il s'en moque, comme le fait entendre son air de mirliton, qu'on dirait volontairement faux. Il est clair que chanter juste c'est déjà politesse. Mais qu'est-ce qui soutient ce signe injurieux, si ce n'est un métier sans égards ? Les robinets n'entendent point le beau langage.

Il reste un peu de bourgeoisie dès que l'on vend. C'est persuader. Mais il y a un degré de l'habileté manuelle qui dispense de persuader. Cela donne

impudence. Chacun a connu de ces sculpteurs sur bois ou de ces cordonniers en fin, qui travaillent quand il leur plaît et se moquent de tout. L'homme redevient sauvage par cette puissance. L'artiste revient là, dès qu'il est assez fort pour se passer de précaution. Le Joseph Bridau de Balzac en montre quelque chose. Tout est prolétaire en son vêtement, en sa chevelure, et même en son visage. Au contraire Pierre Grassou est bourgeois jusque dans sa peinture, qui n'est que de précaution. Deux ordres donc, et deux manières de gagner sa vie ; l'ordre des choses, qui ne promet rien, qui ne veut rien, quine trahit pas, ne favorise pas ; l'ordre humain, flexible au contraire, et perfide ; d'où deux sagesses, deux genres d'idées et d'opinions, deux vêtements, deux visages, deux classes. L'idée de Marx se montre ici, d'après laquelle les opinions et les mœurs d'un homme dépendent de la manière dont il gagne sa vie. Idée puissante, mais non encore assez développée, car elle expliquera le bourgeois aussi.

Le pur prolétaire n'est point ce sauvage qui s'essaie à ne point respecter : car l'impudence d'une certaine manière est marquée de respect ; c'est plutôt celui qui n'a affaire qu'aux choses qu'il transforme et qui laisse à d'autres le soin de les vendre. Et encore mieux s'il ne voit jamais le maître des salaires, et qu'il ne dépend que d'un surveillant souvent moins habile que lui, et prolétaire comme lui. Encore faut-il dire que le manœuvre, qui n'a que sa force de travail, dépende plus des hommes que l'ouvrier qualifié. Toujours est-il que l'un et l'autre diffèrent beaucoup du jardinier, qui a souci de plaire, et du menuisier de village, qui compte dans son art l'art de persuader, et, au besoin, de tromper. Voilà donc cette caste puissante, nombreuse et retranchée, qui ne parle jamais à visage humain, et qui ne persuade que par le refus. Ajoutez qu'elle n'a point d'égards, parce que le fer et le cuivre ne demandent point égard. Ajoutez que, par l'usine mécanique, elle est réglée inhumainement, de façon que, la famille étant rompue par l'appel de la sirène, la politesse est séparée du travail et toujours jointe au dérèglement du repos. Les fêtes sont donc sans règle. Finalement la pensée n'a point d'autre règle que la nécessité nue. Cela ne va pas sans rigueur, non plus sans vigueur. Mais regardons de près. Je décris ici un peuple étranger, que j'ai vu en voyageur.

Au temps des universités populaires, j'ai vécu en amitié avec l'élite du prolétariat. Ce genre de fraternité était sauvé par la volonté et l'humeur, non par la doctrine. Chose digne de remarque, la parole, signe vivant et aussitôt oublié, créait une confiance de haute qualité, dont le souvenir m'est bien précieux encore aujourd'hui. Mes plus saines réflexions sont nées de ces entretiens sans nuances ; et j'évoque encore ces témoins incorruptibles, dès que je sans le moindre pli d'esclavage en mes pensées. Sauvage comme eux, je le veux ; inflexible comme eux, je le voudrais. Mais enfin je n'écris nullement comme je leur parlais, et je crois qu'ils ne me liront guère. Ici se montre un exemple de plus de ce que je voulais expliquer, que la pensée d'un homme est la pensée de son métier. Il est vrai que j'aime naturellement tous les genres de métiers manuels, et que je suis un bon amateur de mécaniques ; mais enfin je vis de persuader. Il se peut que, par cela seul, j'attache un peu trop de prix aux opinions adverses, et que j'en cherche peut-être souvent des raisons, quand

elles n'ont d'autres raisons qu'une situation de fait, plus facile à changer qu'une opinion. Il n'est pas évident que le culte des belles-lettres ne coûte rien à la justice ; toujours est-il qu'on en redoît une coutume de se plaire aux mythes et de s'y attarder. Trop de détours sans doute, et trop de théologie, surmontée il me semble, mais aussi conservée. Tous les dieux courent avec ma plume. Je veux qu'ils fassent poids, s'ils ne font preuve, et métaphore à tout le moins. Le prolétaire méprise ces jeux et cette marche lente. Je crois comprendre pourquoi.

Comte signalait déjà comme un fait nouveau l'irréligion du prolétaire. Une pensée qui a pour constant objet l'industrie, la machine et la chose doit incliner vers un matérialisme simplificateur. Cela ne peut étonner. Proudhon disait que la pensée d'un homme en place c'est son traitement. C'est dire beaucoup, car cela enferme toutes les politesses. De même je dirais bien que la pensée d'un ouvrier c'est son outil, et cela enferme une brutalité mesurée. D'où je comprends cette prédilection, tant de fois, quoique sommairement, manifestée, par tout ouvrier un peu instruit, pour un fatalisme mécanique. Cette idée est comme la trame de la réflexion prolétarienne. Or cette précaution de méthode, qui est bonne pour tous, ne donne pas ici de grands fruits, par deux raisons. D'abord, la contemplation d'après le préjugé mécanique manque toujours alors du préambule mathématique. Le manieur d'outils est, il me semble, profondément étranger à cet esprit de subtilité qui marque jusqu'aux premières démarches d'Euclide. J'ai souvenir d'un ouvrier mécanicien, tête cartésienne qui raisonnait avec suite sur ce qu'il appelait les vocations logées dans le cerveau, mais qui repoussait presque violemment les premiers théorèmes sur la droite et le triangle. Or toutes réserves faites concernant un abus scolastique dont Descartes déjà se gardait, il faut reconnaître que la mathématique est l'instrument de toute physique constructive. En second lieu, le préjugé prolétarien enferme une ignorance profonde du monde humain et de ses liaisons flexibles ; et cette idée explique assez l'autre, si l'on y fait attention. Ces dispositions expliquent aussi assez bien une morale abrupte et sans nuances, mais non sans force. Telle est, sommairement, la forme de l'esprit révolutionnaire. Quant à cette puissance d'oser et de changer, si aisément éveillée, et qui fait contradiction avec le préjugé fataliste, elle doit naître et renaître à la pointe de l'outil. L'outil règne et gouverne. La chose est continuellement attaquée et transformée. Le rail est scié par la patience. La maison s'élève. Le pont tend son arche métallique. Aucun préjugé de doctrine ne peut tenir contre cette preuve de tous les jours. L'ouvrier est certainement, de tous les hommes, celui qui a l'expérience la plus suivie et la connaissance la plus assurée de la puissance humaine. D'où il me semble que cette tête industrielle est habitée par deux idées dominantes qui gouvernent tour à tour. L'une, qui règle les contemplations, et d'après laquelle ce qui est devait être ; l'autre, qui inspire les actions, et qui porte à changer l'ordre humain sans plus attendre, dès qu'il n'est pas comme on voudrait. Comment ces amis difficiles, aux yeux de qui précaution est trahison, méprisent aussitôt les arrangements de la politique, c'est ce qu'il est bien aisé de comprendre. Comment leur pensée se fait pourtant politique d'une certaine manière par l'union, qui de toutes les manières leur est conseillée ; comment leur attention est toujours ramenée aux

conditions inférieures de la vie, et par la mesure même de leurs services, qui se compte par les choses faites et selon une loi de fer, c'est ce que l'on voit. Leur chance, qui est celle de tout esclave, est que toute injustice retentit d'abord sur eux et resserre aussitôt leur stricte part, de façon qu'en cette lutte pour le salaire, ils sont notre prudence et même notre raison ; et c'est ce que l'on comprendra de mieux en mieux.

En attendant, l'on voit assez que les hommes de toute condition s'éloignent d'eux ou se rapprochent d'eux par les idées comme par les passions, selon la part de persuasion, de politesse, d'égard, de respect que le métier impose à chacun. Quiconque parle à l'homme et plaide pour soi éprouve la difficulté en même temps que la nécessité de plaire, et ainsi se range un peu à toute religion, le valet beaucoup plus que le cuisinier, et le médecin un peu plus que le chirurgien, le marchand de cravates plus que l'épicier, et ainsi du reste. On s'étonnerait moins que la religion aille si souvent avec l'esprit de politesse si l'on se rappelait que nos premières et naturelles idées sont théologiques, et qu'ainsi l'incrédule va directement contre un régime établi des opinions et même du langage, aussi bien en lui-même. Ainsi ne point croire ce que tous naturellement croient est une mauvaise condition, même dans les négociations les plus étrangères aux croyances communes ; et la marque, sur un visage, d'une pensée qui ne respecte rien, nuira toujours à celui qui vend. La crainte de déplaire, autant que le métier l'impose, incline donc toujours vers le même genre d'opinions ; et, puisque le costume est la première politesse, il faudrait dire que l'habit fait le moine. Toutefois l'habit n'est qu'un signe du métier, autre vêtement ; et l'audace de contredire se mesure naturellement au besoin d'être approuvé. Celui qui vend l'habit persuade ; celui qui taille et coud ne se soucie point de persuader. La résistance aurait donc sa phalange, ses hoplites et ses auxiliaires, selon les productions et les échanges, et toute échoppe aurait son opinion comme son étalage. Mais il y a des transfuges, de la phalange même. C'est qu'en tout artiste et inventeur le souci de plaire s'efface en même temps que croît la puissance ; ainsi tous les puissants esprits sont révolutionnaires un peu, et même l'esprit tout court, comme les plus prudents gardiens de l'ordre tel quel l'ont toujours senti. Même un grand seigneur peut être ainsi l'ennemi de ses propres privilèges, comme le siècle mathématicien, astronome et chimiste l'a fait voir chez nous. Voltaire a mis en forme cet esprit qui voudrait conserver, mais qui ne peut plus respecter. Ce mouvement règle encore maintenant la politique. Il serait bien aisé de montrer en quoi le grand mathématicien est prolétaire, et que le physicien l'est peut-être moins, par l'ambiguïté de ses preuves, mais le serait en revanche davantage par la nature de ses travaux. Le polytechnicien est remarquable en ce que la fonction s'y trouve en opposition avec l'esprit, ce qui, sans compter les inégalités de l'esprit même, fait paraître une belle variété sur un fond de mélancolie.

Livre VII : Les métiers

Chapitre III

Paysans et marins

[Retour à la table des matières](#)

L'opposition entre le prolétaire et le paysan est de tous les temps. Nous ne pouvons point décider si la charrue fut inventée avant l'arc ; mais il est clair que celui qui fabrique l'arc et fait voler la flèche s'instruit lui-même tout à fait autrement que celui qui confie une graine à la terre, ou qui soumet le bœuf, le cheval et le chien. L'arc est machine et instruit comme font les machines ; l'expérience est claire et l'homme y retrouve sa propre faute. En un outil qui se rompt, l'ouvrier reconnaît la fissure ou fêlure, qu'il aurait pu deviner ; et, si la faux ne mord point, c'est que tu ne l'as point assez battue ni affilée. Si l'homme obtenait tout ce qui lui est nécessaire par l'outil et la machine, comme on puise de l'eau et comme on extrait du charbon, la religion serait autre, et la politique aussi. Les terres, les eaux, les saisons, les plantes, les bêtes, instruisent autrement. Ce sont des moyens cachés ; l'homme ne sait pas comment ils sont faits ; ce n'est pas lui qui les a faits. L'homme qui se sert de ces choses est secret comme elles. L'arbre est tout d'une pièce avec le fruit, avec la terre, avec l'air. Ainsi le paysan est tout d'une pièce avec sa maison couleur de terre avec les champs et les chemins ; avec les bois qui bordent les travaux et arrêtent la vue, avec les moutons, les bœufs, les chevaux, humbles esclaves, avec le loup ennemi et le chien allié. Sa pensée non plus n'est point par pièces.

Le culte ne se distingue pas des travaux. Culte est le même mot que coultre. C'est que les essais ici veulent attente et patience. Si le bétail meurt, il faut attendre une saison avant d'essayer quelque changement et quelque remède. Plus clairement la récolte dépend du soleil et de la pluie, mais ce sont des choses sur lesquelles l'homme n'a point de prise, et qu'il ne peut même pas prévoir. Peut-être la moisson déjà mûre sera-t-elle foulée par la tempête ; c'est ce que le semeur ne peut point du tout savoir. Aussi sème-t-il selon une année moyenne, qu'il ne verra jamais et que personne n'a vue. C'est la tradition qui le conduit, c'est-à-dire une somme d'expériences où les différences des années se perdent. Cette prudence n'est donc point réglée d'après des perceptions nettes. Le paysan suit la règle, mais ce n'est qu'après une longue série d'années qu'il saura qu'il avait raison de la suivre. L'archer peut juger promptement d'une nouvelle forme d'arc ou de flèche ; déjà il essaie. Le paysan refuse d'abord ce qui est nouveau ; c'est qu'il ne peut même pas assigner un nombre d'essais ni un compte d'années qui feraient preuve. Esprit fermé, visage fermé.

Autour du couple paysan la famille naturellement se rassemble ; presque tous les âges ont leur emploi. Et, puisque l'expérience vient seulement avec les années, il n'arrive jamais que le savoir-faire se sépare du pouvoir patriarcal. L'homme se forme par obéir d'abord, et, plus tard, commander. Et parce qu'il n'y a pas de raisons à donner, ni de preuves promptes, le pouvoir veut respect. L'âge donne avantage contre l'expérience même, parce que la victoire d'un jour ne compte guère en ces travaux dont les fruits ne mûrissent quelquefois qu'après une longue suite de saisons. Le respect revient donc promptement du progrès à l'ordre, et de l'ordre matériel à l'ordre moral ; et le pouvoir de supporter le malheur est naturellement plus estimé que le coup d'audace qui le détourne.

Une politique naît donc aux champs et s'y conserve, où l'âge est tout, et où les chefs sont, les pères, comme à Rome. Aussi les Romains ont-ils conquis le monde ancien à peu près comme on défriche, mordant d'année en année sur la bordure de la forêt impénétrable. Mais, revenant aux parties les plus claires de ce sujet-ci, disons qu'aux yeux d'un paysan ce n'est pas une raison, parce que toutes les choses vont mal, de changer la moindre chose dans ce qu'on a toujours fait. L'esprit paysan est donc armé contre lui-même.

Quant aux passions, il reste à dire. Naturellement elles sont moins violentes et plus étendues dans la durée que celles du tireur d'arc, par cette longue suite de travaux, par cet enchaînement des uns et des autres, par ces instruments étranges qui sont les champs, et où le travail reste pris. L'avarice paysanne est peut-être la seule qui soit contemplative ; car les autres avares ont, hâte d'échanger, au lieu que le paysan n'a pas même l'idée de changer son champ pour un autre ; tout son travail est enfermé là. La propriété est paysanne. Il faut, par la nature même des travaux agricoles, que le droit sur les produits s'étende à la terre, qui est elle-même un produit. Le pouvoir patriarcal, qui est de majesté et même de religion, se compose avec la passion principale qui se plaît à contempler, dans le présent même, une longue suite de travaux et un avenir sans fin. C'est par là que le fils, en sa croissance, est

l'objet d'un culte secret et d'une sorte de respect. C'est par là que la mère, qui est appelée la mère, trouve les marques de la reconnaissance dans le maître dur qui commande au nom du soleil. Cette tyrannie serait donc jalouse, prudente, affectueuse aussi, enfin lente en toutes ses démarches. Mais il faut reconnaître que le gouvernement des bêtes change profondément le caractère du maître, et aussi celui des subalternes. Il faut patience dans le dressage, mais le fouet n'est jamais loin. La plus brutale colère peut être un moyen. Il est vrai que l'intérêt modère les redoutables passions du dompteur de chevaux ; il est vrai aussi qu'il se forme entre l'homme et l'animal une sorte d'amitié. Mais il faut faire attention que l'humain est borné et même escarpé de ce côté-là. La poule, le mouton, le bœuf en sauraient quelque chose, si cette condition de moyen qui est la leur n'effaçait pas naturellement toute espèce de pensée. L'homme, non plus, ne pense guère dans cette direction ; il ne saurait. Toujours est-il que ce pouvoir de vendre, de frapper, de mutiler, de tuer, parce qu'il est joint à une sorte d'amitié sans avenir, doit réagir un peu sur toutes les affections, et en quelque façon les durcir toutes. Il faut avouer que la situation humaine nous prend ici directement au cœur, et sans façon. Peut-être une existence purement urbaine doit-elle conduire à une sorte de peur diffuse, résultant d'une pitié mal réglée, ce qui peut expliquer par réaction, une brutalité sans aucun respect. Ce n'est sans doute que la vie paysanne qui peut nous apprendre à mesurer la pitié que nous devons à chaque être, et même à nous.

Il faudrait rassembler. Chacun sent bien qu'un paysage parle à l'esprit et impose immédiatement de fortes idées, j'entends autre chose que des projets et des passions. Mais c'est une sorte d'énigme aussi que la paix des champs. Peut-être la comprendrons-nous mieux par son contraire, par le péril remuant de la mer. Ici ce n'est plus le profond travail des saisons, ni le lent miracle du printemps, mais plutôt une vie continuellement brassée, sans saisons. Ici l'entreprise est d'une journée, ou même d'une heure, souvent d'un instant. Quand le passage est franchi, nul n'y songe plus. Chaque risée, chaque vague veulent une manœuvre prompte, exactement réglée sur l'événement. Mais aussi toutes les forces sont au jour. Les découpures du rivage et l'exakte bordure de l'eau représentent à chaque instant les limites et la loi de ces balancements sans mémoire. Deux pas de plus, et la mer ne peut rien ; le port marque la fin de toute aventure. L'homme est donc jeté, de cette bordure, en des actions serrées et difficiles, mais qui ont un terme. Il met son butin en lieu sûr, et se retire de cette nature mouvante. L'escale est un temps de préparatifs, de réparation, de réflexion. La tempête d'aujourd'hui ne fait rien à la récolte de demain ; l'homme est donc assez riche dès qu'il est sauf. D'où un genre de travail, un genre d'audace, un genre aussi de paresse. La famille se trouve associée à certains travaux, mais non aux plus rudes. L'étroite coque du bateau enferme une autre société, une politique d'égaux, et sans respect, sous l'autorité du plus habile. De toute façon l'homme de mer ose beaucoup, compte sur lui-même et n'accuse point les forces. Toujours au guet dans un monde mouvant, toujours rompant la coutume. Le sillon qu'il creuse se referme derrière lui. La mer est toujours jeune, toujours vierge, et tout est toujours à recommencer. Mais aussi on peut toujours recommencer. L'idée du mauvais sort, toujours naturelle à l'homme, doit périr sur ces rivages découpés où le risque

s'étale et se développe assez, pour qu'on n'aille point supposer encore d'autres forces. L'homme connaît ici ses limites, mais sa puissance aussi. L'unité se montre, par la masse mouvante, et par la pesanteur qui a toujours raison. Cette immense balance est juste ; elle pèse le navire à chaque instant ; le pied du marin ne cesse pas de sentir, dans l'action, cette force redoutable, mais qui n'est jamais perfide. Et, comme on ne cesse de voir que cette masse fluide est divisée et hors d'elle-même, on ne la rassemble point en une âme imaginaire. La vague vient de loin, mais finalement se vide de son apparence en de petits ruisselets. L'immensité des causes n'empêche pas qu'on limite les effets et que l'on s'en garde. Aussi l'on peut penser que l'esprit d'oser et d'inventer, d'après la liaison, la continuité, le balancement de toutes choses, a pris terre par les anses et les criques, remontant les fleuves comme font les saumons. Celui qui voudra comparer l'immense et massive Asie à la petite Europe, presque dentelée, comprendra bien des choses. Les Muses d'Ionie et de Sicile chantent pour toute la terre.

Il est plus aisé de comprendre le mouvement que de comprendre le repos. L'immobile est l'énigme. Le solide garde l'empreinte et la forme. En quoi il nous trompe, car tout s'use ; mais cet imperceptible changement étonne sans instruire, à la manière des réactions chimiques. La physique est maritime, mais la chimie est paysanne. Les choses offrent alors en leur surface les propriétés préparées dans leur intérieur. Elles ne s'étalent point comme des vagues. Tout est muré et séparé. Chaque petit système, fossé, mur, colline, ravin, semble indépendant des autres. Les ruissellements du ciel glissent sur ces visages, mais ne les changent guère pendant une vie d'homme. Chaque partie du continent semble ignorer les autres, et exister pour soi et par soi. Toute chose cache d'autres choses et se cache elle-même, comme on voit dans un bois, où chaque pas découvre un monde nouveau, et recouvre celui qu'on tenait. L'homme ne sait jamais où il va. D'où le prix des signes humains, vestiges, sentiers, tisons éteints, ossements, tombeaux, qui sont comme une écriture ; au lieu qu'on n'écrit rien sur la mer ; il faut que l'homme s'y dirige d'après ses propres idées. N'importe quel marin qui rentre au port a les yeux fixés au loin, sur le clocher ou sur le phare, et méprise les signes plus proches et plus émouvants. Au contraire le terrien marche toujours dans les pas de l'homme et pense selon l'action d'autrui. Un chemin est une sorte de loi, d'âge en âge plus vénérable. L'antiquité ici fait preuve et le signe écrit est dieu. Par les signes, l'invisible habite la terre, et les éclipses des choses font paraître et disparaître en même temps tous les dieux agrestes. Ce n'est plus cette puissance neptunienne, énorme, mais réglée ; bien plutôt ce sont des dieux, séparés, invisibles, capricieux, trompeurs comme l'écho, toujours réfugiés à l'approche dans ces formes de pierres, d'arbres et de sources, visages clos.

Livre VII : Les métiers

Chapitre IV

Bourgeois

[Retour à la table des matières](#)

Est bourgeois tout ce qui vit de persuader. Le mot convient à ce sens, puisqu'il exprime l'étroite société des villes, ainsi que les lois de coutume et de politesse qui gouvernent ces existences rapprochées. Au reste toute famille est bourgeoise en son dedans, et nous fûmes tous bourgeois par l'enfance, qui vit de persuader. Le vieillard vit de même. Ces deux bordures envahissent plus ou moins l'existence virile, et, dans le bourgeois achevé, comme prêtre, avocat, comédien, couvrent toute la vie. Enfin, puisque la famille nous tient presque toujours bien au delà de l'enfance, il faut considérer l'existence prolétarienne comme le moment de l'audace, de la puissance et de la suffisance. Un certain degré de force, en tout métier, nous y porte. Un prédicateur même y peut toucher, dans le moment qu'il exerce comme un pouvoir de nature, non calculé, non mesuré ; mais il reprend bourgeoisie en son couvent ou en son presbytère, et plus souvent en son discours même. Un général, un roi, un homme d'État peuvent oublier quelquefois ou souvent les façons de bourgeoisie. La plus haute noblesse ou l'extrême richesse permettent aussi beaucoup. D'où un mélange en presque tous ; l'observateur saisira ces nuances dans les plis du

visage et dans le son de la voix. Il n'est point d'homme qui flatte toujours ; il n'est presque point d'homme qui ne flatte jamais.

Cette condition est ce qui étonne le prolétaire. Il sait très bien coopérer ; l'entr'aide est de métier pour lui. Mais le travail associé n'implique nullement qu'il faille concéder quelque chose à celui qui se trompe ; au contraire l'inflexible chose repousse énergiquement cette idée. Parce que le travail n'est nullement un jeu, les opinions fausses sont sévèrement redressées, avant même qu'elles produisent leur effet ; le mouvement de contredire est donc sans aucune précaution à l'égard de l'homme ; c'est pourquoi le premier mouvement de contredire, dans le prolétaire, n'est jamais poli. C'est que la première aide, en ces existences où l'erreur blesse, et sans aucune métaphore, est de détourner vivement l'idée fausse, et à proprement parler, de s'en défendre, et d'en défendre l'autre aussi. L'effet de la fraternité n'est donc nullement ici l'indulgence. Ainsi cet autre genre d'entr'aide, qui consiste à ne point choquer opinion contre opinion, et enfin à fonder une sorte d'amitié sur la précaution de ne pas penser témérairement, lui est naturellement incompréhensible. Coopération, en un sens, repousse société.

Cela ne va pas à dire que le prolétaire repousse société ; il s'en faut de beaucoup qu'on puisse le dire. Mais le sociable s'entend en deux sens. On peut vouloir une société juste ; cela conduit à chercher ses semblables et à s'étonner si on ne les trouve point tels qu'on veut qu'ils soient, et, par exemple, si ce qu'on juge évident ne paraît point tel à d'autres. Une telle société est abstraite, et à chaque instant rompue ; aisément renouée aussi. L'humeur y tend ses pièges ; l'amitié y vit difficilement. On peut vouloir la société, juste ou non, soit parce qu'on s'y plaît, soit parce qu'on en vit, presque toujours par les deux raisons ensemble. C'est alors que l'on craint le premier mouvement, et que l'on reçoit les différences, sans les juger. C'est alors surtout qu'on les remarque, qu'on les mesure, et qu'on s'en accommode ; le disputeur ne connaît point les hommes. On se fera, d'après ces remarques, une idée suffisante de la politesse, qui va premièrement à ne jamais déplaire, et aussitôt à prendre chacun comme il est, sans même marquer de l'étonnement. Puisqu'il est évident que la politesse est plus facile avec les gens polis, la politesse va donc à dissimuler soi-même la différence, et à se faire autant que possible semblable aux autres. Il est poli de ne point choquer, ni même étonner, par les cheveux ou la cravate. La mode est le refuge de l'homme poli.

Or l'esprit qui sort des mécaniques, qu'il soit praticien ou théoricien, ne peut ici ni respecter ni comprendre. Cette matière pleine d'égards, qui des actions remonte aux discours, et enfin aux pensées, fait scandale pour le raisonneur ; et le moindre signe de ce sentiment dans le raisonneur fait injure. C'est une faute encore pardonnable de manquer à la politesse ; mais la faute est sans pardon si l'on marque que l'on entend se passer de politesse ; c'est promettre en quelque sorte d'être sans respect ; cela noie toutes les pensées de l'autre sous une attente craintive et bientôt irritée. Socrate jouait ce jeu dangereux devant les hommes cultivés et polis, aux yeux de qui un certain genre de sérieux annonçait une sorte de guerre, sans politesse aucune. Inso-

lente méthode. Non pas parce qu'elle réfute, mais parce que d'avance elle refuse respect. En ce cercle d'importances, où le costume est comme une arme, aussi bien contre soi, cette invitation à combattre nu est proprement indécente. Encore, en ces cercles d'hommes, tous savants en quelque chose, et formés par les disputes politiques, un jeu d'arguments pouvait-il aller fort loin. Mais dans nos cercles de bourgeoisie, où les femmes sont assises, où le timide trouve respect et asile, où la parenté, les intrigues, les intérêts tendent leurs invisibles fils, où la première loi n'est pas de plaire, mais bien de ne pas déplaire, on comprend que la prudence soit la règle constante de tous les discours, et que les pensées d'aventure soient ordinairement coulées à fond, même dans le secret de chacun, par le souci de n'en point montrer le moindre signe. En pensant donc à ces assemblées de timides, qui parlent comme on chante, attentifs à l'air et aux paroles, Stendhal a pu écrire ce terrible mot : « Tout bon raisonnement offense. » Raisonner est comme bousculer. C'est pourquoi l'ordinaire des hommes, même avec une solide instruction, arrive promptement au lieu commun, sans pensée aucune, et même sans changer les termes auxquels chacun est accoutumé, par cette crainte de déplaire qui est au fond de la politesse. Et l'on sent bien que le plus timide et le plus ignorant est celui qui donne le ton, par sa seule présence. Ce n'est pas qu'on le considère tant ; encore moins est-on disposé à subir sa loi. Mais il s'agit ici d'un tact qui s'exerce sans qu'on y pense, et qui, comme celui de l'aveugle, sent l'obstacle avant le choc. Aussi ces visages défiants, et d'avance fermés à toute idée étrangère, apportent-ils tout à fait autre chose qu'une arrogance promptement punie de ridicule. Contre la commune attente, ils gouvernent aussitôt ; ce n'est que sur la scène comique qu'ils sont ridicules. C'est ce qui fait que la pensée des cercles descend aussitôt au niveau le plus bas. D'où un noir ennui, auquel le jeu de cartes sert de remède. Il est même beau de voir que le besoin de combiner, d'improviser, de prendre parti, enfin de penser librement et d'oser, se jette tout là. Si l'on veut sentir le poids de l'homme et les liens de prudence, il suffit de retarder un peu l'ouverture du jeu par quelque conversation sur les murs, les caractères, et les passions. Quoique ces sujets éveillent tout homme, ou plutôt justement par cela même, vous verrez de l'impatience, et tous les yeux se porter vers les cartes et les jetons.

Supposant malgré tout un cercle où chacun soit connu, où il n'y ait rien de médiocre, et où l'on puisse enfin se promettre un beau jeu de pensées, il est aisé de deviner comment ils limiteront, rabattront et poliront comme un diamant ce beau mot d'esprit. Le bel esprit est encore moins ; il porte au front ses règles, et annonce lourdement l'intention de plaire. La société polie dit esprit tout court, et dit bien plus, définissant par là ce que l'esprit peut montrer, comme aussi une manière de dire, d'écouter, de prouver, de se livrer, enfin d'inventer en parlant, qui est non point défendue, mais impossible. Ce jugement est sans appel ; il ne blâme pas, il ne condamne pas, il exclut. Comme dans une foule de danseurs, certains mouvements sont non point défendus, mais impossibles. Il y a des lois physiques qui règlent les entretiens, surtout animés et vifs, et qu'on ne peut mépriser. Un orateur y serait ridicule, s'il n'oubliait pas qu'il est orateur ; mais, d'un autre côté, dans l'entrecroisement des paroles, il est impossible qu'une idée nouvelle, qu'on n'attend point, qu'on

ne peut deviner, soit seulement entendue ; on trouve ici la même difficulté que si l'on parle à quelqu'un qui est un peu sourd ; voilà qui tue les paradoxes. Ces choses étant connues par d'amères expériences, chacun s'y accorde et même les confirme par un air de n'attacher d'importance à rien, où se trouve le germe de la fatuité. Telle est la charte des conversations. L'art suprême y est d'être libre en ces contraintes, comme l'habile danseur, aussi de ne rien retenir ni refouler, car une finesse qui se montre telle est peut-être ce qu'il y a de plus inquiétant. On appelle bien tact ce sentiment de ce qu'il ne faut point dire ni même penser, et qui avertit bien avant la pensée. On appelle grâce cette libre allure de l'esprit ainsi gardé par les manières, et sans aucun retour sur soi. C'est déjà trop si un certain genre d'esprit a, comme dit Stendhal, besoin d'espace. Ne dirait-on pas un faiseur de tours qui étend son tapis ? L'esprit passe, et brille un instant, refermant et terminant aussitôt le cercle de ses pensées, et de façon que la réflexion n'y puisse entrer. Le trait se ferme comme un bracelet ; l'on n'y voit point d'ouverture. L'enchantement est dans le souvenir d'avoir compris. Un trait d'esprit efface son propre sens. Cela va loin et vous arrête net. Le sourire signifie que l'on dit adieu à une pensée ; le plaisir de l'avoir eue n'est point gâté par la peine de la suivre. Cet art, en sa perfection, ne laisse donc point d'œuvres. Et c'est par là que le plus brillant esprit se perd en conversations.

Connaissez maintenant l'esprit conservateur, plein de richesses, ouvert un instant, aussitôt fermé. Connaissez ces forteresses d'opinions, de toutes parts gardées, sans qu'on voie seulement le guetteur. L'intérêt, certes, est impénétrable, et les esprits, comme les coffres, ont une serrure à secret. L'erreur serait de croire qu'il n'y a d'ainsi fermé que le sot. Celui qui sait suivre une idée, ayant appris de Platon et de Descartes l'art de penser, qui connaît aussi les poètes, les historiens, les politiques, celui-là connaît par cela même combien il est difficile de faire entrer une idée en quelqu'un, et que l'art de prouver, si bien qu'on le possède, veut des précautions à l'égard de tous, et même, à l'égard de presque tous, plus que des précautions. Il s'ajoute à cela que, par sa propre expérience, il connaît que la difficulté de découvrir des vérités est comme nulle à côté de la difficulté de faire tenir ensemble toutes les vérités prouvées ; sans compter que les sentiments forts ne cèdent jamais devant des idées, mais qu'il faut bien plutôt les changer en idées, ce qui guérit de réfuter, par l'espoir, et même plus que l'espoir, de conserver. D'où il se trouve avoir jugé et dépassé presque toutes les preuves, ce qui le met, devant toute preuve, et surtout nouvelle, en cette attitude de précaution qui sera prise pour ennemie. Il faut convenir qu'à proportion qu'un homme est savant et pensant, la seule proposition d'une preuve est inconvenante, et la moindre tentative de forcer tout à fait impolie. Il juge enfin qu'une discussion qui ne ménage rien manque à toutes les conditions qui rendent possible la pensée, aux supérieures et aux inférieures. Il m'est arrivé, comme il n'est point rare, de rencontrer, en mes aventureuses recherches, des opinions politiques et religieuses comme des rocs, et qui m'étonnaient en de fortes têtes. Mais aussi je n'ai jamais pu compter ce qu'il y entrait de politesse à l'égard des autres et de précaution contre les indiscrets. Sans mépriser la preuve, il est naïf aussi d'en trop attendre. Essaierai-je de prouver à cet homme poli qu'il peut se passer de cravate ?

Livre VII : Les métiers

Chapitre V

Marchands

[Retour à la table des matières](#)

On voudrait dire quelquefois, comme Calliclès en Platon, que les hommes ont convenu de se traiter en égaux, par un sage calcul des espérances et des risques. Chacun renonçait à conquérir et à nuire selon sa puissance, sous la condition d'être protégé contre l'abus de force. C'est par un tel arrangement que ce qui fut permis à l'un fut permis à tous, et que ce qui fut défendu à l'un fut défendu à tous. Ce n'était qu'un contrat d'assurance contre l'inégalité. Or c'est bien ainsi qu'il faut concevoir le droit ; mais ce n'est, pas ainsi qu'il est né. Bien plutôt le droit est né dans ces marchés publics pleins d'une rumeur tempérée, et par la double ruse du vendeur et de l'acheteur. Choses de nature, aussi anciennes que l'homme, et merveilleusement représentées par ce Mercure faux et vrai par ce Mercure porteur de nouvelles ; car il n'y a que fausses nouvelles, si l'on ne veut point attendre ; mais, si l'on a patience, tout est su. Ainsi, dans les marchés publics, tout est bientôt clair par le double mensonge de ces marchands qui ne se disent point pressés de vendre, et de ces ménagères qui ne se disent point pressées d'acheter. Tous se réservant, et nul ne voulant dire son dernier mot, le dernier mot est bientôt dit, et c'est le juste

prix. Quand le cours s'établit par les marchandages, qui sont comme des enchères diffuses où chacun limite prudemment les concessions, c'est comme si chacun prenait conseil de tous, et s'assurait d'avance d'être approuvé par tout homme raisonnable. Les frivoles s'y trompent toujours, voulant considérer comme une sorte de vol l'opération heureuse que tous espèrent. Mais ce facile développement ne saisit rien. Le vol et le voleur sont parfaitement définis par le fait de prendre le bien d'un homme sans qu'il y consente, soit qu'il ignore, soit qu'il soit forcé. Au contraire c'est le consentement qui fait le marché, et consentement enferme savoir et liberté. Dans l'ignorance, vendeur et acheteur attendent, lançant et recevant comme au jeu de raquette cette rumeur des marchés. Mais, sur le moindre essai de force, toutes les boutiques se ferment. Ainsi, dans les marchés publics, la liberté est d'abord exigée, l'égalité cherchée et bientôt trouvée, par la rumeur marchande, qui ne trompe pas longtemps. Cette rumeur sonne bien aux oreilles.

Ce n'est pas que l'imagination ne tende encore ses pièges, ici comme partout. Chacun connaît ces paniques qui poussent soit à vendre à tout prix, soit à acheter à tout prix ; ces accidents, souvent décrits, ne doivent point faire oublier la stabilité des prix et la sécurité de chacun au sujet des prix, qui sont le régime ordinaire, aussi bien dans la Bagdad des contes. Un marché est le plus bel exemple de l'élaboration des opinions vraies dans une réunion d'hommes ; c'en est même, à bien regarder, le seul exemple. C'est le parlement qui ne ment point. Car, dans les réunions qui n'ont pas pour objet le commerce, les opinions en chacun sont plutôt confirmées qu'éclairées, les passions jouant alors à la façon des éléments inhumains. La prudence socratique fait bien entendre les difficultés de l'investigation en commun, dès que les disputeurs sont plus de deux. Chacun tend ses préjugés comme des armes. Au lieu qu'on ne trouverait point d'exemple d'un marchand qui, pouvant s'instruire des prix, refuserait de le faire, par quelque préférence de sentiment. Si l'on veut expliquer d'où sont venues, dans notre espèce, les idées communes d'enquête, de doute, de critique, il vaut mieux regarder les marchés que les champs de Mars, et même que le prétoire, où quelque Pilate toujours se lave les mains. L'achat et la vente sont nos premiers maîtres de raison, et le prétoire s'honore d'une balance sculptée. Cette antique image conduit nos pensées comme il faut. Les modèles de la paix, de la justice et du droit sont dans ces heureux échanges, si communs et si peu remarqués, d'où le vendeur et l'acheteur s'en reviennent contents l'un de l'autre. Les assises de toute humanité sont économiques. Le juridique a pris là ses règles.

Quelles règles ? D'abord que la force, ou seulement la montre de force, efface la justice. On rirait d'un marché où le prix serait fixé par un combat. Au contraire l'échange s'achève dans le silence des forces, et cérémonieusement, après une sorte de recul où chacun s'assure qu'il est libre, et le fait publiquement connaître. Dans les marchandages paysans, les plus longs de tous, où jamais rien n'est affirmé, la liberté du moins est affirmée. Et ces délibérations, ces fausses ruptures, ces retours, qui feraient rire, sont en vérité de forme, comme faisant mieux paraître le libre consentement. On aperçoit même un beau contraste, et plein de sens, entre cette suite de démarches retenues et de

gestes prudents, et l'acte de conclure en frappant de la main dans la main, dont nul n'essaie jamais de revenir. L'homme, si attentif d'abord à ne se point laisser lier, se lie alors lui-même. Ces coutumes dictent la loi. Tout échange forcé est vol. Ici donc, dans la société mercantile, toujours la même depuis tant de siècles, on trouve les racines de cette idée invincible d'après laquelle la plus grande force ne donne jamais et ne peut donner le plus petit commencement de droit. L'arbitre n'hésite jamais là-dessus. La contrainte, dès qu'elle paraît, annule tout contrat. Telle est la loi intérieure des marchés. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la force la plus orgueilleuse capitule ici, ayant fait, promptement l'expérience que la contrainte fait disparaître tout ce qui était à vendre, et ralentit aussitôt transport, fabrication, production. Les armées les plus valeureuses mourraient donc de faim. Aussi le tyran achète et paie, et le conquérant de même, ce que signifie la belle fable du meunier sans souci. La force s'en remet à l'arbitre, d'après cette invincible relation qui subordonne le plus haut courage à la nécessité de manger. C'est pourquoi les hommes armés entourent les marchés, qui sont comme leur estomac et leur ventre, opposant force à force, non pas du tout pour décider des prix, mais pour empêcher que la force veuille décider des prix ; ainsi pour protéger les personnes, non par un égard pour les personnes, tout à fait étranger aux coutumes de la force, mais par considération des choses utiles que ces personnes rassemblent, conservent et offrent contre paiement. On s'étonne quelquefois de voir que dans les législations, le droit remonte toujours de la chose à l'homme ; cela revient à dire que la sécurité de la production et des échanges est ce qui a conduit à reconnaître et à formuler le droit des personnes. Et tel est l'ordre naturel. L'inférieur porte le supérieur, et même le règle.

Voilà donc le marché, ce commun cerveau, bien protégé comme dans une boîte osseuse. À l'intérieur, les calculs se développent selon leur loi propre. Dès que la force n'entre point, il faut que l'esprit décide. Tout doit être clair, comme des piles d'écus. Tromper, c'est encore une manière de forcer ; c'est pourquoi la tromperie est cachée et honteuse. La même probité se remarque ici que dans les jeux de cartes, où il n'est permis de tromper que si les moyens de savoir sont égaux des deux parts ; autrement, c'est tricher. De même, dans le monde des marchands, un contrat ne vaut qu'entre des hommes également placés pour connaître l'incertain et le certain de la chose. Il se peut que l'on trompe un enfant, sur le prix ou sur la quantité, mais on ne l'avouerait point. C'est encore un abus de force si l'on prend avantage de ce que l'on sait devant celui qui n'est pas en situation de savoir. Si l'ignorance vient de paresse, ou d'insouciance, ou de frivolité en quelque sorte affichée, le scrupule se fait moins sentir. On trompe plus aisément le prodigue que l'enfant ; mais c'est qu'il se moque d'être trompé ; au reste ce genre de commerce est d'exception, et méprisé. Le gros des affaires se règle entre experts, c'est-à-dire entre égaux. Égaux absolument, cela ne se peut ; mais l'égalité n'en est pas moins cherchée, comme la règle idéale des marchés. D'où la règle d'or, qui est que l'on puisse se mettre à la place de l'autre, et, sachant ce qu'il sait, juger encore que le marché est bon. Quand cette règle serait plus souvent invoquée qu'appliquée, elle n'en enferme pas moins l'idée d'une société véritable. « Mettez-vous à ma place », ce n'est que le plaidoyer de celui qui perd. « Je me mets à votre

place », c'est le commencement de toute paix. Au-dessus de ceux qui voudraient que cette règle fût celle des autres, et de ceux aussi qui voudraient n'y avoir jamais manqué, on peut toujours citer dans chaque ville un marchand au moins qui n'y manque point, et qui est estimé universellement. Cette maxime est donc logée dans le haut des esprits. Mais il faut redescendre.

Le marchand est bourgeois par la vie domestique, réglée toujours par l'opinion, puisque la vie privée est l'indice de l'ordre, du gain et du crédit et resserrée souvent par la collaboration de l'homme et de la femme et par le souci de former les enfants selon les maximes du commerce. Le marchand est bourgeois aussi par la politesse commerciale, qui n'est pas toujours grimace, puisqu'il n'est pas rare que les relations d'affaires fondent des amitiés ; aussi par une attention aux opinions qui est de métier, et qui est quelque chose de plus que le respect de l'opinion. Le marchand ne cesse jamais de remonter de ce que dit l'autre à ce qu'il pense et c'est une très profonde politesse, celle-là toujours sans grimace. Celui-là n'est jamais vif, impatient, livré à l'humeur, qui cherche toujours la raison des paroles, par l'espoir de persuader après avoir deviné. Cette méthode est socratique sans le vouloir. Une certaine connaissance de l'homme est l'arme du marchand ; d'où une modération admirable devant les opinions qui l'étonnent le plus ; en cela il est diplomate. Mais, d'un autre côté, le marchand ressemble au prolétaire par ceci qu'il manie, compte, range et conserve des choses, toutefois sans les changer, et même en les remettant, si l'on peut dire, dans les mêmes plis, ce qui le réduit à considérer les rapports de position, de grandeur et de nombre. Le drap n'entre pas dans les combinaisons du marchand de la même manière que dans celles du tailleur d'habits. Le marchand d'épices les tient séparées ; c'est le cuisinier qui les compose. D'où un esprit d'ordre, sans invention aucune, mais stimulé encore par la correspondance toujours cherchée entre les choses, les comptes et l'argent. Le comptable, qui ne fait attention qu'à cet ordre abstrait et inflexible, est sans doute le moins bourgeois parmi les marchands. Il parle toujours, quand il parle, au nom d'une nécessité inflexible ; l'arithmétique n'a point d'égards. Tous les genres d'éloquence sont sans prise sur les comptes. Toutefois ce demi-bourgeois n'a point cette audace du fabricant, qui compte aussi avec les choses, mais qui ne cesse pas de les changer. Une grande maison repose communément sur trois hommes. L'un, qui s'occupe de fabriquer ou de choisir les choses, est directement en rapport avec l'ordre extérieur ; le dur, le résistant, le lourd, le léger, le solide, le fragile sont ce qui l'occupe ; il est prolétaire en cela. On peut le connaître au costume, aux gestes, au ton du discours ; d'autant que les hommes qu'il manie, et où il trouve résistance, sont des prolétaires à proprement parler. À l'opposé l'homme qui vend se meut dans le monde humain et étale pour l'opinion de toute manière. Entre deux le comptable connaît un ordre abstrait, car le gain et la perte se comptent par la même arithmétique. Et, puisqu'il y a des trois dans tout marchand, cette espèce participe de tous les genres de sagesse, produisant et reproduisant les soutiens de l'ordre.

Livre VII : Les métiers

Chapitre VI

Les pouvoirs

[Retour à la table des matières](#)

Voici un autre droit, une autre justice. Voici la force nue, et Hercule emmenant, comme dit Pindare, des bœufs qu'il n'a point achetés. Force acclamée, force célébrée. Ce beau mythe d'Hercule est pur et franc, voulant rappeler cette puissance de conquête et de destruction que l'homme exerce continuellement par ses fortes mains et par ses fortes mâchoires, autres mains. Voilà Calliclès, et l'ambition honteuse de rougir, l'ambition, si scrupuleusement récompensée, l'ambition qu'on remercie de prendre en lui donnant encore plus. En face, aussitôt, l'âme d'or, Socrate, dissolvant et recomposant en ce creuset du *Gorgias*, jusqu'à faire paraître, de la force même, son contraire ; car deux hommes sont souvent plus forts qu'un, et mille hommes toujours plus forts qu'un. D'où la règle des marchands revient contre Hercule. Mais ce n'est qu'un moment, et le *Contre-Un* n'éclaire pas longtemps de sa pâle évidence. Car plus de mille fois l'ordre romain a vaincu, par les pieux du camp, vite plantés par le centurion et son cep de vigne, par le chef, tête et cœur du Léviathan à mille pattes. La force suit l'obéissance comme l'eau suit la pente ; et cette force accumulée retentit vivement en celui qui en est partie

et condition ; ses mouvements, joints à d'autres selon une loi de fer, dispersent la foule anarchique, et bientôt la rangent, comme par un aimant, des deux côtés de la voie triomphale ; d'où cet autre contrat, dont Jean-Jacques vainement se moquait : « Je promets de faire ce qu'il te plaira, et tu promets en échange de faire ce qu'il te plaira. » Alexandre, César, Napoléon paraissent, puissants par le consentement, jusqu'à forcer le consentement. Entre deux, Tibère méditant, et, par ne rien demander, obtenant tout. L'expérience une fois de plus amplement faite que beaucoup sont plus forts qu'un, les regards suppliants vont à la tête, l'adorant et la remerciant de ce qu'elle consent à être tête, et trop heureux du mal qu'elle ne fait point. Ici, comme une lumière sinistre, ces légions où un seul homme choisit un homme entre dix, et plus de dix fois, pour le faire tuer par les neuf autres. Et les neuf autres non point lâches, ni faibles, mais par leur force au contraire, adhérant à la force qui se montre, et sacrifiant à leur propre essence selon la nécessité sans paroles. Ce drame ne cesse pas d'être joué. Nous honorons l'agent aux voitures de ce qu'il nous punit selon son jugement, non selon le nôtre. Ainsi les courtisans ne sont vils que parce qu'ils sont faibles. C'est au vrai la force qui signe ce contrat de force ; et le soldat est plus droit dans les rangs. Où l'on peut voir le calcul d'obéir, par l'espoir de commander. Mais non, c'est plutôt que le désordre fait horreur à l'homme le plus fort, par cette profonde parenté entre l'émeute et nos propres passions, sur quoi Platon, en sa *République*, ne se lasse point de réfléchir. Et comme Hercule lui-même s'épouvante de ne plus savoir ce qu'il va faire, ainsi la foule qui sort des prisons délivre en nous, par un juste mouvement, les fureurs emprisonnées. Les révolutions seraient moins redoutées si elles étalent moins aimées ; et l'homme fort ne craint peut-être au monde que sa propre colère. Par ce détour, l'ordre absout de la violence, et nous n'avons pas fini de l'apprendre.

C'est quelque chose d'être gardé quand on dort, et la crainte est plus difficile à apaiser que la faim, sans compter que la faim disperse, bien loin de rassembler. Voilà pourquoi la fonction économique n'est la première d'aucune façon. D'abord ne point craindre. Mais on peut craindre les rêves aussi, et ses propres pensées aussi. La persuasion, autre force. On ne peut dire qui fut le plus anciennement honoré, si c'est le chef, ou si c'est l'esprit fort, qui persuade par exorcisme ou malédiction, et que l'on nomme sorcier ou prêtre. L'imagination est peut-être la plus redoutable ennemie de l'homme pensant, par ceci qu'avoir peur fait croire, et croire qu'on a vu. En cette célèbre veillée dans la grange, du *Médecin de Campagne*, l'épopée napoléonienne ne vient qu'en second : ce qui vient en premier c'est l'histoire de la Bossue Courageuse, d'après quoi l'on peut comprendre que ce n'est point le plus vraisemblable qui est cru, mais le plus effrayant. Le conteur, qui veut faire paraître des choses absentes, y réussit bien mieux par le frisson de la peur que par une suite raisonnable de causes et d'effets ; les membres sanglants d'un homme, tombant par la cheminée dans la poêle à frire, cela se passe de preuves, par l'épouvante ; tout se trouve lié dans l'imagination par l'impression forte, dès que l'expérience réelle est impossible, ou n'est point faite. Ce qui est indifférent n'est jamais cru, si vraisemblable qu'il soit ; ce qui touche violemment est toujours cru, et l'absurde est bien loin d'y faire obstacle, puisque l'absurde

lui-même épouvante. D'après cette étrange méthode, qui livrait le monde humain aux fous, la plus ancienne fonction de la pensée fut de régler, plutôt que d'expliquer. D'où nous voyons que la pensée a toujours régné et règne encore par la force, non par la preuve, et, dans le cercle le plus favorable, parla force d'âme, non par la preuve. L'enfance la mieux conseillée ne doit peut-être pas à la preuve une idée sur mille ; et encore faut-il entendre par preuve ce qui s'accorde à ce que l'on croit. Platon, esprit puissant entre tous, a seul osé reconnaître et représenter au vif ce que la réflexion doit à l'amitié, et qu'il y a à la rigueur des preuves de tout, de façon que les disputes n'ont point de fin. Au vrai le développement des pensées selon la liberté sera pour le moins aussi difficile que l'organisation des forces selon la paix. Comme on ne peut attendre, l'accord se fait sans le vrai, comme il se fait sans la justice. Ainsi le prêtre et le soldat sont profondément alliés ; ce sont les deux gardiens de l'ordre tel quel. Ensemble dans le même homme ; car on voit toujours que le soldat veut persuader comme le prêtre veut forcer. L'organisation de guerre, si promptement reformée toujours, fait toujours voir aussi alternativement la force qui raisonne et la raison qui force.

Tout cet ouvrage-ci est physiologique ; il a pour fin d'expliquer, nullement de condamner. Et il est clair qu'il faut commencer par là, quoique la royale impatience en chacun ne s'en accommode guère. Si l'homme était énigme absolument, en ses partis, en ses contradictions, en ses refus, qui ne voit que nous en serions réduits à chercher refuge en la plus haute force, en la moins contestée, par quelque mouvement pascalien ? Quoi de moins flexible que Pascal ? Il n'écoute même pas. Or toute l'élite est pascalienne, et non pas toujours sans le savoir. Ces âmes secrètes finissent par n'avoir plus de secret ; tout y est clair à la manière des prisons, obscures devant l'imagination, mais si bien terminées en elles, et jusqu'au moindre verrou. Aussi ne peut-on les interroger, ni les prier ; l'esprit répond alors par un genre de badinage qui ne remue rien, tel un rayon de lumière sur le verrou. C'est folie de penser que l'homme qui a pris sûreté contre sa propre pensée n'a point pris sûreté aussi contre la nôtre. C'est pourquoi la moindre amitié avec les puissants termine toujours quelque chose. L'esprit est toujours plus courtisan qu'il ne croit. Il faut donc prendre recul, et recomposer l'homme loin de l'homme, imitant à soi seul tous ces ajustements si serrés, mais sans le dernier tour de vis. Puisque obéir est non point difficile, mais facile, puisque croire est non point difficile, mais facile, je comprends et même j'éprouve, si je veux, que l'on termine par un coup de force les pénibles mouvements de la pensée. Descartes, en écrivant que l'irrésolution est le plus grand des maux, éclaire beaucoup l'homme. Mais, en cet homme qui se refusait presque violemment à toute politique, il est resté un doute assuré, on oserait dire même à l'égard de Dieu. Comte, moins défiant à l'égard de l'ordre humain, bientôt refermé sur l'imprudent, a senti certainement la règle de bois dur sur son épaule, comme en témoignent ses sévères maximes. « La pensée, écrit-il, n'est point destinée à régner, mais à servir. » « Pour décider, écrit-il, il faut de la force ; la raison n'a jamais que de la lumière. » Ce sont des traits fulgurants. Mais il ne faut pas craindre. Sans doute faut-il rejeter tout pouvoir de soi, comme une armure qui assure, mais qui paralyse. Deux hommes l'ont su faire, Socrate et Descartes.

Platon se confiait aux mythes, qui laissent espérance. Et c'est sans doute la plus profonde ruse que l'on ait vue, de tout croire, afin de se garder de trop croire. Prenant pour modèle cette sagesse, à bon droit nommée divine, je remarque dans le mythe de saint Christophe, ou Christophore, dont le nom en français est Porte-Christ, une ample suffisance en ce grand sujet, où rien ne suffit. Car je le vois cherchant le maître le plus puissant, en sa quête de Dieu ; mais que trouve-t-il enfin, sinon un enfant qui ne pèse guère, qui a grand besoin de lui, et qui est le dieu des dieux pourtant, comme l'atteste le bâton fleurissant ? Cela laisse entendre que, de pouvoir en pouvoir, il faut en venir au pouvoir suprême, qu'on l'appelle Jéhovah ou nécessité ; et tous ceux qui ont aimé le pouvoir vont sur ce chemin, et quelquefois fort vite. Mais le pouvoir se nie lui-même par l'achèvement ; car le dieu est soumis au destin. L'esprit tout-puissant n'est plus du tout esprit. D'où l'homme vient à servir le maître le plus faible au monde, celui qui a besoin de tous, et qui n'offre rien en échange ; le dieu flagellé ; le dieu trois fois renié ; la petite lumière de l'esprit en chacun ; ou bien ce mythe n'a pas de sens.

Je fais donc crédit à nos Christophores, dont le bâton de commandement n'a pas encore fleuri. Pensées attentives du moins à reconnaître le plus fort, ce qui explique assez la fidélité et l'infidélité ensemble, attributs de tout préfet de police. Ce genre d'homme ne trahit que ce qui est faible ; et je devine ici une grande pensée, trop méconnue. Car ils veulent penser à partir de quelque ordre qui ne fléchisse point. Sous cette condition, ils pensent bien. Aussi dit-on beaucoup et assez d'un homme quand on dit qu'il pense bien. Ici se montre l'autre justice, qu'Aristote appelait distributive, irréprochable par la puissance, et qui ne pêche que par faiblesse. Comme on voit en cet esprit juridique, clairvoyant tant qu'il applique quelque principe hors de discussion, hors de là errant. Comme on voit en cet esprit administratif, si attentif aux règles et aux précédents, si habile tant qu'il est attentif aux règles et aux précédents, en revanche épouvanté de lui-même devant l'équitable tout nu. Le gardien de prison n'est point juge ; c'est son honneur de n'être point juge. Apercevez maintenant tous les modèles de l'homme qui pense afin d'obéir. C'est quelque chose de plus que le bourgeois, et qui achève le bourgeois. Ce genre d'homme force l'estime, comme on dit ; et cette manière de dire est pleine de sens, puisqu'il faut que le plus haut et le plus défiant de l'esprit cède encore là. Ponce Pilate a les mains propres. Mais il faut pourtant que je cite ici cette parole d'un libre juge, entendue il n'y a pas longtemps. « L'homme qui s'est trouvé complice d'un grand crime de l'ordre politique, comme guerre ou sauvagerie répression, a trop de puissance après cela. » Voyez luire, hors du faisceau, la hache des révolutions.

Livre VII : Les métiers

Chapitre VII

Ésope

[Retour à la table des matières](#)

Tout homme, à ce qu'on dit, rêve de pouvoir, désire le plus haut pouvoir, et n'attend qu'occasion pour le vouloir et s'y pousser. Insatiable ambition. En quoi il y a de l'imaginaire à deux degrés. Car tout homme, et même Ésope, peut rêver qu'il est roi, et se consoler par là, ou se charmer lui-même, mais je ne suis pas assuré qu'il veuille être roi. De même le désir si commun d'être riche ne fait point qu'on veuille être riche. Mais aussi le désir ne peut rester entre l'imaginaire et le réel ; il retombe à l'imaginaire ; c'est son mouvement propre. « Envier le sort du voisin, sans rien vouloir changer au sien » ; ainsi parle l'homme dans *Liluli*. Je laisse donc ce nuage de pensées, bien trompeur ; j'aime mieux saisir l'homme en ses possessions et propriétés. Léviathan, ce monstre, serait redoutable encore si chacun courait à ce qu'il désire ; mais il serait moins fort, par cette continuelle sédition. Il vaut mieux, selon l'esprit de Spinoza, prononcer que chacun ne désire réellement que ce qu'il fait. L'avare amasse et désire amasser. L'amoureux possède et désire ce qu'il possède. L'ambitieux est un homme qui gouverne. Et l'ambition est de fait commune à tous, par ceci que chacun gouverne quelque province, grande ou petite.

Gardons-nous de décrire des passions imaginaires, car elles ne font rien. Au contraire la force de l'ambition est toute en sa place, et invincible là. C'est pourquoi Léviathan fait voir cette forme constante et cette indivisible masse. Chacun désirant et pensant selon son métier ou sa fonction, toutes les volontés se répondent. Chacun obéit juste autant qu'il gouverne. Et, puisque la privation n'est rien, le pouvoir est fait de pouvoirs. Aussi les changements n'arrivent jamais que par la faiblesse des pouvoirs, devant laquelle toutes les ambitions, petites ou grandes, se sentent diminuées et offensées. Le régime des castes, tant de fois décrit, s'explique par ceci que chacun est bien plus attaché aux privilèges qu'il a qu'à ceux dont il n'a point fait l'expérience. Et, encore de nos jours, il est juste de remarquer que le plus ambitieux des paysans est celui-là à qui l'état de paysan suffit. D'où cette orgueilleuse obéissance, plus visible encore dans les plus hautes charges, et d'autant plus que les prérogatives en sont mieux assurées. Mais cela est vrai partout. Le bedeau, le suisse et le chantre n'ont pas moins de majesté que l'évêque. Ainsi le vrai pouvoir, en gardant tous les privilèges, aussi bien ceux des tueurs de bœufs, se garde lui-même. Tel est l'esprit de la justice distributive.

L'ambition, ainsi rassemblée en elle-même, n'est point bornée par cela ; mais elle s'étend selon une autre dimension, sous le signe de la pensée. En ce repos et en cette incubation, toujours selon l'ordre et en raison de l'ordre, l'importance grandit partout, et se suffit à elle-même. Nul ne pense que soi. L'enfant veut être homme, mais non pas autre ; le dauphin veut être roi, et le menin veut être chambellan, et le marmiteux, cuisinier. Il se trouve dans l'envie, si l'on regarde bien, une grande part de blâme à l'égard de ceux qui sortent de leur état. Dans les maisons bien gouvernées, l'inégalité n'est point sentie, et toute majesté trouve à se développer sans fin dans la dimension qui lui est propre. Chamfort conte qu'au nouvel opéra un homme disait à la sortie que la voix n'y portait pas bien ; on regarde ; c'était un homme qui appelait les équipages.

L'importance étant ainsi l'objet pensé, toute pensée, à tout niveau, se trouve limitée à une sorte de technique de l'importance, bien plus resserrée que la technique des métiers, puisque l'ordre veut qu'on n'examine point. C'est pourquoi l'on trouve dans l'histoire autant de sociétés que l'on veut où l'esprit est absolument conservateur, ce qui rend compte, autant que cela se peut, d'une crédulité véritablement insondable, mais aussi sans profondeur aucune. Assurément le jeu de l'imagination, surtout hors de l'objet et des circonstances, et par la puissance des récits, rend compte des croyances les plus absurdes et des plus folles pratiques ; mais elle les changerait aussi par l'instabilité qui lui est propre, si l'intérêt des pouvoirs grands et petits n'avait toujours orienté le jugement vers une critique étrange et un genre de raison trop peu considéré, qui ont pour fin de s'opposer à un changement quelconque. Et l'esprit s'emploie alors, non sans subtilité, à réduire et en quelque sorte digérer le miracle neuf, toujours suspect. Et ce genre de finesse se remarque encore chez les prêtres, si bien armés contre tous les genres de surnaturel. La raison se développe ainsi jusqu'à la subtilité, mais toujours dans un état subalterne, on pourrait même dire servile. L'astrologie, la clef des songes, les oracles, enfin

tous les genres de magie sont partout régis par des lois strictes, qui n'étaient autres que les lois de l'État. On saisit par quel passage naturel la loi humaine s'étendit jusqu'aux phénomènes, et comment la technique gouvernementale régla seule les pensées. Encore maintenant tout pouvoir, grand ou petit, tout privilège, grand ou petit, aperçoit promptement si une opinion est ou non dangereuse, bien avant de se demander si elle est vraie ou fausse. Et c'est pourquoi la célèbre maxime de Proudhon, que la pensée d'un homme en place c'est son traitement, a de la portée. Mais il faut pourtant dire que le pouvoir, autant qu'il est pouvoir, ne reconnaît aucune opinion contraire à lui qu'autant qu'elle est nouvelle. Il craint même, comme on sait, ceux qui la soutiennent, si c'est par d'autres raisons que celles auxquelles on est accoutumé. D'après ces remarques, on se fera peut-être quelque idée de cette pensée gouvernante, qui étonne toujours par ses moindres démarches, quoiqu'il soit bien aisé de les prévoir.

Disons tout net que le pouvoir se paie de l'esprit. Disons-le sans nuances, parce que chacun ici espère qu'il gagnera un peu sur le marché. Vain espoir. Il n'y a pas une parcelle de pouvoir qui ne nous coûte un monde de savoir. L'aveugle technique le fait d'abord entendre, et les erreurs des grands noms en assureraient, si l'idée n'était un peu trop amère. Qui n'a rêvé de saisir un peu de pouvoir, seulement pour faire paraître un peu de raison ? Cela est beau au commencement. Mais Néron fait voir la fin après le commencement. Tout roi n'est pas Néron, ni tout adjudant ; mais en tous je reconnais le mouvement de l'impatience, toujours trop bien servie. Quand tout ne réussirait pas, toujours est-il vrai que l'objet change sans cesse par les secousses du pouvoir. Tibère ne supportait point que les astres lui fussent contraires ; le regard de Tibère changeait l'astrologie. Nul pouvoir ne regarde plus loin. Il se jette donc promptement à travers une nature brouillée et illisible. D'où l'on a tiré ce proverbe que Jupiter aveugle les puissants. L'amour, tant accusé, n'aveugle sans doute que par le pouvoir qu'il donne ; mais c'est qu'alors il se change en ambition ; nul n'a jamais observé que l'amour qui ne prétend point ait un bandeau sur les yeux. Le sublime Chesnel du *Cabinet des Antiques* s'est fait esclave ; aussi gagne-t-il des batailles ; non point pour lui. L'espace, littéralement, ne se creuse que devant celui qui délibère. Ainsi ordonner est ce qui ferme les perspectives, et servir est ce qui les ouvre. Sans compter que l'esclave dissimule plus que le maître, et qu'ainsi dans le temps qu'il surmonte ses passions, il découvre celles d'autrui. C'est pourquoi la nature et l'homme ensemble se font opaques devant le pouvoir, et ensemble au contraire s'ouvrent devant le regard trompeur de l'esclave. Les signes de l'attention sont et seront toujours profondément ignorés. Erreur de maître, qui voudrait voir en l'esprit une puissance encore.

Peut-être fallait-il faire ce long détour pour comprendre à la fin quelque chose de ce regard oblique de la pensée, toujours prompte, dès son premier éveil, à se refuser à tous et à elle-même, toujours détournant et se détournant, comme on voit mieux du coin de l'œil les petites étoiles. Ce n'est pas seulement par une ruse des faibles que la pensée est énigme. L'énigme, la parabole, la fable sont sœurs, et toutes les trois repliées comme l'esclave ;

autant destinées à garder qu'à livrer ; refusant puissance et même passage. Attendant. Il reste de ce jeu dans nos métaphores ; et il nous semble que ce n'est qu'un jeu dans les fables. Il n'est pas sûr que ce ne soit qu'un jeu. Outre que l'âne a seul encore la permission de dire :

*Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français,*

il n'y a peut-être que l'esprit naïf et dépouillé, sans projet aucun, qui soit capable de bien l'entendre.

Livre huitième

Le culte

[Retour à la table des matières](#)

Livre VIII : Le culte

Chapitre I

Des fêtes

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs ont entrevu que des fêtes, cérémonies, et choses de ce genre sont venues la plupart de nos idées et peut-être toutes. On en serait mieux assuré si l'on remarquait que les anciennes idées nous viennent toutes revêtues de costumes de fête, qui sont métaphores. Je comprends ce que Descartes cherchait aux pèlerinages et couronnements. Au reste, il l'a dit, par un de ces sauts hardis de pensée qui lui sont propres ; il a dit expressément que l'union de l'âme et du corps ne se montrait nulle part aussi bien que dans les mouvements de société. Mille chemins de toutes parts conduisent à apercevoir cette puissante idée, si longtemps cachée. Celui qui aurait assez compris le rapport du signe à l'idée, viendrait naturellement à penser que l'idée commune, ou l'idée, car c'est tout un, ne peut naître hors de l'échange et de la confirmation des signes. Or en toute fête ou cérémonie je ne vois que des signes, et une foule qui se réjouit des signes. Mais comment diviser et composer cet immense sujet ? Il faudrait partir de la cérémonie immédiate, et sans aucune réflexion, où le signe est seulement renvoyé c'est-à-dire imité. La danse est la

cérémonie immédiate. Il semble que la cérémonie proprement dite, qui fait spectacle, s'oppose à la danse. Enfin la fête, entendue selon le commun sens du mot, semble marquer un moment de réflexion, et comme une dissolution des deux autres choses, ce qui n'empêche pas qu'elle les conserve en un sens en les dépassant. C'est un signe favorable quand les notions S'ordonnent ainsi.

La danse est société. C'est une grave méprise de vouloir penser la danse devant une femme qui danse. À distance de vue, et comme spectacle, la danse est en quelque façon hors d'elle-même ; elle passe dans un autre genre. Même prise comme société, la danse n'est nullement spectacle. Le sérieux du danseur fait énigme pour celui qui regarde danser. Quant à la danse solitaire, elle est comme dénuée ; elle ne se suffit point ; elle cherche quelque règle extérieure, sans la trouver jamais assez. Il manque quelque chose en ce spectacle, qui semble alors abstrait. Au contraire celui qui a observé quelque danse paysanne selon le modèle ancien, aperçoit la règle en même temps que la danse, et intérieure à la danse. Car il est évident qu'un danseur danse avec tous et selon tous, et eux selon lui, sans aucun centre. La masse réglée limite le mouvement de chacun. Et il ne faut point chercher d'autre règle ici que l'imitation même, c'est-à-dire un accord cherché, saisi et maintenu entre les mouvements que chacun fait et ceux qu'il perçoit près de lui et autour de lui. Parce que c'est mon semblable qui danse, il m'est possible de danser comme lui : donc autant que je danse comme lui, et lui comme moi, j'éprouve, qu'il est mon semblable ; et j'éprouve aussi qu'il l'éprouve, puisque l'expérience de la danse confirme à chaque instant qu'il m'imité comme je l'imité. Les entretiens de la mère et de l'enfant donnent une première idée de cet échange de société, puisque pendant que l'enfant imite autant qu'il peut les flexions du langage maternel, la mère en même temps imite le cri et le ramage de l'enfant.

Toutefois cette société-ci, qui est biologique, n'est pas absolument une société. L'égalité n'y est point ; le semblable y est cherché plutôt que trouvé. La mère est modèle en son langage ; l'enfant n'est point modèle. La règle est ainsi hors de l'enfant. La danse est aussi un langage, mais qui a sa règle absolument en lui-même. Les signes sont ici purement signes, non point signes d'autre chose. Les mouvements s'accordent aux mouvements, sans autre règle. D'où la règle de toute danse, qui est que jamais contrainte ne soit exercée, ni par l'un ni par l'autre ce qui exige que la succession des mouvements soit naturelle, c'est-à-dire que tout y suive de la structure, qui est commune, et de la position. Ici à ce que je crois se trouve l'esprit de la musique. La musique y est déjà toute dans le bruit des pieds, qui avertit d'avance par des suites simples, et fait la place à l'élan retenu. Mais cet accord du bruit et du mouvement ne fait que traduire un autre accord où le corps humain trouve les attentes, les satisfactions, les compensations qui lui conviennent, selon une thérapeutique infail-
lible. Ici est la politesse essentielle, qui consiste à ne point surprendre, et dont l'avantage est que l'on ne soit jamais surpris. Tout au contraire de la lutte, qui, par la surprise, est lutte en chacun, cette paix entre tous est paix en chacun. Le fait est que ce concert de signes ne lasse point. Et cela ne peut manquer d'étonner le spectateur, parce qu'il ne sait pas assez par l'expérience, comme savent les danseurs, comment une suite de mouvements conformes au corps

humain lui-même, et sans l'intrusion d'aucune autre cause, apaise à la fois les grandes passions et les petites. Descartes a pénétré fort avant quand il a dit que l'irrésolution est le pire des maux ; oui, jusque dans le tissu de l'ennui. La danse nous fait retrouver le bonheur de vivre. C'est pourquoi on se tromperait beaucoup si l'on voulait dire que l'harmonie est sensible seulement à l'oreille.

Par opposition à la danse, qui n'est nullement spectacle, on conçoit aussitôt la cérémonie comme étant seulement spectacle, spectacle de tous, spectacle pour tous. La danse n'a point de centre, ou bien le centre est partout. La cérémonie a un centre, et toute place n'y convient pas à tous ; au lieu que la loi de la danse est que tous passent enfin par toute place. Le plaisir de la cérémonie est en ceci que chacun se montre à sa place et voit les autres à leur place. Dans le commun langage, distance est respect ; et il est vraisemblable que les signes de cérémonie ont tous rapport aux distances. Par exemple, on s'incline si l'on est près, afin de ne pas arrêter la vue. On comprend du reste aisément que les distances se compliquent de hauteurs, afin que la portée de la vue s'étende, et que les distances soient mieux appréciées. Il n'est donc point faux de dire que la plus ancienne réflexion sur l'espace vienne des cérémonies, et le mot forme a un double sens qui est beau. Le propre du rapport d'espace, en ces formes naïves, serait que chacun possède en propre une certaine place. Bien mieux, si l'on observait les cérémonies les plus simples, comme entre un chef et ceux qui lui doivent obéissance, on verrait se former naturellement le cercle ; l'égalité du respect a peut-être tracé le cercle avant le compas. Au contraire, dans la danse apparaît de toute façon le rapport de temps, par cette loi que tous occupent successivement toutes les places et jamais n'y restent.

Il est clair que la musique règle la danse, et que le bruit des pieds, et bientôt le claquement des mains, font la plus ancienne musique. Il est moins clair que la sculpture fixe la danse, et l'architecture aussi en un sens, quoique l'architecture se rapporte évidemment à la cérémonie. Mais c'est proprement la peinture qui fixe la cérémonie ; et peut-être la composition et le style, dans la peinture, sont-ils pris entièrement de la cérémonie. Le costume et l'attitude, dans les portraits, le feraient assez voir. Et l'essence de la cérémonie n'est-elle pas de faire spectacle pour un spectateur immobile ? Les lois de l'apparence picturale y sont donc en quelque sorte enfermées. La majesté fait naturellement peinture. Quant à cette autre parenté, entre la danse et la sculpture, elle est un peu plus cachée. Il faudrait contempler longtemps la frise mobile de quelque danse paysanne, jusqu'à la voir mobile et immobile ensemble, toutes les positions des danseurs s'offrant en même temps. D'où sortirait un art de représenter le mouvement non point par une de ses positions, mais par tous ses repos et équilibres. On pourrait ainsi se risquer à dire que le style de la sculpture est inspiré des anciennes danses. Mais il faut venir à notre troisième terme.

La fête n'est ni danse ni cérémonie ; plutôt elle enferme l'une et l'autre, et les dépasse de loin, et même les rompt, par un échange de signes qui ne sont que promesses de joie et invitation à choisir. La fête est d'égalité comme la danse ; la fête est spectacle de tous pour tous comme la cérémonie ; mais la

fête est déliée. Chacun annonce qu'il va à ce qui lui plaît, et signifie ainsi que c'est fête ; en sorte que l'effet de la fête est bien de rompre promptement danse et cérémonie, qui sont ainsi rabattues au rang de signes de la fête, au lieu d'être signes d'elles-mêmes, comme elles voudraient. Enfin il y a du désordre dans la fête. Ce qui est de fête, ce n'est point une règle pour tous, c'est plutôt ce sentiment commun qu'il n'y a plus de règle pour personne, comme le Carnaval l'exprime en traits grossis. Cela ne peut aller sans un effacement des passions tristes et des soucis ; non plus sans une sorte de gouvernement de l'inférieur, dont le festin est un signe assez clair. Je ne crois point qu'aucun homme puisse former la notion de l'ordre social hors des cérémonies où il y participe ; autrement l'idée sera abstraite et faible, parce que le corps humain ne sera point disposé selon l'idée. En revanche, je ne crois pas non plus que l'idée opposée, qui est celle de la liberté en chacun, ait jamais pu être pensée réellement hors des fêtes. Même chez les penseurs de vocation ou de métier, la pensée solitaire n'irait pas loin sans la société et le témoignage des poètes et de tous les genres d'écrivains. Nous ne réfléchissons naturellement que sur des signes. Il faut d'après ces remarques apprécier cet énergique langage de l'ordre commun, et par opposition, le langage du désordre offert en spectacle, hors duquel notre puissance de nier ne nous serait peut-être jamais connue. Le culte, dans son sens le plus étendu, n'est autre chose que cet art puissant qui a fixé les signes, et par là a donné forme à nos premières pensées, et peut-être les soutient toutes. Les mots culte et culture, en leurs divers sens, ne sont pas aisément compris, si comprendre est, comme je crois, rassembler en un tous les sens d'un mot.

Mais il faut, pour achever cette première esquisse, chercher quel est l'art qui convient aux fêtes, et exprime cette commune et éclatante négation de l'ordre et du sérieux. Le comique y a certainement rapport ; mais le comique a des règles plus qu'aucun autre art peut-être ; il veut application et réflexion ; sa place n'est pas encore marquée dans le tableau de nos idées primitives. Je ne vois que les cloches en volée qui expriment le mouvement de la fête. Et que le son des cloches soit inconnu dans les anciennes sociétés, cela prouve que l'esprit des fêtes ne parvenait pas à s'y délivrer tout à fait. Il y a un rapport étonnant entre le son des cloches et l'esprit moderne, considéré en son premier éveil ; il faut seulement redire que toute pensée s'endort et se réveille en chaque homme, et que hors du réveil il ne forme point de pensée du tout. La bonne nouvelle sonne donc en toute volée de cloches. Car les cloches font comme un tumulte figuré. Il faut remarquer que la matière de la cloche est fondue, et non point sculptée ; cet art revient donc aux éléments, laissant d'abord agir les forces physiques et chimiques. Il faut remarquer encore que, dans une cloche, la matière se trouve en lutte avec elle-même, par le corps principal et le battant ; aussi que la loi de pesanteur gouverne ce double mouvement, sans que l'impulsion humaine y puisse autre chose que l'entretenir. Au reste, déjà par les hasards de la fonte, l'oreille perçoit le désordre et comme le bruit d'une foule dans le son d'une seule cloche. Encore bien mieux, dans l'entrecroisement des sons et des chocs, où l'on ne peut jamais retrouver une loi quelconque, se traduit énergiquement l'indocilité des forces inférieures. Ici le rythme est nié, et l'harmonie. Aussi fort à propos on célébra l'armistice par

les cloches. Ce bruit étonnant, cette musique continuellement défaite par la loi de pesanteur, annoncèrent qu'un ordre était rompu et défait. Cette même harmonie, qui nie l'harmonie, se retrouve dans l'usage que les musiciens font des cloches et même dans une certaine écriture des chœurs, comme on peut l'entendre dans la *Neuvième Symphonie*, où les voix font comme une volée de cloches à certains moments.

Livre VIII : Le culte

Chapitre II

Les commémorations

[Retour à la table des matières](#)

La plus ancienne sépulture sans doute, et la plus simple est un tas de pierres; et c'est piété d'ajouter une pierre. Le bûcher efface encore mieux une image misérable. De toute façon le culte des morts exige que l'on oublie et d'abord que l'on efface tout ce qui les représente malades, faibles, vieux. Mais avant que l'âge extrême les ait rendus presque méconnaissables, ils se chargent assez d'eux-mêmes de ne se point montrer tels que nous les aimons. En vérité ceux que nous aimons ne se montrent guère, et bien plutôt ils se cachent, non pas seulement par les dehors de l'humeur, mais par une sorte de jeu redoutable. Surtout dans les rapports des parents aux enfants, cette sorte d'hypocrisie à rebours va souvent d'un côté jusqu'à un genre de tyrannie, de l'autre jusqu'à un genre de révolte. L'amour est partout le même, et toujours mène avec emportement ses téméraires expériences. Naturellement l'ambition d'être aimé pour soi-même conduit à ne point compter les vertus comme mérites, ni même aucun genre de mérite. L'orgueil rougit de mériter, et veut pardon, dans le sens plein de ce beau mot ; et c'est ce qui explique presque tous les drames de l'amour. Sans compter que les années irritent encore l'ambition de plaire,

par une involontaire diminution ; en sorte que l'amour, qui estime d'abord déshonorant de plaire, le trouve enfin plus que difficile. Pendant que l'humeur se débat ainsi contre elle-même, il vient toujours un temps où, par la maladie et l'âge ensemble, l'être aimé se déforme et se diminue au delà de ses craintes ; et cela passe toute limite dans la mort. C'est pourquoi littéralement il faut ensevelir et purifier. D'où ce tas de pierres.

Le souvenir reste ; mauvais souvenir d'abord, et injuste contre le vouloir. D'où cette idée universelle, et d'abord choquante, que les morts reviennent, et que ces apparences épouvantent. Certes jamais un consolant et bienfaisant souvenir, et paré des plus belles années, ne passe pour une apparition, car on ne le repousse pas de soi. Mais on comprend, d'après des évocations terrifiantes, que l'imagination veuille ajouter encore des pierres au tombeau. La perception du sépulcre intact, le souvenir ordonné des cérémonies, enfin le témoignage concordant des choses et des hommes, sont les seules ressources ici contre les tortures d'imagination. En suivant cette idée, on vient à comprendre l'antique tradition d'après laquelle les morts reviennent tourmenter les vivants jusqu'à ce que la sépulture soit ce qu'elle doit être. Voilà un exemple remarquable de cette mythologie vraie, qui est sans doute le fait humain le plus étonnant. Car c'est une injure aux morts que de mettre à découvert cette laide image, et pire que laide, qu'ils laissent finalement d'eux-mêmes ; c'est se donner occasion de penser à eux fort mal, et comme ils ne voudraient point qu'on y pensât. Ainsi le soin d'une sépulture inviolable est le commencement d'un culte, parce qu'il enferme et termine, autant qu'il se peut, un genre de méditation abhorrée, mais aussi parce qu'il ouvre la voie à des méditations plus conformes à la piété. Ici commence l'autre sépulture, que l'amour fait.

Le jeu de l'imagination est évidemment impie, si l'on ne coule à fond les perceptions rebutantes. L'amour sent bien qu'il se manque à lui-même s'il ne fait la purification des morts par un culte intérieur et tout de pensée. Cela revient à les chercher en leur être, toujours en écartant ces causes extérieures à eux contraires, qui d'abord les déforment et finalement les détruisent. La biographie que l'amour cherche, et qu'enfin il trouve, n'est nullement l'histoire d'une mort, mais au contraire l'histoire d'une vie ; et par là, à parler exactement, l'être que l'amour évoque ne peut nullement mourir. Spinoza a dit avec force, et l'on ne dira pas mieux que lui, que nul ne meurt par une conséquence de sa propre nature, et que, même quand un être semble s'être détruit lui-même, ce sont toujours des causes extérieures qui le chassent de l'existence. Que l'on me tourne par force, dit-il, son poignard contre sa propre poitrine, ou qu'il se frappe lui-même par l'ordre du tyran, ou qu'enfin il se détruise dans une sorte de délire, sans qu'on en comprenne la cause, c'est toujours quelque événement ennemi de lui qui pénètre en lui, trouble profondément sa loi propre et enfin le tue. Cette idée n'est pas immédiatement évidente ; au contraire elle est repoussée naturellement par les passionnés et par les malades, parce que c'est bien en eux-mêmes qu'ils sentent l'invasion étrangère ; or l'on serait déjà un peu guéri si l'on savait que l'on n'est point malade de soi. C'est donc une des ressources de la sagesse de suivre en Spinoza les préparations de doctrine qui conduisent à reconnaître en soi-même une santé parfaite et un

pouvoir de durer sans fin, que l'événement seul peut troubler, et qu'enfin nous mourons tout vifs en un sens, comme des guerriers. Mais l'amour va droit à cette idée ; nul n'accepte de tuer tant de fois encore en sa pensée celui qui est mort ; mais au contraire l'amour sépare de cet être les coups injurieux du sort, comme étrangers, et ainsi l'amour célèbre le mort dans sa vie et non dans sa mort. Observez que dans le récit des morts illustres, c'est toujours une vie puissante qui est honorée ; c'est une nature qui s'affirme jusqu'à ce point que les forces extérieures peuvent bien la chasser de l'existence, mais non point la déformer. C'est le sens de ce mot impérial : « Mourons debout. » Chacun recherche dans les vies précieuses de tels signes de force. C'est mieux encore que laver les blessures.

Mais puisque c'est le corps qui reçoit les étrivières, et en garde les cicatrices, on comprend que la vraie piété et la sépulture en esprit va toujours à séparer l'âme du corps, et y parvient tout à fait par le secours du culte public et de l'assemblée. Hercule, Jésus, les héros, n'ont bientôt plus qu'un corps glorieux. On remarquera, en cette expression, comment l'âme séparée conserve pourtant sa forme, autant que cette forme exprime la puissance d'agir, d'aimer, de penser, de vouloir. La flèche est seulement retirée de ce corps, la flèche, qui n'était pas de lui.

Les passions non plus n'étaient pas de lui ; et c'est ce que représente, en la mort d'Hercule, cette tunique de Déjanire. Revenant de ces illustres morts à des exemples plus familiers, nous devons comprendre que l'image glorieuse n'est point menteuse ; si nous ne le pouvons comprendre, c'est que nous ne savons pas bien ce que c'est qu'être méchant, injuste ou faible. Certes, dit encore Spinoza, ce n'est pas par ce qui lui manque qu'un être existe ; ainsi disons que tout ce qui fut vice en lui était comme une blessure des choses autour. Donc c'est le tuer encore que le penser mourant, ignorant, irritable, brutal. Ce n'est point penser à ceux qui sont morts que penser à ce qui les a diminués et finalement détruits. Si c'était là leur être, ils seraient morts avant de naître ; et, bref, la privation n'est rien. Formez donc cette idée sublime, vous qui ne savez pas pardonner aux morts. Il fallait, entendez-le bien, pardonner déjà aux vivants. Il n'y a que la pensée qui puisse réparer le mal qu'elle a fait. Tout homme désire une gloire après sa mort, et ne demande ainsi que ce qui lui est dû.

Communément l'amour se passe de cette métaphysique, qui est le vrai de toute théologie. Mais, allant droit et courageusement à se consoler, ce qui est honorer les morts, il ensevelit ce qui en eux était mortel, et qui n'est pas eux, assemblant et composant au contraire les mérites, les maximes, et enfin ce fond du visage que le génie du peintre découvre quelquefois dans le vivant même. L'amour ne cesse donc jamais de tuer l'histoire et de nourrir la légende. Et remarquez comme ce mot légende est beau et plein. La légende c'est ce qu'il faut dire et ce qui mérite d'être dit. Cette application à composer ce qu'on aime, à le découvrir, à le conserver, se remarque en tout amour. Il n'y a point d'écolier qui ne fasse un beau portrait de son ami. Il n'y a point de soldat qui n'embellisse l'image du chef, et souvent même contre ses propres souvenirs,

car il faut rappeler aussi que la haine n'est pas aimée. Ce travail d'orner l'homme, qui est un beau côté de l'homme, est d'autant plus facile que l'on connaît moins l'homme dont on conte merveilles. Ces récits trouvent créance aussitôt ; le mot créance, comme le mot crédit, ont eux aussi un sens bien riche. Ce qui faisait dire au vieux Pécaut que tout être humain, avant d'être bien connu, jouit naturellement d'un immense crédit, qu'il s'empresse presque toujours de dissiper follement. En suivant cette belle idée, je dirais qu'il n'y a que le héros lui-même qui travaille contre la légende. Et sans doute les plus amers sentiments en chacun viennent-ils de ce qu'ils ne peuvent porter, à ce qu'ils croient, la bonne opinion que l'on prend d'eux-mêmes ; et il est vrai que les autres, aussi, ne répondent guère à l'admiration ; ce qu'on voit grossi dans les enfants, qui, dès qu'ils sont sous l'attention d'un cercle, lancent aussitôt des apparences improvisées. Cette remarque fait comprendre encore mieux peut-être le prix des cérémonies et la difficulté de faire paraître l'homme. Dans la fureur du misanthrope, j'aperçois toujours cette idée que les hommes malicieusement cachent l'homme. Revenons à dire qu'il n'est point naturel de calomnier les morts, et que la commune morale demande aussitôt paix et pardon pour eux ; et la raison de cela, c'est que les morts ont cessé de témoigner contre eux-mêmes. Le fait est que c'est une prétention étonnante aux vivants de ne point se croire dignes de l'amour que l'on a pour eux. Au reste il faut répéter, si on l'a déjà dit, qu'il y a bien de la prétention dans les vices, et bien de l'orgueil, comme dit le prêtre, dans les damnés. Sans doute comprendra-t-on après cela ce que c'est que prier pour les morts.

Il reste à dire, concernant les commémorations, qu'elles ensevelissent et purifient d'autant mieux que l'assemblée est moins instruite des petites choses ; sans compter que le bonheur d'admirer se trouve fortifié par l'accord des signes. Ici nous voyons naître en quelque sorte l'idée commune, qui est idée parce qu'elle est commune, et qui en même temps, parce que l'objet est absent, est aussitôt type et modèle. L'idée du héros serait donc la première idée, et le modèle de toutes. Nous savons bien que la géométrie n'est point née des métiers qui mesurent ; et cela ne serait qu'étonnant et incompréhensible, si l'on ne portait attention à l'œuvre de purification et d'adoration qui marque nos plus anciennes pensées et nos plus chères méditations. Ce n'est point dire autre chose que ce qu'a dit Comte, que le premier état de nos conceptions, quelles qu'elles soient, est théologique ; mais c'est le dire autrement, et aussi près qu'il se peut de notre réelle enfance, toujours retrouvée dans les mouvements de la piété filiale. Le difficile n'est point par là ; mais plutôt il faut essayer de comprendre comment cette naturelle abstraction s'enveloppe toujours des voiles de la fable, de la parabole et du mythe, ce qui est découvrir, jusqu'aux racines, l'imagination et le langage ensemble. Ici nous attendent des difficultés supérieures.

Livre VIII : Le culte

Chapitre III

Les signes

[Retour à la table des matières](#)

Le signe, c'est l'action de l'homme ; et comprendre, c'est premièrement imiter. Tous fuient en suivant celui qui fuit. Le soldat se précipite et se colle à la terre d'après le mouvement de son compagnon. La voix, signe nocturne est naturellement le plus puissant et le plus émouvant des signes, quoiqu'elle soit le plus ambigu de tous. En partant de là on peut tracer une histoire du langage humain, à laquelle il ne manque que la pensée. Imiter c'est agir, ce n'est point penser. Comprendre en ce sens-là, ce n'est point penser. Le langage humain ne se distingue pas alors du langage animal. Nous comprenons assez, si nous allons par là, que les animaux ne pensent point ; mais nous ne comprenons pas que l'homme pense. Il faut se tenir ferme à la grande idée sociologique, amplement exposée par Comte, d'après laquelle premièrement il n'y a de société que l'humaine, et deuxièmement il n'y a de pensée qu'en société. On ne peut prouver cette idée, ni aucune idée, qu'en l'essayant.

Par la commémoration, la pensée commune a un objet commun, qui est type et modèle. Par la danse et la cérémonie, la pensée commune a un objet commun, qui est le corps humain lui-même, en son attitude composée, en ses

mouvements rythmés. L'idée n'est donc point sans corps ; elle est dans la perception même de cet ordre et de ces mouvements ordonnés, lesquels donc présentent et représentent l'idée. Mais avant de faire voir que ces signes invariables, comme danses imitatives, cortèges parlants, costumes, parures, emblèmes, sont les plus anciens éléments du langage proprement humain, il faut remarquer que par les fêtes, qui sont des célébrations, un autre objet commun, qui est et sera le plus ferme soutien de nos pensées, fait son entrée solennelle sous le couvert des signes ; cet objet, c'est le monde. Aussi bien la commémoration ne peut être séparée de ces retours naturels, comme des lunes et des saisons, qui sont le soutien de toute mémoire. Mais, de plus, ces retours imposent la fête et la font naître littéralement, par les changements biologiques qui y répondent. Dès que la lune revient éclairer les nuits, une espérance renaît. Ce signe est bien puissant, surtout sous un ciel limpide ; mais il est seul ; il ne répond qu'au besoin de se diriger et de se garder pendant la nuit. Le retour du printemps agit par tous les signes de la terre et du ciel ensemble. Astres, plantes, animaux, torrents, sources, tout s'éveille et s'anime en même temps. La fête lunaire est propre aux climats chauds ; au contraire, le miracle du printemps est d'autant plus adorable que l'hiver est plus long et plus sévère. D'où l'on viendrait à décrire deux espèces de religion ; mais il ne faut pas oublier que les migrations liées sans doute à de plus longues périodes dans les changements de climats, ont brouillé tous les signes, ce qui fait que l'histoire réelle des cultes est presque impénétrable.

De même qu'il n'y a qu'une fête lunaire, qui comprend la terreur, les gémissements, le jeûne au temps où la lune est malade, de même, il n'y a sans doute qu'une fête saisonnière, qui est celle du printemps ; car, d'un côté, les signes de l'hiver ne cessent presque point de se montrer, et déjà par les herbes sèches en canicule ; en revanche les signes du printemps, surtout dans les climats tempérés, se montrent sous les débris mêmes de l'automne, et tout le long de l'hiver, par ces journées clémentes où la terre de nouveau s'amollit. En sorte que l'homme, autant qu'il suit la montée et la descente du soleil, ne cesse jamais de craindre et d'espérer, outre qu'il joint toujours, par ses travaux et ses projets, un printemps à l'autre. Ainsi il ne se peut point que les danses et cérémonies ne soient de célébration en même temps que de commémoration. Par quoi la mort et la renaissance du héros ou du dieu se trouvent liées au retour du printemps, comme les mythes l'expriment en tous pays. Ainsi, d'un côté, les grands changements de la nature sont représentés par des mouvements du corps humain ; la mythologie est donc réelle et perçue avant d'être imaginaire ; mais, d'un autre côté, et par une métaphore inverse, les émotions et passions se trouvent liées au spectacle de la nature, et déjà réglées selon l'ordre extérieur ; tout cela ensemble, par les figures de la danse, et par cette peinture en action. Tel est vraisemblablement le plus ancien langage. Et il faut tenir l'attention là-dessus, si l'on veut comprendre comment les représentations collectives furent d'abord en même temps des perceptions. La condition du langage est que celui qui comprend imagine comme imagine celui qui exprime. Or ce qui fait que le langage naturel, j'entends purement biologique, périt dans l'action, c'est d'abord que l'émotion se produit convulsivement, selon la situation et la structure de chacun, et ne revient jamais dans la même suite de

signes ; c'est, ensuite, que l'action dévore le geste et se disperse aussitôt parmi les choses, chacun faisant ce qu'il peut et ce qui se trouve à faire. Et c'est ainsi qu'on voit que tous les corbeaux s'envolent quand l'un d'eux s'envole. Ce langage purement biologique n'est nullement un langage. Et enfin il y manquera toujours quelque objet qui fasse exister l'imaginaire. C'est ici qu'il faut regarder surtout.

Le paradoxe de l'imagination est en ceci que l'imaginaire n'est rien et ne paraît jamais. Le regard droit a fait mourir tous les dieux. L'imaginaire, dès qu'on y regarde, se résout en deux éléments dont l'un est le monde, qui est ce qu'il est, fidèle et pur, feuilles, nuages, ou bruit du vent ; l'autre est seulement du corps humain, frémissant, agité, précipité et retenu ; c'est l'orage de l'émotion, qui donne à la simple chose un visage tragique, et qui fait que l'on croit voir dans la chose perçue autre chose que ce que l'on voit. Il ne s'agit pas ici d'expliquer le doute, la réflexion, l'enquête, en un mot la conscience et la pensée ; mais toujours est-il que l'on voit bien quelle condition manque, dans les effets du langage seulement biologique, pour que la réflexion se prenne à quelque chose. Ce qui est exprimé, qui est anticipation, n'est rien devant l'esprit. C'est ainsi que cette profondeur d'abîme, devant l'homme penché, n'est rien qu'on puisse saisir. Ce grand espace, qui n'est que possible, se résout d'un côté en des apparences toujours nettes et qui ne menacent point, couleurs et perspectives, et d'un autre côté en une terreur retenue qui n'est qu'attitude du corps, mouvements du corps, préparations, précautions, émotions enfin. L'attente du lion annoncé par signes est de même ; car les herbes et les feuillages sont herbes et feuillages seulement ; et la terreur n'est aussi que terreur ; et, quoi qu'on veuille dire, quoi qu'on aime à dire, la terreur ne change point les apparences ; le monde ne nous trompe point ; il est ce qu'il paraît. L'apparence d'un cube, qui n'est point cubique, où l'on voit au contraire des faces inégales, de forme différente, et non point même toutes, est vraie par le cube et le corps humain ensemble, et nous donne d'abord une règle infaillible d'action, puisqu'elle nous représente à la fois le cube tel qu'il est et la position de notre corps par rapport à lui. La lune croissante et décroissante ne nous trompe point non plus, puisqu'elle nous fait connaître en toutes ses phases une position vraie du globe obscur, du soleil qui l'éclaire, et de l'observateur terrestre, qui finit par percevoir, en ces jeux de lumière, son propre mouvement, si longtemps ignoré. Les choses répondent dès qu'on les interroge ; et c'est toujours par mépriser trop vite les apparences que nous nous trompons. Toute sérénité, toute sécurité, tout projet et toute entreprise suivent de ce regard droit aux choses, qui dépend de nous, et de ce spectacle qui nous attend toujours ; bref les apparitions n'apparaissent point. Mais revenant tout près de notre sujet, nous comprenons aussi, d'après cela même, que l'imagination de l'homme touché par le signe ne trouve jamais la chose signifiée, mais seulement la chose perçue. Ainsi le langage biologique ne nous fait point penser, mais seulement agir, comme les corbeaux s'envolent.

Maintenant comprenons que dans la danse, au contraire, l'imagination trouve le seul objet qui lui donne existence, et qui est le mouvement du corps humain. Non point fuyant et divers, non point éparpillé, mais au contraire

recueilli, réglé, mis en forme, ce qui règle l'émotion; mais, bien mieux, figuré aux yeux comme il est sensible à notre toucher intime, et retentissant encore aux oreilles par le seul bruit des pieds sur la terre. Ici l'imaginaire paraît ; l'imaginaire est objet. La chose exprimée est en même temps perçue. Le signe est le signe du signe, et aussi longtemps qu'on veut, semblable à lui-même en ce miroir de la danse ; aussi souvent répété qu'on le veut. L'anticipation, cette folle, est disciplinée et vérifiée par cette attente que le rythme éveille et aussitôt satisfait. Ce bonheur de société ne s'use point. Si l'on regarde des danseurs, on découvre avec étonnement que leur mouvement se plie à la règle et ne cherche rien d'autre, assez content de cette conversation sans ambiguïté aucune, par l'exact emboîtement de ce qui est exprimé et de ce qui est compris, par un accord qu'on se risque à perdre, dans l'assurance de le retrouver aussitôt. Une masse dansante étonne par la cohésion, par la prudence, par le sérieux, par l'attention, on ose dire par la pensée. La puissance de tous les arts, sans exception, est sans doute qu'ils donnent l'être à l'imaginaire. Mais il est vraisemblable aussi que la danse est le plus ancien des arts, et le premier des langages.

Si l'on rassemble maintenant ce qui a été expliqué non sans peine, on devine à peu près quel est l'état premier de toutes nos idées. Dès que je pense sur le signe, ce qui est proprement penser, le signe est naturellement le corps humain signifiant. Le signifié est pensé là, ou bien ne l'est point du tout. Mais ce n'est pas le corps humain en action, c'est le corps humain en danse, cortège, ou cérémonie. C'est la frise humaine qui est le premier langage, le premier récit, la première figure de rhétorique. Toutes nos pensées sont donc métaphoriques premièrement, et anthropomorphiques premièrement. Penser seulement le printemps par ses effets de nature, ce n'est pas encore penser ; c'est attendre, se disposer, être heureux ; et, faute de penser qu'on pense, on ne sait rien non plus de ce qu'on sent. Il faut penser par le signe, et le premier signe est l'homme réglé et réglant, c'est-à-dire l'homme dansant. C'est pourquoi le printemps fut toujours célébré, et non pas seulement constaté; célébré par des danses et par des récits dansés. Si l'on ne saisit pas bien la pensée commune ici et en sa naissance, on ne comprendra jamais bien ce bonheur qui ne s'use point, de figurer une chose par une autre, et d'abord les lois de la nature par des actions. Ici l'on voit naître les dieux à forme humaine. Toutefois l'ancienne hypothèse, d'après laquelle notre enfance prête des âmes à tout, se trouve ici dépassée de loin. Car, d'un côté, ce n'est pas par une âme que je trouve objet, mais par la perception du corps humain lui-même ; et, d'un autre côté, ce n'est pas l'homme animal qui est écriture pour moi, et symbole de tout, signe de tout, mais c'est l'homme en société, en stricte société, en sensible société, ce qui explique que les relations humaines soient naturellement pensées comme la vérité des choses, et que les choses reçoivent parenté, classe, droit et pouvoir, bien avant que l'individu séparé et conscient de soi y cherche l'image de ses projets et de ses passions. L'anthropomorphisme est politique d'abord.

Livre VIII : Le culte

Chapitre IV

Les humanités

[Retour à la table des matières](#)

Comprendre comment tous les arts naissent de la danse, ce serait beau. On peut du moins se faire quelque idée de ce que serait cette dialectique, si on la pouvait conduire sans incertitude. Un terme nous renverrait à un autre, non pas par une exigence logique seulement, mais encore mieux par une exigence réelle et une sorte de compensation, d'après la commune structure de l'homme et les plus constantes conditions de ses moindres mouvements. C'est ainsi que la danse nous renverrait à la cérémonie, le cortège faisant le passage, et la fête enfin viendrait, reprenant, détruisant et conservant à la fois les deux termes et le passage. Mais ce n'est qu'une esquisse, et encore d'après un des exemples les plus faciles. L'architecture dépend de la danse et de la cérémonie ensemble, par la terre foulée et la place faite, comme on voit dans un récit de Kipling que la danse des éléphants fait une clairière dans la forêt, et une aire aplanie. La cérémonie explique passablement les séparations et les gradins, en même temps que la forme circulaire, qui est la plus naturelle dès qu'une assemblée se contemple elle-même en ordre. Ainsi il se peut bien que l'escalier ait été scène avant d'être un instrument pour monter, vérité que l'art théâtral a récemment retrouvée. Mais, si l'architecture doit aux cérémonies l'amphithéâtre, qui est la pyramide renversée, ou presque, c'est au tombeau, signe ancien et naturel

entre tous, qu'elle doit la pyramide, qui n'est qu'un grand tas de pierres équilibré par la seule pesanteur. La tour est née de l'art militaire, et le temple grec de la maison. Voilà donc trois chemins pour le moins au lieu d'un. Cette logique n'offre déjà plus que des tronçons, quoique la nécessité et la piété ensemble nous guident toujours dans ces chemins divergents. Si la sculpture, à son tour, tient plus de la cérémonie ou de la danse, c'est ce qu'on ne peut décider. Mais il faut convenir que cette double remarque éclaire assez bien les anciennes règles du style sculptural, soit dans le mouvement, soit dans le repos. Le théâtre, sans aucun doute, rassemble originairement la danse, la cérémonie, et l'architecture, mais, d'un côté, en les rabaisant au rang de pures apparences, et de l'autre en séparant hardiment le spectacle et les spectateurs, ce qui sans doute marque, dans l'histoire de nos pensées, le moment de la réflexion, comme le montre surtout la comédie, puisque l'apparence y est décidément jugée et surmontée. Ce mouvement hardi et délivré par lequel l'homme s'échappe hors de la cérémonie et de l'action et n'en considère plus que les dehors, a préparé sans doute l'art du peintre, comme les règles de la composition picturale le font voir ; mais le dessin colorié a vraisemblablement encore d'autres origines. Bien loin de conclure de ces remarques que tout ici est incertain, je dirais plutôt qu'il se découvre à nous, dès le premier examen, un grand nombre de vérités qui ne se disposent point selon un système clos et orienté. Ce sont des morceaux qui sont loin d'être informes, mais que nous ne savons pas assembler.

Toujours est-il clair que cette écriture à grands caractères, de tombeaux, d'amphithéâtres, de tours, de temples, de statues, de tableaux, a formé et forme encore le plus puissant lien entre le passé et le présent, et enfin le principal objet de nos pensées réelles. Car de tels signes, comme chacun l'éprouve, ne se laissent point mépriser, mais au contraire nous arrêtent, et même nous disposent selon la piété, ce qui nous approche de les comprendre, mais en même temps nous y invite énergiquement. Devant ces lettres monumentales, il n'y a point, d'illettrés. En revanche, il n'y a point de lettrés dans le plein sens du mot sans une méditation suffisante devant ces fortes images. Au reste on sait assez, au moins par les effets, que celui qui ne connaît que le plus récent état des pensées humaines, est aussi ignorant devant lui-même, je dirais même devant la nature, que l'animal en son infaillible instinct. Rassemblons ici encore une fois cette idée capitale, que la conscience ne va point sans mémoire, ou autrement dit sans une opposition ou division entre une apparence et ce que signifie l'apparence, ou encore entre un signe et un sens de ce signe. Ce miroir humain, qui fut d'abord, et qui est toujours, le premier appui de la pensée de soi à soi, à savoir la société solennellement présente à elle-même et composée devant elle-même, ce même miroir est comme brisé en toutes ces œuvres, et miroir encore en leurs débris. Par ce chemin aussi, et cette fois sans aucun risque de manquer l'idée, on comprend que la mythologie soit l'état premier de toutes nos pensées, vérité d'importance que Comte a mise en forme.

Les œuvres écrites n'ont pas moins de puissance, et chacun le sait bien. Ceux qui disent : « Qu'ai-je à faire d'Homère ? » c'est qu'ils ne l'ont point lu. Ce qu'il faut bien comprendre, et ce qu'on oublierait aisément, c'est que les

œuvres écrites ont puissance, elles aussi, par un caractère monumental. J'entends monumental en trois sens, et je suis assuré qu'on y découvrirait d'autres sens encore, dans l'application que j'en fais ici. L'écriture est par elle-même monument. La lettre n'est autre chose, comme on sait, qu'un dessin dépouillé ; l'écriture chinoise en témoigne encore. Et toutes les écritures qui sont proches du dessin ont par elles-mêmes un style et une beauté. L'écriture qui ne représente plus des choses, mais des sons, est livrée à l'arbitraire ; et il me semble que, dans le fait, elle perdait autorité peu à peu lorsque l'invention de l'imprimerie a restitué aux écrits le caractère architectural. Cet objet est résistant, et se montre tel. C'est sans doute par l'imprimerie que la prose a été consacrée. L'inscription seule, autrefois, lui donnait majesté.

La voix est le plus ambigu et le moins stable des signes. On sait que, faute d'œuvres résistantes, le langage parlé se décompose en dialectes, et se perdrait bientôt en un ramage presque animal. Mais la voix a trouvé fort anciennement le moyen de se faire objet, et vraisemblablement d'après les leçons de la danse. La poésie, comme on l'a dit souvent, est mnémotechnie. Pour présenter la même idée sous un autre aspect, je dirais que la poésie donne solidité à la voix, par l'impossibilité que le récitant y change quelque chose sans offenser l'oreille et le pied. Un texte ne pose l'esprit qu'à la condition qu'on veuille bien ne le point changer ; si l'on ne peut le changer, c'est encore mieux. Comme la danse est monument déjà et frise déjà, par le rythme et la mesure, ainsi la voix elle-même est chose durable par la règle prosodique, par la coupe des vers, par l'assonance. L'esprit alors, bien loin de s'égarer dans un monologue, seulement réglé, si l'on peut dire, par les lois de précipitation et de compensation, l'esprit s'assure en un monologue invariable, et, faisant société avec l'immense cortège des récitants et des admirateurs, se conforme à l'humaine politesse, et ainsi se retrouve même dans la solitude. Auguste Comte dit, et il n'a rien dit de plus profond, que cette récitation solitaire est la prière essentielle. Prier, ce serait donc se parler à soi-même selon le modèle humain, et ainsi faire société de solitude.

En un autre sens encore la poésie est monumentale ; et en ce troisième sens, la prose étudiée l'est aussi. Car le poète et l'écrivain rassemblent tous les arts en un, faisant paraître ensemble, sous la loi de la danse, plus ou moins rigoureuse, toutes les cérémonies, tous les cortèges, tous les monuments, la forme aussi des dieux, symboles des forces extérieures, et, par une métaphore inverse, les montagnes, les bois, la plaine, l'océan et le ciel, comme complices et raisons dernières de nos passions. Tout l'héritage humain nous est jeté ici, en une expression resserrée, qui émeut, qui signifie par elle-même, et exige d'abord respect, on oserait dire silence. Ainsi l'idée, quelle qu'elle soit, nous est apportée comme il faut ; le vêtement seul nous l'annonce. Et cela encore nous détourne de vouloir changer quelque chose. Tout est dit premièrement, et c'est à nous de nous en arranger. D'où nos sentiments se forment d'abord, en partant de l'émotion pieuse, et d'où finalement nos idées tirent cette forme humaine qui nous les fait juger idées et nôtres. Tout écrit fameux, et éminemment tout poème, est donc un miroir de l'âme. Nous ne pensons jamais que devant une parole immuable, y ajoutant ce qui est de nous, et découvrant

aussitôt que nous n'y ajoutons rien. Cette découverte est ce qui achève toute pensée. Ce n'est pas moins vrai pour le sentiment, quoique ce soit un peu plus difficile à recevoir. Comte m'offre un exemple redoublé de l'un et de l'autre rapport, quand il remarque que l'on peut faire des découvertes dans son propre cœur en lisant un poète vieux de deux mille ans. N'oublions pas non plus de faire hommage au langage humain, déjà poésie et déjà règle de pensée, puisqu'il fait tenir la triple et même quadruple signification de tout grand livre dans le seul mot d'Humanités, invention commune comme le feu et le blé.

Livre VIII : Le culte

Chapitre V

Les idées

[Retour à la table des matières](#)

Le sujet que ce titre annonce est de ceux qu'il est permis, et qu'il est peut-être même honorable de manquer. Les grands auteurs n'ont fait ici que jeter de ces lueurs qui aveuglent. La géométrie nous reçoit au seuil ; mais qui ne voit qu'elle fait énigme par sa clarté, et que ses avenues lumineuses ne mènent à rien ? Descartes nous offre ici ses célèbres règles, sur lesquelles on peut méditer sans fin. Mais il faut pourtant, si l'on ne prend ses natures simples comme des outils, faire revenir toute l'obscurité possible sur les premières définitions et même sur les axiomes. Platon nous avait bien avertis, lorsqu'il nous tirait hors de la caverne, que les lignes droites, les carrés et tant d'autres belles inventions n'offraient encore qu'un reflet des idées elles-mêmes, et que la raison n'était qu'une clarté lunaire devant le Bien, soleil des idées, qui non seulement les éclaire et les rend visibles, mais aussi les fait être. Éclairé par les Stoïciens et par Lagneau mon maître, j'ai pu comprendre assez vite, et peut-être trop vite, que c'est la volonté qui fait et porte les idées. Il est assez évident que si l'on veut penser la droite et non la grossière image d'une droite,

il en faut jurer. Descartes l'avait dit en sa première règle et en sa troisième : « Ne comprendre rien de plus en mes jugements... » ; « Supposant même de l'ordre entre les choses qui ne se précèdent point les unes les autres. » Ce sont de fortes résolutions. Descartes se propose, comme tout homme, de penser autant qu'il pourra selon la chose ; mais, averti par cet ordre du simple au composé, qui n'est point dans les choses, et qui fut toujours le soutien de ses pensées, il jura de penser premièrement et toujours selon l'esprit ; et c'est pourquoi il ajourne la politique, qui est pourtant donnée avec tout le reste dans la moindre expérience. Cette démarche héroïque, qui refuse beaucoup, et qui refuse d'abord tout, par le célèbre doute méthodique, n'a pas cessé depuis Descartes, de régler nos meilleures pensées. Mais les raisons de cette pratique, je dirais même de cette sorte de devoir à l'égard de nos pensées, il n'est pas facile de les découvrir. Il fallait refuser l'expérience, aussi longtemps que l'on pouvait, l'expérience, qui nous sert si bien, et qui sert encore mieux les bêtes. Mais pourquoi ? Descartes assemble ici des nuages, semblant d'abord nous proposer l'idée de Dieu comme le modèle de toutes, mais aussitôt, sans imiter Platon, et du même Mouvement que Platon, nous invitant à garder la perfection en nos idées d'après une perfection en nous, de bien plus haute valeur, qu'il appelle libre arbitre ou générosité selon l'occasion. La moindre pensée serait donc d'audace, ou si l'on veut de foi, étant entendu que la foi en Dieu n'est autre chose que la foi la plus assurée en notre propre pensée, non pensée pensée, mais pensée pensante. Pense librement et tu penseras vrai, voilà à peu près ce qu'il ose nous dire. Or ici nous scrutons en vain les preuves abstraites, qui nous gardent seulement de mal prendre ce qu'il dit. C'est l'intelligence en acte qui fait la preuve. Les cieux de Descartes célèbrent la gloire de Dieu.

M'avançant donc à mon tour sous ces grands arceaux, je voudrais en imiter la forme hardie dans une pensée et puis dans une autre, et lancer aussi des ponts sur des abîmes, expliquant le coin, le clou et la roue selon la sévère méthode. Mais cet ouvrage-ci ne vise point là. Traçant plutôt, tant bien que mal, une histoire et comme une physiologie de nos pensées, je serais assez content si cette sorte de mythologie de la mythologie faisait paraître des formes qui imitent un peu la doctrine céleste. Or, pour commencer par l'extérieur, je vois déjà bien en quel sens l'humanité, en ses plus anciennes conceptions, refuse l'expérience. Et c'est là, selon mon opinion, le plus beau trait des Sauvages, tant cités, et si mal compris. Ces hommes ne pensent point sans précaution ; ils ont le respect de leur pensée. Le traditionnel faiseur de pluie a son opinion faite sur la pluie, et attend patiemment que la pluie s'y accorde. Il est subtil comme un philosophe. « La pluie, dit-il, n'est pas venue à mon signe, comme elle devait. Mais ai-je bien fait le signe ? Ai-je bien tout observé dans le jeûne et dans la préparation ascétique, faute desquels l'homme est tellement indigne des signes ? » Je pense naturellement à Newton, qui revoyait ses calculs et ajournait même ses pensées là-dessus, plutôt que de changer l'hypothèse, pure fille de l'esprit en son fond, toute fille de l'esprit. Mais qui donc a assez médité sur la perfection de la sphère, forme évidente d'un assemblage fluide pour qui toutes les actions extérieures sont partout identiques, pour apercevoir que la célèbre loi est comme un axiome de soi à soi ? Difficile. Mais on voit, du moins, assez bien sur cet exemple, que le propre d'une idée est de ne pas

craindre l'expérience, mais bien plutôt de la faire être, par l'écart entre le calcul et l'observation, écart qui est par l'idée. Cet écart est ce que tous appellent un fait. Il n'y a point de fait qui vérifie tout à fait l'idée. Qui connaît le tout d'un fait ? Mais inversement il n'y a de fait que par l'idée, autrement dit de perturbation que par la trajectoire pensée, qu'aucun astre ne suit. Pareillement, comme voulait Platon, c'est le droit qui est juge du courbe, et père du courbe ; et toutes les lignes ensemble sont juges de ce qui est sans lignes. Et l'uniforme est juge du varié. La triangulation ne signifie pas que les choses mesurées par ce moyen sont triangulaires ; sans doute faudrait-il dire aussi que l'ellipse de Newton ne signifie pas que les astres parcourent des ellipses. De même la sphère céleste nous instruit par ceci que, sachant qu'elle n'est pas, nous ne cessons point pour cela de la penser, et, par elle, de penser l'expérience. Peut-être mettrait-on un peu d'ordre en toutes les querelles des savants en décidant que nos idées ne sont que des références. Il resterait seulement à dire que la référence est pensée, correcte pensée, et que ce n'est pas peu ; il y a bien de la différence entre les suppositions fantastiques, qui inventent des êtres inconnus en vue d'expliquer le connu, et les hypothèses, à proprement parler, telles que la droite, le cercle, le mouvement uniforme, l'inertie, la force, qui ne créent point de nouvelles choses dans le monde, mais qui sont destinées à faire apparaître celles qui y sont, et qui enfin tiennent par le jugement seul qui les construit selon l'ordre cartésien ; car il est évident qu'il n'y a pas de lignes droites dans la nature, ni de nombre dans un tas d'osselets. Je me risque à ajouter que le rapport des idées aux faits est en ceci, que l'idée ne suffit jamais. Nous voilà loin du faiseur de pluie. Il est utile pourtant de remarquer que cette attitude de l'homme qui se trompe héroïquement, refusant de soumettre le signe à la chose, est justement ce que nous n'observons jamais chez les animaux, qui se plient à tout, et ainsi ne savent rien, ni des choses, ni d'eux-mêmes.

Le préjugé nous est donc vertébral, et la fidélité se montre comme la vertu de l'esprit. Non point autrefois. Le rapport des âges est le même en chacun de nous qu'il est dans l'espèce ; et, bien mieux, tous nos âges se réveillent selon leur ordre chaque matin, et même dans la moindre pensée. Devant toute apparition nous ne cessons jamais d'élever des signes, comme dans les anciennes conjurations. Mais c'est trop peu, d'élever la droite et le triangle, quoique tant de géomètres sans foi souvent les renient, et essaient de courber d'abord l'idée comme on courbe l'arc. C'est peu, car l'existence n'attend pas, et les passions font leur toile. Chaque minute veut un jugement humain, non sans risque. La guerre, la paix, l'amour, l'amitié, la haine même tendent masques et grimaces. Les rôles jettent aux yeux leurs apparences. Encore une fois et encore mille fois tout est ensemble, comme disait Anaxagore, et l'esprit est sommé de mettre l'ordre, et non point de se prouver à lui-même qu'il est éveillé et mûr pour d'autres objets, mais de s'éveiller et de sortir d'enfance devant la nouvelle apparence. Certes Descartes osait beaucoup, même contre la fièvre lente dont souffrait la princesse Élisabeth, appliquant ici cette idée du *Traité des Passions*, que la tristesse n'est pas bonne pour la santé. Mais la tristesse n'est pas encore vaincue par là ; il fallait démêler les apparences politiques ; elles sont de chacun et renaissent pour chacun. Heureusement le trésor des Humanités

enferme bien d'autres maximes, sans compter ces puissantes « histoires qui ne disent mot », selon l'expression de Montaigne. Et l'esprit se forme premièrement d'après ce préjugé du sentiment que tout ce qui est beau est vrai. L'homme cultivé passe le meilleur de son temps à retrouver le vrai sous l'apparence des maximes. En quoi il profite deux fois. Car il est vrai et vérifié d'âge en âge, et cela même fait maxime, que le beau d'un poème finit toujours par livrer le vrai de l'homme et le secret des passions. Mais aussi, comme l'apparence revient toujours, selon laquelle ces maximes sont d'un autre âge et mortes, à les forcer, creuser, secouer et sommer, à les défaire et refaire selon la pitié, qui est attention véritable, on s'exerce justement comme il faut ; car les passions sont des sphinx aussi. C'est donc une règle, mais bien cachée, de cette autre méthode, qu'on pourrait dire de précaution, de lire l'apparence ainsi qu'un texte sacré. C'est un grand art de se laisser d'abord tromper ; car rien ne trompe, si ce n'est de refuser l'apparence. Tournez seulement la tête, et l'apparence reste en vous comme un mensonge. En vain vous y penserez loin de la chose ; nul ne peut penser loin de la chose. Dès que le fait est de souvenir seulement, il n'y a plus rien à y découvrir. S'il était d'abord énigme, il sera toujours énigme, c'est-à-dire séparé du monde, explicable seulement par d'autres objets, qui sont aussi hors de l'expérience. Tout est miracle pour le penseur aux yeux fermés. Mais à qui regarde droit, et en pleine confiance, aucun dieu n'apparaît jamais. La première condition, pour former l'idée, est ainsi de ne point craindre ; et comme nous ne sommes jamais sans passion, il faudrait donc aimer la première apparence de tout. Certes, la robuste doctrine de Spinoza n'y est pas inutile. « Il n'y a rien de positif dans les idées qui soit cause qu'on les dise fausses » ; il faut donc que tout soit vrai finalement, même le soleil à deux cents pas, par la distance, par le brouillard, par le corps humain ; et chacun comprend que l'apparence du bâton brisé fait voir la surface de l'eau. Mais ces exemples sont encore trop loin du bavard, du timide, du furieux, trop loin d'un marché, d'une armée, d'une émeute. Aussi la plupart des hommes ferment les yeux, et veulent penser en eux-mêmes par signes. Il faut nommer abstraites ces idées-là. Thalès regardait la pyramide et l'homme, et les deux ombres de ces choses, et le soleil témoin, lorsqu'il découvrit les figures semblables. Heureux qui regarde les apparences, même effrayantes, et ne les réfute point. Changer est la meilleure manière de réfuter ; mais c'est se sauver de peur par l'action ; ce n'est point penser. L'homme étant ce qu'il est, tremblant d'abord et bientôt emporté comme il est, je comprends qu'il ne pensa jamais qu'en cérémonie et religion, assuré par la société visible, retenu par la politesse et le respect, immobile devant l'immobile. C'est en adorant que l'on comprend. Le mot contempler signifie cela ; un autre mot, considérer, où les astres (*sidera*) se trouvent enfermés, rappelle que le premier objet des sciences fut aussi celui qui est hors de nos prises.

Livre VIII : Le culte

Chapitre VI

L'entendement

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire de la raison n'est rien d'autre que l'histoire de la foi. Les caractères en sont tracés partout sur la planète, et assez aisés à lire dès que l'ordre de la religion aux idées et aux sciences est assez compris. L'histoire de l'entendement est plus cachée, par les profondes ténèbres qui enveloppent toute la technique humaine. Chacun sent que l'histoire des idées ne peut être séparée de l'histoire des outils. Or, outre que l'histoire des outils n'a point laissé de documents jusqu'à l'époque où l'arc, le coin, le levier et la roue sont en usage partout, il faut dire que le progrès technique, même en notre temps, est par lui-même impénétrable, parce que la machine et le procédé sont toujours en forme avant que l'intelligence y ait vu clair. Par exemple les formes de l'avion, jusqu'au moindre détail, offrent un avant large et arrondi, et un arrière effilé, alors que l'on a peine encore à expliquer pourquoi le coupe-vent des locomotives est une erreur d'imagination. De même il n'est point vraisemblable que celui qui a tendu obliquement sa voile au vent ait connu l'analyse des forces, ni que le premier levier ait eu comme fin d'appliquer une définition du travail comme produit de la force par le chemin parcouru. La flèche a tracé d'abord sa trajectoire, avant que l'on eût entrevu l'inertie, le

mouvement uniforme, l'accélération, la composition de deux mouvements en un, et les lois de chacun d'eux se retrouvant dans l'effet total. Mais n'est-il pas admirable que le plus puissant des effets de l'artillerie ait étonné et étonne encore même ceux qui l'inventèrent ? Chacun des miracles du génie humain, et même dans l'algèbre, offre cet aspect paradoxal qui fait dire, après le succès, qu'on aurait pu et qu'on aurait dû le prévoir, mais enfin qu'on ne l'a point prévu ; comme on voit que Fermat, en ses recherches sur les maxima et minima, tenait la dérivée au bout de sa plume, et s'en servait, sans savoir encore ce que c'était. D'un autre côté, il faut bien convenir que ce succès étonnant ne pouvait s'offrir qu'à un Fermat, et qu'il avait dû auparavant comprendre bien des choses, sans quoi il ne serait pas arrivé à ce résultat pour lui incompréhensible. De même, si l'on compare l'homme et l'animal, il est assez clair que l'invention de l'outil, si elle a toujours dépassé la réflexion, la suppose pourtant. Un singe peut se servir d'un bâton comme d'un levier ; je suis même assuré qu'il le fait dès qu'il se fraye un chemin parmi des branches rompues et amoncelées ; mais il ne le remarque point. D'où nous revenons à notre idée que remarquer, considérer, contempler ne sont point des fonctions explicables seulement par la biologie. Et les remarques de ce genre fournissent un commentaire imprévu à ce passage de *L'Imitation*, que Comte aime à citer. « L'entendement doit suivre la foi, non point la précéder, encore moins la rompre. » Au reste, d'après ce qui a été expliqué ci-dessus de la fidélité, cette maxime offre encore un autre sens, plus profond, si, pour connaître un objet quel qu'il soit, la première condition est de demeurer fidèle à l'esprit. Et c'est une occasion de remarquer que sans doute Gerson ne savait pas si bien dire. Mais comment décider ? Les sorcières thessaliennes qui mettaient au compte de la lune tant de changements en ce monde humain ne savaient pas si bien dire ; car les marées changent les idées, les projets et les passions dans un petit port, bien au delà des opinions d'une sorcière, quoique autrement.

De ce point on aperçoit les difficultés, la plupart supérieures à nos moyens ; et ce n'est pas peu. Du moins on peut juger, sans aucun genre de terreur panique, le persuasif, précipité et tranchant Pragmatisme. Que les formes de la connaissance soient premièrement des formes de l'action, c'est ce que mille exemples font voir. Je considérerai seulement l'espace, parce que cet exemple est le meilleur de toute manière. Rien ne relève mieux l'entendement que la réflexion sur distances, directions, formes. D'un autre côté l'espace n'est rien qu'une règle d'action. Le loin et le près n'ont point de sens si ce n'est pas la relation de ce que nous touchons à ce que nous pouvons toucher. La distance n'est rien si elle ne dessine un mouvement à faire ; elle n'est sensible que par la préparation et par l'esquisse de ce mouvement. Aussi ne savons-nous point définir la droite mieux que par le mouvement d'un point constamment dirigé vers un autre. Seulement on ne peut tracer une droite. Toute action est un sillage dont le détail est sans fin ; on voit le sillage s'élargir derrière le navire et occuper toute la mer. Cette image est propre à nous avertir que toute action efface la règle d'action. L'homme qui court au but ne trace pas une droite. Le plus fin crayon ne trace pas une droite ; ce n'est qu'une région de roches charbonneuses ; petites ou grosses, il n'importe. Une droite tracée est une disposition nouvelle de toutes choses ; par exemple la lumière est

désormais brisée et renvoyée autrement. Le miracle est qu'Euclide, en cette chose, trouve le souvenir d'une pensée que l'action a dévorée, mais non pas toute. L'idée fut, mais avant. L'idée est toujours avant. En notre exemple, l'idée est celle d'une action possible, mais qu'on ne fait point. Ce genre d'arrêt et ce genre d'attention suppose, il me semble, un autre genre d'obstacle que ceux qui détournent l'oiseau ou le chien. Tant que la distance est dans les muscles tendus et ramassés, elle est chaos. Le désir aussi dévore l'idée. Le passage à l'idée suppose la retenue de corps, c'est-à-dire un apaisement à l'égard de ce que l'on pourrait faire, mais non pas cette indifférence animale, qui semble fermer autour d'elle toutes les portes de l'espace par lesquelles elle ne s'élance point ; comprenez bien que l'animal, ainsi, les ferme toutes, et comment tout l'espace retombe alors en l'espace de son corps, espace pour nous, non pour lui. Aussi c'est à bon droit que l'entendement, soucieux de reprendre en notre imagerie ce qui répond au plus haut de l'esprit, qui est l'esprit tout court, cherche en toutes ses démarches l'idée insaisissable, l'idée qui n'est encore rien, dans le moment même où, suspendue, elle refuse encore l'existence. D'où cette idée vide et pleine, d'une fécondité prodigieuse, simple rapport, immédiat rapport entre un point et un autre, sans dimension, sans parties, indivisible.

Comme il est vraisemblable que la distance pensée fut de respect d'abord, il l'est aussi que le cercle fut une forme d'assemblée. Cette forme du cercle, qui est égale partout, n'est point commune dans les choses inertes ; en revanche elle est naturellement dessinée par un animal qui se tourne de toutes les manières, comme le chien qui se fait une place dans l'herbe ou comme l'oiseau qui fait son nid. Mais, chose digne de remarque, un cercle perd aussitôt sa forme symétrique par la perspective. En revanche la sphère, qui peut s'offrir dans les formes de fruits, de calebasses, et de cailloux roulés, et qui n'est point déformée par la perspective, enferme en elle et cache en quelque sorte l'égalité en tous sens à partir d'un centre. Ici l'apparence instruirait, mais l'usage aussitôt détourne. Au contraire la distance pieusement gardée est une règle ; et l'attention cérémonieuse se porte à la règle. Et l'on comprend assez que la marque d'un cercle autour du feu, trace humaine, ait passé au rang de signe vénérable, ce qui conduisait naturellement à scruter l'apparence. Le cercle serait donc magique avant d'être métrique, et beau avant d'être utile. Ou, pour mieux parler, ce n'est point parce qu'il était utile qu'il fut remarqué, mais plutôt parce qu'il n'était point permis de le franchir, ni de le tracer témérairement. La règle est par elle-même idée, et c'est la seule idée ; certes il s'en faut que toute règle ait conduit à une idée d'avenir ; observons seulement que l'interdiction est de toutes les règles la plus précise, et que, parmi les devoirs figurés, le cercle devait entraîner l'esprit vers la roue, miracle humain, source de toutes nos machines. Il n'est donc point faux de dire que le lieu des danses, cérémonies et assemblées, fut ce qui donna d'abord l'idée de l'espace. Mais il fallait mieux distinguer l'espace, lieu des actions, de l'espace, règle des cérémonies, d'après cette idée capitale que c'est toujours la piété qui soutient l'entendement.

L'idée de mouvement est partout présente en ces analyses ; elle est propre à faire comprendre que faire un mouvement n'est pas du tout la même chose que le penser. Il faut même dire que l'un exclut l'autre, d'abord parce que dans l'exécution un moment du mouvement n'est que lui-même, d'où naquirent les fameux arguments de Zénon ; mais encore mieux pourrait-on dire que dans l'exécution ce n'est pas un mouvement qui se réalise, mais mille et plus de mille, par la variété et la liaison de toutes choses. Par opposition, il faut décrire le mouvement comme idée, qui est un tout immobile et dont les parties n'ont de sens que par le tout. C'est assez dire qu'il n'y a point de mouvement pensé sans loi. Certes, c'est toujours la loi du carré qui est pensée dans le carré du géomètre ; sans cette loi jurée, on tomberait à l'indétermination ; mais enfin on peut percevoir le tracé, et le distinguer d'un autre tracé, comme serait celui d'un cercle ou d'un triangle, sans en appeler à la loi génératrice. Au lieu que pour le mouvement, comme on ne le peut percevoir et examiner que devant la trajectoire immobile, il n'y reste aussi de mouvement que par la pensée d'une relation entre des temps et des positions, ce qui revient à une relation entre des positions, exprimée par un discours ou par une écriture algébrique, qui fait entendre que la position en un temps détermine et en quelque sorte construit la position dans le temps qui suit. Par exemple les espaces parcourus seront en proportion des temps, ou en proportion des carrés des temps. Mais si aucune loi de ce genre, par une série pleine, n'est pensée devant la trajectoire, la trajectoire n'est plus trajectoire. Comme en un miroir, dans le mouvement immobile l'entendement se voit lui-même. Et les fameux arguments de Zénon ne peuvent être résolus que si le mouvement dépend de la loi, et non point de Diogène marchant. Les mouvements réels effacent donc l'idée ; mais il y a des mouvements qui, au contraire, la confirment, par ceci qu'ils sont répétés, qu'ils se représentent, et que leur loi est en même temps énergiquement rappelée. Ici l'on ne peut errer. Le spectacle du ciel offre des mouvements lents ; aussi veut-il mémoires et archives. Je ne vois que les évolutions des chœurs, ou des troupes armées, qui, par translations, rotations, changements des files, dispersion ordonnée et rassemblement, puissent conduire à penser le mouvement comme étant quelque chose.

Il faut faire maintenant la part de l'outil, qui n'est pas petite. Le cordeau, le coin, le clou, la roue, le levier, sont des objets de choix pour l'entendement. Il est remarquable que le monde animal ne fasse point voir la moindre trace d'une action par outil. Il est vrai aussi que les animaux n'ont point de monuments ni aucun genre d'écriture. Aucun langage véritable ne lie une génération à l'autre. Ils ne reçoivent en héritage que leur forme ; aussi n'ont-ils d'autres instruments que leurs pattes et mandibules, ou, pour mieux dire, leur corps entier qui se fait place. Ils travaillent comme ils déchirent, mastiquent et digèrent, réduisant en pulpe tout ce qui se laisse broyer. Au contraire, l'outil est quelque chose qui résiste, et qui impose sa forme à la fois à l'action et à la chose faite. Par la seule faux, l'art de faucher est transmis du père à l'enfant. L'arc veut une position des bras et de tout le corps, et ne cède point. La scie de même ; les dents de fer modèrent l'effort et règlent le mouvement ; c'est tout à fait autre chose que de ronger. Tel est le premier aspect de l'outil. J'en aperçois un autre, qui est que l'outil est comme une armure. Car le corps vivant est

aisément meurtri, et la douleur détourne ; au lieu que l'outil oppose solide à solide, ce qui fait que le jeu des muscles perce enfin le bois, la roche, et le fer même. Le lion mord vainement l'épieu, le javelot, la flèche. Ainsi l'homme n'est plus à corps perdu dans ses actions mais il envoie l'outil à la découverte. Si le rocher en basculant retient la pioche ou le pic, ce n'est pas comme s'il serrait la main ou le bras. L'homme se retrouve intact, et la faute n'est point sans remède. D'où un genre de prudence où il n'y a point de peur. On comprend d'après ces remarques la puissance de l'outil. On y voit même une condition de la pensée, qui est l'essai sans risque. Nos instruments nous permettent de manier le feu ; mais l'animal ne peut rien faire du feu.

Quant à l'invention même des outils, il est difficile de faire la part du hasard et celle de l'attention. Toutefois, puisqu'il y a une attention animale, toute de peur et de besoin, et qui n'a rien produit qui ressemble à un outil, il faut dire qu'ici encore l'attention humaine est une attention de religion ou de sagesse. La baguette magique, qui se montre en tous les anciens contes, fait voir qu'on fit toujours plus attention à l'outil comme signe qu'à l'outil comme puissance. Et c'est sans doute parce que l'on crut à l'outil que l'on s'applique à s'en servir au mieux, à ne s'en servir que pour certains travaux, et toujours à se laisser conduire par la forme, ce que l'enfant est bien loin de faire, toujours frappant et bientôt s'irritant. Les métiers sont circonspects, et encore aujourd'hui engagent l'outil sans violence, comme s'ils cherchaient le geste qui fait miracle. Et l'apprenti y met toujours trop de force et de passion, comme on sait. Encore une fois remarquons qu'observer est de religion. Et ce n'est pas un petit progrès si, devant une résistance inattendue, on n'accuse pas l'outil, mais plutôt on s'accuse soi-même.

Le penseur est lui-même ouvrier, ou il n'est rien. Il n'est point non plus sans outils ni sans procédés. Les signes sont ses outils ; toutes les pensées possibles y sont enfermées. La vertu propre au penseur est le respect des signes, et des règles aussi, selon lesquelles on groupe communément les signes. Reprenant tout ce qui fut dit, attentif à ce qui sonne le mieux ; poussant et remuant avec précaution ce merveilleux héritage. En accord avec tous, sous l'inspiration des maîtres, éprouvant les signes selon la politesse, il fait sonner le commun usage tout contre la chose, et, suivant le double contour de l'homme et de la chose, il n'est qu'un ajusteur le plus souvent, toujours parcimonieux de force, toujours retenu et obéissant selon sa nature, d'après cette idée que, si l'accord humain n'est pas la seule condition du vrai, il en est du moins la première condition. Voilà comment le poète part à la chasse des idées ; et le mathématicien de même quoique souvent par d'autres signes.

Livre VIII : Le culte

Chapitre VII

Le doute

[Retour à la table des matières](#)

On dit qu'un Stoïcien inconnu avait écrit : « Contre ceux qui croient qu'il y a des idées vraies et des idées fausses. » Ce titre est plein de sens, pourvu que l'on sache bien que les Stoïciens étaient dogmatiques, et non point sceptiques. Nous savons aussi, par quelques débris de leur doctrine, mais en vérité presque suffisants, que « Le sage ne se trompe jamais »; c'est, expliquaient-ils, qu'il pense bien, et que penser bien dépend de volonté, et nullement des hasards. Un de leurs exemples nous est resté, un seul, mais lumineux. Un fou, disaient-ils, qui va criant en plein jour qu'il fait jour, n'est pourtant pas dans le vrai, ni vrai. Ici périt la conception trop simple de l'homme miroir, en qui le vrai se peint, comme les arbres sont reproduits dans l'étang. Partant de cette imagerie, l'esprit de dispute peut aller fort loin, disant que le miroir déforme l'image, et autres choses vraisemblables. Les anciens peuples étaient mieux inspirés lorsqu'ils soupçonnaient qu'un fou ou une Sibylle savent tout d'une certaine manière, et expriment tout, au lieu que le sage choisit d'ignorer beaucoup. Il ne faut point craindre cette immense idée. De même qu'il est vrai que des astres changent nos destins, et même une

simple comète, par la faible impression sur les yeux humains, et par les passions qui en sont la suite, ce qui n'empêche pourtant pas que l'astronomie soit le vrai de l'astrologie, de même l'homme est miroir de tout selon sa forme, et plus fidèle en cela que s'il ne déformait rien, puisque lui-même est partie du tout. Ce que dit le fou est donc la vérité du monde et du fou ensemble. Et si le fou dit qu'il voit un fantôme dans des fumées, nous savons bien qu'il y a une raison de cela ; seulement nous ne disons point qu'il a raison en cela. Et cette expression, avoir raison, est bien étonnante et bien forte. Nous voulons d'autres signes du vrai que l'événement. Et peut-être, quand nous écoutons l'homme, le principal de notre enquête est à chercher en lui d'autres preuves de raison que celles qu'il nous propose. Cette précaution devant la preuve nue est le premier signe de l'esprit. Stendhal a écrit que tout bon raisonnement offense, et cela nous avertit de parler d'abord et toujours selon la paix, non selon la guerre, enfin de ne jamais chercher querelle sous le couvert des preuves. Mais, bien mieux, toute précaution prise, j'ai observé que toute manière nouvelle de dire, quand elle ferait accord, fait d'abord rire ; par quoi l'auditeur s'échappe fort loin. Ces feintes sont belles, quoiqu'elles fassent une sorte de désert autour du parleur. L'homme craint le vrai par de petites raisons ; par de plus grandes raisons il s'en délivre. C'est qu'il en a sa charge, et déjà plus qu'il n'en voudrait. Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

Il n'est pas vrai que deux et deux fassent cinq. Il n'est pas vrai que la somme des angles d'un triangle plan diffère de deux droits. Mais il faut remarquer aussi que ces idées, qui seraient fausses, ne sont rien du tout. L'esprit sceptique de Hume sait bien creuser là, et ne trouver que le vide. Car dire deux et deux c'est toujours dire quatre ; et dire somme d'angles égale à deux droits c'est toujours dire triangle ; on n'avance point. C'est que les objets réels ne sont ni des nombres, ni des triangles ; aussi l'on soupçonne que l'esprit n'a égard ici qu'à lui-même, et qu'il défait le savoir du comptable et du tailleur de pierres, bien loin de le faire. Les sciences théoriques, en ces subtilités, tour à tour estimées et méprisées, perdent de vue leur fin véritable. Cela conduit à se demander comment de telles vérités sont prouvées et pourquoi elles le sont. Car, à n'en pas douter, à contempler ces quatre osselets on en sait par sentiment tout ce qu'on en peut savoir, et notamment qu'ils sont quatre ; ce nombre si simple ne pourrait être changé, augmenté ou diminué, sans que le sentiment fût changé aussi ; c'est pourquoi un homme inculte ne voit pas ici de difficulté. Pareillement devant un triangle tracé, ou découpé dans du bois, le sentiment fera connaître toute cette forme. La technique des parquets ou des marqueteries n'a nul besoin de la preuve d'Euclide. Mais c'est l'esprit qui en a besoin. Et ce qu'il cherche ici, ce n'est point tant l'accord avec l'objet que l'accord entre les signes. Aussi que de précautions, et qui semblent inutiles, surtout dans la première preuve, due à la prudence de Leibniz. Qu'appellez-vous deux ? Qu'appellez-vous trois ? Qu'appellez-vous quatre ? De même dans la preuve euclidienne, convenons d'appeler triangle, angle, droite, ce que je définis encore par d'autres mots ; convenons de substituer la définition au défini ; convenons de ne rien penser que ce qui a été convenu. L'esprit, comme on sait, n'arrive pas ici, et n'arrive jamais, à réduire la preuve à un discours bien fait ; il lui faut cette perception de un à côté de un, et cette parallèle extérieure

au triangle. Il faut qu'il voie ; mais en vérité toute son application est de voir le moins possible ; tout l'art de penser va ici à accorder discours à discours. Où l'on saisit très bien un double effort, dont l'un est presque méprisé. On prétend bien percevoir, et cela est de peu ; on prétend bien parler, et cela est presque tout. Marque que cet exercice ascétique, si justement estimé, a pour principal objet de nous ramener de l'accord avec l'objet à l'accord entre les hommes, en cette cérémonie de la démonstration, où la politesse paraît la première. La preuve, et surtout les demandes, ont pour fin de ne point du tout forcer la persuasion et d'inviter au doute en dépit de l'objet qui nous jette au premier coup d'œil toutes les connaissances possibles. C'est un grand art, et de grand respect, que de demander qu'il n'y ait qu'une droite d'un point à un autre, qu'une parallèle par un point, et ainsi du reste ; c'est demander un décret, et convenir d'un décret, et jurer de l'observer, quand la nature répond si bien. Certes c'est déjà un art que de tracer la figure de façon que la nature n'hésite point ; mais c'est art sur art de mépriser cette adhésion de l'homme à la chose, et de faire sonner dans l'homme le pouvoir de ne pas se fier à ce qu'il croit. Par ce moyen l'on n'acquiert point de vérité nouvelle. Dans le fait la technique tenait déjà, comme pour le levier, ce qu'il y a d'utile dans la preuve ; au reste l'oiseau tient toute la physique de l'air quand il vole. Mais cela c'est la pâture de l'animal. Le maître à penser cherche autre chose que des idées vraies ; il vise au delà ou derrière, à reconnaître premièrement ce qu'il y a d'arbitraire et de décrété dans l'idée, et secondement le pouvoir de douter, sans lequel la question même ne se poserait pas. Ici l'homme se cherche, et ne cherche que lui ; il s'éveille et se réveille à lui-même par un énergique refus, qui fait la séparation entre le sujet et l'objet, puis entre le sujet et l'idée, et ainsi sans fin. Tout jugement apparaît libre, et le respect de cérémonie trouve enfin son objet.

Or, afin de passer ici par-dessus des difficultés sans nombre, je remarque qu'aucun homme ne se contente d'un accord forcé. Alceste ne sera point content de savoir que Célimène ne peut faire autrement que de l'aimer. Cela seul, si l'on y fait attention, est injurieux. C'est, comme disait Rousseau, promettre qu'on sera le plus faible tant qu'en effet on le sera. Une telle pensée se détruit elle-même, car nous ne trouvons ici qu'une action. C'est la bataille nue ; les forces armées avancent et reculent, tourbillonnent, gagnent ou perdent du terrain ; tout est vrai et juste à chaque instant, ce qui fait que le vrai et le juste n'ont plus ici de sens. Le fait n'est ni vrai ni juste, parce qu'il n'est jamais ni faux ni injuste ; c'est l'homme pensant qui est vrai et juste. Mais aussi il n'est point de l'homme d'observer comme une bataille ces combats en lui pour le vrai et le juste. Sentiments et pensées seraient donc sur le coupant de la balance, et chacun observerait ce qu'il va croire maintenant et ce qu'il va aimer maintenant. C'est sommeil, ce n'est point pensée ; ce n'est point monnaie d'échange dans le monde des esprits ; c'est monnaie d'échange dans le monde des corps. Et l'on comprend qu'en l'objet tout est vrai, sans la moindre erreur possible. Aussi Euclide ne nous demande jamais ce que nous en pensons, mais bien plutôt ce que nous en devons penser, de façon que l'objet soit presque muet. Kant a dit, et c'est l'âme même de sa forte doctrine, que

cette autre manière de connaître, qui refuse autant qu'elle peut l'expérience, marque aussi dans l'histoire le premier éveil de la raison.

Or ce que je veux expliquer ici, c'est que de proche en proche cet étonnant pouvoir de douter est ce qui éclaire le monde. Car les vérités immédiates sont dans une profonde nuit. Qu'est-ce que voir, si l'on ne doute ? Si l'on ne doute, la chose est nous. Je ne trouve plus dans la connaissance ce champ de refus qui est notre distance de vue, d'ouïe, de toucher, de goûter. Si je prends ce clocher pour ce qu'il a l'air absolument d'être, il n'est plus rien pour moi. En bref, il est vrai de dire avec Platon que le monde ne paraîtrait pas sans les idées. Mais il est vrai de dire avec les Stoïciens et Descartes ce que sans doute Platon savait, c'est que sans cette religion de liberté, qui est le fond de tout homme, il n'y aurait ni idées ni perceptions pour personne. C'est par ce côté que l'on peut comprendre cette indifférence animale, qui use des choses, mais ne s'en fait point d'idée.

L'idée est toujours niée, parce qu'elle est toujours dépassée. Celui-là qui, à l'exemple de Descartes, a su former l'idée, ne l'a su que parce qu'il pouvait aussi la défaire. Ainsi toute connaissance véritable est de réflexion, et encore une fois c'est cette lumière de la conscience en difficulté avec elle-même qui fait apparaître le monde et tous les arts. De ce débat du Stoïcien, et de cet exercice de pensée qui voudrait déposer la chose, il reste encore assez d'esprit pour illuminer en retour toute l'humaine prudence. Ainsi le doute de Descartes, qui semble inhumain et d'un moment, est ce qui éclaire toutes les démarches du géomètre et du physicien. Un refus du vrai donné, et une attention constante au gouvernement de nos pensées, voilà ce qui fait qu'une preuve se tient debout ; et la preuve des preuves, la preuve de Dieu en Descartes, est par cela même impénétrable, car elle revient à dire que l'âme des preuves est le dieu libre, non point démontré, mais démontrant. Ce scrupule est de religion ; et je crois entendre que Platon, disant que le bien est le soleil des idées, disant encore la même chose. D'où je dirais que l'ancienne idée, que la moindre société suppose, à savoir que tout ce que l'on peut faire n'est pas permis, est aussi la première des idées, et le support de toutes. Ce que la profonde ambiguïté du mot loi, dont Montesquieu a senti le poids et le prix, fait assez entendre. Mais quand la loi naturelle revient sur la société et l'éclaire, ce qui est le moment de la politique positive, la nature nous rend ce que nous lui avons donné. Si la loi n'avait réglé la danse, il n'y aurait pas eu de Pythagore. Et je cite ce sage, parce que, saisissant tout de neuf le passage de la pureté à la perception droite, il a bien osé écrire que les belles inventions des géomètres, comme droite, perpendiculaire, carré, représentaient la vertu. Il faut seulement comprendre que ce qu'il y a de vrai dans la ligne droite est cette négation de l'idée, toujours renvoyée aux images. C'est ainsi que les religions ont laissé temples et statues sur leur chemin. La justice, par exemple, est ce doute sur le droit, qui sauve le droit.

Livre neuvième

Les natures

[Retour à la table des matières](#)

Livre IX : Les natures

Chapitre I

L'animal humain

[Retour à la table des matières](#)

Un être humain nous jette d'abord au visage cette forme et cette couleur, ce jeu des mouvements, qui ne sont qu'à lui. Les marques de l'âge et du métier s'imprimeront sur cette écorce, mais sans la changer. Tel il est à douze ans, sur les bancs de l'école, tel il sera ; pas un pli des cheveux n'en sera changé. La manière de s'asseoir, de prendre, de tourner la tête, de s'incliner, de se redresser, est dans cette forme pour toute la vie. Ce sont des signes constants, que l'individu ne cesse point de lancer, ni les autres d'observer et de reconnaître. Quelque puissance de persuasion que j'aie, que je sois puissant ou riche, ou flatteur, ou prometteur, je sais bien qu'il ne changera rien de ce front large ou étroit, de cette mâchoire, de ces mains, de ce dos, pas plus qu'il ne changera la couleur de ces yeux. Alexandre, César, Louis XIV, Napoléon, ne pouvaient rien sur ces différences. Aussi l'attention de tout homme se jette là, assurée de pouvoir compter sur cette forme si bien terminée, si bien assise sur elle-même, si parfaitement composée, où tout s'accorde et se soutient. On peut le tuer, on ne peut le changer. Là-dessus donc s'appuient d'abord tous nos projets et toutes nos alliances. Vainement l'homme tend un autre rideau de signes, ceux-là communs, qui sont costumes, politesses, phrases ; tout cela ne brouille

même pas un petit moment le ferme contour, la couleur, l'indicible mouvement, le fond et le roc d'une nature. Ici est signifié quelque chose qui ne peut changer et qui ne peut tromper. Mais quoi ?

Descartes ne voulait pas qu'on supposât de l'esprit aux bêtes. Cette même vue éclaire l'homme aussi. Ce n'est pas que la forme humaine, le geste, le regard, la couleur du sang ne puissent exprimer beaucoup. Je regrette de n'avoir pas vu Descartes parlant ; mais est-ce vrai que je le regrette ? Et, si je le regrette, est-ce raisonnable ? Dans le fait l'humanité vit de discours sans gestes, de discours sans yeux. Homère ne manque pas à ses poèmes, ni Descartes à ses œuvres. Il n'est pas sûr que Shakespeare et Molière aient mieux joué dans leurs propres œuvres que n'importe quel acteur de bonne mine et parlant clair. Les Grecs couvraient d'un masque le visage de l'acteur ; et les grands acteurs, à ce que je crois, ont plus d'une manière de rabattre les signes de nature. Même dans la voix, le tragédien garde quelque chose d'impassible ; et c'est à quoi la poésie l'invite. L'acteur comique aussi cherche le style en ses mouvements, en ses gestes, en son débit. On remarque la même simplification dans l'orateur véritable. Mais il est vrai aussi que les ressources de ces arts, et de tous les arts, sont bien cachées. Peu savent que l'expression obscurcit le discours. Au reste la politesse exige toujours une grande économie des signes, d'après une longue expérience des méprises qui sont l'effet ordinaire de l'expression naturelle. Peut-être n'y a-t-il rien de plus à comprendre dans les yeux d'un homme que dans ceux d'un chat. Nous savons très bien revenir des œuvres de Beethoven au regard que jette le portrait de Beethoven ; mais le portrait est déjà composé ; si Beethoven vivait, il ferait sans doute énigme. Toujours est-il que la démarche inverse, qui irait de la forme d'un homme aux pensées qu'il n'a pas encore dites et aux œuvres qu'il n'a pas encore faites, est tout à fait aventureuse. Au vrai ce n'est point le discours ou l'œuvre qui est éclairé par le visage, mais au contraire c'est le visage qui prend un sens par le discours et l'œuvre. Et cette formule même explique assez bien comment l'homme, en chacun, civilise l'animal. Car l'homme commence par signifier tout ensemble, et ces arabesques de signes, de même que ce ramage de nature, ne sont pas plus lisibles que le balancement des arbres ou le bruit du vent. De même il ne faut point dire qu'un chien est avare de signes ; au contraire, il est prodigue de signes ; j'en observais un qui ne cessait d'aboyer, avec fureur semblait-il, tout en remuant amicalement la queue. Fureur, ou peur, ou flatterie ? Non. Ce n'est qu'agitation. Ce n'est qu'explosion. La force accumulée se délivre par des mouvements. Il n'y a pas loin de caresser à mordre. Nous voulons voir dans les mouvements des animaux les signes d'une sagesse humaine, ou plus qu'humaine, ou bien tout à fait étrangère à nous, mais encore sagesse. Si l'on observait plus froidement les mouvements de l'instinct, on y verrait plutôt une sorte de folie, par exemple en une fourmi qui traîne une bûchette en terrain difficile ; ce sont des chutes, des écroulements ; sur le dos elle court encore, et se retourne par aventure. On peut lire de la même manière le combat, tant célébré, de la fourmi et du fourmi-lion ; on aperçoit alors des mouvements égarés et convulsifs ; plus d'une fois la victime, dans le moment qu'elle roule au fond du cratère, est lancée au dehors en même temps que les grains de sable. Cette larve, au fond du trou, est en éruption, comme le volcan.

Nous résistons à cette idée, par l'habitude d'interpréter les signes. Nous humanisons ce cheval. Dans le fait il est pris et ligoté entre deux brancards ; il est douloureusement tenu par la mâchoire ; il traîne cette machine sur roues, qui n'est pas également mobile dans tous les sens. En tous ces liens et sous le fouet, l'animal se débat et fait tous les mouvements qu'il peut faire. Nous disons qu'il trotte ou galope, qu'il a du courage, qu'il se révolte, ou qu'il veut l'écurie. Voilà un bel exemple d'une idée prise des rapports humains, et qui donne sens à ce que l'on observe, qui même, finalement, donne sens à ce qui la nie. Mais il s'en faut que le préjugé méthodique de Descartes soit encore assez .compris.

Il est encore plus naturel, et mieux explicable, que l'anthropomorphisme soit appliqué à l'homme lui-même, et que l'on cherche un sens à tout. On veut que les convulsions de la Sibylle soient langage encore. Il est pourtant clair que l'enfant ne parlerait jamais si l'on se soumettait à ses premiers signes. On sait que les affections familiales contribuent à prolonger la première enfance, par l'adoption des signes enfantins. C'est pourquoi rien ne peut remplacer l'école ; et la sévérité propre à l'école est qu'elle rabat tous les signes naturels. Si l'on observe bien, on trouvera que ces écoles de fantaisie où l'enfant va et vient, improvise, signifie selon son humeur, s'appliquent à étendre l'erreur familiale, ce qui fait des esprits balbutiants. Au contraire, la récitation est belle à l'école, lorsque le petit homme, tout droit et les bras croisés, se soumet aux signes vénérables. Je passerais même sur le chantonnement scolaire, qui est un bel effet de pudeur. Il ressemble à la mélodie du véritable acteur ; quelquefois l'on y retrouve l'intonation des Proses à la messe, c'est-à-dire l'ancienne et solennelle éloquence. Cette recherche de la mesure vaut certes mieux que les vains efforts de la lecture dite expressive, où l'on voit revenir l'indéchiffrable agitation.

Nous comprenons ici l'intempérance, et tous les genres d'ivresse. Il se peut bien que tous les effets de la religion s'expliquent par une attention et soumission aux signes. Il n'y aurait de culte que du beau langage. Si l'on faisait attention à ceci, que le chant ou seulement la diction réglée suppose un régime musculaire et même viscéral directement contraire aux passions, on attendrait des miracles. Ici tous les arts se montrent, en leur ordre sévère, comme des inventions du savoir-vivre. Mais en tout homme, l'animalité dépasse la ligne humaine, et hérise notre vie à chacun de cette multitude de signes qui ne signifient rien. La voix gronde, les mâchoires se serrent, le pied frappe la terre ; ce sont des effets de l'équilibre et de la compensation dans le corps. Tel muscle oisif et trop bien nourri se décharge ; ce qui a travaillé dort ; d'où ces poses physiologiques, et cette mimique sans modèle, qui font que l'homme ressemble un peu au singe, et qui font dire que le singe ressemble à l'homme. Dans le fait ce ne sont, si l'on ose dire, que des manières de se gratter ; au reste cela est contenu par l'admirable pudeur, dont je ne vois point que même les ivrognes soient dépouillés. De toute façon, il faut accepter ces soubresauts ; mais je ne dis point qu'il faut les adorer. L'adoration des bêtes est un grand moment de notre espèce. On remarquera que l'adoration de la Sibylle, en ses trances, n'en est que la suite. Nous regrettons tous ces signes perdus et ce

langage brouillé ; nous y revenons ; nous en cherchons la clef. Tel est le principe de l'humeur, qui est aussi une sorte de culte, mais égaré.

Tout homme est sibylle pour lui-même. De ses frémissements ou hérissements il fait religion. Comme les Romains donnaient à manger aux poulets sacrés, ainsi Argan se donne à manger à lui-même, et tire oracle de toutes les circonstances. Il est à croire que la coutume de manger en cérémonie vise à détourner l'attention d'Argan. Je dis Argan, pour faire entendre que la maladie d'imagination est la suite et comme la punition de l'humeur.

Mais, laissant pour le moment l'humeur pensée, qui nous approcherait trop vite du caractère, je veux décrire l'humeur nue. Variété sans fin, mais où l'on peut discerner certains régimes de mouvement, dont les effets sont bien connus, et dont les causes ne sont pas tellement cachées. C'est une règle de pratique de ne point faire mystère du corps vivant ; c'est aussi la seule règle de méthode, dès que l'on ne veut pas adorer. Toute alerte en un corps vivant, par exemple dans un chien, se développe à partir de l'heureux état de somnolence, et jette aussitôt dans un mouvement sans mesure, qui est colère, emportement, ou comme on voudra dire. Après quoi, communément, l'animal connaît ou reconnaît, explore du nez et des yeux les environs, ce qui est éveil à proprement parler, ou curiosité. Après quoi, encore, au bout d'un temps variable, l'animal revient à l'heureuse somnolence, mais non sans sursauts, grognements, mouvements qui sont proprement d'imagination et qui peuvent durer plus ou moins. Tout être vivant a l'expérience de ces quatre régimes, mais ils ne recouvrent pas d'égales étendues dans l'histoire de toute vie. L'un est plutôt somnolent, l'autre emporté, l'autre curieux des choses, l'autre rêveur, curieux aussi celui-là, mais curieux aux yeux fermés. Les mélanges, suivant qu'un des régimes domine, ou deux, permettent une description passable de l'humeur en chacun, sans suppositions aventureuses. Et ces quatre régimes correspondent à peu près aux quatre tempéraments, invention justement célèbre, qu'aucun observateur de la nature humaine ne peut mépriser.

L'heureuse somnolence est un régime de repos où les fonctions de nutrition et d'élimination s'exercent presque seules, sans réveiller le troupeau des muscles au delà de ce qu'exigent le brassage et l'aération ; toute nature revient là, s'y nettoie et s'y refait. La mère pendant la gestation y est soumise, et le petit enfant aussi, par la nécessité de croître, qui suppose que l'accumulation l'emporte sur la dépense. Aussi toute croissance qui altère la forme est le signe que ce régime domine sur les autres. Un homme gros, et dont l'affaire est de digérer, offre une image suffisante de cette manière d'être, qui n'est point vive, ni violente, hors d'une pressante nécessité, qui n'est point non plus trop curieuse de percevoir, et qui ne rêve guère.

L'emportement paraît bientôt dans l'enfant. La force accumulée se dépense en colères, en convulsions, en jeux. La loi propre à l'emportement apparaît dans un cheval qui galope, et que son mouvement même fouette. Il se frotte violemment à lui-même et à mille choses, au sol, aux pierres, aux branches ; et tout cela l'irrite, au sens propre du mot. Nul n'échappe tout à fait à l'empor-

tement dès qu'il se heurte, et de là les rixes, événements admirables où l'on voit des hommes en paquet se heurter les uns aux autres, image de ce qui se passe en chacun d'eux. Sans idée aucune. Il n'est point nécessaire d'en supposer, si l'on comprend que la force est dans le muscle, et que toute excitation met le muscle en boule, non sans lutttes intestines, non sans contractures ; non sans resserrement des poumons, non sans grand travail du cœur vers qui le sang est chassé avec plus de force par l'effet des muscles resserrés.

Le régime de la curiosité, ou de l'exploration, est tout autre. Le jeu des muscles y est continuellement modéré par ces excitations variées et sans violence qui viennent des sens en éveil, surtout de ceux qui sont sensibles aux faibles attouchements du parfum, du bruit, de la lumière. Le spectacle, alors, compose l'homme, entendez qu'il ne cesse point d'esquisser toutes sortes d'actions selon la variété des choses, mais sans se jeter jamais sur aucune. L'instabilité est donc, si l'on peut ainsi dire, le propre de ce régime. Une étoile, par un faible contact sur les yeux, détourne un moment cette heureuse vie.

L'autre régime est tout d'imagination. C'est un genre d'irritation, et quelquefois fort pénible, mais qui ne vient ni des objets extérieurs qui agissent sur les sens, ni des actions musculaires mêmes. Il reste que ce soient les mouvements mêmes de la vie qui excitent les sens, et peut-être aussi les muscles, par une altération des sécrétions, par un encrassement, par une obstruction, par une surcharge. C'est encore l'irritation, mais prise à son niveau le plus bas. C'est ainsi qu'une fatigue de l'œil y attire une sorte de petite fièvre, qui excite de mille manières les éléments sensibles. De même le sang bourdonne quelquefois aux oreilles, ou picote à l'extrémité des doigts. Ces petites misères sont le principal de nos rêves. Tout homme paie tribut à l'imagination. Mais ceux qui ont, comme dit Stendhal, leur imagination pour ennemie, sont assez heureusement nommés bilieux. En eux les sécrétions et excréctions s'attardent, et instituent une inquiétude de fond sur laquelle les passions brodent. Aussi n'y a-t-il de constants que les bilieux. La variété des objets et des occasions ne peut les détourner de leurs affections propres. Ils sont assez occupés d'eux-mêmes pour se soucier des autres ; et, parce que c'est leur propre vie qui nourrit surtout leurs pensées, ils n'oublient point ce qui les a une fois touchés. Mais cette inquiétude sans action suppose, semble-t-il, un certain progrès de l'âge. Ainsi les quatre régimes paraîtraient et prendraient importance selon l'ordre même où on les trouve ici énumérés. Le texte de nos expériences serait donc tel : une somnolence, un emportement, une connaissance, une mélancolie ; mais la somnolence et l'emportement se rétréciraient avec l'âge, laissant toujours plus de place à la connaissance et au souvenir ; enfin l'expérience passée s'étendrait sur les yeux comme une ombre ou comme un brouillard. C'est ainsi que vieillissent toutes nos passions et même toutes nos pensées.

Livre IX : Les natures

Chapitre II

Le caractère

[Retour à la table des matières](#)

L'homme tient ferme sur des positions de hasard. Tel aime le boston et repousse le bridge. Ce n'est pas parce qu'un de ces jeux lui plaît ou que l'autre lui déplaît ; au contraire l'un plaît par ce décret qu'on s'y plaira, et l'autre déplaît par décret aussi. La plus grande folie serait de croire que dès la naissance on avait goût et aptitude pour l'un, aversion pour l'autre. Pourtant on ne se prive pas de le dire, et on ne manque pas de le prouver. Il y a une manière de repousser les cartes qui est bien plaisante ; dans le moment où l'on soupçonne qu'on pourrait s'y plaire, on se souvient qu'on a juré de ne pas s'y plaire. Nous gouvernons presque tous nos plaisirs. Mais cela ne sera pas cru aisément. En ce rôle qu'il a juré de tenir, l'homme est presque impénétrable. On l'entend, comme dit l'autre, gronder depuis l'escalier ; la porte s'ouvre ; c'est un acteur qui entre ; visage composé et affilé. Chevelure est comme per-ruque, et toute barbe est fausse. Cravate, costume, jugement, l'homme pousse en même temps tous ces accessoires. Il y joint encore un air de négligence. C'est la nature même. Ô tragédien ! Ô comédien !

Une des plus grandes scènes de l'histoire est cette rencontre du pape et de l'empereur, que le hasard a fixée en un moment éternel. Le prêtre fait arme de tout, se jette lui-même, et deux fois l'emporte sur l'adversaire le mieux gardé peut-être. Mais il l'a profondément oublié, aussitôt oublié ; et l'autre aussi ; ces choses n'instruisent que le témoin caché. Ce qui est caché ne figure point. La politesse exige que l'on cède aux menaces et aux promesses. Ainsi l'histoire s'est déroulée comme si ces mots n'avaient pas été dits. Tout ce qui pouvait arrêter l'offensive téméraire de Nivelles, en l'an dix-sept, tout cela fut dit ; on n'ose ajouter que cela fut pensé ; la pensée a besoin de lieu et d'efficace ; or les troupes et les munitions étaient en place et en mouvement. Ce que l'opinion attend est toujours fait. La politique, en son va-et-vient, offre l'image grossie de ce rapport étrange, d'après lequel nul n'a d'autre opinion que celle-ci, qu'il faut suivre l'opinion.

Il faut appeler imaginaire ce genre de contrainte. Mais on n'a pas fini de décrire l'imaginaire ; on n'épuisera point cet immense sujet. Je reviens aux frontières de l'individu, entre lesquelles sont renfermés ici les effets et les causes. Imaginer n'est point imaginaire ; c'est quelque chose de très réel, comme on voit dans le vertige, où il est clair que le corps commence réellement à tomber. La pensée pure, comme d'une chute selon une accélération donnée et une impulsion donnée, serait libre ; et toute pensée se fait libre autant qu'elle peut, par une manœuvre suivie et souvent fort rusée contre l'imagination. Mais l'opinion nous détermine, parce qu'elle est imagination. Penser c'est peser. Imaginer c'est tomber. La discipline de l'imagination dans la cérémonie a pour fin de remédier à cet entraînement ; c'est pourquoi le caractère y est surmonté. L'homme jure alors, mais de sa place et de sa fonction, non plus de son humeur. La liberté commence donc à naître à l'intérieur du manteau de cérémonie. Mais aussi ce genre de formation vient trop tard pour presque tous, et manque pour beaucoup. C'est selon l'ordre des affections que le caractère se forme ; c'est dans le cercle de la famille et des amitiés qu'il se fixe ; par les jugements ; cela se voit ; cela saute aux yeux. On se demande si l'effet des reproches, et même leur fin, n'est pas de nous rappeler à notre caractère, et de nous mettre en demeure de faire exactement ce mélange de bien et de mal que l'on attend de nous. Votre jeu est de mentir, et je vous le rappelle en annonçant que je ne vais pas croire un mot de ce que vous direz. Mais l'autre, par sa manière de dire le vrai comme si c'était faux, me somme à son tour d'être défiant. On fuit le brutal ; cela attire les coups, et en quelque façon les aspire, par ce vide promptement fait. Il est presque impossible que celui qui est réputé paresseux s'élance pour rendre service, car l'espace lui manque ; tout est fermé autour de lui ; nul n'attend rien de lui. Il ne trouve point passage. Il se heurte, il importune, dans le moment où il voudrait servir. « Toujours le même, dit-on de lui ; les autres ne sont rien pour lui. » Il le croit, il se le prouve, par la peur de se l'entendre dire.

Les paroles et les gestes ne sont point le tout. La muette, l'immobile expression des visages attend la muette et immobile réplique. Il y a comme un vide, de visage à visage, tant que la réponse n'est pas modelée comme il faut. Ainsi les yeux, le nez, la bouche, le menton, le port de la tête, il faut que tout

cela se conforme selon la place qui est laissée par le cercle des juges ; chacun a le visage qu'on lui permet d'avoir. Et c'est vainement que la pensée se retire ; elle est trop jeune encore, trop peu exercée à cette négation de l'hypocrisie que l'on nomme souvent hypocrisie. Il faut que la pensée avec les affections garnisse ce visage tiré et forcé. Tant que l'équilibre familial ne s'est pas établi, par tous les vides bouchés, par les contacts rétablis partout, et bien appuyés, il se produit une gêne et une attente. Stendhal dit d'un petit roi qu'il était l'homme du monde qui souffrait le plus de voir ses prévisions démenties. Mais toute famille a un roi et des ministres. Et, parce qu'ici les affections règnent seules, il n'y a point de remède aux jugements. Un grand-père, chef d'une importante tribu, se mettait en colère une fois le jour ; on attendait cette colère, on en guettait les premiers signes. Cette exigence est sentie de même dans les plus hautes fonctions de l'État. Louis XIV ne pouvait pas être indifférent à certaines choses ; cela ne lui était pas permis. Dans l'entre-deux, et parmi les moyennes affaires, l'attention étant moins soutenue et les affections moins vives, il est permis quelquefois de se corriger.

Les hommes se disent souvent méconnus dans leur famille même. Au vrai ils ne le sont que là. Ce n'est pas qu'on les juge mal, mais c'est qu'on les termine. Cet enfant agité méritait le fouet ; mais il ne méritait pas d'être consacré méchant pour toute sa vie. Nul ne mérite d'être ainsi jugé ; je dirais presque que nul n'en est digne. L'humeur, quelle qu'elle soit, n'annonce ni bien ni mal, mais plutôt une certaine couleur du bien et du mal. Un vif mouvement, une menace des yeux, cela peut accomplir la plus noble action, ou aussi bien la plus vile. Un de ces invincibles refus, une de ces fuites devant les signes, une de ces surdités et absences plus fortes que la colère, peut refuser violence aussi bien que pitié. Être bègue, cela peut servir à toute fin. On reçoit mieux ce qui est d'humeur que ce qui est d'esprit. On passe à chacun sa nature, mais non ses opinions. D'où un art de persuader, par l'invincible enveloppe, qui est ce qui termine toutes les affaires. Humeur facile ou difficile, c'est tout un. Le jovial ne tyrannise pas moins que le bourru. Le « nous verrons cela » de Grandet était comme un pli du visage. Louis XIV disait : « C'est un cas. » Mais souvent l'homme a vaincu avant de savoir ce qu'il veut. Le caprice des femmes, qui souvent porte au désespoir un homme bien épris, étonne par ce vide de l'esprit au-dedans du signe. Le signe est partout souverain ; mais presque toujours il y manque la pensée. L'enfant sait ce qu'il peut avant de savoir ce qu'il veut ; et plus d'un diplomate aussi obtient beaucoup, sans savoir d'abord au juste quoi. L'idée de gouverner vient donc bien longtemps avant qu'on sache seulement se gouverner. D'où cette vie familiale, étonnante par ceci que l'on y méprise tous les signes de la pensée, et que l'on y respecte tous les signes de l'humeur. Argan, par ses opinions, est ridicule ; mais son humeur fait loi. L'humeur est acceptée ; on s'en arrange, comme de la marée et du vent.

On approche par ce chemin de comprendre un peu un paradoxe assez étonnant, c'est que ceux qui n'ont point un peu de tyrannie par l'humeur n'ont jamais non plus de puissance. Je soupçonne que Marc-Aurèle n'avait point assez d'humeur ; c'est pourquoi sa femme et son fils se moquaient de ses

sublimes idées. Mais nul ne se moquait de Gœthe. Lisez ce que dit Heine de ce regard fixe ; certainement le grand homme en jouait, à la manière d'une coquette. C'est ainsi que l'esprit politique forge d'abord ses armes dans le cercle de la famille, avant de savoir ce qu'il en fera. Et il importe peu que l'on se laisse enfermer en un caractère, si l'on pense derrière les signes ; cette réflexion abritée est un des moments de la puissance. C'est pourquoi aussitôt au-dessus de l'humeur définie se place l'humeur gouvernée. Ici est le chemin vers la liberté. J'admire ce mouvement de Calyste dans Béatrix, qui cache la ruse sous un emportement de joie tout à fait naturel ; il entre, il tourne, il fait sonner le piano, il glisse son billet ; Félicité elle-même y est trompée. Mais ce n'est qu'un éclair de finesse. C'était, comme on dit, avoir de l'esprit ; mais, dans ces jeux de la forme et du mouvement, il faut avoir réussi bien des fois avant d'être capable d'entreprendre. Car nous ne nous voyons point nous-mêmes comme nous voyons les autres ; nous nous sentons confusément. Aussi le réel effet des apparences que nous jetons par notre nature est d'abord pour nous incompréhensible. Il nous faut avoir appris ce que les autres attendent de nous, avant de faire passer, sous ce bouclier, aussi ce qu'ils n'attendent pas. La sottise ne vient point tant d'une sotte figure, que de n'avoir point trouvé quel est justement le genre d'esprit qui ne la démentira point. La société nous apprend surtout à tirer le meilleur parti de ce que nous sommes. Au contraire, dans la solitude, on échappe bien, d'un côté, à ces jugements tyranniques qui exigent et obtiennent enfin ce qu'ils attendent, mais, d'un autre côté, on se prive de l'art d'être ce qu'on veut être sous le couvert d'être ce que les autres veulent. « On peut tout acquérir, dit Stendhal, dans la solitude, excepté du caractère. »

Avoir du caractère n'est point le même qu'avoir un caractère. Mais le double sens de ce mot doit nous avertir. Avoir du caractère, c'est accepter sa propre apparence et s'en faire une arme. Comme de bégayer, ou d'avoir la vue basse, ou d'un grand nez faire commandement ; aussi bien d'un petit. On fait autorité d'une voix forte, mais d'une voix faible aussi, d'un nasillement. Un boiteux peut être péremptoire ; on attend qu'il le soit. Le ridicule n'est que l'absence d'une pensée derrière ces signes impérieux. Toutefois si l'on se trouvait pourvu d'équilibre, et de bel aspect, sans aucun ridicule, il ne faudrait pas encore désespérer. Socrate usait indiscrètement de ce nez camus ; le beau Platon dut chercher d'autres moyens. Un orateur ne cache point ses défauts ; il les jette devant lui. J'ai souvenir d'un avocat sifflotant, et tout à fait ridicule ; mais il était redouté. Ses adversaires se moquaient de lui, et, par cela même, l'admiraient. On ne cite guère d'hommes puissants et libres qui n'aient conservé et composé ces mouvements de nature, de façon à s'ouvrir d'abord un chemin parmi les sots. Il n'y a qu'affectation au monde ; et cela est ridicule si l'on imite ; puissant au contraire, et respecté, et redouté, celui qui affecte selon sa nature. « Il t'est naturel d'être simple, disait quelqu'un, et tu affectes d'être simple. C'est très fort. »

Livre IX : Les natures

Chapitre III

L'individu

[Retour à la table des matières](#)

Le caractère nu retombe toujours à l'humeur nue. Cela vient de ce qu'il n'y a ni respect ni politesse dans le cercle des affections. On descend alors à se plaindre, ce qui est la plus basse manière d'aimer ; et, parce que l'amour se plaît à obtenir pardon, cela mène loin. Tout amour proche a donc beaucoup à pardonner, sans même compter l'âge ; ainsi il vieillit plus vite que le visage. Il vieillit selon l'approche, non selon le temps. C'est pourquoi chacun s'enfuit pour aimer. Absence compose, présence décompose. Le vrai pardon est à refaire la belle image, et ce n'est pas toujours facile. Le mot reconnaissance a ainsi deux côtés et deux sens admirables en un. Amour aveugle, comme on dit ; mais plutôt amour clairvoyant, par ceci qu'il suppose toujours le mieux. Un être qui n'a pas crédit ne grandit point. Ici l'amour mystique développe tout son être, qui va à se réfugier dans la pensée seulement. Ici sont les épreuves, et les longs voyages des chevaliers ; mais ce moyen héroïque n'est pas soutenu assez par la nature. Pour dire autrement, l'art d'admirer, qui est le ressort de notre espèce, ne se développe nullement dans les familles, où, au contraire, tout redescend au plus bas par mille causes. On se prend alors comme on est,

ce qui est se prendre au-dessous. Heureusement, et par les nécessités de nature, l'ordre humain impose un métier, une fonction, des devoirs que l'on croit mépriser. Par ces rencontres il se forme des amitiés, toujours jugées fragiles, et qui demandent des égards. Les amitiés de politesse, où la forme sauve le fond, sont un précieux modèle pour l'amour, qui se corrompt, au contraire, par un mépris des formes. Aussi l'amour a bien de la peine à vieillir en solitude ; et au contraire l'éclatant modèle d'une société parée, pourtant bien pauvre en comparaison, élève l'amour jusqu'à la pensée, par une religion des moindres signes. Les cours d'amour illustrent ces remarques ; et toute cérémonie est cour d'amour. Peut-être ne voit-on l'homme vrai qu'en cérémonie ; car l'humeur n'est point vraie. Ainsi jugé, de plus loin et mieux, en quelque sorte comme un portrait de lui-même, l'homme se sent mieux assuré de soi. Un roi, parce qu'il est presque toujours en vue et en spectacle, est mieux composé ainsi pour lui-même ; aussi ce n'est pas par hasard que les amours des rois sont modèles en la tragédie. Je dis même en intensité, car il faut une mesure et des annonces pour que la violence soit sentie ; enfin la musique n'est pas le cri. La pure violence est comme absente d'elle-même, faute de ce terme antagoniste. L'amour se connaît dans l'obstacle.

La fonction est une cérémonie continuée. Le métier aussi, quoique cela paraisse moins. Dès que l'homme est en place, comme on dit si bien, l'opinion autour ne cesse plus de le rappeler à lui-même. L'homme le plus simple et le plus borné, dès que l'on attend quelque chose de lui, il se hâte à le faire. L'attente de beaucoup d'hommes, et surtout dans une organisation divisée et serrée, fait le vide devant celui qu'on attend. Il est comme aspiré. Tous ces hommes dans la rue, c'est là qu'ils courent. Oui, fouettés par cette idée bien-faisante : « Si je n'y suis, qui le fera ? » Ainsi l'on se trouve défini, et obligé envers soi. L'ordre des travaux et le prix du temps, choses tyranniques en nos sociétés, est ce qui remplace l'ancien respect de religion, d'après lequel il fallait un homme qualifié pour faire la moindre chose. En des musiciens d'orchestre qui prennent place, on voit comme cela donne importance si l'on est attendu. L'héroïsme, quand la place est dangereuse, ne vient pas tout de là ; mais il est certainement soutenu, non pas tant par le cercle humain des spectateurs, comme on dit, que par une organisation où toutes les places sont distribuées, et tous les rôles. La peur, en toutes circonstances, vient de ce que l'on n'a plus d'ordres. Le mot ordre a plusieurs sens, et est bien riche. Qui ne reçoit pas d'ordres et qui ne participe pas à un ordre agissant ne saura jamais ce qu'il peut. J'ai lu le récit d'un sauvetage en mer, dangereux et presque impossible, et qui commençait d'étonnante façon. Les marins du bateau de secours étaient au cabaret, occupés à chanter et à boire, bien loin de tout héroïsme. La porte s'ouvre ; quelqu'un annonce qu'un bateau est en péril. Ils se lèvent, ils courent, et sont l'instant d'après à leur beau travail. C'est être assuré de soi. Le chirurgien ou le pompier, de même ; vifs et prompts, sans aucun genre de doute. Heureux celui qui répond de même, vif et prompt, à l'amour ou à l'amitié. Mais cela n'est pas commun sans le pli du métier et le chemin du devoir, tracé par le savoir-faire. L'homme est trop intelligent, communément, pour savoir ce qu'il aime. « Il faut à notre espèce, disait Clotilde de Vaux, des devoirs pour faire des sentiments. »

En ces sommations du métier, le caractère s'apparaît à lui-même, mais surmonté, mais relevé, mais redressé. Le courage, dans le sens plein, naît de ces expériences. Car les apparences invitent fortement l'homme à redescendre ; mais en revanche le métier le frappe tous les jours aux mêmes points ; l'épreuve le consacre. Celui-là, quand il dit moi, dit quelque chose. Et, puisque la corrélation est évidente entre individu et société, il faut appeler individu le caractère élevé et mis en forme par le métier ou la fonction. D'où naissent non point des ressemblances, mais des différences, par cette rencontre de la nature et de la fonction. Les différences informes ne sont pas même des différences. C'est de la même manière que l'uniformité de la mode fait valoir les différences.

Je reçois donc l'empreinte de la société autour. Mais cela ne veut point dire qu'elle me déforme ; au contraire, elle me forme ; c'est bien ma nature qui ressort, par cette pression ; ce regard est bien de moi ; mais ce qui le fait humain, c'est qu'il cherche dans l'ordre humain autour la réponse qui lui est due. Le roi a ce regard de roi, mais qui est bien pourtant le sien. Un regard fin, un sourire, expriment et cachent à la fois, devant mille témoins dont chacun occupe une place et prétend à quelque chose. Sans cette prudence du visage et du geste, toujours rappelée aussi par le costume, il n'y a point d'expression, si ce n'est de la vie nue, comme on voit en ces yeux d'animaux, qu'on veut dire beaux, qu'on ne peut dire beaux. Pareillement, il y a dans le sourire quelquefois une sorte d'emportement qui est viscéral, et qui défait un visage ; on en verra quelque trace et peut-être trop en des sourires peints par Vinci. Ce sont des signes qui n'ont plus de sens ; et, comme ils ne trouvent point réponse, mais portent le désarroi au contraire dans le cercle attentif, de tels sourires rompent la pensée. La finesse dans l'expression signifie surtout que l'on est assuré d'être compris. C'est par ce jeu savant que l'on se fait à soi-même un visage, et qu'en se montrant soi on est soi pour soi.

Non pas encore tout à fait soi. Presque tous les portraits sont achevés, et plutôt de souvenir que d'espérance, comme si la cérémonie terminait l'homme ; mais l'homme s'élance toujours. Chacun suit intrépidement un modèle adoré. Cette belle pensée que l'homme est un dieu pour l'homme va bien plus loin qu'on ne croit, dès qu'on la presse et dès qu'on la serre. Ici se trouve un des plus puissants ressorts de cette belle espèce, qui voit grand et qui se voit grande. L'admiration est un sentiment commun, je dirais presque universel, qui témoigne pour la conscience, et qui en même temps la forme. La misanthropie s'explique assez par là ; car, surtout dans la vie familiale, l'être admiré se montre et refoule le plus délicieux des sentiments ; d'où l'on vient aisément à mépriser. Au contraire, le propre de l'existence politique c'est qu'on y juge les hommes d'après les actions, toujours très supérieures à nos confuses hésitations. Les hommes sont ordinaires, et leurs actions sont souvent héroïques. Cela vient de ce que l'imitation travaillée donne aux actions communes une précision, une sûreté, une intrépidité admirables, comme on voit quand la pompe et l'échelle arrivent au bord de l'incendie. Nos actions valent donc mieux que nous, et elles semblent plus belles encore dans le récit. Il est aisé

d'admirer les types historiques et surtout légendaires, puisque c'est principalement l'admiration qui les a dessinés. Mais il faut dire que tout homme, dans les relations politiques, est légendaire. Plus grand que nature toujours. Dès que l'on se place à bonne distance, même les fautes prennent de la grandeur par cette irrésistible poésie. Je suis étonné, quand j'y pense, de cette application à admirer. C'est le mouvement d'esprit naturel, surtout chez les jeunes. C'est le premier bonheur de l'enfant, et comme une revanche de cette faiblesse, de cette petitesse, de cette dépendance qui lui est propre. Mais à tout âge nous sommes toujours assez humiliés par ce qui nous est trop près pour vouloir chercher consolation en ce que nous voyons d'un peu loin. J'ai connu peu d'hommes et peu d'enfants qui fussent disposés à se vanter. La modestie, dans son sens plein, est plus naturelle qu'on ne dit. Julien admire les hussards ; ce sont des héros ; mais eux n'en pensent point si long ; ils pensent à attacher leurs chevaux. Ce rapport humain est le plus beau ; il soutient l'espèce. J'ai vu beaucoup d'enfants qui vantaient leur père, leur frère, leur ami, l'élève fort en version. Beaucoup d'hommes simples racontent merveilles d'un camarade, d'un chef. S'ils sont ridicules, c'est par là qu'ils le sont. En dépit de faciles déclamations, il est naturel à l'homme de ne point tant s'estimer lui-même, et d'estimer les autres très haut d'après les moindres signes. Il faut répéter ici que chacun de nous, lorsqu'il entre dans un cercle nouveau, reçoit en provision un capital de sympathie, d'estime et d'admiration qui ne lui est pas disputé ; mais c'est lui-même qui le dissipe. Les gens sont malveillants parce qu'ils voient trop beau. C'est ainsi que les vertus d'un homme jeune, et même ses vices, viennent d'une admiration jurée. C'est à l'âge où il connaît fort mal les hommes, ainsi que les ressorts de leurs actions, qu'il se met à leur place, et les imite d'abord en ses pensées, ce qui transforme en maxime l'effet de l'occasion et de l'entraînement. Par quoi le jeune homme développe quelquefois une vie pire que celle qu'il imite, par une faiblesse, si l'on peut dire, résolue, et par des passions volontaires. Mais le plus souvent il se rend ainsi meilleur que les meilleurs, parce qu'il joint aux actions hardies l'intrépide résolution qui ne les accompagne pas toujours. Les vertus sont ainsi des copies dont on ne peut trouver l'original. Chacun imite un courage qui n'a jamais existé. Mais ce n'est point mensonge. Nous tirons de nous-mêmes le meilleur et le vrai de nous par ce moyen héroïque. Et l'admiration qui nous en revient ne contribue pas peu à nous soutenir. Non pas hors de nous-mêmes, car notre nature ne nous laisse jamais un moment ; mais au contraire ces exhortations des héros imaginaires, et les applaudissements aussi des spectateurs éloignés, nous font creuser en nous-mêmes, en vue de soutenir et de réparer cette trop brillante surface. Il est bon de vouloir paraître ; c'est un chemin vers être, et peut-être le seul.

Livre IX : Les natures

Chapitre IV

L'homme

[Retour à la table des matières](#)

Le pouvoir de surmonter est tout l'homme. Cela paraît dans ses moindres pensées, car elles ne sont pensées que par là. Qui pense ce qui semble, comme il lui semble, celui-là ne pense point du tout. Qui croit absolument ce qu'il croit ne croit même plus. Descartes, en son fameux doute, n'a rien fait que penser ; et c'est en cela, en cette action même, qu'il a distingué l'âme du corps. Il a pensé en héros ; il a laissé une plus grande distance entre ce qu'il croyait et ce qu'il voulait croire ; il a pris plus de recul que le commun ; ce refus est le plus grand refus qu'on ait vu. Mais le moindre de nous refuse ; la plus simple pensée refuse ; par exemple, que les colonnes du temple aillent en diminuant, comme elles semblent, il le refuse. Voir, seulement voir, c'est croire et en même temps refuser de croire. Cette élasticité du vouloir est ce qui creuse le monde. Ainsi il n'y a point un état des choses que l'homme reçoive tel quel, ou bien il dort. Nos pensées mûrissent donc toutes par ce doute hyperbolique ; elles ne sont pensées que par ce mouvement. Pareillement ce refus de s'approuver, de s'achever, de se signer, est ce qui achève l'homme. Vieillesse revient à l'enfance, par s'accepter comme elle est. Par le poids de nature, pensée adhère à croyance, et s'y perd, croyance adhère à action et s'y perd. La

pensée de la taupe est au bout de ses griffes. Ainsi le vieillard le plus vieux cherche sa pensée au bout de ses mains. Au contraire le geste pensant refuse de prendre. Le penseur bondit en arrière, échappe, craint même la preuve.

Montaigne sait bien décroire, comme il dit ; mais, attentif en même temps à tout croire, il trompe par là. Il est presque impossible de démêler ses pensées ; toutefois il n'y a point de doute sur ceci, qu'elles sont des pensées ; c'est qu'aucune de ses pensées n'est sa dernière pensée. Son dernier mot peut-être, « Il n'en est rien », est profondément caché dans son œuvre. Cherchez-le, vous qui savez lire. Platon, avec bien plus d'art, assure et s'échappe encore mieux. Descartes, au rebours, tromperait par le solide de ce qu'on veut appeler quelquefois ses erreurs. Mais quelle étourdissante lumière en ces titres marginaux, à la troisième partie des *Principes* : « Qu'il n'est pas vraisemblable que les causes desquelles on peut déduire tous les phénomènes soient fausses. - Que je ne veux point toutefois assurer que celles que je propose sont vraies. - Que même, j'en supposerai ici quelques-unes que je crois fausses. » Voilà l'esprit.

Le cœur n'est pas autre. Ici même le commun admire et s'y retrouve. Il n'est point d'amour si l'on consent à aimer seulement comme on aime. Félicité des Touches, dans la *Béatrix* de Balzac, est un bon modèle de ce refus d'aimer en un sens, mais pour aimer mieux. Et le cri de Goethe est connu : « Si je t'aime, que t'importe ? » Pourquoi citer encore Rodrigue et Polyeucte, tous deux assurés d'aimer justement quand ils renoncent, on devrait dire juste autant qu'ils renoncent ? Et le second même par doctrine ; mais c'est l'homme qui a fait la doctrine selon les propres démarches de son cœur. Revenons de ces héros. Il n'est point d'amour si petit qui ne trouve assurance en la partie de lui-même qui est choisie, contre l'autre. Tout l'art d'aimer est en cette libre méditation qui conduit d'émotion à passion, et de passion à sentiment, par le même mouvement qui fait nos pensées. Qui se livre à l'émotion se perd dans l'action ; qui se livre à la passion se perd dans l'émotion. C'est pourquoi j'oserais dire, après Descartes, que l'animal ne sait point souffrir. Cela revient à dire que hors de la plus haute conscience il n'y a point de conscience du tout. Napoléon fut grand lorsqu'il dit à son biographe, aux premières heures de la prison et de l'exil : « Vous voyez un homme qui ne regrette rien. » Mais, selon mon opinion, de même que la moindre vertèbre ressemble à l'animal entier, de même chaque épisode, et même le plus court, des pensées, des sentiments et des actions de ce grand homme, se termina de même, et fut puissant par ce recul ; car le bon frondeur ne suit pas la pierre.

Voyez maintenant comme il s'élance à refuser. Je ne crois pas que l'enfant boudeur soit une petite chose. Grande chose au contraire. L'enfant prend ici sa mesure d'homme, et, selon cet orgueil d'homme non encore délivré, il choisit aussitôt le plus difficile. Il surmonte en choisissant d'être pire qu'il n'est. Cette obstination, se retrouvant d'âge en âge, est ce qui fera les démons ; ils courent plus loin et plus vite qu'on ne les pousse, et cela est assez beau. Telle est en tout homme la part du crime et du désespoir. Mais s'il n'arrive à juger que cela même est de peu, et derrière lui, il ne grandira point. D'autres, par première réflexion, grandissent trop vite, en partant de ce point de l'adolescence où l'on

juge que rien n'importe et que rien n'intéresse. D'où la guerre, qui les guette en leur état sublime, les précipite quelquefois. En quelques heures alors, ou peu s'en faut, ils mûrissent au métier, et encore le dépassent, et même, quelquefois, ont le temps de vieillir jeunes avant de mourir. Ceux-là ont su promptement ce qui importe beaucoup et ce qui n'importe guère. Ceux que le hasard tire de là sont marqués d'indifférence contemplative, mais trop tôt. Entre eux, et en eux-mêmes aussi, je suppose, il se fait de véritables dialogues des morts, et une lumière élyséenne.

Même dans la paix l'action de guerre met ses marques sur l'homme, mais adoucies et mieux ménagées. L'amour, qui le repousserait au monastère, est justement ce qui le retient et l'engage dans les voies du travail. Car la femme, selon son génie propre, a fixé ce qu'il faut, bien avant de savoir ce que l'on peut, quand ce ne serait que par les enfants. Voilà donc l'homme engagé en tous commerces et apprenant à s'ennuyer sans y faire attention. Le romanesque, par cette opposition, trouve à vivre sur lui-même et sans se dépasser trop. L'action discipline les pensées selon les contours du métier. Ainsi elles ne se développent plus selon cette lumière de réflexion dont le cône s'étale sans rencontrer d'objets ; au contraire, elles se projettent sur les choses et sur les hommes, et s'y diviseraient et réfracteraient en poussière de pensées ; mais l'amour les éclaire toutes et les marque de souvenir. Chaque heure est donc ornée pour elle-même, comme la pierre par le maçon et la poutre par le charpentier. Toute pensée meurt à l'œuvre, et meurt jeune, comme on meurt à la guerre. C'est par là que la force de travail porte la société, comme la mer porte le navire, toujours menaçant et toujours retombant. Telle est l'expérience en sa poésie courte. Ce n'est toujours que renoncer ; mais ce n'est pas peu de chose que de renoncer. Il faut que chacun y vienne, et jusque-là jeunesse méprise sans faire. Mais mépriser en faisant, c'est provision de courage. Et, en même temps que l'homme s'arrange de persévérer sans espoir, l'opinion lui revient, cette étonnante opinion qui se nourrit des œuvres, et toujours choisit pour louer le moment même où l'artisan se passe de louanges. Ainsi, à qui se résigne à vivre au-dessous de soi, le succès vient par des causes qu'il n'avait pas remarquées. C'est pourquoi il y a de la vanité dans la vanité même ; car elle est feinte presque toujours, et de politesse, et cela n'est pas sans grandeur. Le mépris du mépris vaut bien récompense. Tous les travaux en ce monde humain, tous les échanges, et cet équilibre souple qui assure la vie commune un jour après l'autre, tout cela n'est possible que par l'attention des amours sans ailes. Quand on y regarde, il faut bien que l'on aime ces amours sans ailes. Mais cela est d'un autre âge.

L'épreuve donc est la même pour tous ; en même temps qu'on accepte les autres et leur humeur, et ce caractère de l'époque, et cette marque d'individualité que les échanges et les travaux nous donnent, il faut, par les mêmes leçons, s'accepter soi ; mais non point se limiter à soi. Certes il faut être Descartes pour ne point mépriser ce qu'on croit, et en même temps ne le point croire. Mais tout homme est Descartes un peu ; c'est par là que Descartes est grand. D'après ce modèle chacun grandit par un refus de s'engager tout, mais par un serment aussi de se sauver tout. Seulement il faut le temps pour

s'accoutumer à soi et se pardonner. Cette réconciliation est propre à l'âge mûr, et très naturellement par cette position de juge où vous renvoient les enfants de vos enfants. C'est alors que le contemplatif se montre dans les discours, ainsi que ces belles métaphores qui sont comme un sourire à l'enfance. Par ces mouvements l'enfance elle-même revient au visage. Et puisque toute vie pleine se confirme d'âge en âge par une économie et en quelque sorte par un solennel ajournement des pensées, il faut bien qu'enfin on les retrouve toutes, mais avec les ornements de l'humeur refoulée. On dit bien que l'expérience parle par la bouche des hommes d'âge ; mais la meilleure expérience qu'ils puissent nous apporter est celle de leur jeunesse sauvée.

Livre IX : Les natures

Chapitre V

Vouloir

[Retour à la table des matières](#)

Tout choix est fait. Ici la nature nous devance, et jusque dans les moindres choses ; car, lorsque j'écris, je ne choisis point les mots, mais plutôt je continue ce qui est commencé, attentif à délivrer le mouvement de nature, ce qui est plutôt sauver que changer. Ainsi je ne m'use point à choisir ; ce serait vouloir hors de moi ; mais par fidélité je fais que le choix, quel qu'il soit, soit bon. De même je ne choisis pas de penser ceci ou cela ; le métier y pourvoit, ou le livre, ou l'objet, et en même temps l'humeur, réplique du petit monde au grand. Mais aussi il n'est point de pensée qui ne grandisse par la fidélité, comme il n'est point de pensée qui ne sèche pas le regret d'une autre. Ce sont des exemples d'écrivain. Revenons au commun métier d'homme. Nul ne choisit d'aimer, ni qui il aimera ; la nature fait le choix. Mais il n'y a point d'amour au monde qui grandisse sans fidélité ; il n'y a point d'amour qui ne périclite par l'idée funeste que le choix n'était point le meilleur. Je dis bien plus ; l'idée que le choix était le meilleur peut tromper encore, si l'on ne se jette tout à soutenir le choix. Il n'y a pas de bonheur au monde si l'on attend au lieu de faire, et ce qui plaît sans peine ne plaît pas longtemps. Faire ce qu'on veut, ce n'est qu'une ombre. Être ce qu'on veut, ombre encore. Mais il faut

vouloir ce qu'on fait. Il n'est pas un métier qui ne fasse regretter de l'avoir choisi, car lorsqu'on le choisissait on le voyait autre ; aussi le monde humain est rempli de plaintes. N'employez point la volonté à bien choisir, mais à faire que tout choix soit bon.

Nul ne se choisit lui-même. Nul n'a choisi non plus ses parents ; mais la sagesse commune dit bien qu'il faut aimer ses parents. Par le même chemin je dirais bien qu'il faut s'aimer soi-même, chose difficile et belle. En ceux que l'on dit égoïstes je n'ai jamais remarqué qu'ils fussent contents d'eux-mêmes ; mais plutôt ils font sommation aux autres de les rendre contents d'eux-mêmes. Faites attention que, sous le gouvernement égoïste, ce sont toujours les passions tristes qui gouvernent. Pensez ici à un grand qui s'ennuie. Mais quelle vertu, en revanche, en ceux qui se plaisent avec eux-mêmes ! Ils réchauffent le monde humain autour d'eux. Comme le beau feu ; il brûlerait aussi bien seul, mais on s'y chauffe. C'est ce que le catholicisme exprime énergiquement et même durement par la doctrine du salut personnel ; et Comte ne devait point reconnaître ici l'égoïsme. Nul ne peut rien de mieux pour les autres que de se sauver soi. Comme il est évident dès qu'on veut instruire les autres ; il faut s'instruire soi, et toujours et encore s'instruire soi. Mais de ce chef égoïste auquel nous pensions, roi, ou père, ou époux, ou frère, qu'attendent et qu'espèrent, souvent en vain, ses sujets autour, sinon qu'il soit heureux de lui-même ? Empruntant la métaphore théologique je dirais : « Si tu veux prier pour eux ne prie pas comme eux. » Ici est le monastère. J'ai connu que le seul pas d'un homme qui médite peut enseigner la sagesse.

Nous voilà ramenés chacun à nous aimer. C'est le plus beau, le plus rare et le plus difficile. « Ne sois point droit, mais redressé » ; cette maxime des Stoïciens étonne. Beaucoup d'hommes ont en eux une partie haute et éclairée, qui ne fait rien. Âme séparée. Il semble, comme Comte l'a vu, que nos dispositions les plus éminentes manquent de sang, en quelque sorte, si elles ne le reçoivent de quelque fonction inférieure et voisine. Par exemple l'ardeur d'un avocat reçoit toute la force du sang ; le désir de voir la justice régner sur toute la terre est naturellement anémique à côté. L'amour de la justice est ainsi en presque tous, qui se dépense à juger les autres, mais qui cède toujours devant l'intérêt et devant les passions. Cette justice n'est pas incorporée. Or je vais dire ici une chose qui étonnera. Je crois qu'une telle justice, qui est d'abord en idée, et hors de nature en quelque sorte, ne peut point du tout être incorporée. Les idées ne savent point descendre ; elles ne peuvent que s'élever de la nature, et autant qu'elles élèvent la force de nature, elles sont efficaces. Pour mieux dire elles ne sont point idées sans cela. Chaque homme à tout instant se redresse, mais il me semble que la vraie sagesse se redresse moins vite, élevant alors tout l'homme. La nécessité d'être enfant d'abord nous tient assez. Mais aussi le sommeil, chaque jour de nouveau, nous plonge dans la première enfance ; et l'heureux repos à chaque instant de même. D'où nous devrions comprendre que toute idée sort d'enfance et y retombe, et que la pensée d'un vieillard traverse tous les âges avant de s'offrir, si du moins elle est encore une pensée. Enfin il ne sert pas de savoir, si l'on n'a ignoré d'abord ; et ignorer doit être quelque chose. Si notre idée vraie n'est pas le redressement d'une idée

fausse, et tout près d'elle, je dirais même vêtue d'elle, l'idée vraie ne tiendra pas plus à moi qu'un chapeau ou qu'un vêtement. Laissant donc le nom du raisonnement, tant décrié, à la pensée qui va de haut en bas, disons que le jugement va de bas en haut toujours, et d'enfance à maturité à tout instant.

On appelle amateur celui pour qui la recherche du beau n'est point de métier, et ce mot n'est jamais pris favorablement. Aussi voyez-vous que l'amateur choisit, et que son goût va toujours descendant de ses idées à ses actions ; mais la nature ne se laisse point conduire aisément par des idées étrangères. D'où vient que, par cette règle du goût prise au-dessus de soi, il ne peut jamais ajuster sa nature à son goût ; d'où, quand l'humeur parle, des erreurs souvent étonnantes. L'artiste vise moins haut, mais il ne vise aussi qu'à ce qu'il fait. Bien loin que le goût veuille ici donner sa règle à la nature, c'est, tout au contraire, la nature qui donne la règle, et qui la donne par l'œuvre. L'amateur voudrait descendre de juger à faire, mais ce chemin va contre le cours des âges. Il ne manque pas non plus d'amateurs de justice, qui déraisonnent en leur propre cause. Et que peut l'humanité contre les passions guerrières ? Non point abolie certes, mais faible. Le haut de notre être est faible, trop loin de la terre. Il y a sans doute plus de justice dans un juge que dans un moraliste ; moins pure, il est vrai, mais plus efficace. Et l'humanité dans le médecin n'est plus cette grâce de luxe, sensible aux moindres souffrances ; mais le métier lui donne force et exigence ; car ce n'est point la pitié qui pousse le médecin à prendre sur ses repas et sur son sommeil ; c'est plutôt le savoir-faire. Enfin la bonne volonté ne manque point ; mais c'est la puissance qui manque, entendez la volonté enracinée. Comme la vertu d'une plante est en elle, et non pas empruntée, ainsi la vertu de l'homme.

Il est vrai aussi, comme disait fortement Platon, qu'il faut que l'âme se sépare du corps, entendez il faut que le jugement reste libre et non point pris dans la fonction ou le métier. Finalement la vraie personne doit être détachée, et prendre l'inférieur comme instrument. Rien de ce qui est dit moi n'est moi. Ce refus est la pensée. Mais aussi ce qui est refusé est objet, et il n'y a point de pensée sans objet. L'existence est ce qui est refusé, qui porte tout. Serait-il astronome, s'il ne voyait le soleil à deux cents pas comme vous et moi ? Notre richesse est donc d'erreurs déposées. Plus donc nous nous tenons près de nous-mêmes, plus nous nous revêtons de cette coquille de demi-vérités que nous rejetons sans cesse de nous, plus aussi nous développons notre vraie puissance, renvoyée à elle-même et concentrée par ces murailles du métier. Cela revient à dire que l'on ne peut vouloir que ce qu'on fait, et enfin que l'art de vouloir est à continuer quelque chose. Dans un avoué comme le Derville de Balzac, il y a un jugement libre à chaque démarche, et du sublime diffus. Ces petites réactions changent l'ordre humain plus qu'on ne croit. Souvent nous trouvons dans un homme la marque visible d'une puissance dont les effets échappent. Il ne faut donc point s'élancer hors de soi. Marc-Aurèle n'a pas abdiqué ; c'est qu'il savait mépriser. Le défaut d'éducation, dans le sens ordinaire de ce mot, sens riche et plein, se fait voir par le mépris prématuré des liens sociaux et majestés sociales. Ce défaut apparaît en Rousseau, qui n'eut jamais, si ce n'est à Venise un court moment, une situation sociale assez

près de lui quoique au-dessous. Aussi voit-on qu'il retombe toujours à l'humeur. Humeur trop loin de lui. Il faut que la politesse habille l'humeur et la présente à l'esprit roi. Que Rousseau s'élevât haut, cela était utile à d'autres, mais non pas à lui ; et le haut de son âme n'a jamais pu rentrer assez dans ce corps misérable. Or, je crois savoir, d'après la vie qu'il eut à Venise, que la fonction eût discipliné l'humeur. Il est vrai que ce sage, travaillant alors plus près de lui, serait devenu quelque conseiller fort savant et fort prudent, utile en son temps et maintenant oublié. Heureux qui change en demeurant.

Ce que j'ai à dire maintenant de la modestie tiendra en peu de mots, comme il convient. Car c'est principalement un état des muscles ; oui, un état aisé et délié, une amitié avec soi. Comme le maître d'escrime enseigne aux apprentis, qui ne le croient point, que le vrai moyen de frapper vite n'est pas de se tendre, mais de se détendre ; comme le maître de violon enseigne à l'apprenti, qui ne le croit point, que la main ne doit point serrer l'archet, si l'on veut conduire, étendre, élargir le son ; ainsi je veux enseigner à l'apprenti de n'importe quel savoir qu'il ne doit point se raidir ni s'étrangler par les signes de l'attention et du désir. Il ne me croira pas, et le maître non plus ne me croira point, lui qui serre la gorge, élève la voix, et bientôt crie, dès qu'il veut former une idée. C'est que ce n'est pas une petite science, ni facile, que de savoir vouloir, et presque tous commencent par serrer les dents. Au contraire c'est par gymnastique et musique comme voulait Platon, que je me dois accomplir.

Par opposition à l'attention étranglée, je veux appeler attention déliée cette simple, libre et puissante modestie que l'on remarque dans les bons écoliers. Aussi mon avertissement n'est point : « Faites attention, regardez-moi, serrez les poings et mordez-vous les lèvres », mais au contraire : « Ne prétendez point ; laissez mûrir, nous avons le temps. Sourions. Ne courons point. L'idée s'enfuit ; elle reviendra, et nous la verrons alors au visage. » Si j'étais maître de chant, je n'aurais même pas ce discours à faire ; ce serait assez d'écouter ; car la moindre envie de plaire fait une écorchure sur le son. Voilà par où j'ai compris pourquoi Platon prend la musique comme une gymnastique plus subtile et plus puissante. Une belle vie serait, donc comme un beau chant. À travers les saisons et les âges, et sans jamais choisir un autre état que le sien, de l'ordre des choses, de l'ordre humain et de son petit monde, la modestie espère beaucoup et tout. Ainsi en son être réfugiée, prêtant sa forme libre aux vents de ce monde, au métier, aux fêtes, aux malheurs, elle pressent la plus grande idée peut-être que l'on ait dite, et qui est de Comte, c'est que les variations possibles sont toujours très petites par rapport à l'ordre, et qu'elles suffisent. De tes défauts et même de tes vices, fais donc une vertu qui y ressemble.

Livre IX : Les natures

Chapitre VI

Un homme libre

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui étonne le plus la jeunesse, c'est de trouver dans le même homme, avec la foi jurée et même une complaisance à croire, une partie aussi de jugement qui est fort exacte sur les preuves, et une autre encore qui sait les renvoyer toutes, et reprendre toute question comme si elle était la première et neuve. Ce contraste se remarque en Platon, en Montaigne, en Descartes, en même temps qu'un tranquille et puissant équilibre entre la vie et la pensée. Toutefois cette paix de la personne n'est pas obtenue en chacun par les mêmes moyens. Ce qu'ils accordent à la coutume, aux nécessités politiques, enfin à leurs propres passions et à celles d'autrui, dépend de l'époque, de la situation, de la fonction et de l'humeur ; et ce mélange est ce qui donne à leurs pensées sécurité et consistance, bien au delà de ce que l'accord de la pensée avec l'objet peut promettre au plus savant. Une physiologie de la pensée doit rendre compte de ces solutions de fortune, d'après une juste appréciation des conditions et préparations qui portent la pensée. Les âges signifient qu'il faut croire avant de savoir ; la structure signifie que tous les âges doivent vivre ensemble, et qu'enfin nos erreurs doivent être sauvées. L'union de l'âme et du corps est donc le chef-d'œuvre de la personne, et c'est en ce sens que chacun

est juge du vrai. Il y a un ordre des vérités selon la preuve, qui est inhumain ; il y a un ordre des vérités selon les âges et les natures. La preuve ne peut pas savoir si la place lui est faite comme il faut en celui qui l'écoute ; de cela, c'est le sentiment qui nous avertit. Ainsi l'art de penser est double.

Pour tout dire, un homme qui pense fait attention non seulement à deux conditions, mais à trois. Car premièrement il veut s'accorder à l'objet ; une part de la preuve vise toujours là ; mais il ne faut point dire que l'objet nous presse tant. Outre qu'il est impossible de tout savoir, outre qu'il y a dans ce monde des milliers de vérités que l'on se passe très bien de savoir, et qu'enfin la curiosité, sans autre intérêt, n'est pas si impatiente qu'on le dit, il est encore vrai que chacun doit prendre parti d'agir avant de savoir ; ainsi l'on peut remettre, et il est même sage de remettre toutes les fois que l'on se sent pressé. D'autre part, il y a des vérités qu'on ne cherche point et qu'on n'aime point, ou même qu'on repousse, comme on refuse certains aliments ; et ce sentiment signifie quelque chose. Enfin tout homme qui pense veut s'accorder aux autres, et cette condition semble la plus importante. On ne s'instruit point si l'on refuse de s'accorder ; on ne pense point en solitude sans faire comparaître des témoins éminents ; dans le fait il n'y a point d'autre méthode de penser que de lire les penseurs. Or, puisqu'ils ne s'accordent pas à première vue, c'est encore une raison de ne se point jeter sur les opinions comme un affamé. Mais cette comparaison n'est point suffisante. Le sage connaît plus d'une manière de recevoir des pensées ; il en peut faire le tour et même y pénétrer avant de prendre le parti de les faire siennes. Faute de cette prudence, on viendrait à un égarement et une instabilité insupportables, dont une ample culture peut seule nous garder. C'est sans doute par crainte de la précipitation, et des sottises sans mesure qui la punissent aussitôt, que l'homme tient ferme et par précaution à ce qu'il a toujours pensé, ou à ce que l'on a toujours pensé. Il faut redire ici qu'on n'estime pas communément beaucoup ceux qui changent aisément d'opinion et de parti. Ce sentiment est juste.

Telle est la prévention ; mais ce n'est que l'écorce de l'âme. En dedans je ne crois point qu'il y ait de prévention, mais plutôt la résolution ferme de penser tout près de soi. Comme le courage est tout voisin de la colère, et ne s'en sépare point, la colère aussi est toute voisine de la peur ; elle en garde la teinte, mais c'est trop peu dire, elle en garde tout. De même les vérités réelles sont des erreurs redressées, on voudrait dire conservées, on dirait mieux encore retrouvées. Peut-être n'ai-je pas exorcisé tout à fait le fantôme tant que je ne sais pas le faire revenir ; c'est confirmer la croyance. Ce mouvement est bien caché. Peut-être ne se voit-il en clair que dans l'espèce, non pas seulement par ce passage de l'astrologie à l'astronomie, qui n'est qu'ingrat, mais par ce retour de réflexion qui est la piété de Comte, et qui retrouve la pensée dans le mythe. Sans doute c'est Hegel qui a le plus fortement renoué tous les âges, conduisant à maturité toute la jeunesse de l'espèce, et même toute son enfance. Car il est vrai, finalement, que les Titans, ces dieux de boue et de sang, donnèrent l'assaut à l'Olympe politique ; il est vrai aussi que ces dieux vaincus ne furent rien autre chose après cela qu'un Etna fumant, force jugée. Il est vrai aussi que l'Olympe politique fit voir d'autres crimes de force, et appelait un

autre juge, enfin que la forme athlétique devait être surmontée. D'où l'on comprend qu'il ne faut rien changer des mythes, si l'on veut les comprendre, et c'est ce que Platon déjà nous enseigne. Mais il faudrait presser encore une fois selon sa forme le mythe de la caverne, qui est le mythe des mythes, enfin l'imagination non plus réglée mais réglante. Nous sommes tous en cette caverne ; nous ne voyons et ne verrons jamais que des ombres. Le sage se sauve d'abord de croire, par le détour mathématique ; mais il reviendra à sa place d'homme ; il y revient d'instant en instant ; entendez qu'il ne la quitte point, les yeux fixés un moment ailleurs, mais revenant là. C'est un voyage d'esprit que Platon propose ici au captif ; c'est l'attention seulement qui rompt les liens du corps, et qui s'exerce à penser selon un autre ordre ; c'est dans la caverne même qu'elle s'élance, composant d'abord des ombres ébarbées, qui sont les figures mathématiques, et de là s'élevant aux modèles du bien penser, qui sont les idées, et enfin à la règle du bien penser, qui est la règle du bien. Dès lors, et semblable à celui qui a passé derrière le petit mur et qui a surpris le secret du montreur d'images, le sage sait revenir aux premières apparences, ouvrant tout grands ses yeux de chair ; et de là il remonte aux formes véritables, que les ombres lui font voir, qu'elles font voir à tous, sans une erreur en elles, par une erreur en eux, qui est de ne point connaître assez leur propre loi. Les ombres sont toutes vraies, comme elles paraissent. Toutes les ombres d'un homme expliquent la forme de l'homme, et en même temps la caverne, le feu, et la place même de l'homme enchaîné. Je n'ai point cru que cette ombre arrondie et cette autre ombre dentelée fussent le signe de la même chose ; je n'ai pu le croire ; je devais pourtant le croire. Ainsi les affirmations et les négations sont ensemble pardonnées. Ensemble la révolte des Titans et les sévérités du dieu politique. Ensemble les passions, et la raison aveugle, et encore l'autre raison téméraire qui les jugea. Tout est vrai en sa place ; et, par ce refus de refus, le monde existe, pur, fidèle, et tout vrai. Je veux donc conter comment une ombre, jusque-là incompréhensible, prit place parmi les choses de ce monde et les confirma.

C'était un administrateur éminent, fort réservé, d'antique politesse, savant, scrupuleux, et, autant que l'on pouvait voir, respectueux de tout. Il suivait la messe. Conservateur en tout, il ne montrait d'autre passion qu'une sorte d'impatience à l'égard des méditations sur la politique, qu'il jugeait inutiles et même dangereuses. Tous ses actes étaient marqués de modestie. Toutefois il joignait à une rare puissance de pensée, visible en quelques opuscules justement célèbres, une puissance pratique dont les ressorts ne se montraient point. Quoiqu'il vécût loin des intrigues, et qu'il eût des chefs sur lesquels l'intrigue pouvait tout, néanmoins il se montrait juste et inflexible en ses fonctions, sans égards pour personne, et ses volontés avaient valeur de décret royal. Je n'ai observé qu'une fois cette puissance sans appui visible. Mais il faut achever le contour de l'ombre. Sur la fin d'une longue vie, il monta quelques étages, portant son petit bagage d'écrits, afin d'être reçu dans l'Académie des sciences morales ; non point à ce que je crois par ambition, mais plutôt pour ne point marquer de mépris à ces messieurs. Discret, secret, et bientôt replié et fermé devant la hardiesse juvénile qui parle avant de savoir. Je guettai plus d'une fois autour de ce royaume si bien gouverné, où je n'avais pas entrée. Un jour

je pus deviner quelque chose de cette police intérieure, et je veux dire ce que j'en sais.

Deux ou trois sociologues avaient parlé sur la morale, disant que la société était le vrai dieu, et que toute conscience droite recevait, de l'ordre politique, par un sentiment puissant et immédiat, des ordres indiscutables. Ils montraient ainsi, et déjà mettaient en doctrine, cet appétit d'obéir que la guerre a fait éclater un peu plus tard en presque tous. Je connaissais le refrain, mais j'attendais l'avis de mon philosophe ; car je le voyais écoutant ce jour-là avec une attention qui annonçait quelque chose. Il parla enfin, et à peu près ainsi : « J'avoue, dit-il, que je suis bien éloigné d'entendre les choses de la religion et de la morale comme vous faites. Car je connais et j'éprouve ces contraintes extérieures de l'opinion, des mœurs, et des institutions ; je m'y conforme pour l'ordinaire et dans tous les cas douteux, ayant le sentiment vif de ce que vaut l'ordre tel quel, et que les traditions enferment plus de sagesse encore qu'on ne peut dire ; mais, avec tout cela, je ne puis dire pourtant que je me soumetts à ces règles extérieures ; bien plutôt il me semble que quelque chose en moi se refuse absolument à obéir et à se soumettre, mais au contraire se reconnaît le devoir de tout juger et le droit de tout refuser. Enfin il y a un autre ordre, de valeurs, que je ne puis changer. J'ai recours à l'esprit en son plus intime, toujours. Finalement le pouvoir de douter remet cet ordre de société à sa vraie place, qui n'est point la première ; enfin il n'obtient jamais le dernier respect, que je garde à la seule autorité de l'esprit. Il se peut que la morale se place entre deux, subordonnant déjà le commandement extérieur à un autre. Mais, pour ce que j'appelle religion, je n'y trouve aucune espèce d'égard pour les puissances, quelques titres qu'elles montrent. Au contraire la prière est le mouvement intérieur qui écarte les puissances, ce qui en appelle à la vraie puissance, laquelle n'est connue et sentie que dans le plus secret de l'esprit. Cette solitude donc, et même dans le temple, c'est le moment de la religion. Vous voyez, ajouta-t-il en souriant, que nous ne sommes pas près de nous entendre. » Les autres montraient le visage du marchand qui ne vend pas. Mais pour moi, qui n'étais que spectateur, ce discours ne fut point perdu. À mesure que je le retournais de mille manières en mon esprit, et que j'en habillais de nouveau cette nature d'homme si étrangère à mon humeur et même à mes pensées, je comprenais mieux cette liberté cachée au centre de l'obéissance, gouvernant l'ordre inférieur au lieu de le troubler, et par ce moyen, que Descartes eût approuvé, remuant mieux la masse humaine, et l'élevant plus haut peut-être que ne peut faire cet esprit de révolte, toujours en risque de soulever les passions contre l'ordre, comme Platon craignait.

Livre IX : Les natures

Chapitre VII

Goethe

[Retour à la table des matières](#)

Ce que vaut une idée dans le commun patrimoine, c'est la preuve qui le dira. Beaucoup d'hommes travaillent à cet ajustement ; ainsi l'humanité apprend toujours, et nécessairement abrégé. On conçoit un univers d'abrégés, qui est effrayant. Cependant n'importe quel enfant naît nu et sauvage. L'âge de pierre est mis en demeure de pousser d'étonnantes machines, et de penser des abrégés, autres machines. Chose digne de remarque, la peau des bêtes est encore le meilleur vêtement, et le plus recherché. La danse, la musique, la poésie, vêtues de peaux de bêtes, font leurs rondes au premier soleil ; et, sous les porches en forme de cavernes, l'homme oublie les idées et se prend à penser. Il rime encore, comme rimaient les anciens proverbes ; il applaudit encore en battant des mains ; l'ode à la joie de Beethoven ressemble à l'acclamation immémoriale plus qu'on n'oserait dire. Les sources chantent au poète. Le chêne au vent est toujours l'oracle. L'homme repousse l'abrégé. Les combineurs qui se jettent par là n'y retrouvent point leur musique. Mais je les retrouve, eux, au concert, comme à un repas, découvrant leurs dents. Il se fait donc un ciel d'idées, dont les idées ne redescendent point. Ce mouvement s'est fait en perfection au moins une fois, par le génie de Spinoza ; mais on peut bien dire aussi que l'*Éthique* est le tombeau de Descartes. Les systèmes

sont des vieillards ; mais nous ne naissons point vieux. C'est pourquoi le progrès tant vanté ne retrouve audience que par la fatigue, et disons même par l'excès du malheur. La sagesse des forts, cependant, reste la même ; elle s'étend seulement ; elle est moins rare. Elle agira par un art de s'instruire et d'instruire qui aura plus d'égard à la machine d'os et de chair. Kant s'est tenu, en ses sévères recherches, tout près de l'expérience, et tout près aussi du corps humain ; mais, toute précaution prise, les catégories n'en ont pas moins remonté au ciel des idées par leurs légèreté et pureté spécifiques. Et, en dépit de tous les efforts qu'il fit pour les faire redescendre, le schématisme, qui devait rendre les catégories applicables, resta profondément caché dans les replis de la nature humaine. C'est que, selon la loi des âges, il n'y a sans doute point de chemin pour revenir du savoir d'autrui à l'ignorance propre. La nature humaine ne peut recevoir l'idée, mais doit la produire de peur et de fureur, de danse, de chant et de prière. Oui, la moindre idée. Il faudrait donc inventer de nouveau la hache, le coin, le clou, la fronde, l'arc, et, du même mouvement, le courage, la tempérance, la justice et la sagesse, mais à notre mesure et selon notre forme. Ne pas user d'armes reçues. Quand c'est la pensée propre de chacun qui lui donne puissance, le méchant est subordonné. L'homme qui invente l'arc oublie vengeance un peu. Au lieu que le revolver donne la puissance de mille savants peut-être au premier fou. Non, mais que d'abord le fou danse et chante selon la mesure. En vue de quoi j'ai écrit cette genèse imparfaite de nos réelles idées. Mais il faut terminer l'esquisse selon l'humaine mesure. À quoi peut servir le plus savant sans doute des poètes, un des hommes qui surent le mieux se tromper selon l'esprit.

La majesté propre à Goethe, sans aucun lien avec la puissance matérielle, et par cela même presque surhumaine, tenait à ce jugement solitaire et libre, chose rare, vénérée, redoutée. Quand un homme exerce ce pouvoir royal, il s'arrange sans peine du dessous, moins soucieux sans doute de le changer que de le tenir en subalterne position. Il ne descend point là. Les petites gens sont alors visibles, mais en leur place, comme de s'obstiner contre l'expérience du prisme, ou d'être homme de cour, ou de ne point supporter les gens à lunettes. Ces choses sont prises comme dans une masse solide, et au plus haut est la lumière, comme dans le phare : mais combien plus difficile est l'assiette et la fondation en ce mobile et sensible édifice humain ! En ce modèle de précieuse qualité, il faut reconnaître cette sagesse terrestre qui s'accommode de l'ordre inférieur tel quel ; cela détourne d'abord de l'adorer. Pourvu que l'on s'élève, c'est bien assez. Dans l'art de vivre est compris l'art d'accepter des travers, qui, par cette négligence, restent petits, au lieu que la vanité les compose toujours d'après un modèle extérieur. Comme dans un état où l'inférieur est trop composé et refait, par petits règlements ; il est instable alors, de même que ces abstraites mécaniques qui, pour une petite cause, font un amas de ferraille. Bref, c'est la marque d'un grand jugement de savoir boiter si l'on a une jambe plus courte, par cette vue que deux jambes égales font encore une espèce de boiterie ; car rien n'étant ici suffisant, il faut que tout soit suffisant.

Ce genre de pensée, donc, s'élève toujours et jamais ne redescend. Il faut sans doute appeler poésie ce mouvement de bas en haut qui appuie les pensées

sur la nature, et ainsi de tout hasard fait beauté d'abord, et vérité finalement. Ce qui sauva Goethe des vertus médiocres est certainement cette liberté tout près de la nature, qui fait marchepied de tout. Laissant donc Goethe, qui se tient si bien de lui-même, il faut considérer enfin ces petits d'hommes qui sont des petits hommes déjà si l'on sait bien voir, plus pressés de se hausser que de se changer. Poésie et grâce en chacun ; mais, ici comme ailleurs, ne raturez pas témérairement. À la place de ce que vous effacez, vous n'avez rien à mettre, songez-y bien. Exercez-vous donc sur cette idée, familière à tous les artistes, qu'il faut faire avec ce qu'on a. Chacun de ces petits d'hommes ne peut faire qu'avec ce qu'il a. Ne détruisez point, mais élevez. Comme l'alpiniste, qui ne fait pas des objections à chaque pierre, mais fait escalier et escalade de tout, ainsi, que chaque trait de nature, mais bien assuré et même confirmé, soit une marche pour cette ambition d'homme. Tout peut servir, pourvu que ce soit naturel et non emprunté ; comme l'écriture le montre, qui résiste si bien, et compose la nature avec le modèle. C'est donc du griffonnage que vous ferez écriture, comme du mensonge pudeur, comme de la rencontre métaphore, comme de violence courage, comme de paresse modestie. Ainsi de rime le poète fait pensée. Conservant donc ces différences de nature, ces belles variétés qui sont tout mal en apparence et en réalité toute richesse. Au lieu de récriminer, constater et s'assurer de soi. Car tout ce qui est inférieur est matière ; et c'est la forme qu'il faut trouver dans la matière même, comme ces génies rustiques qui sculptent les montagnes. Que l'homme donc soit l'enfant délivré et la vertu le vice développé. Ne corrigez que ce qui est faute, et n'appellez faute que ce qui est du dehors et étranger. En toute œuvre, d'autrui et de soi, il faut deviner beaucoup ; et le plus résistant n'est pas le pire. Le même Goethe terminera ce chapitre et ce livre. « Il faut, disait-il, être vieux dans le métier pour s'entendre aux ratures. »